

4ème ANNÉE No 1 ABORD-A-PLOUFFE (près Montréal) JANVIER 1921

La Vie nouvelle

DOCTRINE — PIÉTÉ — ACTION

SOMMAIRE

ŒUVRE DES RETRAITES FERMÉES

LA VIE NOUVELLE

Revue mensuelle publiée par l'*Œuvre des Retraites fermées* et rédigée en collaboration

Abonnement: $1.00 par année

Tous les abonnements partent de janvier.

Faire remise par bon postal, mandat ou chèque (payable au pair) au nom suivant: *La Vie nouvelle*, Montréal.

Pour tout ce qui concerne l'administration, écrire à *La Vie nouvelle*, 1300, rue Bordeaux; pour la rédaction au R. P. Archambault, S. J., Villa Saint-Martin, Abord-à-Plouffe (Laval).

Pour l'année 1921

LES lecteurs de la VIE NOUVELLE *verront défiler devant eux, cette année (de mois en mois), les Ordres religieux et les principales Congrégations ecclésiastiques dont s'honore la patrie canadienne. Ils pourront y constater que l'Église du Canada est bien cette reine que chante le Psalmiste, « parée de l'or d'ophir, aux atours les plus variés ».*

Ce sera pour eux, nous n'en doutons point, une lecture agréable. Lecture utile aussi, et pour tous: car il importe que les fidèles sachent au juste ce que sont et ce que font ces communautés nombreuses d'hommes qui les environnent. Utile à tous, elle le sera davantage aux jeunes gens qui n'ont pas encore fait le choix d'un état de vie. L'orientation de la vie est un problème qui requiert toutes les ressources de la pensée claire, travaillant sous les incessantes mais si délicates interventions de la grâce divine. Devant chaque Congrégation le jeune homme s'arrêtera, il examinera, interrogera, discutera; puis il se repliera sur lui-même pour consulter ses aptitudes, ses goûts, sa santé, et tout au fond du cœur les touches de l'Esprit-Saint.

Les œuvres ne manquent point. La moisson est grande. Mais toujours retentit la plainte du Sauveur du monde: « Pour l'immense moisson combien peu de moissonneurs! » Il disait encore: « Levez les yeux, et voyez les champs qui déjà blanchissent pour la moisson. »

Voyez, ô jeunes gens, les œuvres multiples qui vous attendent, qui vous sollicitent: enseignement, prédication, évangélisation des campagnes, missions sauvages, préparation aux missions étrangères. Pour ces tâches et bien d'autres encore, il faudrait des légions d'apôtres, prédicateurs, écrivains, pro-

fesseurs, aumôniers, missionnaires, zélateurs des grandes dévotions au Sacré Cœur, à l'adorable Eucharistie, à la Mère de Dieu, à saint Joseph, promoteurs d'études et d'œuvres sociales, œuvres de charité corporelle et spirituelle, de préservation et de formation des jeunes au sein des villes, etc. Il n'est point d'études, il n'est point de ministères, il n'est point d'œuvres où les religieux ne puissent apporter à leurs collègues du clergé séculier un concours utile et parfois nécessaire.

Or, les communautés qui passeront sous nos yeux offriront aux jeunes qui sont aux études et à ceux qui ne le sont pas la facilité du choix: aux premiers, le sacerdoce avec son savoir, ses hautes fonctions, ses travaux apostoliques, ou bien encore la carrière si belle de l'enseignement congréganiste; aux autres l'humble vie du Frère convers, avec ses travaux manuels et ses quotidiennes immolations sous le regard de Dieu. C'est à chacun de voir, dans la lumière que Dieu communique à l'âme droite et sincère, à quel groupe le divin Maître l'appelle.

A quoi appelle-t-il? Au sacrifice. La vie religieuse est une immolation, elle est le sevrage des biens et des joies du monde. « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et me suive. » Durus est hic sermo! *Cette parole est dure! Oui. Mais oyez la suite:*

« En vérité, je vous le dis, vous qui m'avez suivi, vous aurez le centuple dès ce monde »: par le contentement intime, indéfectible, que porte en lui le religieux fidèle, par le salut de son âme plus assuré, par la rédemption d'une multitude d'âmes; et dans l'autre vie, « lorsqu'au jour du renouvellement, le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa gloire, vous qui m'avez suivi, vous siégerez aussi sur douze trônes et vous jugerez les douze tribus d'Israël. »

Avec cette assurance, nous pouvons bien nous écrier à la suite du grand Apôtre: « Que sont les souffrances du temps présent en regard de l'éternel poids de gloire que Dieu prépare à ceux qui l'aiment » — et qu'Il aime!

La Rédaction

Au service de l'Église

I

LES CISTERCIENS RÉFORMÉS OU TRAPPISTES AU CANADA

I. — APERÇU HISTORIQUE DE L'ORDRE DE CÎTEAUX

LES *Cisterciens Réformés ou de la Stricte Observance,* plus communément appelés *Trappistes,* sont, comme leur nom l'indique, des religieux de l'Ordre de Cîteaux.

Cet Ordre doit son origine à une réforme bénédictine inaugurée, en 1098, à Cîteaux, non loin de Dijon (Côte d'Or, France), par un groupe de vingt moines venus de l'Abbaye de Molesme, avec leur Abbé, saint Robert, dans le but de reprendre la pratique littérale de la Règle de saint Benoît.

Les généreux réformateurs décidèrent de remettre en vigueur, contrairement à ce qui se pratiquait à Cluny, l'ancien système de faire valoir leurs terres par leur travail personnel et non par celui des serfs ou des tenanciers, afin de réaliser l'idéal du moine tracé par saint Benoît au chapitre XLVIIIe de sa Règle: *Tunc vere Monachi sunt* (*Fratres*), *si labore manuum suarum vivunt, sicut et Patres nostri et Apostoli.* [1] Mais comme l'exploitation du domaine monastique exigeait une activité à laquelle ne pouvaient suffire les heures assignées par la Règle pour le travail manuel, ils résolurent de s'adjoindre une classe de travailleurs qui, tout en étant religieux, ne seraient pas astreints à l'office du chœur, et pourraient donner tout leur temps aux travaux

---

1. C'est alors que (les Frères) seront véritablement moines, s'ils vivent du travail de leurs mains, comme nos Pères et les Apôtres.

corporels. Telle fut l'Origine des *Frères Convers* de Cîteaux, dont l'introduction dans le nouvel Ordre n'eut pas pour but de dispenser les Moines proprement dits ou Religieux de chœur du travail manuel, mais de leur faciliter l'accomplissement de leur principale obligation, l'Office divin, *Opus Dei cui nihil praeponatur*, dit saint Benoît. Ce fut l'œuvre de saint Albéric, deuxième Abbé de Cîteaux, lequel substitua aussi pour les Cisterciens l'habit blanc au noir qu'ils avaient porté jusque-là.

Saint Étienne Harding, qui lui succéda en 1109, fut le véritable organisateur du nouvel Ordre. Il institua les Chapitres Généraux et les visites annuelles des monastères, et fixa les rapports des Maisons entre elles par la puissante Constitution, approuvée par le Pape Calixte II, en 1119, sous le titre de *Charte de Charité.*

Une des gloires, et non la moindre, du troisième Abbé de Cîteaux fut d'avoir su découvrir parmi les premières recrues du nouveau monastère celui qui devait bientôt personnifier l'Ordre. Nous avons nommé saint Bernard, fondateur et premier Abbé de Clairvaux, l'une des quatre premières filles de Cîteaux. Saint Bernard a été l'incarnation même de la pensée cistercienne dans ce qu'elle avait de grand et de noble. Il fut le propagateur de la discipline de Cîteaux en même temps qu'il exerça sur l'Église entière et sur la société civile une action qui n'eut pas d'égale en son siècle. A sa mort, en 1153, l'Ordre de Cîteaux comptait déjà 343 abbayes répandues dans toutes les contrées de l'Europe. Le progrès spirituel, pendant les deux premiers siècles de l'Ordre, marcha de pair avec le progrès matériel, ainsi que le témoigne le grand nombre de ses membres honorés dans l'Église universelle ou dans leur famille religieuse d'un culte liturgique.

Mais la décadence qui envahit, au XIV[e] siècle, les Ordres religieux, n'épargna pas les Cisterciens. Les guerres et surtout la « Commende » y contribuèrent puissamment. Cependant, du XV[e] au XVII[e] siècle, plusieurs réformes

se produisirent. Au XVIIe siècle surtout, un souffle de ferveur à nul autre pareil passa sur le vieil institut monastique et lui redonna une vigueur nouvelle. Un des successeurs de saint Bernard, Denis Largentier, Abbé de Clairvaux, établit dans son monastère l'*Étroite Observance* et imprima à ce renouveau sa véritable physionomie et un caractère de fixité. Cinquante-huit monastères revinrent franchement aux observances primitives, parmi lesquelles l'Abbaye de la Trappe, au diocèse de Séez, qui avait alors pour Abbé commendataire Armand-Jean Le Bouthilier de Rancé. Celui-ci demanda et obtint du roi l'autorisation de tenir lui-même son abbaye en règle et y fit son entrée comme Abbé régulier le 14 juillet 1664. La discipline qu'il y établit était empruntée aux Us primitifs de Cîteaux et aux écrits des Pères du désert.

La Révolution française donna à la réforme de Rancé une extension que rien ne faisait prévoir. En 1791, lorsqu'un décret de l'Assemblée Nationale supprima les vœux de religion, Dom Augustin de Lestrange, alors Maître des novices à la Trappe, prit le chemin de l'exil avec vingt-quatre de ses frères et fonda en Suisse l'Abbaye de la Val-Sainte, qui devint l'arche du salut de l'Étroite Observance. Mais bientôt chassé de la Val-Sainte par les guerres de Napoléon, il s'enfuit de nouveau avec ses frères dont le nombre augmentait sans cesse, laissant ça et là, dans ses pérégrinations, des essaims qui devenaient des fondations, et, errant à travers l'Autriche, la Bavière, la Pologne, la Russie, voguant vers l'Angleterre et conduisant jusqu'en Amérique, en groupes séparés, ses malheureux proscrits, il rentre enfin en France à la chute de Napoléon.

Au cours du XIXe siècle, les Trappistes (c'est le nom qu'on donna dès lors aux Cisterciens sauvés par Dom Augustin de Lestrange), formèrent trois Congrégations distinctes. En 1893, sur le désir de S. S. Léon XIII, elles se réunirent pour ne plus former qu'un seul Ordre. En 1902, le Saint-Siège déclara les Trappistes « véritables Cister-

ciens », donna à l'Ordre le nom définitif de *Cisterciens Réformés ou de la Stricte Observance*, et décréta que la Maison-Mère par l'honneur et par l'autorité et le siège titulaire de l'Abbé Général de l'Ordre serait à perpétuité l'ancien et illustre monastère de Cîteaux, d'où la famille cistercienne a tiré son origine.

II. — L'ABBAYE DE NOTRE-DAME DU LAC DES DEUX-MONTAGNES, DITE « LA TRAPPE D'OKA »

Dom Augustin de Lestrange, pressé de rentrer en France à la nouvelle de la chute de Napoléon, n'avait pu fonder d'établissement durable dans le Nouveau-Monde. Mais il y avait jeté l'idée, et cette idée devait germer et produire, dans un avenir plus ou moins éloigné, une efflorescence de vie monastique dont nous sommes, à un siècle de distance, les témoins émerveillés. L'Ordre de Cîteaux, en effet, compte aujourd'hui dans l'Amérique du Nord, neuf communautés cisterciennes, dont six au Canada.

Ces communautés sont 1° aux États-Unis: l'*Abbaye de N.-D. de Gethsemani*, au diocèse de Louisville (Kentucky); l'*Abbaye de la Nouvelle-Melleray*, au diocèse de Dubuque (Iowa); et le *Prieuré de N.-D. de la Vallée*, au diocèse de Providence (Rhode-Island). La plus florissante des trois est l'Abbaye de Gethsemani, qui compte une centaine de religieux, choristes et convers, sous la conduite du R. P. Dom Edmond Obrecht.

2° Au Canada· l'*Abbaye de Notre-Dame du Lac des Deux-Montagnes*, à Oka, au diocèse de Montréal; le *Prieuré de Notre-Dame des Prairies*, à St-Norbert, au diocèse de St-Boniface (Manitoba); le *Prieuré de Notre-Dame de Mistassini*, au Lac St-Jean, diocèse de Chicoutimi; le *Prieuré de Notre-Dame du Calvaire*, à Rogersville, au diocèse de Chatham (Nouveau-Brunswick); et deux communautés de femmes· *Notre-Dame du Bon-Conseil*, à St-Romuald, comté de Lévis, au diocèse de Québec, et *Notre-Dame de l'Assomption*, à Rogersville, au diocèse de Chatham, N.-B.

L'Abbaye de Notre-Dame du Lac, ou la *Trappe d'Oka*, la seule dont nous avons à nous occuper dans cet article, a été fondée en 1881, par une colonie de Cisterciens venus de Bellefontaine (diocèse d'Angers, France) sur la demande de MM. les Sulpiciens, qui mirent généreusement à leur disposition mille acres de terres dans la paroisse d'Oka.

Dix ans après, le nouveau monastère était érigé canoniquement en Prieuré, et le 28 mars de l'année suivante, en Abbaye, et le Prieur, Don Antoine Oger en était élu Abbé.

En 1892, l'Abbaye de Notre-Dame du Lac pouvait déjà essaimer, et donner naissance au monastère de *Notre-Dame de Mistassini*, au Lac St-Jean, aujourd'hui en excellente voie de prospérité.

Le 23 octobre 1913, le R. P. Dom Pacôme Gaboury, Prieur de Mistassini, succédait à Dom Antoine, décédé le 1er août précédent, dans le gouvernement de l'Abbaye de Notre-Dame du Lac, et recevait la bénédiction abbatiale des mains de S. G. Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, dans l'église du monastère.

Les deux incendies successifs du monastère de Notre-Dame du Lac, celui de 1903 et celui de 1916, ont été pour la communauté de rudes épreuves, mais n'ont pas ralenti un seul instant sa vitalité et son activité; au contraire, elle a puisé dans ces malheurs permis par la divine Providence un surcroît de générosité au service de Dieu et de dévouement à l'œuvre qu'elle a été appelée à accomplir au Canada. Elle compte actuellement une soixantaine de religieux de chœur, dont plus de trente sont prêtres, et les autres s'y préparent par les études régulières. A ces soixante moines est adjoint un nombre à peu près égal de Frères Convers.

III. — GENRE DE VIE ET RÔLE DES CISTERCIENS DANS L'ÉGLISE ET DANS LA SOCIÉTÉ

L'Ordre de Cîteaux étant une branche de l'Ordre bénédictin, la Règle de saint Benoît est, comme nous l'avons vu, le fondement de toutes ses observances. Ses Consti-

tutions, approuvées par l'Église, ne sont que le développement et le commentaire de cette Règle.

Or, le but des institutions monastiques qui ont la Règle de saint Benoît pour fondement est de conduire leurs membres à la perfection religieuse par la pratique des trois vœux exprimés dans la formule de leur profession selon cette même Règle: le vœu d'*obéissance,* qui renferme implicitement ceux de pauvreté et de chasteté, essentiels à l'état religieux; le vœu de *conversion de mœurs,* qui les oblige à tendre à une perfection toujours plus grande; et le vœu de *stabilité,* par lequel ils s'engagent à vivre et à mourir dans l'Ordre et dans le monastère où ils ont fait profession.

De plus, la vie bénédictine, étant essentiellement contemplative, la prière ou la célébration de l'Office divin de jour et de nuit est la principale obligation du moine, car il est le ministre officiel de la fonction sociale de la prière. Mais à la prière, le disciple de saint Benoît doit joindre les privations volontaires et le travail, car il est également le ministre de la fonction sociale de l'expiation. Les austérités et les travaux manuels imposés par la règle cistercienne pourvoient amplement à ce second devoir, auquel elle ajoute l'obligation caractéristique du silence. [1]

Les services rendus par les Cisterciens à l'agriculture et à l'industrie agricole dans les vieux pays sont trop connus pour qu'il soit besoin de les rappeler ici. Fidèles à leurs traditions de famille, les Cisterciens du Canada continuent dans la Nouvelle-France l'œuvre de leurs pères, qui furent au XII[e] et au XIII[e] siècle les premiers instituteurs agricoles.

A l'Abbaye de Notre-Dame du Lac des Deux-Montagnes est attenante une école supérieure d'agriculture, établie sous les auspices du Ministère provincial de l'Agriculture de Québec et affiliée à l'Université de Montréal. L'*Institut Agricole d'Oka* (c'est son nom officiel) est dirigé par les

1. Pour plus de détails sur la vie cistercienne, voir la petite brochure: *L'Ordre de Cîteaux et l'Abbaye de Notre-Dame du Lac,* en vente à la Trappe d'Oka, prix: $0.25 franco.

RR. PP. Trappistes et comprend quatre années d'études aboutissant aux grades universitaires. C'est un foyer d'enseignement qui a fait naître parmi la jeunesse de nos collèges l'amour du sol. Cent vingt-cinq à cent trente étudiants ayant la plupart terminé leur cours classique s'inscrivent chaque année à l'Institut Agricole d'Oka.

F. M. GILDAS, O. C. R.

Réunion des retraitants

Notre prochaine réunion mensuelle aura lieu le dimanche, 9 janvier, dans les salles de l'Union catholique, rue Bleury. A 8 h. 30 messe, à 9 h. 30 déjeuner, à 10 h. conférence par M. Arthur Saint-Pierre, directeur de la *Revue nationale.*

Réabonnements

Tous les abonnés de 1920 qui acceptent ce numéro de janvier sont considérés comme réabonnés pour 1921. Ils voudront bien solder au plus tôt ce réabonnement ($1.00) qui est payable d'avance.

Plusieurs sont encore en retard pour 1920. Nous sommes à reviser nos listes et il nous faudra sous peu faire percevoir les arrérages à domicile ou adresser une traite. On éviterait à l'administrateur de la revue beaucoup d'ennuis et à soi-même des frais supplémentaires en se mettant aussitôt en règle.

Retraites fermées à la Villa Saint-Martin

St-Hyacinthe	mardi soir	4	jan.	au sam. matin		8
Paroisse du St-Enfant-Jésus	dim.	»	9	»	» jeudi	»	13
Voyageurs de commerce	jeudi	»	13	»	» lundi	»	17
Cultivateurs	mardi	»	18	»	» sam.	»	22
Charlemagne	dim.	»	23	»	» jeudi	»	27

Le Dante

1321-1921

L'ANNÉE 1921 verra le sixième centenaire de la mort de Dante Alighieri, — ce sera, pourrait-on dire, l'*année du Dante*, tellement son souvenir la remplira tout entière. De très grandes fêtes se préparent pour célébrer cet homme, à Ravenne qui possède son tombeau, à Florence qui lui donna le jour, dans le reste de la Péninsule qui s'en fait gloire comme du plus grand de ses fils, en France, en Espagne, en Angleterre, dans tous les pays du monde qui l'exaltent à l'envi et le reconnaissent pour une des personnifications les plus achevées du génie humain.

Un temps, on put craindre que la libre pensée ne confisquât ces fêtes en s'y installant. Mais l'Église avait heureusement pris ses mesures. Les préparatifs de l'apothéose dantesque datent de loin: on s'y disposait déjà sous Léon XIII, dont on aime à rappeler le mot plein d'assurance: *Dante noster est!* Le Dante est à nous!

Nous voudrions dire ici brièvement, en des lignes très simples, la vie et l'œuvre du Dante, rappeler seulement à la mémoire des lecteurs de la revue quelques notions essentielles. Elles aideront à mieux comprendre les mille allusions que l'on fera au grand poète ces mois prochains, et la portée des fêtes qu'on lui prépare.

Dante Alighieri naquit à Florence, au printemps de l'année 1265.

En ce temps-là, Florence était le centre politique et artistique de la Toscane. Elle devait avoir toutes les gloires: à part le Dante, elle compterait parmi ses fils Boccace, Savonarole, Galilée, Machiavel, Michel-Ange, Léonard de Vinci, sans oublier Améric Vespuce... Comme les autres villes de l'Italie, elle était le champ clos des

deux grands partis: *Guelfes et Gibelins.* Les uns s'appuyant plutôt sur le peuple, les autres sur la noblesse; les premiers, partisans du Pape, ennemis de toute ingérence de l'étranger dans les affaires de l'Italie, estimaient que la Papauté était seule capable de s'opposer à la puissance envahissante du Saint-Empire Germanique; les seconds, partisans de l'Empereur d'Allemagne, ne voyaient de salut pour l'Italie que dans la suprématie du Saint-Empire. Les Guelfes, tout-puissants alors à Florence, étaient divisés entre eux: deux factions se disputaient le pouvoir: les *Blancs* et les *Noirs.* Les Blancs, plus populaires que les Noirs; mais ceux-ci, par contre, plus en faveur auprès du Saint-Siège.

Dante, déjà Guelfe par sa famille, s'était rangé parmi les Blancs. Dans la tourmente politique, au milieu des factions acharnées les unes contre les autres, il avait tout de même poursuivi ses études, embrassant dans son vaste génie toutes les ramifications des sciences humaines, quelques-unes, comme la jurisprudence et la théologie, explorées jusque dans leurs profondeurs.

Il avait aussi publié son premier livre, *Vita Nuova* (Vie Nouvelle), vers l'an 1294. Il y chantait en vers et en prose son premier amour, tout spirituel et mystique, pour Béatrix, personne accomplie, morte quatre années auparavant, et qu'il devait immortaliser dans son poème de la *Divine Comédie.*

L'année 1300 vit des foules de toutes les contrées de l'univers accourir à Rome pour le grand Jubilé. Dante fera dater de cette époque sa conversion et la première ébauche de son œuvre monumentale. Entre temps, il s'intéressait à la chose publique. Déjà notable parmi les siens, il fut nommé Prieur de la république florentine, et tout de suite s'appliqua à mettre un terme aux injustices que Blancs et Noirs commettaient à tour de rôle. Ce vigoureux procédé joint à son opposition à certaines réclamations de la cour de Rome déclanchèrent un sou-

lèvement qui, conduit par Charles de Valois, renversa les Blancs et remit les rênes aux mains des Noirs. Sans tarder, ceux-ci bannirent les Blancs et parmi eux le Dante, qu'ils écrasèrent d'une lourde amende et que de plus ils condamnèrent par contumace à être brûlé vif, s'il retombait un jour en leur pouvoir.

Dante s'était marié quelques années auparavant; il avait quatre enfants. L'exil dispersa sa famille. On vit alors passer sur les routes étrangères cet homme dont s'enorgueilliraient un jour Florence, l'Italie, l'Église et le monde.

Qui n'a vu cent fois le portrait du poète? Raphaël en a fixé à jamais les traits si expressifs dans l'une de ses immortelles compositions du Vatican: avec son bonnet à longue pointe retombante et sa couronne de laurier, la tête présente l'aspect d'un grave personnage, austère, méditatif, au front vaste, au visage glabre, nez aquilin, menton en saillie, les yeux vifs et profonds, les lèvres minces, prêtes à décocher le trait de l'ironie ou de la colère.

Son douloureux pèlerinage le porta successivement à Sienne, Forli, Arezzo, Bologne, Padoue, Vérone, ailleurs encore. C'est à cette époque qu'il compose ses *Canzoni*, ou odes lyriques, qui relient admirablement la *Vita Nuova* à la *Divina Commedia.* Peu après, entre 1306 et 1308, il met au jour le *Convito*, écrit à la manière du *Banquet* de Platon, afin de populariser la philosophie scolastique.

L'avènement de Henri duc de Luxembourg à l'empire d'Allemagne, en 1308, suggéra au poète philosophe son livre *De Monarchia* (De la Monarchie). Devenu Gibelin, dès lors partisan de l'empereur en qui il voyait déjà le guérisseur providentiel des maux de sa patrie, il voulut faire de son ouvrage une préparation à la venue prochaine du prince en Italie. — L'Empire est nécessaire, prononce-t-il. En lui seul réside l'autorité vraiment une et forte, dont le monde a besoin pour sa conduite. L'homme est créé pour deux fins: le bonheur de cette vie, le bonheur de l'autre

vie. On arrive au premier par les enseignements de la philosophie et la pratique des vertus morales et intellectuelles; au second, par les enseignements spirituels qui dépassent la raison et la pratique des vertus théologales. Afin de nous maintenir dans cette observance, deux pouvoirs directeurs sont requis: l'un, l'Empereur, pour conduire l'humanité par la philosophie au bonheur temporel; l'autre, le Souverain Pontife, pour diriger l'humanité par la révélation au bonheur éternel.—Nous verrons que l'idée maîtresse du Poème sacré était là tout entière.

Arrivé en Italie au mois de septembre 1310, l'empereur n'eut pas les succès que l'auteur de la *Monarchie* avait escomptés. Son armée se brisa contre les murs de Florence en 1312. L'année suivante, sa mort remettait le Dante sur les routes de l'exil. Recueilli par le Gibelin Uguccione, maître de la ville de Lucques, il fut, pour ce fait, condamné une deuxième fois à mort par les Guelfes de Florence.

Il retourna à Vérone, auprès du noble seigneur Can Grande della Scala, auquel il dédiera bientôt son « Paradis ». En 1317, il s'établit définitivement à Ravenne, où l'avait appelé Guido Novello da Polenta. Il y termina son œuvre capitale, l'œuvre de sa vie vraiment, de fait, le plus grand des poèmes épiques, la *Divina Commedia*.

On s'arrête devant cette œuvre, comme on s'arrête devant une des merveilles du monde, devant un monument unique, par exemple, devant un Saint-Pierre de Rome. Tout ce qui force l'admiration s'y rencontre: solidité, beauté, grandeur.

Nous avons dit que Dante avait fait les études les plus compréhensives: les littératures grecque et latine n'avaient point pour lui de secrets: cultivé dans les beaux-arts ainsi que dans les sciences mathématiques, physiques et autres, il était familier avec la philosophie d'Aristote et de Platon comme avec la théologie de saint Thomas d'Aquin. Ozanam l'appelle quelque part « le S. Thomas de la Poésie ». Sa

piété tenait du mysticisme de S. Augustin, de S. Bernard, et souvent devançait celui de S. Jean de la Croix. La *Divine Comédie*, dernier livre du Moyen Age, résume, au cours de ses chants (au nombre de cent), les connaissances et les progrès intellectuels des siècles écoulés entre la chute de l'Empire Romain et le début de la Renaissance. Rénovateur et presque créateur de la poésie, voire de la langue italienne, le Dante a été pour sa patrie ce que furent Homère et Sophocle pour la Grèce, Shakespeare et Milton pour l'Angleterre, Corneille et Bossuet pour la France. Et il n'est peut-être pas une seule littérature étrangère qui ne lui doive quelques-unes de ses beautés.

Outre la descente d'Énée aux enfers, dans le VI[e] chant de l'*Énéide*, a-t-il eu connaissance d'autres œuvres lui ouvrant des perspectives sur l'au-delà, c'est ce qu'on ignore. Mais sur ce thème son génie se donna libre carrière pour peindre la nature humaine, pénétrer les secrets du cœur, en dévoiler les grandeurs et les bassesses avec une sûreté de touche incomparable; tour à tour délicat et terrible, à côté d'épisodes pleins de grâce et de douceur, il a, dans son Enfer, des passages qui atteignent et dépassent les plus fortes scènes d'épouvante de la tragédie grecque et de la tragédie shakespearienne.

Ce qui, entre autres excellences, met le poème dantesque au-dessus de l'*Iliade* d'Homère, de l'*Énéide* de Virgile et du *Paradis Perdu* de Milton, c'est que, dans sa merveilleuse allégorie de la vie humaine sous forme de vision de l'au-delà, le chantre florentin a des accents de prophète de l'Ancien Testament, il en a les grâces, il en a aussi les violences, il descend jusqu'au fond de l'abîme, sombre justicier des lois éternelles, puis, remontant, il plane, radieux, dans les hauteurs les plus sublimes et ne s'arrête qu'au sein de la Divinité.

Le mois prochain, nous pénétrerons dans ce monument, pour y jeter du moins un rapide coup d'œil. Nous ajouterons un mot sur l'orthodoxie du poète et sa fin chrétienne.

Édouard Lecompte, S. J.

Les Revues françaises — II[1]

REVUES D'INFORMATION ET DE DOCUMENTATION

Les Nouvelles religieuses, sous la direction d'un comité composé de M. René Bazin, du R. P. Janvier, O. P., du chanoine Soulange-Bodin et du R. P. de Grandmaison, S.J., publient chaque quinzaine des renseignements absolument sûrs et inédits sur la vie du catholicisme dans tous les pays. Elles sont ainsi une source précieuse d'informations et un lien puissant entre les catholiques du monde entier. Abonnement: 25 fr. (Paris, 87, rue Lauriston XVI.)

La Documentation catholique, éditée par la maison de la *Bonne Presse*, réunit en une seule publication un certain nombre de revues que la guerre avait fait disparaître: les *Questions actuelles*, la *Chronique de la Presse*, l'*Action catholique*, la *Revue d'Organisation et de Défense religieuse*. Instrument de travail incomparable, puisqu'il fournit ainsi, tous les samedis, sur les questions les plus actuelles des documents dispersés dans nombre de journaux et de revues. Abonnement: 22 fr. (Paris, 5, rue Bayard, VIII.)

REVUES SOCIALES

Chronique sociale de France, revue d'étude et d'action, contenant à côté d'articles doctrinaux sur les questions sociales, des chroniques relatant les initiatives des catholiques de différents pays dans le domaine social. Paraît mensuellement. Un an· 22 fr. (Lyon, 16 rue du Plat.)

Les Dossiers de l'Action Populaire, organe bi-mensuel d'action sociale et religieuse, conçu sur un nouveau plan

---

1 Voir VIE NOUVELLE, novembre 1920.

et s'efforçant surtout d'offrir à ses lecteurs des *moyens d'agir.* L'originalité des dossiers tient en ce que tous leurs articles, communications, chroniques, documents, plans, tracts, etc., sont livrés sur feuilles séparées, ce qui permet à l'abonné de disposer méthodiquement tous ces matériaux dans un dossier-classeur. On a dit de la collection des *Dossiers de l'Action populaire* que c'était un secrétariat social à domicile. Abonnement: 18 fr. (Paris, 61, rue Saint-Didier, XVI.)

La Réforme sociale. Bulletin mensuel de la *Société d'Économie sociale* et des *Unions de la Paix sociale* fondées par Le Play, s'efforce de diffuser les doctrines du maître et de les appliquer aux problèmes du jour. Un an: 28 fr.

REVUES BIBLIOGRAPHIQUES

Polybiblion, revue bibliographique universelle, paraissant tous les mois en deux fascicules, l'un consacré à la partie littéraire, l'autre à la partie technique. On y trouve des renseignements justes sur la plupart des publications actuelles. Abonnement: partie littéraire, 16 fr.; partie technique, 11 fr.; les deux réunies, 22 fr. (Paris, 5, rue de Saint-Simon.)

Revue des Lectures. Autrefois *Romans-Revue,* s'est transformée, maintenant non seulement en un guide général de lectures infiniment précieux, mais encore en un organe de la saine pensée française; dénonce vigoureusement les livres, les revues et les journaux abjects qui pullulent aujourd'hui et s'efforce de déterminer dans l'opinion publique un retour aux lectures honnêtes et élevantes. Les dernières livraisons de la *Revue des Lectures* sont pleines à en craquer. Elles contiennent sur les différentes productions littéraires de nos jours, des jugements, des conseils, des listes bibliographiques raisonnées d'une rare valeur. On ne saurait poursuivre avec plus de vigueur et d'habileté une œuvre aussi nécessaire. Abonnement: 18 fr. (Paris, 77, rue de Vaugirard, VI.)

REVUE D'ÉDUCATION

Bulletin de la société générale d'Éducation, paraît le 15 de chaque mois, oriente les esprits sur la grave question de l'enseignement et fournit des armes à ceux qui veulent défendre les positions catholiques. Abonnement: 15 fr. (Paris, 14*bis*, rue d'Assas.)

REVUE DE LITURGIE

La Vie et les Arts liturgiques, revue mensuelle dont le titre indique bien le but. Grâce à un groupe de collaborateurs éminents que dirigeait jusqu'à sa mort, survenue récemment, Dom Besse, cette revue a puissamment contribué au renouveau liturgique si désiré par les Souverains Pontifes. Abonnement: 14 fr. (Paris, 6, Place Saint-Sulpice.)

REVUE D'ŒUVRES

L'Union, revue mensuelle de l'*Union des associations ouvrières catholiques*, dirigée par Mgr Poterat, sert de lien entre différentes œuvres: patronages, cercles d'ouvriers et d'employés, associations professionnelles, et apporte à leurs directeurs un concours précieux. Abonnement: 7 fr. (Paris, 82, rue de l'Université, VII.)

REVUE DE JEUNESSE

Frères d'Armes, paraît le 1er et le 15 de chaque mois, sous la direction du R. P. Corbillé, S. J., aumônier général de l'A. C. J. F.; a surtout pour objet la formation du jeune catholique, sa formation religieuse, morale, sociale; publie un supplément mensuel de l'A. C. J. F. Abonnement: 10 fr.; avec le supplément: 14 fr.

Nota. — *Nous comptons commencer bientôt à signaler régulièrement aux lecteurs de la* Vie nouvelle, *les principaux articles de ces revues qui pourraient les intéresser.*

Henri BEAUVAIS

A travers le Droit canon[1]

CAN. 1101, §1. — *Le curé doit veiller à ce que les époux reçoivent la* **bénédiction solennelle,** *qui peut leur être donnée longtemps après le mariage, mais seulement durant la messe, en observant les rubriques spéciales et le temps prohibé.*

CAN. 1108, §1. — *Le mariage peut être contracté* **en tout temps de l'année.**

§2. — *Il n'y a que la* **bénédiction solennelle** *du mariage qui soit* **défendue,** *depuis le premier dimanche de l'Avent jusqu'au jour de Noël inclusivement, et depuis le mercredi des Cendres jusqu'au dimanche de Pâques inclusivement.*

§3. — *Cependant les Ordinaires des lieux peuvent, sans préjudice des lois liturgiques, la permettre pour une juste cause, même aux époques susmentionnées, en avertissant les époux d'éviter l'excès dans l'apparat.*

CAN. 1110. — *Le mariage valide entraîne pour les époux un* **lien** *de sa nature* **perpétuel** *et* **exclusif;** *de plus, le mariage chrétien apporte une* **grâce** *aux époux qui n'y mettent point d'obstacle.*

CAN. 1113. — *Les parents ont la* **très grave obligation** *de procurer selon leurs moyens* **l'éducation** *religieuse et morale, physique et civile de leurs enfants, et de pourvoir à leurs intérêts temporels.*

Note. — On voit par là combien la meilleure éducation possible des enfants tient au cœur de l'Église. Elle en fait aux parents une très grave obligation de conscience (*gravissima obligatione tenentur*).

---

1. Voir la *Vie nouvelle*, août, septembre et novembre, 1919; janvier, avril, juillet, septembre et novembre 1920.

CAN. 1118. — *Le mariage valide régulier et consommé* **ne peut être dissous** *par aucune puissance humaine ni pour une cause quelconque, sauf la mort.*

Note. — Encore une fois, les lois du divorce proprement dit doivent donc être combattues et repoussées avec la dernière énergie: elles contredisent formellement la doctrine de la sainte Église de Jésus-Christ; elles jettent le désordre dans les familles; elles couvrent l'adultère des personnes qui s'en prévalent pour convoler en d'autres noces, et ces personnes, devenues par le fait ce que le Code stigmatise comme « perdues d'honneur » (*infames*), encourent de la part de l'Ordinaire, si elles ne se séparent, les plus graves peines ecclésiastiques, comme l'excommunication ou l'interdit personnel (can. 2356).

Éd. L.

Chronique des Retraites fermées

A LA VILLA SAINT-MARTIN

Deux retraites de trente-deux retraitants chacune ont terminé le mois de novembre. La première était composée d'agents de police de Montréal. Très faible à ses débuts, ce groupe s'est développé d'année en année et il prend place maintenant parmi nos meilleurs. Ses membres se rendent compte de l'importance de leur position et ils voudraient que le corps auquel ils appartiennent se distinguât entre tous par son honnêteté, sa moralité, sa fidélité au devoir quotidien. Ils entendent donner eux-mêmes l'exemple de ces vertus et s'efforcer de les faire pratiquer autour d'eux. La communion par roulement a été établie durant la retraite, grâce au zèle d'un brave sergent, et dorénavant la police de Montréal sera représentée chaque jour à la sainte Table.

Le dernier groupe de novembre était le huitième organisé cette année, par les Voyageurs de commerce. Comme les précédents, il a bien réussi. Plusieurs villes des Cantons de l'Est: Farnham, Granby, Valcourt, etc., avaient envoyé un contingent. Le curé de Farnham s'était même fait un devoir d'accompagner ses paroissiens.

Un peu moins nombreux, les groupes de décembre n'en ont pas été moins édifiants. Ce furent d'abord les ingénieurs, les architectes et les constructeurs, unis dans le travail spirituel comme ils le sont dans les entreprises matérielles; puis les Chevaliers de Colomb de Verdun, ayant à leur tête le maire même de la ville; puis les prêtres, au nombre de trente-quatre, venus de sept diocèses différents, et enfin les membres des syndicats catholiques. Ceci nous donne pour l'année 1920 le grand total de 1781 Nous publierons notre tableau annuel dans une prochaine livraison.

LE COMMANDEUR DESJARDINS

Aux éloges nombreux déposés sur la tombe du regretté fondateur des Caisses populaires il reste peu de choses à ajouter. Qu'on nous permette seulement de rappeler qu'il fut un de nos retraitants de la première heure et de reproduire ces quelques lignes, extraites d'une de ses lettres: « On ne saurait trop louer ces retraites fermées où l'âme se recueille si bien devant Dieu, où elle se retrempe, puise de nouvelles forces, et reprend avec énergie, avec joie même, le fardeau des luttes quotidiennes de la vie. On y sent de près le souffle puissant de Dieu, et on ne peut échapper à son action divine. Rien, à mon sens, ne saurait égaler l'influence bienfaisante de ces jours de paix, de calme, de prières faites avec une ardeur dont on ne se soupçonnait pas capable, de réflexion, de méditations ininterrompues sur les vérités éternelles, trop négligées, hélas! dans le tourbillon entraînant des luttes incessantes de l'existence. »

NOTRE RÉUNION MENSUELLE

A la demande de quelques amis de l'œuvre des retraites, notre dernière réunion fut consacrée en bonne partie aux intérêts de la Villa Saint-Martin. On causa de la souscription et des meilleurs moyens d'assurer son succès. Si chacun des 4,000 anciens retraitants de Saint-Martin ne donnait en moyenne que $5.00, cela ferait aussitôt $20,000, dit l'un des assistants. Les chefs de district reçurent leurs listes et promirent d'y aligner de gros chiffres. Puisse le bon Dieu bénir et féconder leur zèle!

J.-P. A.



Glanes apologétiques et sociales

Lutte contre le blasphème

Un congrès des directeurs italiens de l'*Apostolat de la Prière* vient d'avoir lieu à Rome. Au cours d'une audience spéciale, le Souverain Pontife loua sans restriction l'œuvre de l'*Apostolat* qui compte actuellement deux mille centres en Italie, il félicita ses directeurs de propager la « consécration des familles au Sacré Cœur », puis il leur demanda de créer une nouvelle ligue, afin de combattre un vice de plus en plus répandu dans le pays, la « ligue contre le blasphème ».

Ces paroles du Souverain Pontife doivent encourager ceux qui, chez nous, — tels, par exemple les Voyageurs de commerce, — luttent contre le même vice, et par les armes mêmes indiquées par le Pape: la dévotion au Sacré Cœur. Le blasphème sévit en effet au Canada. Sans aller jusqu'à dire comme quelques-uns que « notre peuple est le plus sacreur qui existe », —cette intervention du Souverain Pontife montre bien que la même plaie ronge profondément

d'autres peuples, — il faut reconnaître l'étendue du mal dans notre pays, et nous efforcer d'y porter remède.

L'Instruction obligatoire

« Pour assurer la fréquentation scolaire, lisons-nous dans un journal français, la municipalité scolaire de Troyes a institué une brigade d'agents de police chargée d'empêcher les enfants d'errer dans les rues pendant les heures de classe. » Et quelques jours plus tard, le correspondant américain d'un journal canadien relate toute une série de condamnations portées à New-York contre des parents coupables d'avoir violé la loi d'instruction obligatoire. Ainsi un pauvre homme qui avait déclaré à la cour que sa jeune fille, âgée de seize ans, était son seul soutien ainsi que celui de sa femme, et qui s'était opposé à ce qu'elle allât à l'école, est condamné à l'amende. Et c'est là le régime dont quelques-uns voudraient nous doter. Que Dieu nous en préserve!

Semaines sociales du Canada

L'institution des Semaines sociales est définitivement établie au Canada. Après le succès de la première session tenue, en juin dernier, à Montréal, les organisateurs ont résolu de donner à leur œuvre un caractère permanent. Le comité provisoire a donc fait place à une commission générale composée des membres suivants:

R. P. Joseph-Papin Archambault, S. J., *président* (Montréal); Guy Vanier, *secrétaire* (Montréal); Abbé Léonidas Adam (Sherbrooke); R. P. A.-F. Auclair, O. M. I. (Prince-Albert); Pierre Beaulé (Québec); Sénateur Belcourt (Ottawa); Noël Bernier (Winnipeg); Alfred Charpentier (Montréal); Abbé Ph.-S. Desranleau (St-Hyacinthe); Juge C.-E. Dorion (Québec); Docteur Jules Dorion (Québec); J.-E.-A. Dubuc (Chicoutimi); Abbé Maxime Fortin (Québec); Abbé Cyrille Gagnon (Québec); Léon-Mercier Gouin (Montréal); Oscar Hamel (Québec); Abbé Edmour Hébert (Montréal); Omer

Héroux (Montréal); Mgr Eugène Lapointe (Chicoutimi); Abbé Olivier Maurault, P. S. S. (Montréal); Édouard Montpetit (Montréal); Mgr L.-A. Pâquet (Québec); Antonio Perrault (Montréal); Abbé Philippe Perrier (Montréal); Docteur Fred.-A. Richard (Moncton) Mgr F.-X. Ross (Rimouski); R. P. Rodrigue Villeneuve, O. M. I. (Ottawa).

La prochaine *Semaine* aura lieu à Québec du 29 août au 2 septembre. Le sujet en sera le Syndicalisme.

Notes bibliographiques

Semaine sociale du Canada, Première session, Montréal 1920. Au Secrétariat des Semaines sociales, 90, rue St-Jacques, Montréal. $1.60 franco.

Les conflits sociaux deviennent, dans notre pays, de plus en plus menaçants. Ici comme ailleurs, les catholiques doivent travailler à en faire disparaître les causes. Deux choses pour cela sont essentielles: qu'ils possèdent bien les données des problèmes qui se posent, et qu'ils sachent quelles solutions efficaces l'Église leur présente par sa doctrine et ses œuvres.

C'est à réaliser ces deux points que s'efforce le groupe des *Semaines sociales*. L'étude qu'il a faite en juin 1920, durant cinq jours, de l'Encyclique *Rerum novarum* et de la situation de la classe ouvrière canadienne n'avait pas d'autre but. Aussi afin de faire profiter de ces leçons ceux qui n'ont pu y assister, un volume qui en contient la substance et parfois le texte complet vient d'être publié.

Pas n'est besoin d'insister sur son utilité. Il suffit d'en indiquer le contenu. C'est un ouvrage unique dans notre pays et que devraient posséder non seulement les bibliothèques d'institutions et d'œuvres, mais encore tous ceux

qui se préoccupent des graves problèmes sociaux dont le Canada est le théâtre. « Je vois que tous les problèmes actuels y sont traités et je vais le lire avec beaucoup d'intérêt » vient d'écrire le premier ministre de la province, M. L.-A. Taschereau.

L'*Almanach de la Langue française 1921*, 25 sous.

Première publication de la *Ligue des Droits du français*, cet almanach nous arrive pour la sixième fois, toujours aussi alerte et intéressant. On a su même y mettre cette année encore plus de substance et, sans sacrifier la partie principale, essentiellement patriotique, on lui a ajouté différents renseignements d'ordre pratique qu'on s'attend à trouver dans les publications de ce genre et qui leur donnent une grande utilité. Si l'aspect typographique est quelque peu inférieur à celui des années précédentes, les éditeurs s'en excusent avec raison, vu la rareté et la cherté du papier, et nous promettent une édition plus soignée pour l'an prochain. Nous savons qu'ils sont hommes à tenir leur promesse.

MARITAIN (Jacques). — *Éléments de Philosophie. I. Introduction générale à la Philosophie.* Paris, Téqui. [1] In-8, XII-214 pages. 5 francs (majoration temporaire: 50 p. 100).

C'est au profit surtout des élèves de l'enseignement secondaire que M. Maritain a entrepris cet ouvrage. Il comprendra deux forts volumes qui paraîtront en sept fascicules. La préoccupation de l'auteur est d'abord de former chez les jeunes gens l'esprit philosophique, sachant bien que s'il atteint ce résultat, ceux-ci seront en état de conquérir leur diplôme, quels que soient les programmes officiels. En France, même dans les collèges libres, l'enseignement de la philosophie n'étant que d'une année le

1. A Montréal, chez Granger Frères et à la Librairie Notre-Dame; à Québec, chez Garneau.

IMPRIMERIE DU MESSAGER, MONTRÉAL

Si vous ne faites pénitence...

En ce temps-là, on vint raconter à Jésus ce qui était arrivé aux Galiléens, dont Pilate avait mêlé le sang avec celui de leurs sacrifices. Le Sauveur ne perdit pas cette occasion de donner au monde une double leçon. Il répondit: « Pensez-vous que ces Galiléens fussent de plus grands pécheurs que les autres Galiléens, pour avoir souffert de la sorte? Non, je vous le dis; mais si vous ne faites pénitence, vous périrez tous comme eux. » Il ajouta: « Et ces dix-huit sur qui tomba la tour de Siloé et qu'elle tua, pensez-vous que leur dette fût plus grande que celle des autres habitants de Jérusalem? Non, je vous le dis; mais si vous ne faites pénitence, vous périrez tous de même. »

Vous voyez l'insistance: par deux fois, « Si vous ne faites pénitence... »; et ce n'est point dans le vague, à la cantonade, aux habitants de la lune que Jésus parle; ce n'est même pas seulement à ceux qu'il a devant lui, aux hommes de son temps, à ceux de Jérusalem, de Bethsaïde ou de Carphanaüm, mais, embrassant de son regard divin l'immensité de l'espace et du temps, c'est aux hommes de tous les siècles et de toutes les plages du monde qu'il s'adresse, c'est à nous, c'est à vous, c'est à moi: « Si vous *ne faites pénitence,* vous *périrez! »*

Le péché a introduit dans le monde la souffrance et la mort: les deux premiers coupables en firent une longue pénitence de plus de neuf cents ans. Le roi David tombe, mais la pénitence qu'il fait, il la crie en des accents que les siècles n'ont pu affaiblir. Jérémie pleure sur les ruines de Jérusalem, et pour les relever il appelle le peuple au sac et à la cendre. Ninive n'échappe à sa destruction, prédite par Jonas, que par le cilice et le jeûne. Plus près de Jésus, la grande voix de son Précurseur retentit sur les bords du Jourdain: « Faites de

dignes fruits de pénitence... Voici que la cognée est à la racine des arbres: tout arbre qui ne porte pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu.» *Après Jésus, ce sont les apôtres; puis de siècle en siècle c'est l'Église qui convie les hommes à la pénitence; au siècle dernier, c'est l'auguste Mère de Dieu elle-même qui multiplie les appels dans ces merveilleuses apparitions de la Salette, de Lourdes, de Pontmain.*

Aujourd'hui plus que jamais la pénitence est nécessaire, parce que plus que jamais (sans vouloir médire inutilement de notre siècle) on remarque partout un véritable déchaînement des passions. Le Saint-Père, à la dernière fête de Noël, le rappelait en des paroles impressionnantes. La sensualité avait été en partie bridée par la grande guerre. Mais, le bruit de la canonnade à peine éteint, elle rompit toutes ses attaches et se jeta follement dans la carrière par toutes les avenues des sens. C'était pour la chair comme une revanche de ses renoncements, de ses souffrances, voire de ses deuils.

Il importe de mettre une digue à ce débordement. Et c'est à l'homme dans la famille, lui le chef, qu'il appartient de poser les bornes: il doit, surtout en ces jours de pénitence que la sainte Église nous ménage, supprimer pour lui et les siens les théâtres, les vues animées, les bals, les modes absurdes, scandaleuses, observer les jeûnes et les abstinences, donner en tout l'exemple de la modération chrétienne.

N'oublions pas l'avertissement de Notre-Seigneur: « Si vous ne faites pénitence... » Certes, le doux Sauveur du monde ne veut pas la mort du pécheur, mais bien « qu'il se détourne de sa voie et qu'il vive! »

LA RÉDACTION



Notre réunion mensuelle aura lieu le dimanche, 13 février, dans les salles de l'Union catholique, rue Bleury. A 8.30 messe, à 9.30 déjeuner, à 10 h. conférence par le docteur Joseph Gauvreau.

Au service de l'Église

II

L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS

L'ORDRE des Frères-Prêcheurs fut fondé par le bienheureux Dominique de Guzman, que la très sainte Vierge Marie présenta à son Fils comme chef habile et vaillant pour combattre les erreurs et extirper les vices. D'abord chanoine d'Osma, ce fut à Toulouse que le Patriarche connut sa vraie vocation et conçut, après une nuit de controverse avec son hôte hérétique, la pensée d'instituer un Ordre chargé de la prédication de l'Évangile. Les apôtres Pierre et Paul le confirmèrent dans ce dessein en lui disant: « Va et prêche, c'est pour cela que tu es élu. » Innocent III baptisa les nouveaux religieux en les appelant Frères-Prêcheurs; dans une bulle d'accent prophétique Honorius III écrivit à Dominique: « Nous, considérant que les Frères de ton Ordre seront les champions de la foi et les vraies lumières du monde, nous confirmons ton Ordre. » Enfin, la Vierge Marie lui confia son rosaire, et avec une maternelle tendresse, elle le revêtit de son habit, en lui donnant son blanc scapulaire.

Le but de l'Ordre de saint Dominique est la prédication et le salut des âmes. Si ce but lui est commun avec d'autres familles religieuses, l'Ordre est doté de moyens propres, qui le marquent d'une physionomie nettement distincte, et assurent à son action une influence aussi caractéristique que salutaire. Ces moyens sont la vie regulière, les observances monastiques, l'étude et la récitation solennelle de l'Office divin, c'est-à-dire, que la pénitence et la contemplation préparent le Prêcheur à l'apostolat. Il devient ainsi le moine-apôtre dont l'activité se développe au sein d'« une religion toute large, toute joyeuse, toute parfumée;

elle est un jardin de délices », comme chante la séraphique dominicaine Catherine de Sienne. Dans une formule aussi heureuse que concise, saint Thomas burine l'idéal de l'Ordre : *Contemplata aliis tradere.*

Sous le rapport administratif, chaque couvent est gouverné par un prieur conventuel, chaque province, composée d'un certain nombre de couvents, par un prieur provincial, l'Ordre entier, par un chef unique appelé Maître Général. « Un double signe brille sur le front de tout dépositaire du pouvoir, le choix de ses frères et la confirmation du pouvoir suprême. »

L'Ordre entier comprend trois branches distinctes, mais imprégnées d'une même sève. Il y a d'abord les Frères-Prêcheurs, — clercs et convers, — puis les Sœurs Prêcheresses contemplatives, enfin les Tertiaires de la Pénitence, qui se subdivisent en Tertiaires séculiers, vivant dans le monde et en Tertiaires réguliers vivant en communauté et appliqués à l'infinie variété des œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle.

*
* *

Saint Dominique avait dépensé douze années de sa vie à former ses seize premiers disciples, qu'il dispersa le jour de l'Assomption 1217. Quatre ans après, un Chapitre général rassemblait les représentants de huit provinces renfermant soixante couvents et des milliers de religieux. Malgré le malheur des temps, le dernier Chapitre général, réuni à Corias, aux fêtes de la Pentecôte 1920, se composait des délégués des trente-cinq provinces existantes aujourd'hui.

Apôtre, le Frère-Prêcheur cherche avant tout à « donner la vérité » aux âmes, à toutes les âmes : aux fidèles, en leur exposant les richesse de la foi ; aux égarés, qu'il s'efforce d'éclairer et de ramener ; et par les missions lointaines, aux malheureux païens des pays barbares. Son apostolat est un apostolat doctrinal, car il est suscité pour défendre

et répandre la vérité. *Veritas* est la devise de l'Ordre, que Clément IV proclama: gardien de la vérité: *Ordo custodiens veritatem.*

Dès lors, on trouve les Prêcheurs dans tous les milieux d'activité intellectuelle et apostolique; partout, ils sont d'infatigables et de hardis semeurs de vérité. Ils prêchent dans les églises et enseignent dans les Universités. Au sein de la chrétienté, ils combattent les hérésies et volent à la conversion des païens plongés dans les ombres de la mort. Leurs prédicateurs s'appellent Jourdain de Saxe, Jean de Vicence, Vincent Ferrier, Savonarole, Louis de Grenade, Lacordaire et Monsabré. Leurs missionnaires évangélisent les peuples de l'Europe septentrionale avec saint Hyacinthe, et ceux de l'Asie avec les Frères pérégrinants pour Jésus-Christ. La Chine entend le bienheureux François Capillas, et l'Amérique Las Casas et saint Louis Bertrand. Ils sont aujourd'hui en Australie, au Congo, dans l'Indo-Chine, au Tonkin, au Japon, au Kurdistan, en Arménie, en Mésopotamie, aux Antilles, au Brésil, en Norvège.

Un tel apostolat ne se comprendrait pas sans l'héroïsme du sang versé. Saint Pierre de Vérone est le premier martyr dominicain canonisé; le bienheureux Valentin Ochoa, le dernier béatifié. Mort en 1861, il était placé sur les autels en 1906. Pendant le XIIIe siècle, l'Ordre donnait à l'Église 13,370 martyrs et 26,000, au XVIe.

Non moins glorieuse est la phalange de ses philosophes et de ses théologiens. Qui ne connaît Albert le Grand et son disciple plus grand encore, Thomas d'Aquin, le théologien officiel de l'Église? Quels hommes puissants par la doctrine que saint Raymond de Pennafort, Hugues de Saint-Cher, Capréole, Cajetan, Cano, le créateur des lieux théologiques, Bannez, les deux Soto, Jean de Saint-Thomas, Billuart, Gonzalez et Zigliara! Tout aussi fameux sont les docteurs mystiques: Tauler, Henri Suzo, Catherine de Sienne, Piny, Massoulié et Froget. La grande Encyclo-

pédie du Moyen-Âge: *Speculum majus* est l'œuvre de Vincent de Beauvais. Dans toutes les sciences ecclésiastiques, les Prêcheurs peuvent se glorifier des plus fécondes initiatives.

D'autres Frères enseignèrent la vérité soit, par la grâce inspirée de leur pinceau, tel fra Angelico, soit par la pureté des lignes architecturales, comme fra Ristoro.

Enfin, les membres de l'Ordre ont occupé les plus hautes situations dans l'Église. Ils ont donné à la hiérarchie un grand nombre d'évêques, de cardinaux, et quatre papes dont trois sont l'objet d'un culte public. Que de fois les Pontifes romains n'ont-ils pas choisi parmi eux des légats pour conduire les négociations les plus délicates auprès des maîtres de la terre! Dans les Conciles, ils ont joué des rôles très difficiles et occupé des rangs très élevés. Ils étaient plus de cinquante à Trente, et au Vatican on pouvait compter deux cardinaux, vingt-cinq évêques et de nombreux théologiens appartenant à 'Ordre des Prêcheurs. « Depuis saint Dominique, ils ont eu la garde immédiate de la doctrine, sous l'aile du Saint-Siège, dans les postes si délicats du Maître du Sacré Palais, de Secrétaire de l'Index et de Commissaire du Saint-Office. » Ces hommes se sont toujours efforcés d'être de leur temps, afin de comprendre les besoins de leurs contemporains, et de leur donner les vérités et les secours réclamés selon les différentes époques.

Mais la gloire immortelle d'une famille religieuse, ce sont les saints qu'elle a engendrés. « Ne me demandez pas, disait Clément X, combien de saints l'Ordre de saint Dominique a donné au ciel; comptez si vous le pouvez les étoiles du firmament. » Et Pie IX: « De la famille des Prêcheurs, comme d'une mine inépuisable, ne cessent de sortir des hommes illustres par leur sainteté. Vraiment le Tout-Puissant a fait de grandes choses pour cet Ordre et l'a enrichi de saints. » Plus de trois cents Prêcheurs sont placés sur les autels et quatorze ont reçu le suprême

honneur de la canonisation. Parmi eux, nous honorons des pasteurs, des martyrs, des docteurs, des missionnaires, des vierges et plusieurs frères convers.



Établis en 1873, à Saint-Hyacinthe, où se trouve le noviciat, les fils de saint Dominique ont fondé, depuis, les maisons de Lewiston et de Fall-River, aux États-Unis, et au Canada, celles d'Ottawa, de Montréal et de Québec, toutes groupées, depuis 1911, en province autonome et régulière.

Fidèles à leur vocation d'apôtres, les Dominicains canadiens répandent la vérité évangélique par leur parole, leurs œuvres et leurs écrits. Ils désirent ardemment reproduire, dans leur pays et parmi leurs compatriotes, ce que leurs frères aînés ont accompli ailleurs dans le monde. Daigne le Seigneur leur accorder les grâces qu'Il a prodiguées à leurs Pères, afin qu'ils « puissent fournir à l'Église des apôtres zélés, des missionnaires intrépides, des martyrs héroïques, des théologiens érudits et profonds, des artistes surnaturellement habiles, des conseillers sages et prudents, des saints aux vertus angéliques et aux visions célestes ». Qu'Il daigne leur accorder, de plus en plus, la bénédiction du nombre en leur adressant, chaque année, des âmes généreuses, capables d'hériter pleinement de l'esprit de son serviteur Dominique.

fr. Raymond-Marie ROULEAU,
des Frères-Prêcheurs

Pour la Villa Saint-Martin

N'oubliez pas votre souscription en faveur de la Villa Saint-Martin. La survivance de cette maison où s'accomplit une œuvre nécessaire dépend de votre générosité, de la générosité de chacun. *Ne remettez donc pas à demain votre offrande. Envoyez-la aujourd'hui au trésorier du comité, M. C.-E. Gravel, Édifice Duluth, 50, Notre-Dame Ouest, Montréal.*

Le Dante[1]

NOUS nous sommes arrêtés, le mois dernier, devant le monument prodigieux qu'est la *Divine Comédie.* Entrons, aujourd'hui, à la suite de l'auteur et prenons-en d'abord une vue d'ensemble.

Si l'on voulait exprimer en trois mots le sens de la triple structure, on dirait que l'*Enfer* est le Mal, le *Purgatoire* la lutte du Bien et du Mal, le *Paradis* le Bien.

Plus explicitement on indiquerait que l'essence de la philosophie du Dante est que vertus et vices procèdent de l'amour: l'*Enfer* est le châtiment des vices engendrés par l'amour; le *Purgatoire* montre comment l'amour est rétabli dans l'ordre; le *Paradis* révèle les stages successifs d'illumination qu'il doit parcourir pour se consommer finalement dans l'union avec l'Amour divin.

Avançons encore d'un pas.

Dante raconte, vingt ans après l'événement, une vision qu'il eut lors du Jubilé de l'an 1300 pour son salut (sa conversion).[2]

J'avais fait la moitié de ma route en ce monde;
Et dans l'obscurité d'une forêt profonde
Je me trouvais, ayant perdu le droit chemin.

Durant sept jours (commençant à l'aube du Vendredi saint), il passa à travers l'enfer, le purgatoire et le paradis, causa avec les âmes de ces trois royaumes et entendit ce que la Providence tenait en réserve pour lui et l'humanité. — Il n'était point seul. Trois guides se présentèrent à lui pour le conduire et l'aider dans cette merveilleuse odyssée.

---

1. Voir la VIE NOUVELLE, janvier 1921.

2. Nous donnons la traduction en vers d'Amédée de Margerie, tirée de son ouvrage sur *Dante* et la *Divine Comédie*, ouvrage couronné par l'Académie française.

Virgile, représentant la philosophie humaine dans ses actes informés par les vertus morales et intellectuelles, entraîne le Dante hors de la forêt sombre de l'éloignement de Dieu (où les bêtes de la luxure, de l'orgueil et de l'avarice empêchent l'homme de s'élever sur la Montagne du Seigneur), le mène, à la lumière de la raison naturelle, à travers l'Enfer et le Purgatoire, au Paradis terrestre, alors que la liberté spirituelle a été reconquise par les peines expiatrices. — Ici, l'auteur de l'*Énéide*, un payen, se défend de pénétrer dans le Paradis et se retire respectueusement devant un guide plus autorisé. Ce cicerone nouveau est Béatrix, dont il a été fait mention dans notre premier article.

Béatrix, grave, subtile, noble et pure, représentant la philosophie divine illuminée par la révélation, conduit le poète, à travers les neuf cercles mouvants de la préparation intellectuelle, jusqu'au vrai Paradis, l'empyrée immense, éternel, où le bonheur de l'indéfectible vie se trouve dans la jouissance de la vue de Dieu.

A cette hauteur, Béatrix disparaissant à son tour, est remplacée par saint Bernard, modèle de la contemplation transcendante, en quoi consiste la vie éternelle de l'âme. Le saint abbé de Clairvaux recommande le Dante à la Vierge Marie, et par son intercession lui obtient un avant-goût de la vision béatifique.

L'ascension se termine ainsi dans l'absolue satisfaction des deux puissances de comprendre et d'aimer, l'une par l'union de l'intelligence avec l'Essence divine, l'autre par l'union de la volonté avec l'Amour divin, incréé et créateur du monde et des mondes.

Pour donner au lecteur une idée de la *manière* de l'écrivain, nous ferons quelques extraits du poème, aussi brefs que possible.

Virgile et Dante arrivent devant la porte de l'Enfer, au-dessus de laquelle ils lisent cette émouvante inscription, devenue si célèbre :

C'est par moi que l'on vient à la cité des pleurs,
Par moi qu'on vient au lieu d'éternelles douleurs,
Par moi qu'on vient parmi la nation damnée.
La justice inspira mon auteur; je suis née
Du souverain Pouvoir en un seul être uni
A la Toute-Sagesse, à l'Amour infini.
Je fus créée avant toute chose mortelle,
Et je suis destinée à durer éternelle.
Vous qui me franchissez, laissez-là tout espoir!

Au sortir de l'Enfer, les deux voyageurs aperçoivent au loin la montagne du Purgatoire; la lyre du poète rend des sons plus doux:

Pour courir sur une eau plus pure, ma nacelle,
Échappée au péril d'une mer si cruelle,
Livre sa voile heureuse au soufle du zéphir.
Je vais chanter les lieux ouverts au repentir
Où l'âme du péché lave les derniers restes,
Et devient digne enfin des demeures célestes.

Du saphir d'Orient la nuance charmante
Colorait doucement de sa clarté riante
Jusques au premier ciel l'air pur et radieux;

Le bel astre d'Amour[1] sur l'Orient versait
Son sourire divin, et dans l'ombre laissait
Les Poissons éclipsés par sa blanche auréole.
J'inclinai vers la droite, et vis à l'autre pôle
Quatre étoiles briller qu'aucun homme mortel,
Sauf nos premiers parents, n'aperçut dans le ciel.[2]

Plus haut que le Purgatoire se dresse le Paradis, et ses cîmes radieuses. Le ton s'élève avec la pensée: au chant XXXIIIe (qui est le dernier de la troisième partie et de tout le poème), l'auteur débute par l'admirable prière de saint Bernard à la sainte Vierge en faveur du Dante:

« Ô fille de ton fils, ô mère, ô Vierge pure,
Humble et haute au delà de toute créature,

1. La planète *Vénus*, symbole ici du pur amour.

2. Selon certains commentateurs, c'est la belle constellation de la *Croix du Sud;* mais ils se demandent comment le poète pouvait la connaître, cette partie de l'hémisphère austral n'étant pas encore, semble-t-il, découverte.

But fixe du Conseil immuable et divin!
« Par toi fut à ce point ennobli l'être humain
Que Celui qui le fit jadis à son image
Voulut bien devenir lui-même son ouvrage.
« Dans ton sein virginal s'est rallumé l'Amour
Dont la chaleur, depuis l'aube d'un si beau jour,
Fait germer cette Fleur dans la paix souriante.
« Ardent soleil, pour nous, de charité fervente,
Tu demeures, en bas dans le monde mortel,
La source où coule l'eau de l'espoir éternel. »

La grâce obtenue, les yeux du poète divinement fortifiés contemplent l'univers, la divinité, la Trinité trois fois sainte, et en elle le Verbe incarné. Il finit par ces stances:

Mais c'était trop d'essor pour mes ailes de chair,
Si mon esprit, frappé par un soudain éclair,
N'eût trouvé là son terme. A cette heure enivrante,
L'imagination s'arrêta défaillante.
Mais déjà mon désir, mon vouloir tout entier
Étaient, comme une roue en son tour régulier,
Emportés par l'Amour qui meut à pleines voiles
Et le soleil de flamme et les autres étoiles.
L'Amor che muove il Sole e l'altre stelle.

C'est en 1320, à Ravenne, que le grand poète Florentin termina ce monument plus vaste et plus durable que celui dont s'enorgueillissait le poète Venousien:

Exegi monumentum aere perennius.
Non omnis moriar...

L'année suivante, toujours en exil chez son ami de Ravenne, Guido Novello da Polenta, il s'éteignit doucement, pieusement, vêtu de l'habit du Tiers-Ordre de saint François, — 14 septembre 1321.

Et tout de suite le citoyen exilé devenait le citoyen du monde; la gloire que lui refusait Florence, lui était départie sans mesure; six siècles, loin de l'affaiblir, n'ont fait que l'accroître, et l'on voit encore les esprits les plus cultivés des deux mondes se pencher sur ses pages immor-

telles, pour en cueillir les beautés les plus rares avec les enseignements les plus profonds de l'histoire, de la philosophie et de la religion.

Dante Alighieri honore l'humanité, qui s'honore en le glorifiant.

Mais il est un point qu'il faut signaler en guise de conclusion.

Les violentes dénonciations du poète au sujet des mœurs du clergé de son temps et de la politique des souverains pontifes, et la mise en enfer de plusieurs évêques, cardinaux et papes de l'époque, ont fait suspecter son attitude vis-à-vis de l'Église. On voulut même, au XVe siècle, trouver des hérésies dans sa *Divina Commedia;* de fait, le *De Monarchia* fut brûlé à Bologne par ordre d'un légat du pape. Plus récemment, il a été salué par les fils de Luther et d'Henri VIII comme un précurseur de la Réforme.

Tout cela est vain. Quelques outrances çà et là mises à part, et le symbolisme essentiel de l'œuvre bien présent à la mémoire, l'orthodoxie théologique du terrible poète a été maintes fois et solidement démontrée. Certains épisodes du *Purgatoire* rapprochés du dernier chapitre de la *Monarchie*, témoignent du respect de Dante pour le pouvoir spirituel de la Papauté qu'il reconnait de source divine. Une autre preuve est le rôle que joue la sainte Vierge d'un bout du poème à l'autre. C'est en un sens comme l'expression poétique de la pensée si chère aux Docteurs de l'Église, que tout nous vient par Marie, la grâce et la gloire.

Léon XIII, si parfaitement en mesure de juger l'homme, le poète et le théologien, avait donc raison de s'écrier: Le Dante est bien nôtre, *Dante noster est!*

Édouard Lecompte, S. J.

Les Retraites fermées

A QUI scrute quelque peu l'histoire du monde, le rôle de la Providence apparaît vraiment admirable. Elle suit avec une attention particulière la marche des événements humains et ne manque pas de fournir aux maux variés dont souffrent les différentes époques les remèdes nécessaires.

Quelle société, par exemple, fut, comme la nôtre, emportée dans le tourbillon d'une vie fiévreuse. L'homme d'aujourd'hui ne s'appartient plus. Il est l'esclave des plaisirs ou des affaires. Dès lors qu'il a mis un doigt dans leur engrenage, tout son être y passe, corps et âme. Et c'est une course sans fin et sans arrêt vers des occupations ou des jouissances toujours renaissantes. Les nations les plus spiritualistes n'échappent pas à cette emprise des choses matérielles. « Nous pensons, écrivait il y a quelques années un catholique français, M. de Margerie, à nos affaires, à nos études, à nos intérêts, à nos plaisirs, à nos passions, ou plutôt nous sommes la proie de tout cela; et tout cela qui nous asservit et nous fascine, nous empêche de nous reployer sur nous, d'habiter chez nous, de nous regarder vivre, de diriger notre vie vers le vrai et sérieux but de la vie. Nous sentons que nous aurions besoin de recueillement et qu'au milieu des préoccupations qui nous assiègent et des occupations qui nous absorbent, le recueillement est pratiquement impossible. »

On conçoit le danger d'une telle existence. Que tant d'âmes, même chrétiennes, chancellent et tombent, nous en avons là l'explication. Elles se sont anémiées dans cette ruée fiévreuse vers les biens terrestres, dans cette vie en dehors, sans aucun retour sérieux sur elles-mêmes,

sans aucune étape spirituelle pour refaire leurs forces épuisées.

Mais la Providence veillait. Et voici que peu à peu se dressent, solitaires et accueillants, des asiles de réflexion et de prière. Au mal dont souffre notre époque aucun remède ne pouvait être plus approprié.

Les lecteurs de la VIE NOUVELLE connaissent au moins la Villa Saint-Martin. Savent-ils que la plupart des pays possèdent maintenant ces « forteresses du catholicisme » où les âmes fatiguées, déprimées, chancelantes, vont se retremper et s'aguerrir ? Savent-ils que leurs hôtes augmentent en nombre d'année en année et qu'ils viennent de toutes les classes de la société ? [1] Un article paru récemment dans une revue de Paris nous révèle que deux cents Polytechniciens ont fait, en 1920, leur retraite fermée; un autre signale de nombreuses conversions opérées en Hollande chez les protestants par le moyen de ces retraites; un troisième nous apprend qu'aux États-Unis, pays de la vie intense, quatre ou cinq maisons existent maintenant où chaque semaine se rendent de nombreux retraitants.

Le mouvement est universel. Réjouissons-nous que le Canada n'en soit pas resté à l'écart, qu'il compte même parmi ceux qui en profitent le plus. Inaugurées en 1909 par douze membres de l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française, au noviciat des Jésuites, au Sault-au-Récollet, les retraites fermées se sont depuis multipliées sur le sol de notre province. Actuellement trois maisons pour les hommes fonctionnent continuellement: la Villa Saint-Martin, à l'Abord-à-Plouffe, près Montréal; la Villa Manrèse, à Québec; le monastère des Oblats, au Cap de la Madeleine. Cette dernière maison reçut, en 1920, 104 retraitants; la seconde, 846; et la première, 1781. En outre, à différents endroits, des résidences

1. On trouvera d'intéressants détails sur les maisons de retraites des principaux pays d'Europe et d'Amérique dans un livre récent: *Les Forteresses du Catholicisme*, par le R. P. Archambault, S. J.

d'été ou des collèges s'ouvrent aux retraitants durant les mois de vacances. Le scolasticat des Pères Oblats, à Ottawa, en a reçu l'an dernier 150; le collège des Frères des Écoles chrétiennes, à Sainte-Marie de Beauce, 104; un hôtel, aménagé pour la circonstance, au petit lac Magog, près de Sherbrooke, 49, etc.

Mais plus encore que ces résultats matériels, les fruits spirituels des retraites sont remarquables. Une élite se forme dont notre pays avait grand besoin, noyau de catholiques convaincus et agissants. Sous les touches de l'Esprit-Saint leur conscience s'est redressée. Ils vivent maintenant leur catholicisme non seulement dans leur vie privée mais aussi dans leur vie professionnelle et publique. Tels, par exemple, les voyageurs de commerce. Et leur zèle, constamment en éveil, crée des œuvres qui sauvegardent la foi au sein de nos populations et étendent le règne du Christ. La page suivante le démontre bien. « Par la force des choses, la Villa Saint-Martin est ainsi devenue un foyer ardent d'œuvres sociales. A la conférence du dernier jour en effet, on ne communique pas seulement ses impressions. On cause, comme nous l'avons dit, d'apostolat. Et il sort souvent de cet échange de vues des initiatives fécondes. C'est ainsi que fut fondé le cours d'apologétique du Père Loiseau, S. J. qui réunit chaque lundi soir, de novembre à mai, durant trois ans, des centaines d'hommes; c'est ainsi qu'est née la *Ligue des bonnes mœurs*, dont les comités paroissiaux luttent contre les foyers de désordre auxquels Montréal, comme toutes les grandes villes, est exposée: cinéma corrupteur, maisons de prostitution, restaurants borgnes, librairies obscènes; c'est ainsi que s'établit l'*Œuvre des Tracts*, collection populaire de brochures à cinq sous publiées tous les mois; c'est ainsi que le chemin de la croix pour les hommes s'est implanté dans maintes paroisses; c'est ainsi que fut lancée l'idée d'une *Semaine sociale*, projet réalisé l'été dernier avec un grand succès et des fruits abondants; c'est ainsi enfin que le

syndicalisme ouvrier catholique prit corps dans la région et trouva ses chefs et ses meilleurs adhérents. Énumération bien incomplète, mais déjà suffisamment probante. »[1]

Ajoutons que les retraites fermées pour les femmes et les jeunes filles accomplissent, elles aussi, un important travail de régénération individuelle et sociale. A Montréal, le couvent de Marie-Réparatrice a reçu, en 1920, 642 retraitantes; la maison St-Joseph: 240; la maison des Sœurs de l'Immaculée-Conception: 104. A Québec, les Sœurs de St-Vallier; à Ottawa, les Sœurs Grises; à Rimouski, les Sœurs de l'Immaculée-Conception, et combien d'autres dans nos principales villes, se dévouent avec joie à cet apostolat. Il est peu de communautés qui ne reçoivent atuellement, à quelque période de l'année, des retraitantes.

« De toutes les œuvres religieuses créées chez nous, en ces dernières années, écrivait récemment M. Henri Bourassa, il n'en est pas de plus belle, de plus utile, de plus féconde que les retraites fermées. » Souhaitons qu'elles se répandent encore davantage, que de nouvelles maisons s'élèvent où viennent se former les élites nécessaires, que des œuvres en naissent dont l'origine spirituelle assurera la rectitude et la fécondité.

Henri BEAUVAIS

Retraites fermées à la Villa Saint-Martin

Jeunes gens	sam. soir	5 fév.	au	mer. matin	9 fév.
St-J.-Baptiste et St-Polycarpe	sam. »	12 »	»	mer. »	16 »
Pointe St-Charles	dim. »	20 »	»	jeudi »	24 »
Paroisse de l'Immaculée-Conc.	sam. »	26 »	»	mer. »	2 mars
Chevaliers de Colomb	jeudi »	3 mars	»	lundi »	7 »
St-Constant et Pointe-Claire	jeudi »	10 »	»	lundi »	14 »
Employés de chemin de fer	jeudi »	17 »	»	lundi »	21 »
Retraite générale	mer. »	23 »	»	sam. soir	26 »

Ce qu'il faut lire

XIV. — L'ÉDUCATION DE LA PURETÉ

FAUT-IL parler aux enfants des choses relatives à la pureté et doit-on, sur ce point, leur donner une éducation positive ? En d'autres termes, doit-on les « initier aux mystères de la génération et leur en enseigner les lois » ou bien les garder le plus longtemps possible dans l'ignorance ?

Grave question que se posent avec angoisse d'excellents parents et qui a déjà fait l'objet de maintes discussions. Désireuse de remplir le rôle qu'elle a assumé, le VIE NOUVELLE se doit d'éclairer ses lecteurs sur cet important sujet. Voici donc quelques principes dont ils pourront s'inspirer.

1° Aucun « enseignement », si heureux soit-il, ne saurait constituer par lui-même la principale sauvegarde de la pureté. Celle-ci réside surtout dans les moyens surnaturels d'abord, puis dans la garde des sens et une virile éducation corporelle.

2° Un « enseignement » qui ne tiendrait pas compte soit de l'*âge*, soit du *caractère*, soit des *circonstances de vie* (milieu, climat, compagnons) de *chaque* enfant, serait fatalement funeste. Il faut l'écarter sans hésiter.

3° Un « enseignement » *en temps opportun* est utile, et même nécessaire, mais

a) il ne doit pas se faire *publiquement*, par des entretiens *collectifs*,

b) il ne doit pas se faire, non plus, règle générale, par des *livres*. Si les circonstances cependant obligent d'y recourir on aura soin de choisir des auteurs catholiques. La délicatesse du sujet l'exige. Nous ne saurions donc conseiller les ouvrages assez répandus de Sylvanus Stall: *Ce que tout jeune homme devrait savoir*, etc.

c) Cet « enseignement » revient aux parents ou au directeur spirituel. Eux seuls en effet sont juges du *moment opportun*, c'est-à-dire des signes auxquels on peut reconnaître, dans chaque cas particulier, qu'*il est temps*. Pas de règles générales donc pour indiquer ce temps, écrit un moraliste, « sinon celles qui se borneraient à fixer les limites à ne jamais dépasser sans avertir et prémunir l'intéressé (l'entrée à l'atelier, la sortie du collège pour ceux qui font les études secondaires, etc.).

Le point difficile est de savoir *comment dire*. Que de parents se sentent ici gênés, timides, impuissants! Or, c'est sur ce point précisément que nous voudrions leur être utile en leur signalant un livre qui puisse leur servir de guide. Le suivant possède bien, semble-t-il, les qualités requises:

L'*Éducation de la Pureté. Faut-il parler ?... Que dire ?... Comment le dire ?...* Simples notes à l'usage des parents et des éducateurs, par un Père de la Compagnie de Jésus. 48 pp. in-32. Paris, Action populaire. 35 sous franco. [1]

Ces notes qui viennent justement de paraître, n'étaient pas faites, écrit leur auteur, pour la publication. « Rédigées pour notre usage personnel et complétées peu à peu en vue de notre apostolat, elles ont passé en bien des mains depuis un an. Tous ceux à qui nous les avions prêtées — ou peu s'en faut — nous ont manifesté le désir de les voir imprimer et c'est leur insistance qui nous a décidé. »

A cette brochure on peut ajouter:

Chollet (Mgr). — *Pourquoi ce siècle n'est pas chaste.* Cambrai, Masson.

Fonssagrives (abbé J.). — *Éducation de la pureté.* In-12 de 161 pages. Paris, de Gigord, 1 fr. 25.

1. Nous comptons recevoir bientôt un certain nombre d'exemplaires de cette brochure. Ceux qui désireraient se la procurer voudront bien nous envoyer, avec leur adresse, le prix indiqué.

GIBERGUES (Mgr de). — *La chasteté.* In-12 de 129 pages. Paris, de Gigord, 1 fr. 50.

GUIBERT (abbé, P. S. S.). — *La pureté.* In-16 de 266 pages. Paris, de Gigord, 1 fr.

GUITTON (R. P. S. J.). — *La chasteté.* Paris, Lethielleux.

Ces trois derniers livres peuvent être mis entre les mains des jeunes gens, soit pour compléter l'enseignement oral qu'on leur aurait donné, soit pour y suppléer quand la chose est nécessaire.

Aux prêtres, nous ne saurions trop recommander l'admirable livre suivant :

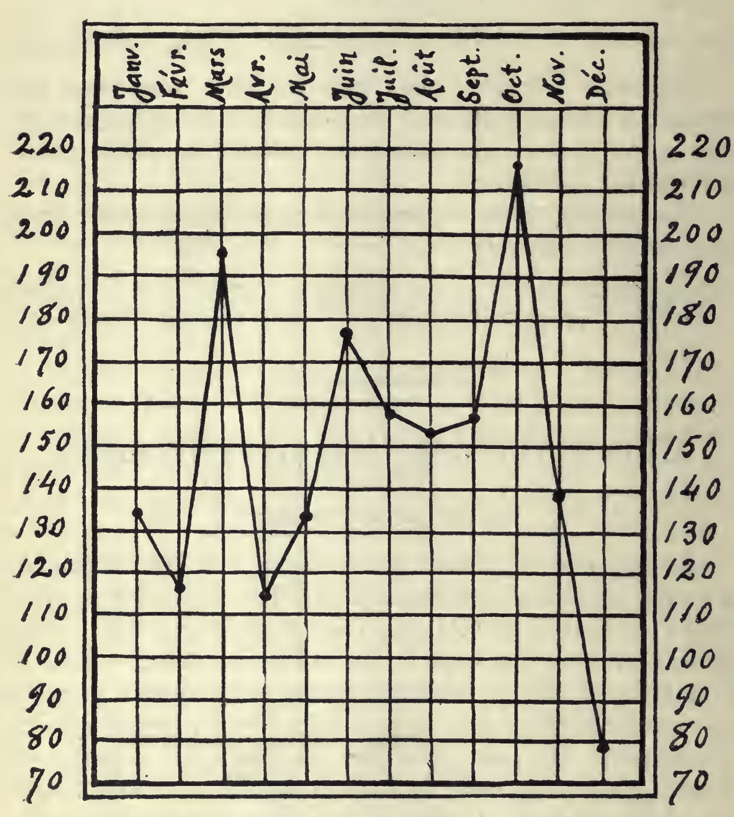
VERMEERSCH (S. J.). — *De Castitate.* In-8 de 426 pages. Rome, Université grégorienne, 120 Via del Seminario, 12 fr.

Chronique des Retraites fermées

NOTRE BILAN ANNUEL

Comme nous le disions dans notre dernière chronique, le chiffre total des retraitants à la Villa Saint-Martin pour 1920 s'est élevé à 1781. Il avait été de 1734 en 1919. L'augmentation n'est pas très forte. Cela est dû en partie à l'épidémie de l'hiver qui empêcha trois ou quatre groupes de venir aussi nombreux, en janvier et février, que les années précédentes. Et puis, il arrive un temps où, à peu près remplie chaque semaine, la maison ne peut plus augmenter son chiffre annuel. Quelques groupes essaiment alors afin de faire place à de nouveaux venus. C'est ainsi que nos amis de Danville et de Sherbrooke ont dû presque tous abandonner la Villa Saint-Martin et faire leur retraite en un endroit plus rapproché. Si nous les ajoutions à nos 1781, nous serions bien près de 1900. Il est à souhaiter qu'une maison permanente s'élève bientôt dans les Cantons

1920



Variations mensuelles du nombre des retraitants, à la Villa Saint-Martin.

Total de l'année 1920: **1781**

de l'Est, comme dans la Beauce d'ailleurs, afin de recevoir les retraitants de la région.

Des 1781 retraitants de la Villa Saint-Martin, 1042 venaient pour la première fois, 322 pour la deuxième, 149 pour la troisième, 99 pour la quatrième, 63 pour la cinquième, 50 pour la sixième, 27 pour la septième, 9 pour la huitième, 11 pour la neuvième, 3 pour la dixième, 5 pour la onzième, et 1 pour la treizième.

Voici maintenant à quelles catégories principales appartenaient nos retraitants: Voyageurs: 195; Ouvriers (de tout métier): 193; Marchands et négociants: 153; Hommes d'affaires: 124; Collégiens (presque tous finissants): 116; Employés de banque et comptables: 114; Employés de tramways: 109; Cultivateurs: 99; Étudiants: 84; Employés de chemin de fer: 66; Commis: 56; Médecins: 42; Agents de police: 40; Prêtres: 38; Épiciers: 34; Juges et avocats: 32; Notaires: 31; Instituteurs: 17; Dentistes: 16; Ingénieurs et architectes: 10.

NOS RÉUNIONS MENSUELLES

Notre réunion de janvier s'est déroulée dans l'ordre ordinaire: les exercices de piété (messe, communion, méditation) suivis du déjeuner et de la causerie. Le nombre des assistants était notablement supérieur à celui de la réunion de décembre. Il fallut même ajouter de nouveaux bancs dans la chapelle.

Les organisateurs de la souscription rendirent compte de leur travail, au début de la séance. Ils aimeraient à voir plus d'activité dans certaines équipes. Quelques groupes en effet n'ont encore fait aucun rapport. D'autres par ailleurs, celui en particulier des voyageurs de commerce, déploient un dévouement admirable. La généreuse souscription de l'archevêque de Montréal, Mgr Bruchési, et ses chaleureuses approbations ont largement contribué à stimuler le zèle des organisateurs.

M. Arthur Saint-Pierre donna ensuite une intéressante causerie sur les œuvres de la Société Saint-Jean-Baptiste,

en particulier sur ses publications: la *Revue nationale* et l'*Oiseau bleu*. Plusieurs assistants s'empressèrent de s'abonner à l'une ou l'autre de ces revues. Nous profitons de l'occasion pour les recommander nous-même à nos lecteurs. Combien faut-il les préférer à ces magazines américains ou à ces revues neutres qui envahissent trop de nos foyers! Les revues de la Société Saint-Jean-Baptiste instruisent tout en récréant, et surtout augmentent dans les âmes l'attachement aux traditions nationales et aux convictions religieuses.

Notre prochaine réunion aura lieu le 13 février. Elle commencera comme d'habitude à 8 h. 30 et se terminera à 11 h. Le conférencier du jour sera le docteur Joseph Gauvreau.

J.-P. A.

Glanes apologétiques et sociales

Les Exercices spirituels au Vatican

Comme ses prédécesseurs sur le trône pontifical, Benoît XV a une estime particulière pour les *Exercices spirituels* de saint Ignace. Non seulement il les recommande aux prêtres et aux laïcs, mais lui-même se soumet à leur bienfaisante discipline. C'est ainsi que durant une semaine, du 24 septembre au 2 octobre 1920, une retraite fermée eut lieu au Vatican. Les Pères Venturini et Garagnani, S.J. en furent les prédicateurs.

La Question scolaire

A l'occasion de la réédition de son magistral ouvrage, en quatre volumes, intitulé: le *Droit public de l'Église*, Mgr Pâquet vient de recevoir de S. É. le cardinal Bégin une lettre de haute portée. Nous en extrayons le passage suivant: « Il y a aussi « l'action scolaire » de l'Église qui fait l'objet d'un dernier volume, non le moins impor-

tant. Ce volume sur l'éducation, cher Monseigneur, a rendu et rend chaque jour d'inappréciables services à tous ceux qui s'occupent du grave problème de l'instruction.

« La thèse que vous soutenez concernant les droits respectifs des parents et de l'État, — thèse enseignée, je crois, dans tous nos séminaires et nos collèges, — me paraît s'appuyer sur une saine philosophie, et sur la parole bien comprise des Papes. Comme le dit Léon XIII (encycl. *Rerum novarum*), la famille dans sa sphère propre doit jouir d'une « juste indépendance » vis-à-vis de l'État. Ailleurs (encycl. *Sapientiae christianae*), le grand Pontife définit admirablement le rôle des parents en matière scolaire. Il y enseigne expressément deux choses qui, en pratique, n'en doivent faire, pour ainsi dire, qu'une seule (tant il importe que l'instruction profane soit pénétrée de christianisme), il enseigne que c'est aux parents qu'il appartient, en vertu du droit naturel, de diriger l'éducation de leurs enfants, mais qu'ils ont en même temps le devoir (*hoc adiuncto officio*) de les élever comme des chrétiens, et que, dans cette double tâche, ils doivent repousser énergiquement toute atteinte à leurs droits.

« Cette doctrine de l'autorité scolaire des parents en face du pouvoir civil, nous la trouvons, brièvement mais clairement formulée, dans un texte très précis de notre Premier Concile Plénier révisé, on le sait, par le Saint-Siège, texte qui résume sur ce point, en termes non équivoques, la vraie pensée catholique. « Quoique, dit le Concile, (No 274), *l'éducation prise directement et en elle-même ne soit nullement une fonction de l'État,* il appartient cependant à la puissance civile par des octrois et des lois sages, de venir en aide aux parents dans l'œuvre éducatrice. » L'État est fait pour la famille non la famille pour l'État. On ne mettra jamais trop de soin à sauvegarder en matière d'éducation, les droits des pères de famille dont se préoccupe si vivement l'Église, et qui sont bien plus menacés dans tous les pays que ceux des gouvernements. »

Un grand éducateur

Le 14 décembre dernier mourait à Chicago le R. P. Charles Coppens, un des plus méritants éducateurs des États-Unis. Né en Belgique, à Turnhout, en 1835, élevé dans le collège de cette ville, puis aux Universités de Saint-Louis et de Fordham, il entra au noviciat de la Compagnie de Jésus en 1854, et fut ordonné à New-York, douze ans plus tard. Dès lors sa vie se passa presque tout entière dans le ministère de l'éducation. Il y consacra soixante-sept années dont près de soixante dans l'enseignement actif. Le P. Coppens écrivit plusieurs ouvrages, entre autres un manuel de rhétorique, et deux de philosophie. L'un de ses livres: *Moral Principles and Medical Practice* a été traduit et publié sous ce titre: *Morale et Médecine. Conférences de Déontologie médicale*, avec une préface et des notes par le docteur Georges Surbled. C'est un ouvrage des plus utiles pour les médecins et les étudiants en médecine.

La Y. M. C. A.

Alarmés des dangers auxquels s'exposaient les jeunes catholiques, trop nombreux chez nous, qui fréquentent la Y. M. C. A. nous avons consacré, il y a environ un an, plusieurs pages de notre revue, à faire connaître l'esprit et les activités de cette Association [1]. Rome vient de prouver que nous avions vu juste. Dans une lettre adressée aux évêques du monde entier, la Congrégation du Saint-Office dénonce nommément la Y. M. C. A. « Cette société, dit-elle, professe un amour sincère des jeunes gens, comme si rien ne lui était plus cher que de promouvoir leurs intérêts corporels et spirituels; mais en même temps, elle ébranle leur foi, puisque de son propre aveu, elle se propose de la *purifier* et de répandre une connaissance plus parfaite de la vie véritable en se plaçant « au-dessus de toute Église et en dehors de toute confession religieuse ».

1. Ces articles, écrits par le R. P. Lecompte, S. J., ont été réunis en une plaquette et publiés par l'Œuvre des Tracts (1300, rue Bordeaux, Montréal), dans sa collection de brochures à 5 sous, sous le titre: *La Y. M. C. A*

Revue des revues

REVUES CANADIENNES

Action française (L') (janvier). — *L'Indépendance économique des Canadiens français:* Edouard MONTPETIT. — *Notre doctrine:* Abbé GROULX. — *Origine de l'Action française:* Pierre HOMIER. — *Nos archives:* Ægidius FAUTEUX. — *Chronique des affaires:* Ernest BILODEAU. — *Au pays de l'Ontario:* Aurèle GAUTHIER.

Canada français (Le) (décembre). — *Les 92 Résolutions:* Thomas CHAPAIS. — *Le centenaire de l'Électromagnétisme:* abbé Henri SIMARD. — *Le docteur Hewitt:* Georges MAHEUX.

Revue dominicaine (janvier). — *L'Épreuve de saint Paul:* R. P. D. LAFERRIÈRE, O. P. — *Puériculture américaine:* abbé Arthur DESCHÊNES. — *Croquis de Jaloux:* R. P. A.-M. SÉGUIN, O. P.

Revue trimestrielle canadienne (septembre).—*Les Énergies nouvelles:* Athanase DAVID. — *Notre-Dame de Montréal:* abbé Olivier MAURAULT, P. S. S. — *Le Droit de Grève:* Léon-Mercier GOUIN.

Semeur (Le). — *Campagnes d'idées:* Guy Vanier. — *Encore l'action intellectuelle:* Alfred FOURNIER. — *La vie dans notre Association:* Lucien GERMAIN.

Retraites fermées pour jeunes filles

Du 4 au 8 février: Maison St-Joseph
Du 5 au 9 février: Couvent de Marie-Réparatrice
Du 11 au 15 mars: « « «

Retraites fermées pour dames

Du 14 au 18 février: Maison St-Joseph
Du 21 au 25 février: Couvent de Marie-Réparatrice

Notes bibliographiques

LECOMPTE (R. P. S. J.). — *Nos Voyageurs.* In-12 de 212 pages avec nombreuses illustrations. Montréal. Éditions de la VIE NOUVELLE. $1.25.

« Ça se lit comme un roman », écrivait le supérieur d'un collège, après avoir entendu au réfectoire la lecture de *Nos Voyageurs.* C'est en effet le récit vivant, spirituel, ému, de la magnifique transformation des Voyageurs de commerce, commencée dans le cénacle des retraites fermées, continuée dans leurs différents cercles, et couronnée dans un apostolat entraînant et fécond. Noter cette merveilleuse action de la grâce, montrer qu'elle n'étouffe pas la nature, qu'elle fait au contraire s'épanouir plus largement ses qualités natives, mais émondées, ordonnées, surnaturalisées, cela demandait une plume délicate et sûre. Le R. P. Lecompte a prouvé qu'il possédait l'instrument voulu. Son livre récréera, instruira, élèvera. Nous regrettons seulement que son prix en empêche une large diffusion.

PERRAULT (Antonio). — *L'Action sociale.* Montréal, École sociale populaire. 15 sous.

Les auditeurs de la première *Semaine sociale* du Canada n'ont pas oublié la remarquable conférence qui en fut le couronnement. L'archevêque de Montréal, interprète de toute l'assemblée, en demanda aussitôt la publication. Ce désir est réalisé. Mais il était suivi d'un second. Mgr Bruchési souhaita en même temps que ce travail fût « répandu dans les usines, dans les manufactures, dans les ateliers, dans les banques, partout où il y a des patrons et des ouvriers ». Nous espérons que ce vœu sera lui aussi entendu. Ce serait pour le plus grand bien de notre pays. En une belle langue, avec une noble franchise, dans un esprit à la fois élevé et pratique, M. Perrault a tiré les conclu-

sions de la *Semaine sociale.* Il a indiqué à tous ceux que préoccupent les problèmes sociaux actuels les meilleurs moyens de contribuer à les résoudre, de travailler aux reconstructions urgentes, de servir la cause de l'ordre et de l'harmonie des classes.

MUGNIER (abbé Gustave). — *Les Racines.* Paris, Bloud et Gay.

Dédiées « aux fils des paysans de France », ces pages les adjurent de se montrer durant la paix aussi vaillants qu'ils l'ont été durant la guerre et de servir maintenant le pays avec la bêche et la charrue comme ils l'ont défendu naguère avec le fusil et le canon. C'est sur les paysans avant tout, dit justement l'auteur, qu'une nation compte pour se maintenir ou se relever. A ceux-ci par conséquent de comprendre leur rôle et de s'y préparer jeunes par la culture physique, la culture intellectuelle et la culture morale. Livre sain et instructif que liront avec profit les « paysans » canadiens.

LE CERF (R. P., S. M.). — *Notice sur le « Message » du Cœur de Jésus au cœur du Prêtre.* Paris, Beauchesne. In-12, 296 pages. 7 francs.

On trouva en 1900 dans les papiers d'un religieux mariste qui venait de mourir une feuille très pieuse où, en termes touchants, Notre-Seigneur appelait les prêtres à une vie surnaturelle plus intense. C'est ce « message » répandu depuis à travers le monde que commente avec ferveur un des amis du religieux mariste, devenu le propagateur zélé de l'appel du Cœur de Jésus.

MONTIER (Edward). — L'*Ame de France.* Paris, Bloud et Gay.

On connait le délicat auteur de tant d'œuvres élevantes, destinées surtout à la jeunesse. Cette fois, il emploie son talent d'artiste à chanter sa patrie, à chanter son âme. Pages tendres, sentimentales, où vibre l'amour d'un fils pour sa mère.

Allons à Joseph!

C'ÉTAIT le 8 du mois de décembre 1854 que Pie IX avait proclamé le dogme de l'Immaculée Conception de de la B. Vierge Marie; le 8 décembre 1870, il se tourna vers saint Joseph et, voulant venir en aide à l'Église universelle alors attaquée de toutes parts, il en confia la garde au doux Patriarche de Nazareth.

Le 8 décembre dernier ramenait donc le cinquantième anniversaire de cet acte de l'immortel Pontife. Dès le 25 juillet, Benoît XV, par un Motu proprio, *faisait de la date du 8 décembre comme l'ouverture d'une année jubilaire, consacrée à renouveler et à promouvoir sur tous les points du globe la dévotion au père nourricier de Jésus, à l'époux vierge de la Vierge Immaculée.*

Des hauteurs du Vatican, son regard embrassant tous les peuples de l'univers, voyait dans le culte de saint Joseph un remède efficace aux maux dont souffre la société: tels, l'oubli du surnaturel, la course aux biens périssables, la crise des mœurs qui débride l'individu et relâche les liens de la famille, la crise sociale qui met aux prises des classes que Dieu a faites pour vivre en harmonie dans la justice et la charité.

Le Père commun des fidèles revint à la charge à l'occasion des souhaits de Noël. De son cœur ému il laissa tomber des paroles très graves: cinq plaies ravagent le monde en accumulant les ruines: la négation de l'autorité, la haine entre frères, l'avidité de la jouissance, le dégoût du travail, l'oubli du surnaturel. Et le grand remède est le retour à l'Évangile.

Il est facile de voir que, dans ce double message du Vicaire de Jésus-Christ, nous avons la doctrine complète de la recons-

titution morale des individus et de la société: l'étude et la pratique de l'Évangile, et dans l'Évangile, plus spécialement cette année, l'étude et l'imitation de saint Joseph dans sa conduite privée, dans ses rapports avec les deux autres membres de la sainte Famille, dans ses relations avec les pouvoirs établis. Tout de suite, cette étude, faite plutôt par le cœur que par la tête, nous fera saisir l'opportunité de la proclamation du saint Patriarche comme Patron de l'Église universelle. Tous, jeunes et vieux, riches et pauvres, ouvriers et patrons, sujets et supérieurs, y apprendront leurs devoirs respectifs et la manière de les remplir: piété envers Dieu, pureté dans l'amour, union des cœurs dans la famille, justice et charité dans le commandement, obéissance à l'autorité régulière, en toutes choses cette modération, cette mesure, cette sagesse que donne l'assidue contemplation des années éternelles.

L'Église du Canada a l'insigne honneur d'avoir pour premier Patron le Patron même de l'Église universelle. Elle a de plus la joie de compter parmi ses dévotions les plus anciennes, datant des premières années de la colonie, le culte de la sainte Famille de Nazareth. Or précisément, le Saint-Père, dans son Motu proprio, *nous invite à passer de la dévotion à saint Joseph à celle de la sainte Famille tout entière: « l'une, dit-il, sort naturellement de l'autre ». Et ici encore quel admirable spectacle, quelle vue réconfortante et combien propre à sanctifier la famille qui est le fondement de la société, mais que les puissances de l'enfer ne cessent de battre en brèche par l'inconduite, l'éducation irréligieuse, le féminisme outré, l'infidélité, le divorce!*

Pour échapper à cette universelle emprise du mal, allons à Joseph, surtout en ce mois qui lui est consacré, allons à la sainte Famille de Nazareth, allons à Joseph, et par Joseph à Marie, et par Joseph et Marie à Jésus, le Rédempteur du monde!

La Rédaction

Au service de l'Église

III

LES CAPUCINS [1]

NOUS lisons dans l'Évangile qu'un jour, un jeune homme s'approcha du Sauveur et lui fit cette question: « Bon Maître, que dois-je faire pour avoir la vie éternelle ? » Jésus lui répondit: « Tu connais les commandements... » — « Seigneur, reprit l'adolescent, je les ai gardés depuis ma jeunesse. » Jésus le regarda avec amour et lui dit: « Si tu veux être parfait, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel; puis viens et suis-moi. »

Telle est la parole génératrice de la vie parfaite pratiquée dans l'Église par une multitude de chrétiens et particulièrement par les religieux.

C'est une des marques de la fécondité surnaturelle du catholicisme d'avoir engendré, depuis les temps apostoliques jusqu'à nos jours, une foule innombrable d'hommes et de vierges consacrés à Dieu; et cette fécondité, loin de s'épuiser, semble s'augmenter avec les siècles, malgré les mille obstacles que lui opposent le monde et la chair.

Si les Ordres religieux sont nombreux on se tromperait, cependant, en attribuant leur naissance ou leur croissance au hasard ou à la volonté arbitraire d'une puissante personnalité. Leur rôle étant providentiel, ils répondent aux besoins spirituels d'une époque et doivent durer autant que ces besoins.

1. Il nous est impossible, malgré notre désir, de donner ces monographies d'ordres religieux et de congrégations ecclésiatisques dans l'ordre de leur fondation. Nous dépendons forcément de nos collaborateurs qui, eux-mêmes, ne sont pas toujours maîtres des circonstances. — *N. D. L. R.*

C'est ainsi que, aux siècles de persécution et de paganisme, une foule d'âmes d'élite cherchèrent un asile au désert; que, lorsqu'il s'agit de reconstituer sur les ruines de l'Empire romain la société chrétienne, les fils de saint Benoît menèrent cette œuvre à bonne fin; que, lorsque les abus du Moyen-Âge ébranlèrent les fondements de la chrétienté, Dominique et François restaurèrent la foi par leurs prédications et la morale par l'exemple de leurs vertus; que saint Ignace et saint Jean-Baptiste de la Salle distribuèrent l'enseignement aux diverses classes sociales; que saint Vincent de Paul organisa la charité.

Parmi les fondateurs d'Ordres, une des figures les plus suaves et les plus populaires est assurément saint François d'Assise. Ce parfait amant de la pauvreté, cet imitateur du divin Crucifié qui, le premier après saint Paul, eut l'honneur de porter dans ses membres les stigmates de son Maître, n'a pas cessé d'exercer dans le monde, même en dehors du catholicisme, un prestige incomparable. Les protestants contemporains lui ont voué un culte. Les trois Ordres qu'il a fondés comptent leurs membres par millions, leurs martyrs, par milliers, leurs saints et bienheureux par centaines. Qui se fût imaginé que de la famille du *Poverello* d'Assise surgiraient des docteurs comme Bonaventure et Duns Scot, des princes de la parole, comme Antoine de Padoue, les Bernardin, Capistran, Léonard de Port Maurice, des ascètes comme Gerson, des rois comme saint Louis, saint Henri, sainte Élisabeth, des papes comme Sixte-Quint ?

Au cours des siècles le vieux tronc primitif se divisa en nombreux rameaux, lesquels exercèrent dans le monde chrétien une action plus ou moins féconde mais toujours considérable en fruits de sainteté.

L'un de ces derniers et vigoureux rameaux est l'ordre des Capucins (1525). Dès son origine il s'acquit une grande popularité. Ses grands hommes: Laurent de Brindes, orateur et diplomate, le bras droit des papes dans de mul-

tiples missions diplomatiques; Félix de Cantalice, le saint favori des Romains; Félix de Nicosie, merveille de pénitence; Fidèle de Sigmaringue, le premier martyr de la Propagande; Ange d'Acri, l'apôtre de l'Italie méridionale; Marc d'Aviano, le conseiller de Sobieski dans sa croisade contre les Turcs; Diego de Cadix, l'apôtre de l'Espagne, les martyrs Cassien et Agathange, fondateurs de la mission Abyssine; Honoré de Paris; Ange de Joyeuse, chef de l'armée catholique qui lutta contre Henri IV; Joseph du Tremblay, lieutenant de Richelieu; l'ascétique Ambroise de Lombez; enfin le Père Mathieu, l'honneur de l'Irlande tempérante, au dix-neuvième siècle, lui ont mérité l'estime et l'amitié du peuple chrétien.

Les Capucins sont, d'ailleurs, universellement reconnus comme les favoris du peuple. Ces moines, dont les papes ont fait les prédicateurs officiels de la Cour pontificale, qui sont reçus à bras ouverts par les princes et les nobles, ne se sentent réellement à l'aise que sous les toits de chaumes et parmi les humbles. En les voyant aller à travers champs, pieds nus, tête nue sous la bise, les pauvres les reconnaissent pour gens de leur caste. Leur langage simple et familier les enchante; leur bure ressemble aux costumes qu'ils sont accoutumés d'admirer dans les verrières des basiliques et parmi les disciples du Sauveur Jésus. Ces « Démosthènes des foules », comme on les appelle, prêchent partout avec un succès que leur genre de vie, le souvenir de leur père, saint François, et une grâce singulière de la Providence parviennent seuls à expliquer.

Ils mènent dans leurs couvents la vie mixte qui comporte la semi-clôture, pratiquent la stricte orservance, psalmodient l'office divin aux heures canoniales de jour et de nuit, gardent les jeûnes et abstinences en usage dans les vieux Ordres, vivent de leur travail et des aumônes des fidèles.

Mais ils sortent fréquemment pour prêcher; car ils sont avant tout missionnaires, au pays ou à l'étranger.

Sur un total de dix mille membres, leur société en compte un millier parmi les nations infidèles. La mission des Capucins canadiens comprend le pays des Gallas, en Afrique, et l'Abyssinie méridionale.

Les Capucins s'établirent au dix-septième siècle, en Acadie ou Nouvelle-Écosse. Trois évêques du Canada, Duplessis-Mornay, Charbonnel, Connolly appartinrent à leur Ordre. Ce ne fut, toutefois, qu'en 1890 qu'ils se fixèrent définitivement parmi nous et qu'ils fondèrent les couvents d'Ottawa, de Québec et de Ristigouche.

Malheureusement, ces vénérables religieux, comme tous leurs confrères des autres congrégations, comme les prêtres séculiers eux-mêmes, se plaigent de la pénurie des vocations qui paralyse leur zèle et limite l'essor de leurs entreprises. Ce n'est pas la moisson qui manque, ce sont les moissonneurs. Ils ne peuvent plus guère compter sur leur frères de France, rentrés là-bas depuis la guerre, et trop occupés à relever les ruines amoncelées par la révolution; ils comptent sur la bonne volonté des Canadiens.

Allons jeunes gens, clercs et laics, courage! venez chez nous! La sainte Église vous bénira et Dieu vous donnera une grande récompense là-haut.

Fr. Alexis, O. M. Cap.

Réunion mensuelle

Notre prochaine réunion aura lieu le 13 mars, dans les salles de l'Union catholique, rue Bleury. A 8 h. 30, messe; à 9 h. 30, déjeuner; à 10 h. conférence par l'abbé Lionel Groulx. Tous les anciens retraitants sont instamment priés d'y assister.

Un Modèle

UN décret de Rome vient de constater l'héroïcité des vertus du vénérable Robert Bellarmin, membre de la Compagnie de Jésus et cardinal de la sainte Église. Parmi ceux qui ont lu récemment, dans le *Devoir*, le résumé du remarquable discours prononcé alors par le Souverain Pontife, un bon nombre sans doute entendaient parler pour la première fois de cette gloire catholique.

Bellarmin en effet n'est pas précisément un homme de notre époque. Il naquit à Montepulciano, en Italie, le 4 octobre 1542. Après de solides études au collège des Jésuites de cette ville, il entrait, en 1560, au noviciat de la Compagnie, à Rome. Sa carrière ne devait se terminer que soixante ans plus tard, en 1621. Remplie d'années laborieuses et fécondes, elle fut entièrement consacrée à la gloire de Dieu. « Dans cette existence, écrit le Père Dudon, tout est harmonieux et grand. Comme dans une belle cathédrale, Jésus-Christ est au centre. C'est à lui que va, en pulsations profondes et ardentes, tout l'amour du cœur. C'est lui que Bellarmin prie longuement en des veilles saintes. C'est lui qu'il étudie dans la Bible, qu'il cherche dans les écrits des Pères, qu'il prêche dans ses sermons, qu'il défend par ses livres contre les attaques des hérétiques, qu'il sert dans la personne de son Vicaire, qu'il voit dans la personne des pauvres. C'est lui qu'il veut installer comme un roi, partout où il a quelque action: au collège de Louvain et au collège romain où il enseigne; parmi les religieux de la Compagnie de Jésus dont il est le père spirituel, le recteur ou le provincial; dans les pays hérétiques, quand il publie son puissant livre des *Controverses;* dans le diocèse de Capoue, quand il en devient

archevêque; dans la curie romaine, pendant les vingt-deux années qu'il y sera cardinal. »

Par quel côté de sa vie, ce religieux, ce prince de l'Église intéresse-t-il particulièrement les laïques ? Quelles vertus spéciales offre-t-il à leur imitation ? Le Pape lui-même s'est chargé de nous l'apprendre. Dans un rapide tableau Benoît XV signale les attaques dont la foi est actuellement l'objet à travers le monde: d'où la nécessité de « multiplier les défenseurs de la vérité catholique », « d'opposer école à école, journal et revue à revue et journal, conférence à conférence ». Cette thèse établie, la conclusion est facile à tirer. Citons ici intégralement les belles paroles du discours pontifical.

« Aux propagandistes catholiques il était nécessaire d'offrir un modèle, et quel modèle plus parfait et plus efficace que Robert Bellarmin ? Et voilà précisé le caractère d'opportunité que nous voyons dans le décret. En proclamant l'héroïcité des vertus du vénérable Bellarmin, il propose ce prince des controversistes à l'imitation des laïques aussi.

« Un laïque ne doit pas assumer les fonctions de propagandiste de la doctrine catholique — et surtout quand il s'agit de réfuter les erreurs contraires — s'il n'a pas une parfaite connaissance du fondement, de l'extension et des applications du dogme. Mais où mieux que chez le vénérable Bellarmin les propagandistes catholiques pourront-ils puiser la sûreté de la doctrine ?

« Non moins que les ecclésiastiques, les laïques doivent à la défense de la vérité joindre la pratique du bien afin qu'on ne puisse insinuer à leur sujet qu'ils « disent une chose et en font une autre », et que toute l'efficacité de leur enseignement en soit ainsi infirmée. Mais nous avons déjà dit qu'en Robert Bellarmin la doctrine s'unissait admirablement à la piété: s'il fut un maître savant, il fut aussi un pieux religieux; s'il cultiva les études, il s'appliqua aussi au progrès de la vertu, en lui-même plus encore que

chez les autres, et l'on peut lui appliquer ce que les *Actes des Apôtres* disent du divin Maître: *Coepit Iesus facere et docere* (Act. I). Dans le serviteur de Dieu, dont les vertus sont aujourd'hui proclamées héroïques, il est donc aisé de discerner tous les traits caractéristiques du bon propagandiste. N'avons-nous pas raison de dire que si la publication du décret d'aujourd'hui nous réjouit, c'est parce que Dieu y propose tant aux clercs qu'aux laïques un modèle de vertus particulièrement nécessaire à l'heure présente ? »

Avec quelle allégresse reconnaissante nous accueillons ces importantes déclarations du chef de l'Église. Former des propagandistes catholiques, c'est-à-dire des élites, n'est-ce pas toute l'œuvre que nous poursuivons ici ? Comment de son opportunité pourrions-nous recevoir un témoignage plus autorisé ? Et les qualités que nous nous efforçons d'inculquer à ces élites ne sont-elles pas celles-là même que Benoît XV désire voir briller dans les propagandistes catholiques: la doctrine appuyée sur la piété, l'exemple confirmant la parole ?

Cette piété, — qui se traduit par une vie d'amour de Dieu et du prochain, de fidélité à ses devoirs privés et publics, — la retraite fermée en jette les bases. Cette doctrine, les œuvres que nous avons greffées sur la retraite — ligue des retraitants, revue, conférences, cours d'apologétiques, diffusion de tracts et de bons livres — en fournissent les éléments.

Puissent donc l'une et l'autre se développer de plus en plus chez les catholiques de notre pays et constituer cette élite dont l'Église réclame instamment le concours! Puisse l'exemple du vénérable Bellarmin entraîner ces propagandistes laïques vers les victoires glorieuses qu'il a lui-même remportées contre l'indifférence religieuse et le sectarisme!

Joseph-Papin ARCHAMBAULT, S. J.

Le docteur Boissarie[1]

BOISSARIE arrive dans sa ville natale, comme médecin, précédé d'une réputation méritée. Son maître Velpeau avait écrit au docteur Peyrounenc, le vieux praticien de Sarlat: « Boissarie nous quitte pour revenir parmi vous. Ce n'est pas une perle que nous vous envoyons, c'est un diamant. »

Ses confrères, loin de le jalouser, conscients de sa supériorité, l'appellent bientôt tous: *le Patron.* S'il faut une opération, disent les jeunes, nous ferons venir le patron. Lannelongue de Bordeaux dit, un jour, à un client de Sarlat: « Vous avez Boissarie à Sarlat et vous venez à Bordeaux! Sachez que nul, pas plus moi qu'un autre, ne peut opérer avec plus de sûreté que lui. » Il est surtout chirurgien. Il appartient à la catégorie des rudes. Il parle peu. Il écoute beaucoup. Il charme par son attention plutôt que par ses paroles. Aussi vite que les doux, mais par un autre chemin, il gagne l'amitié de ses clients. Il possède une confiance inébranlable dans le temps pour guérir. Peu de remèdes est sa méthode. Il observe chaque cas avec soin, et à la façon moderne, il prend des notes qu'il conserve en filière. Chacun de ses cas a son histoire relatée en raccourci sur une fiche. Boissarie de Sarlat se prépare, sans s'en douter, à devenir le Boissarie de Lourdes.

Depuis le 25 février 1858, jour où sous la main de Bernadette Soubirous, l'eau jaillit de la source, des événements extraordinaires se déroulent autour de la grotte de Massabielle au contact de cette eau.

Les guérisons étonnent par leur nombre incalculable, par leur continuité, par la violation, le bouleversement

1. Nous sommes heureux de publier ces pages extraites de la conférence donnée à la dernière réunion mensuelle des retraitants. N. D. L. R.

complet de toutes les méthodes thérapeutiques, par cette espèce de dédain avec lequel elles se jouent de l'ancienneté et de la résistance du mal.

« Il y a là certainement, écrit le docteur Vergez, une force supérieure à celles qui ont été départies à la nature, une force étrangère à l'eau dont elle se sert pour les manifestations de la puissance. »

Miracles! miracles! crient les foules.

Superstition, hystérie, hallucinations! répètent les incroyants et les savants. Les cliniques mémorables de Charcot à LaSalpêtrière et celles de Berheim à Nancy, provoquant, par des procédés naturels, des phénomènes scientifiques presque semblables à ceux que l'on voit à Lourdes, consternent le monde des croyants. Et cela dure depuis trente ans.

Excellent médecin, observateur émérite, ni sceptique, ni emballé, Boissarie prend la résolution de se rendre compte par lui-même de ce qui se passe à Lourdes.

Durant cinq années, de 1886 à 1891, pendant toute la durée des grands pèlerinages, assis à la droite du docteur Saint-Maclou, le président du Bureau des constatations médicales de Lourdes, dans une cahute de planches, sans titre officiel, uniquement poussé par le désir de se renseigner d'abord, silencieux, impartial, en apparence indifférent, il regarde passer l'interminable défilé des infirmes et de ceux qui se disent guéris par la Vierge des piscines et de la grotte.

Il écoute sans prendre part aux discussions.

Il s'applique à distinguer le fait réel « de l'illusion qui console, de la foi qui ranime, et de toutes ces modifications passagères, effet suprême de la volonté ».

Il consigne ses observations dans les *Annales de N.-D. de Lourdes*. Dans les mêmes *Annales* il écrit deux articles lumineux intitulés: *Les Guérisons de Lourdes et l'hypnotisme* (1887), et *le Miracle et l'hypnotisme* (1888-89).

Il s'applique, dirait-on, à construire solidement les bases

de l'argumentation scientifique qu'il entend faire au moment opportun.

Il comprend qu'il faut de toute nécessité répondre de façon victorieuse aux savants qui éludent les faits de Lourdes, qui les ignorent ou qui les défigurent.

Le temps est venu de parler avec fierté, avec assurance, avec preuves. Depuis trop longtemps celui qu'on appelle la lumière du monde neurologique, Charcot, identifie les guérisons de Lourdes, sans les voir, avec les guérisons de l'hystérie dans le sommeil hypnotique.

Depuis trop longtemps l'hystérie est une panacée qu'à la suite de Charcot et de Berheim, les savants emploient pour extirper le miracle de la face du monde.

Depuis trop longtemps l'on explique les guérisons organiques de Lourdes par la suggestion.

Depuis trop longtemps « la haine des hommes contre la vérité » dont parle Bossuet, fait du XIXe siècle, le siècle de l'incrédulité et de la négation.

Depuis trop longtemps, sous le couvert de la science expérimentale, les savants s'exercent à découvrir le jeu fécond des effets et des causes, sans tenir compte du Législateur suprême qui dicte ses lois à la force, à la puissance et à la matière du monde.

Les phénomènes de Lourdes apportaient un remède à la haine de notre temps contre la vérité.

Pour le besoin des incroyants, il fallait le démontrer. Et pour le démontrer il fallait de toute nécessité provoquer l'attention des savants qui, à cette époque, traitaient avec mépris les miracles.

Ce n'était pourtant pas un geste banal ni le moins périlleux à faire que de se dresser en médecin, contre la science universelle, pour donner aux événements de Lourdes leur part de science et déclarer miraculeux les faits qui surpassent les données humaines.

Vers 1868, l'histoire de Bernadette et de ses visions, des miracles de Lourdes à date, avait été écrite de main

de maître par Henri Lasserre. Cette histoire, traduite en vingt-deux langues, eut un retentissement mondial, mais c'était une histoire signée par un croyant, un homme de lettres et non un médecin.

L'Histoire médicale de Lourdes, écrite par le docteur Boissarie est, de l'aveu même de son auteur, un travail de critique et de compilation. « Je prends les faits, dit-il, tels que les exposent les hommes les mieux placés pour les bien connaître, je les groupe, je les rapproche de faits analogues, et je cherche s'ils peuvent recevoir, par quelque côté, une explication naturelle. Les différences profondes qui séparent ces résultats de ceux que nous observons sont d'une évidence telle qu'ils doivent frapper tous les esprits. » Publié en 1891, à Paris, cet ouvrage fut à la fois un événement et un acte de grand courage.

Je suis malheureusement assez âgé pour me rappeler avec quel sourire narquois certains médecins de la très catholique université où j'étudiais accueillirent cette œuvre nouveau genre: la question du miracle abordée de front et franchement admise par un médecin, mais un médecin qui a épuisé auparavant toutes les données scientifiques impuissantes à l'expliquer.

S'il en fut ainsi en notre pays à l'esprit foncièrement colonial, plus colonial encore au point de vue scientifique qu'à tout autre, il est facile de supposer quel accueil devait recevoir ce livre dans les grandes universités européennes, dans les villes-lumières, où le déni du surnaturel était à la mode.

Boissarie est docteur de la Faculté de médecine de Paris. Au dire de ses confrères, il peut jouer un rôle éminent même dans la capitale. Ses maîtres vivent encore. Ses compagnons d'études pour le moins sont là. Son livre a la marque et la garantie des livres sérieux. L'on doit s'en occuper.

Dans le troisième chapitre, il indique le but qu'il se propose: « Nous pourrons établir, écrit-il, que les apparitions (à Bernadette Soubirous) ne furent ni une illusion

de ses sens, ni le résultat d'un trouble de son esprit. Nous pourrons arriver à la démonstration scientifique du surnaturel en mettant en parallèle, d'un côté, les facultés de cette enfant, si ignorante, si bornée; de l'autre, la vision de cette Vierge idéale, création d'un type inconnu que le génie des plus grands artistes n'avait pas entrevu et a eu de la peine à reproduire.

« Le nom de cette Vierge, les paroles qu'elle a prononcées, tout est en disproportion avec l'entendement du sujet.

« En nous rappelant ce principe formel, admis par tous les maîtres: *L'hallucination n'est jamais que la réminiscence d'une sensation déjà perçue*, il est évident que jamais l'esprit et la mémoire de Bernadette n'avaient pu recevoir l'image ou entendre l'écho de ce qu'elle a vu et entendu à la Grotte.

« Sans nous appuyer sur la connexité qui existe entre les apparitions et les guérisons, sans rappeler que si les guérisons portent un cachet divin, l'apparition doit être divine, puisque c'est elle qui en a été le point de départ, et qu'il y a une liaison étroite entre ces deux faits; nous pouvons déjà montrer que la médecine ne peut donner une explication matérielle et plausible des apparitions. »

Puis en parlant des miracles il ajoute:

« Il y a dans cet ensemble de faits qui se succèdent ainsi depuis plus de trente ans, un spectacle bien étrange pour notre âge.

« Dans un siècle où l'esprit humain est si fier de ses conquêtes; alors que la médecine apporte, dans l'étude et le contrôle des maladies, des moyens d'une précision mathématique; au lendemain des découvertes de Pasteur, nous voyons en France, dans les pays les plus cultivés et les plus instruits, se produire et se renouveler chaque jour des faits surprenants, absolument en contradiction avec ce que nous avons l'habitude, nous, médecins, d'observer et surtout d'obtenir.

« Les savants nous avaient promis d'éclairer d'un jour

si vif notre époque que toute autre lueur en serait effacée; ils nous disaient que les superstitions suggérées par la foi devaient disparaître comme des ombres, sous le flambeau de la vérité scientifique.

« C'est à ce rendez-vous qui nous est assigné, c'est à ce point culminant qui devait marquer le dernier triomphe de l'intelligence humaine que les guérisons de Lourdes sont venues élever un obstacle dont la raison ne peut triompher. Le surnaturel n'est plus seulement dans les ténèbres du passé: il est là sous nos yeux, dans une lumière qu'on ne saurait méconnaître. »

Tel est l'exposé magistral de la démonstration entreprise par Boissarie. Cette tâche difficile il l'a accomplie victorieusement. Bon nombre de médecins distingués lui en ont rendu publiquement témoignage. Citons la conclusion d'une lettre écrite par le docteur Vincent, professeur agrégé et chirurgien en chef de la charité à Lyon: « Mon indifférence, mon scepticisme à l'égard de Lourdes ne sauraient résister à votre publication si honnête, si loyale, si documentée. Votre livre a non seulement les caractères d'une histoire vraie, mais encore ceux d'une œuvre médicale, scientifique. Vous avez écrit la clinique de Lourdes en bon observateur, en bon clinicien. Pourquoi récuserais-je vos observations ? Nos journaux en donnent, et nous les acceptons, qui n'ont pas les mêmes caractères d'authenticité et qui sont moins étudiées, moins appuyées de renseignements, moins contrôlées. »

Celui qui lit les ouvrages de Boissarie sans pensée préconçue, sans parti pris, y trouve sûrement la lumière et la foi. Cela a été le premier et très grand mérite de Boissarie, par sa clinique sagement conduite et ses ouvrages scientifiquement écrits, d'amener les médecins à parler de Lourdes sans un sourire d'incrédulité, sans dédain, sans être pris à partie, sans nécessairement rencontrer des opposants ou des contradicteurs. A cause de ce résultat Lourdes sera considérée comme une étape dans l'histoire de la médecine.

Docteur Joseph GAUVREAU

A travers le Droit canon[1]

Les sacramentaux; énumération. — Entrée gratuite des églises. — La sépulture ecclésiastique; à qui elle est déniée.

Des Sacramentaux

Can. 1144. — *Les Sacramentaux sont des choses ou des actions dont l'Église, par une certaine imitation des sacrements, a coutume de se servir pour obtenir par sa prière des effets surtout spirituels.*

Note. — Voici quelques-uns des sacramentaux les plus usités: le *Pater*, le *Confiteor;* la bénédiction papale, celle de l'évêque, celle du prêtre à l'autel; l'usage d'objets bénits, comme: eau bénite, pain bénit, chapelets, agnus-dei, cierges, cendres, palmes; l'aumône spirituelle ou corporelle.

Can. 1150. — *Les choses consacrées ou bénites d'une bénédiction constitutive* (c'est-à-dire qui rend les choses elles-mêmes sacrées) *doivent être* **traitées avec respect** *et ne pas être employées à des usages profanes ou impropres, même si elles appartiennent à des particuliers.*

Des Églises

Can. 1181. — *Que l'***entrée** *de l'église pour les fonctions sacrées soit absolument* **gratuite,** *toute coutume contraire étant réprouvée.*

De la Sépulture ecclésiastique

Can. 1203, §1. — *Les corps des fidèles défunts doivent être* **ensevelis;** *leur* **crémation** *est prohibée.*

---

1. Voir la Vie nouvelle, août, septembre et novembre 1919; janvier, avril, juillet, septembre et novembre 1920; janvier 1921.

§2. — *Dans le cas où quelqu'un aurait exigé d'une manière ou d'une autre que son corps soit crémé, il n'est* **pas permis** *d'accomplir cette volonté; si elle fait partie d'un contrat, d'un testament ou d'un autre acte quelconque, qu'elle soit regardée comme non existante.*

CAN. 1240, §1. — *Sont* **privés** *de la* **sépulture ecclésiastique,** *à moins qu'ils n'aient donné avant de mourir quelques signes de repentance:*

1° *Les apostats notoires de la foi chrétienne, ou ceux qui ont ouvertement adhéré à une secte hérétique ou schismatique, ou à la franc-maçonnerie, ou à d'autres sociétés de ce genre.*

2° *Les excommuniés ou interdits, après sentence condamnatoire ou déclaratoire.*

3° *Ceux qui se sont délibérément donné la mort.*

4° *Ceux qui sont morts dans un duel ou d'une blessure reçue en duel.*

5° *Ceux qui ont enjoint de livrer leur corps à la crémation.*

6° *Les autres pécheurs publics et notoires.*

§2. — *Un doute s'élévant dans les cas précités, que l'on consulte l'Ordinaire, si le temps le permet; le doute persistant, qu'on donne au corps la sépulture ecclésiastique, de manière cependant à écarter tout scandale.*

Ed. L.

Retraites fermées à la Villa Saint-Martin

Chevaliers de Colomb........	jeudi soir	3	mars	au	lundi matin	7	mars
St-Constant et Pointe-Claire..	jeudi	»	10	»	»	lundi »	14	»
Employés de chemin de fer...	jeudi	»	17	»	»	lundi »	21	»
Retraite générale............	mer.	»	23	»	»	sam. soir	26	»
Société de St-Vincent de Paul.	jeudi	»	31	»	»	lundi matin	4	avril

Chronique des Retraites fermées

A LA VILLA SAINT-MARTIN

Ce sont nos amis de St-Hyacinthe qui ont ouvert la nouvelle année à la Villa St-Martin. Dès le 4 janvier, nous arrivait un groupe de trente-six, organisé par le Cercle catholique des Voyageurs de commerce. Presque aussitôt après leur départ, le lendemain, le dévoué curé du St-Enfant-Jésus de Montréal nous amenait un bon contingent de sa paroisse. Suivant son habitude, l'abbé Perrier fit la retraite avec ses ouailles, les édifiant et les stimulant par sa présence et ses bons conseils. Le jour même où cette retraite finissait, quarante-deux nouveaux retraitants s'installaient. C'était le premier groupe annuel des Voyageurs de commerce de Montréal. Ils étaient allés chercher leurs recrues de tout côté. Il y en avait de Joliette, de Nicolet, de St-André-Avellin, d'Ottawa, etc. Un industriel montréalais avait amené avec lui dix de ses employés. Puis avec une journée seulement d'intervalle entre chaque retraite, se succédèrent les cultivateurs, la paroisse de Charlemagne et la paroisse de Lachine. Ce dernier groupe réussit à loger quarante-trois retraitants. Enfin, les jours gras, du samedi soir au matin du mercredi des Cendres, alors que tant d'hommes s'amusent et offensent Dieu, quarante et un jeunes gens — dont vingt-sept de Montréal, et les autres de différentes parties de la province — faisaient une retraite des plus édifiantes.

Cet afflux constant de retraitants de tout âge, de toute condition et de toute localité qui marque les débuts de cette année et dépasse de beaucoup le nombre des années précédentes, n'est-il pas le gage certain d'un renouveau de foi et de piété ? Cette pensée soutient, au milieu de leurs labeurs nécessairement accrus, les directeurs des retraites et leurs aides dévoués.

AU CAP-DE-LA-MADELEINE

Six retraites ont eu lieu durant l'année 1920 au Cap-de-la-Madeleine. Elles furent suivies par cent quatre retraitants. On voudrait doubler ce nombre cette année. L'élan déjà est donné. Le 6 janvier quatorze membres de la *Corporation ouvrière nationale catholique* des Trois-Rivières ouvraient la marche. Ce seront maintenant des recruteurs actifs au sein de leur association. Ils seront d'ailleurs puissamment aidés par le Cercle catholique des Voyageurs de commerce de la même ville. Celui-ci, en effet, non content d'imposer à ses membres aspirants la retraite fermée comme condition d'admission, a voté récemment la résolution suivante: « Le Cercle s'engage à seconder la *Corporation ouvrière nationale catholique* dans l'organisation de sa prochaine retraite fermée, en se chargeant de payer les frais ordinaires pour les ouvriers qui seraient dans l'impossibilité de le faire eux-mêmes. » Déjà dans le but d'aider pécuniairement l'œuvre des retraites, les Voyageurs ont organisé une grande soirée où le R. P. Louis Lalande a fait une conférence fort goûtée sur la famille.

A SHERBROOKE

Nous avons déjà dit avec quel succès se développait à Sherbrooke le mouvement des retraites. Marquons-en aujourd'hui une nouvelle et importante étape. Voici d'abord la note que publiait le *Messager* de Sherbrooke, le 19 décembre dernier:

« Une réunion des plus édifiantes avait lieu dimanche dernier, au sous-sol de la cathédrale. C'était celle des anciens retraitants des retraites fermées. Voyageurs de commerce, professionnels, ouvriers, hommes d'affaires, membres de l'A. C. J. C. ont répondu à l'invitation avec un empressement qui n'a raison de surprendre personne. Les retraites fermées forment vraiment une élite...

« L'assemblée fut présidée par M. le curé Favreau,

de Rock Forest. Il expliqua le but de la réunion: opportunité d'établir 1° un comité de propagande; 2° les journées de récollection. Il donna d'intéressants détails sur ces organisations qui fonctionnent avec succès dans la ville de Montréal.

« Tous les membres présents, au nombre respectable de soixante-cinq, applaudirent ensuite aux propositions de MM. Mignault, Sylvestre, Boucher, Éthier, Genest et Noël, demandant d'établir la journée mensuelle de récollection. Après quelques échanges de vues au sujet du local où devront se faire les réunions de chaque mois, on fit l'élection du comité de propagande. En voici les membres: *Président:* M. le notaire Sylvestre; *vice-président:* M. J.-O.-C. Mignault; *secrétaire:* M. W. Genest, auxquels furent adjoints MM. L. Bureau, A. Brûlé, J.-W. Roy, J.-A. Vidal, O.-E. Thibault, L.-P. Saint-Jean, J.-A. Genest, M.-J. Choquette, J.-A. Kirouac et Charles Mignault.

« S. G. Mgr l'Évêque a nommé M. l'abbé Léonidas Adam, aumônier de ce comité. La première journée de récollection aura lieu au cours du mois de janvier. Elle sera présidée par le R. P. Archambault, S. J., de la Villa Saint-Martin. »

Ainsi préparée, l'œuvre nouvelle devait réussir. De fait, le 23 janvier, soixante-seize Sherbrookois se réunissaient à l'École du centre gracieusement mise à leur disposition par les Frères du Sacré-Cœur. Tout se passa comme aux réunions de Montréal: messe de communion, méditation, déjeuner en commun, causerie. Ce furent des heures vraiment réconfortantes. Un même esprit animait cette poignée d'hommes, l'esprit qui souffla sur les apôtres au jour de la Pentecôte et leur permit de transformer le monde. Aussi des remarques que firent plusieurs d'entre eux, se dégageait la même volonté: travailler en commun et sous la direction ecclésiastique à affermir, dans la ville et les régions environnantes, le règne de Notre-Seigneur. Des maux furent signalés contre lesquels une lutte incessante

devait être menée. Mais en même temps chacun semblait comprendre que cet apostolat exigeait une condition préalable: l'établissement en soi-même du règne divin, la vie surnaturelle vécue d'abord personnellement pour pouvoir la répandre ensuite sur les autres. C'est pourquoi l'œuvre des retraites et la récollection mensuelle qui la prolonge parurent si essentielles à tous. A les fortifier l'une et l'autre tendront donc les premiers efforts.

NOTRE RÉUNION MENSUELLE

Une magnifique conférence du docteur Joseph Gauvreau sur Boissarie à Lourdes a marqué notre réunion de février. Environ deux cents anciens retraitants y assistaient. Leur attente ne fut pas déçue. Dans un langage élevé, en des accents qui atteignent parfois jusqu'à la haute éloquence, le conférencier retrace la carrière de l'illustre médecin français. Il s'applique surtout à montrer les services qu'il a rendus à l'Église, par son attitude devant les miracles de Lourdes, attitude pleinement et constamment scientifique où le croyant s'efface pour ainsi dire afin que du minutieux examen qu'il impose aux faits l'évidence surnaturelle jaillisse plus claire et plus irréfutable. Le grand catholique que fut le docteur Boissarie eut ce jour-là un conférencier digne de lui. C'est le meilleur éloge que nous puissions faire de cette conférence.

PROPAGANDISTES

La VIE NOUVELLE, comme toutes les revues, traîne un bon nombre d'abonnés retardataires: poids mort qui entrave les progrès désirés. L'expérience nous permet d'attribuer ce fait à la négligence plutôt qu'à la mauvaise volonté. Signer un chèque, écrire, demande un effort. On le remet de jour en jour. Là en effet où quelques-uns de nos amis se sont imposé la tâche d'aller solliciter les réabonnements, presque tous les retardataires ont ac-

compli volontiers leur devoir. Pourquoi alors dans chaque région n'aurions-nous pas de ces propagandistes bénévoles ? Ce serait la meilleure solution à une crise qui peut devenir dangereuse. Dès aujourd'hui il nous est possible d'ouvrir une liste. Ceux dont on trouvera ici les noms sont autorisés à prendre des abonnements pour la VIE NOUVELLE. Nous leur indiquerons les abonnés retardataires de leur région. D'autres noms seront bientôt indiqués:

Abbé H. Chagnon, Longueuil: Longueuil;

M. J.-E. Carey, rue Pine, Sherbrooke: Cantons de l'Est;

M. Georges Leclerc, Ste-Marie-de-Beauce: Comtés de Beauce et de Dorchester;

M. Léonard Ducharme, 223, avenue Laviolette, Les Trois-Rivières;

M. Olivier Dion, Immeuble de l'Union St-Joseph, Ottawa.

J.-P. A.

Glanes apologétiques et sociales

Directions pontificales

Soit dans des écrits, soit dans des discours, le Souverain Pontife a traité dernièrement d'importants sujets et donné aux catholiques du monde entier de lumineuses directions. Nous avons déjà signalé la mise en garde contre la Y.M.C.A.; nous comptons consacrer quelques pages dans nos prochains numéros à chacun de ces actes de Rome. C'est là en effet où, catholique avant tout, nous devons d'abord aller chercher nos mots d'ordre.

Vers l'Internationale catholique

Sous ce titre, les *Lettres*, une vaillante revue française, publiaient récemment un article remarquable de René Johannet. L'auteur exprimait tout haut ce que tant de nous pensent tout bas depuis longtemps, ce à quoi les

événements nous font songer plus que jamais en ces temps-ci: l'*établissement d'une union entre les catholiques des différentes nations*. Sans discuter pour le moment toutes les idées émises dans l'article des *Lettres*, nous ne pouvons qu'applaudir au projet et souhaiter que le Canada soit représenté à la réunion organisée pour cette année.

A l'Observatoire de la Colombie

Le directeur de l'Observatoire national de Bogota, en Colombie, étant mort, le président de la République, don Marco Suarez, crut devoir appeler pour le remplacer les Jésuites espagnols qui dirigent l'*Observatoire de l'Èbre*. Cela n'alla pas sans quelques protestations. Des prêtres, des religieux étaient-ils bien qualifiés pour cette tâche scientifique ? Le président répondit à ses contradicteurs dans une lettre courtoise mais ferme que publie le *Journal officiel*. Après avoir parlé de la formation scientifique des Jésuites, il évoque ainsi le souvenir d'un des leurs, aussi grand savant que bon religieux, le P. Secchi:

« Secchi fut un des membres de cet Ordre, qui est peut-être la société la plus parfaite de toutes celles qu'a su organiser l'esprit humain. Car, en fait, elle n'est pas autre chose qu'une armée permanente de dix-huit à vingt mille hommes, sur lesquels rayonne la lumière de la science et en qui bouillonne toute la ferveur de la charité; un foyer de lumière et de chaleur alimenté par la foi qui fait les martyrs et par la discipline qui rend impossible la déroute. Le P. Secchi, frère de ceux qui dirigent l'*Observatoire de l'Èbre*, a présidé à Paris, vers la fin du second Empire, le Congrès international du mètre; il a trouvé dans la lumière des étoiles les secrets de leur composition physique et pesé la masse du soleil. Ceux de l'Èbre sont de la même école: leurs frères des Antilles ont créé la science qui protège les navires contre les cyclones, ce qui leur a valu l'admiration et la gratitude du gouvernement et du peuple des États-Unis. »

A la fin de sa lettre, le président relève l'épithète de *clérical*, qu'on lui adresse volontiers et ajoute:

« Les sciences ont toujours eu, comme dit Joseph de Maistre, un certain caractère sacerdotal. A mesure que l'étoile de notre vie s'incline vers l'océan de la mort, nous comprenons mieux que le meilleur terrain, pour trouver un véritable ami et un bon maître, c'est le champ sacerdotal, c'est tout le milieu que l'on appelle clérical et où les hommes et les œuvres vivent, se développent, sous l'influence divine de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

L'Enseignement classique

Signalons aux amis des études classiques deux faits dont ils pourront tirer parti: la fondation d'une société américaine: *The American Classical League* dont le siège est à l'Université de Princeton, qui compte déjà 1172 membres, et a pour objet de favoriser l'enseignement classique aux États-Unis, puis la publication à Montréal, dans la bibliothèque de l'*Action française*, d'une excellente brochure: L'*Enseignement classique a-t-il fait faillite?* par le R. P. Colclough, S. J., aumônier-général de l'A. C. J. C.

Revue des revues

REVUES FRANÇAISES

Chronique sociale de France (janvier). — *Comment la crise économique doit nous servir à rectifier certaines erreurs sociales:* Maurice Éblé. — *Le problème de l'Élite:* Rémy. — *Répartition équitable des bénéfices:* E. Romanet. — *La Fédération catholique des paysans de Hollande:* Paul Verschave.

Études (20 janvier). — *La Vie religieuse au grand siècle:* Léonce de Grandmaison. — *La crise présente de l'Irlande:*

Stephen BROWN. — *Un prophète contemporain:* Lucien ROURE. — *Walt Whitman:* Joseph DE TONQUÉDEC. — *Le mouvement religieux hors de France:* Jean MORIN. — *Revue des Livres,* etc.

N. B. — Nous rappelons que l'abonnement aux *Études* qui paraissent deux fois par mois n'est que de 35 francs par année.

Réforme sociale (La) (janvier). — *La Société d'Économie sociale en 1920:* F. LEPELLETIER. — *La poussée ouvrière d'Outre-Manche:* J. BARDOUX. — *Sainte-Beuve et l'Évolution romantique:* Ernest SEILLIÈRE. — *Le Mouvement économique et social:* G. BLONDEL. — *Mélanges et notices.*

Revue des Jeunes (25 janvier). — *Origines littéraires des confessions de saint Augustin:* Mgr BATIFFOL. — *La littérature liturgique:* Dom CABROL. — *La Vie pure:* A.-D. SERTILLANGES. — *Un jet de lumière dans une cathédrale:* Georges GOYAU.

Revue pratique d'apologétique (janvier). — *Une mission dans le Levant:* Mgr GRENTE. — *Le socialime et la religion:* J. VERDIER. — *La dispute du saint Sacrement dans l'église anglicane:* Georges COOLEN. — *Chronique d'histoire moderne:* Auguste LEMAN.

Notes bibliographiques

LEDUC (R. P., O. P.). — *Beauharnois.* Histoire religieuse, histoire civile. En vente au presbytère de Beauharnois, ou chez l'auteur, 95, avenue Empress, Ottawa. $3.00.

Les livres coûtent cher aujourd'hui, dira peut-être quelqu'un en lisant les lignes qui précèdent. Ce serait en l'espèce un jugement erroné. *Beauharnois* à $3.00 est vraiment bon marché. Volume grand format (8½ x 10½),

de 320 pages, dont cinquante au moins de gravures, imprimé sur beau papier, le livre du R. P. Leduc est vraiment un ouvrage de luxe. Et la partie littéraire ne le cède pas à la partie matérielle. Histoire vivante, complète, lumineuse. Beau et bon livre, comme a dit Mgr Émard et dont devraient s'enrichir nos principales bibliothèques canadiennes.

GAGNON (Mlle Blanche). — *Grains de sable.* In-12 de 152 pages. Québec, Imprimerie de l'Action sociale, 70 sous.

Sous ce titre modeste, l'auteur, qui tient de bonne race, a groupé différents articles sur des sujets dont elle parle avec compétence et bon sens. Et ce ne sont pas, en notre siècle, de minces qualités. On lira donc ce livre avec intérêt et profit. Et on aidera en même temps à une bonne œuvre, car c'est pour le soutien de l'*Apostolat des bons livres* qu'il est publié.

TISSIER (Mgr). — *Le bon Esprit au collège.* Nouvelle édition. In-12 de 280 pages. Paris, Téqui, [1]. 5 fr. 90.

Longtemps éducateur, Mgr Tissier parlait alors à ses enfants comme il parle aujourd'hui à ses diocésains, et même à toute la France, un langage vivant, élevé, surnaturel. Ce sont ses allocutions d'autrefois qu'il réédite. Elles ont déjà fait beaucoup de bien. Elles en feront encore.

BORDEAUX (Henry). — *Voici l'heure des Âmes.* Paris, Beauchesne, 7 fr.

Titre aussi beau qu'énigmatique sous lequel se déroulent d'attachantes biographies morales. L'auteur l'avoue dans sa préface: il a voulu grouper, comme en un jardin, « des fleurs différentes dont le parfum se mêle: le Divin Jardinier les a lui-même cultivées. » La première partie, intitulée: *Avant la guerre*, s'ouvre par des pages consacrées à Pie X;

---

1. Les ouvrages de la librairie Téqui sont en vente à Montréal, chez Granger Frères et à la librairie Notre-Dame; à Québec, chez Garneau.

la deuxième: *Après la guerre*, par une préface écrite pour le livre d'un jésuite, Paul Dubrule, tombé sur le champ de bataille. Et dans l'une et l'autre que de grandes âmes: Mgr Jalabert, Mme Pasteur, le chanoine Costa de Beauregard, le commandant de Clermont-Tonnerre, et à côté d'humbles, d'obscures, d'inconnues, mais respirant toutes les mêmes vertus, celles que cultive « le Divin Jardinier ».

ROUAULT (abbé F.). — *Admirable histoire de Joseph.* Paris, Téqui. 2 fr. 30, franco.

Comment enseigner de façon populaire l'Histoire sainte ? s'est-on souvent demandé. Comment faire connaître au jeune âge les récits admirables qu'elle contient ? Voici un essai d'un nouveau genre et qui paraît devoir réussir. C'est une mère qui raconte à ses enfants l'histoire de Joseph vendu par ses frères. Et c'est sous la forme d'un dialogue que se déroule le récit. Les questions que posent les enfants permettent à la mère de glisser de nombreuses leçons. Ainsi tout en s'instruisant le lecteur, si jeune soit-il, s'élève.

Notes de gérance

Nous faisons de nouveau appel aux abonnés retardataires. Leur devoir est de solder au plus tôt leurs arrérages.

***

Ceux qui changent d'adresse sont priés de nous en avertir avant le 10 du mois. Qu'ils veuillent nous envoyer en même temps la bande contenant leur ancienne adresse et la somme de 10 sous pour le changement.

***

Nous n'avons pas encore reçu le livre que nous avons annoncé sur l'*Éducation de la pureté.* Dès son arrivée, nous le transmettrons aux nombreux lecteurs qui nous ont déjà envoyé le prix d'un exemplaire.

***

Les numéros de janvier 1919 et 1920 sont devenus très rares. Ceux qui n'en feraient pas la collection nous rendraient service en nous les faisant parvenir.

Les maux de l'heure présente

C'EST un document d'une exceptionnelle gravité que vient de publier l'Archevêque de Montréal. En des termes mesurés mais énergiques, le premier pasteur du diocèse signale les maux mortels dont souffre de plus en plus notre population.

Certes, il faudrait vivre en reclus, dans quelque Thébaïde fermée à tout bruit extérieur, pour ne pas comprendre combien est opportune cette intervention épiscopale. Une vague de sensualisme s'est jetée depuis quelques années sur notre pays. Elle a rompu presque toutes les digues. Les foyers les plus respectables en ont été salis. Où les modes indécentes et les danses coupables n'ont-elles pas pénétré? Quelles familles ont su résister à l'attirance des cinémas et des théâtres corrupteurs? Combien d'âmes se sont gardées des livres, des revues ou des journaux dangereux? Les quelques exceptions dont nous pourrions nous glorifier ne font que souligner la généralité du mal. Aussi est-ce l'excuse suprême que ses victimes opposent aux reproches qui leur sont faits: « Tout le monde n'agit-il pas ainsi? »

Mais cette ruée vers le plaisir devait trouver un frein dans ses propres excès. Une réaction s'est ébauchée récemment. Des mères de famille, justement alarmées, se sont liguées contre les modes et les danses coupables. Quelques citoyens ont commencé une action vigoureuse contre les principaux foyers de corruption. La lettre de l'Archevêque de Montréal vient couronner et fortifier ce mouvement salutaire. Elle apporte en particulier à la Ligue des bonnes mœurs, *dont nos lecteurs connaissent les origines et la direction, un puissant réconfort. Elle encourage aussi les journaux*

« honnêtes, sérieux, sobres, distingués dans leur tenue », les rares journaux que l'appât de l'argent n'amène pas à se faire, par leurs réclames et leurs compte rendus, les glorificateurs du vice. A tous enfin elle trace une double ligne de conduite: éviter coûte que coûte les maux dénoncés, puis se livrer davantage aux exercices de la vie chrétienne.

Nos lecteurs voudront, nous n'en doutons pas, ici comme ailleurs, donner l'exemple. Si quelques-uns s'étaient laissé entraîner par le courant, qu'ils le remontent énergiquement. L'autorité suprême a parlé. Ils n'ont plus maintenant aucune excuse. Quant aux autres, quant à tous, qu'ils profitent de cette occasion pour renouveler les résolutions prises durant leur dernière retraite, pour les mettre plus généreusement en pratique, pour vivre une vie vraiment conforme aux doctrines qu'ils professent, vie de foi et de piété, vie de prière et d'union à Dieu, vie pleinement eucharistique.

Ils seront ainsi l'élite qui entraîne. Leur exemple contribuera à délivrer la masse des maux dont elle souffre.

La Rédaction

Réunion mensuelle

Notre prochaine réunion aura lieu le dimanche, 8 mai, dans les salles de l'Union catholique, rue Bleury. A 8 h. 30 messe; à 9 h. 30 déjeuner; à 10 h. conférence.

Retraites fermées à la Villa Saint-Martin

Dentistes	sam.	soir	30 avril	au	merc.	matin
Joliette	jeudi	»	5 mai	»	lundi	»
Collèges comm. (finissants)	mardi	»	10 »	»	sam.	»
Tiers-Ordre de St-François	sam.	»	14 »	»	merc.	»
Par. St-Pierre et Ste-Catherine	sam.	»	21 »	»	merc.	»
Lachine	sam	»	28 »	»	merc.	»
Chorales de Montréal	merc.	»	1er juin	»	dim.	»
Notaires	jeudi	»	9 »	»	lundi	»

Au service de l'Église

V

LA COMPAGNIE DE MARIE

LA Compagnie de Marie a été instituée par le bienheureux de Montfort. Les initiales S. M. M., en usage chez les religieux de l'Ordre, rappellent, avec le titre de la congrégation, le nom du fondateur: *Societatis Mariae Montfortensis.*

Louis-Marie Grignion de Montfort, fils d'un gentilhomme breton, naquit en 1673 et mourut en 1716, à l'âge de quarante-trois ans. Nommé missionnaire apostolique par Clément XI, il combattit l'hérésie janséniste dans l'ouest de la France. Par ses hautes vertus, par sa prédication qu'appuyait le miracle, il fut un puissant convertisseur. Il mena rude guerre contre l'enfer et ses suppôts. Les persécutions d'adversaires influents et nombreux n'empêchèrent pas les foules chrétiennes de l'entourer, de l'écouter, de le vénérer, reconnaissant en lui un envoyé de Dieu, un authentique apôtre, un saint dont la vie, autant que les paroles, était comme un sermon évangélique.

Parmi tant de traits marquants, une dévotion très personnelle envers la Mère de Dieu le caractérisait. Se confiant sans réserve à Marie, il lui faisait appel en toutes ses voies, la regardant comme un moyen providentiel pour parvenir à Dieu: *Ad Deum per Mariam.*

Montfort continue son action près des âmes par ses ouvrages: le *Secret de Marie*, l'*Amour de la Divine Sagesse*, le *Secret admirable du très saint Rosaire*, la *Lettre aux*

Amis de la Croix, des *Cantiques et poèmes religieux*. Son *Traité de la vraie dévotion à la très sainte Vierge* surtout en fait un maître et un initiateur. Voici comment un expert en spiritualité, le P. Faber, apprécie Montfort écrivain: « Ses traités, dit-il, ont déjà eu une remarquable influence sur l'Église et ils sont appelés à avoir une influence beaucoup plus large encore dans les années à venir. Ceux qui le prennent pour leur maître trouvent difficilement un saint ou un écrivain ascétique qui captive plus que lui leur intelligence, par sa grâce et par son esprit. »



Monfort désirait se survivre dans une congrégation de missionnaires. A peine revêtu du sacerdoce, il s'était senti la vocation de fondateur. Il écrivait à son directeur: « Je ne puis m'empêcher, vu les nécessités de l'Église, de demander continuellement et avec gémissements, une petite et pauvre compagnie de bons prêtres qui s'exerceraient aux missions, sous l'étendard et la protection de la sainte Vierge. »

Dans une prière embrasée, le zélé fondateur implorait, pour la nouvelle milice, « de vrais serviteurs de la sainte Vierge qui, comme autant de saints Dominiques, aillent partout, le flambeau luisant et brûlant du saint Evangile dans la bouche et le rosaire à la main, aboyer, comme des chiens fidèles, contre les loups qui ne veulent que déchirer le troupeau de Jésus-Christ; brûler comme des feux et éclairer les ténèbres du monde comme des soleils; et qui, par le moyen d'une vraie dévotion à Marie, écrasent partout où ils iront, la tête de l'ancien Serpent ». Consultations, démarches, prières, macérations, pèlerinages, Montfort n'épargna rien pour obtenir de Dieu la postérité spirituelle qu'il rêvait: aussi bien, sa congrégation est-elle marquée, dans ses origines, au coin des œuvres surnaturelles.

Le nouvel institut fut appelé *la Compagnie de Marie*. Son but premier est, comme s'exprime la Règle, « la sanctification personnelle de ses membres par l'observance des vœux de religion et des Constitutions de la Compagnie et par la dévotion au noble et saint esclavage de Marie, selon la méthode du Bienheureux fondateur ». Les disciples de Montfort doivent non seulement pratiquer la dévotion mariale que leur a léguée leur Père; mais aussi la propager, la fin secondaire de la Compagnie étant « de s'employer aux œuvres apostoliques et spécialement d'établir, dans les âmes, le règne de Jésus par Marie ».

L'unique champ d'activité voulu par Montfort pour ses fils est la prédication. Si parfois la congrégation se charge d'autres œuvres: desserte de paroisses, établissements de bienfaisance ou d'éducation, c'est seulement par suite des circonstances et à titre exceptionnel; mais sa vocation spéciale est l'apostolat soit en pays chrétien, soit chez les infidèles. Les constitutions interdisent, en termes exprès, les autres emplois et fonctions ecclésiastiques, comme étant plus ou moins incompatibles avec les labeurs et les déplacements de la vie apostolique.

La Compagnie de Marie est un institut à vœux simples, approuvé, ainsi que ses constitutions, par l'autorité pontificale. En plus des *Pères* employés aux missions, la Compagnie comprend des *Frères coadjuteurs*. Ces derniers sont de précieux auxiliaires, chargés des travaux manuels: jardin, ménage, cuisine, sacristie, etc... L'administration comprend le Supérieur général élu pour six ans et rééligible pour un autre terme; il est assisté d'un conseil. La Compagnie est divisée en provinces qui s'administrent sous la dépendance du Général. En vue de recruter et de préparer les sujets, la Congrégation possède des *juvénats* pour les études littéraires, des *noviciats* pour la formation religieuse, des *scolasticats* pour les études philosophiques et théologiques.

*
* *

Quinze années d'incessantes prédications, d'héroïques pénitences et le poison des hérétiques avaient ruiné la forte constitution de Montfort et l'enlevaient prématurément, au cours d'une mission. Sa fondation n'était pas encore pleinement organisée: neuf disciples seulement l'avaient suivi. Mais il leur laissait, avec le ferment de ses vertus, la Règle qui devait les diriger et les sanctifier dans l'union au Sauveur par sa divine Mère. Bientôt ils se groupaient au tombeau de leur Père, à Saint-Laurent-sur-Sèvre (Vendée), où se trouve toujours la maison principale.

Pendant le dix-huitième siècle, leur nombre demeura forcément restreint, car une ordonnance de Louis XV les vint limiter à douze missionnaires. Néanmoins, ils firent bonne besogne. Très attachés au mouvement de Rome, ils menèrent la lutte contre les doctrines jansénistes et gallicanes. Après la dissolution de la Compagnie de Jésus, des *Mémoires* les accusèrent d'être des Jésuites dissimulés. Pendant trois quarts de siècle, ils évangélisèrent tout l'Ouest de la France. Par leurs exemples et leurs prédications, ils préparèrent la forte génération de chrétiens que furent les Vendéens, auxquels revient l'honneur d'avoir sauvegardé la religion dans leur pays, par leur résistance à l'impiété révolutionnaire.

La Révolution, si funeste aux ordres religieux, décima mais ne fit pas sombrer la Compagnie de Marie. Bientôt, sous l'impulsion d'un habile et saint organisateur, le R. P. Deshayes, elle répara ses pertes et prit un développement, qui ne s'est pas ralenti sous ses successeurs. A l'heure actuelle, elle voit ses enfants en dehors de la France, établis en Hollande, en Angleterre, en Belgique, en Suisse, en Italie, en Danemark, en Islande, dans l'Amérique du Nord, dans l'île d'Haïti, dans la Colombie Sud-Américaine, dans l'Afrique Centrale.

***

Protégé de Mgr de Saint-Vallier, 2e évêque de Québec, le bienheureux de Montfort avait vivement souhaité consacrer son sacerdoce aux missions de la Nouvelle-France. L'obéissance le retint là-bas. Ses enfants projetèrent d'y venir en 1734, sous Mgr Dosquet. Ce ne fut toutefois qu'en 1883 qu'ils s'établissaient sur les bords du Saint-Laurent. Ils sont aujourd'hui dans les diocèses d'Ottawa, de Montréal, de Mont-Laurier et de Victoria. Depuis 1903, leurs œuvres du Canada, auxquelles se rattachent les deux résidences des États-Unis, ont été érigées en province distincte, qui compte cent trente religieux, répartis en treize maisons.

Pour préparer les aspirants, la province canadienne possède un *juvénat* à Papineauville, Qué., un *noviciat* à Cyrville, Ont. et un *scolasticat* à Eastview-Centre, Ont. En ce dernier endroit, les Pères de la Compagnie de Marie publient une revue mensuelle: *Le Messager de Marie, Reine des Cœurs,* à vingt mille exemplaires. Signalons encore les œuvres de Montfort et d'Huberdeau auxquelles ils se dévouent, leur maison de missionnaires de Dorval, l'école et les missions indiennes qu'ils desservent dans l'île de Vancouver.

Daigne la très sainte Vierge bénir sa Compagnie et la faire prospérer! Que les fils du bienheureux de Montfort aillent en dignes messagers de l'Évangile, prêcher, comme le veut leur Père, « avec simplicité, sans artifice; avec vérité, sans fables, ni mensonges, ni déguisement; avec intrépidité et autorité, sans crainte ni respect humain; avec charité sans blesser personne; avec sainteté, n'ayant que Dieu seul en vue, sans intérêt que celui de sa gloire ».

M. QUÉMÉRÉ, S. M. M.

L'Enseignement de l'histoire du Canada à l'école

IL n'est pas question ici de l'enseignement de l'histoire du Canada dans les collèges classiques et même dans les collèges commerciaux, mais de celui qui se donne dans nos petites écoles de campagne. Il est entendu que dans nos établissements d'instruction secondaire, cet enseignement doit embrasser les divers aspects de l'histoire nationale: fondation de la colonie et sa lente progression, travaux héroïques des missionnaires et des premiers ancêtres, épopée militaire, développement constitutionnel, économique et littéraire.

C'est là un enseignement qui s'adresse surtout à l'esprit de l'élève; on lui fait voir les grands faits de notre histoire, leur agencement, les conséquences qui s'en dégagent. A l'occasion, le professeur ne dédaigne pas de s'adresser au cœur de ses auditeurs, et profite d'un fait plus saillant pour éveiller dans leur âme, le patriotisme, l'amour du sol natal, l'attachement aux traditions et aux institutions nationales.

Nous souhaiterions qu'il en fût de même dans nos écoles de campagne, et que là surtout l'enseignement de l'histoire du Canada ne consistât pas seulement en une sèche nomenclature de faits et de dates, mais fut avant tout un appel aux sentiments des élèves.

Les enfants qui fréquentent ces écoles, sont pour la plupart des fils de cultivateurs. Ils aiment la campagne, les champs où les blés se balancent au souffle de la brise, ils tiennent par les meilleures fibres de leur cœur à la maison paternelle, à l'église paroissiale, aux beautés qu'ils ont sous les yeux. Un catholicisme tout imprégné des leçons

reçues sur les genoux de leur mère a pénétré jusqu'au plus profond de leur être, et répand sur leurs visages rayonnants un cachet particulier qui attire et charme.

Un instituteur qui saurait profiter des leçons de l'histoire pour inspirer à ses jeunes auditeurs l'amour des choses du passé, accomplirait une œuvre féconde et patriotique. En faisant revivre devant eux les hauts faits des ancêtres, leur courage, leur endurance, leur confiance en Dieu, il aviverait dans ces cœurs d'enfants la fierté nationale, l'amour du sol natal.

Quelle belle mine par exemple, il trouverait à exploiter dans le livre si captivant de l'abbé Groulx: *Chez nos ancêtres*. C'est toute la vie intime de nos ancêtres qui revit dans ces pages: vie familiale, vie paroissiale, vie religieuse. A cette heure où chez nous la vie de famille s'effrite, où la désertion de la campagne s'accentue, où la foi même diminue, il fait bon de rappeler aux tout petits les vertus du foyer ancestral, le courage des premiers défricheurs, l'esprit religieux de nos pères.

La maison de l'ancien Canadien est simple, mais combien confortable avec ses murs épais, ses larges fenêtres. Les enfants, qui s'y rencontrent souvent par dizaines, y sont attachés; ils ne la quittent qu'en se mariant, lorsque à leur tour ils iront fonder un foyer dans les *concessions d'en arrière*. On y revient souvent visiter les vieux parents, le grand-père, la grand'mère. Au jour de l'an c'est grande fête; les carrioles arrivent chargées d'enfants. Quelle joie de se revoir, et combien agréablement la journée s'écoule! Les journaux n'ont pas encore fait leur apparition pour raconter les scandales du temps. On s'entretient, dans ces réunions, de choses simples: de la récolte, de la bonne et mauvaise saison. Les vieux rappellent les souvenirs du temps passé, disant des contes qui souvent durent toute la soirée, quelquefois deux ou trois soirs. Pour distraire les jeunes il n'est pas besoin de ces danses ignobles qui s'appellent le *Tango*, le *Fox-trot;* on se contente des gigues

et des cotillons, et les consciences ne s'en portent que mieux. Une atmosphère de piété enveloppe la maison. Chaque soir la grande prière, suivie du chapelet, se dit en commun; c'est sans fausse honte qu'on récite avant et après les repas le *Benedicite* et les *Grâces;* au son de la cloche paroissiale, toutes les têtes s'inclient pour réciter l'*Angelus;* avant chaque action importante nos pères font le signe de la croix. Dieu tient encore la première place au foyer.

Nos ancêtres aiment leur famille; mais combien ils sont attachés à leur paroisse, à leur église. Leur paroisse, c'est eux qui l'ont faite; péniblement ils ont abattu un par un les arbres qui recouvraient les terres où s'aligne la longue file des maisons bordant le grand fleuve. Ces champs qui s'étendent à perte de vue ont été arrosés de leurs sueurs. Ils escomptent bien que les enfants qui se pressent autour d'eux continueront leur œuvre, qu'ils seront eux aussi des *bâtisseurs* de paroisse. Les chemins de fer n'ont pas encore établi ces facilités de communication, qui incitent tant les jeunes à quitter le foyer natal pour aller dans les grands centres, qui les aident à s'expatrier au loin. Il y a bien les courses aux pays d'en haut, mais un jour ou l'autre les gars perdus dans les régions mystérieuses entendent la voix des clochers lointains; la vision de la terre natale, des vieux parents qui attendent leur retour, passe étreignante devant leurs yeux et « délivrés du sortilège des aventures, ils tournent la proue de leur canot, et reprennent la route du pays ». [1] Ces pauvres enfants jouent bien un peu à l'aventure, mais tout de même ils ne deviennent pas des déracinés comme les nôtres.

C'est surtout autour de l'église que se concentre la vie de nos ancêtres. La maison de Dieu est, pour ainsi dire, le lien qui rattache les unes aux autres les familles de la paroisse. Le dimanche tous les membres de la grande

---

1. *Chez nos ancêtres.* Abbé Lionel Groulx. pp. 100-101.

famille paroissiale s'y retrouvent pour assiter à la grand'-messe, aux vêpres; après avoir entendu le sermon qui dure au moins une bonne heure, on écoute encore avec attention, la leçon de catéchisme, qui, elle aussi, est assez longue. Aussi, rien de surprenant de constater que nos ancêtres connaissaient mieux leur religion que la plupart de nos gens d'aujourd'hui.

La vie de nos ancêtres a ses moments de variété, de récréation. La fièvre de l'or, la recherche des plaisirs bruyants et ruineux n'ont pas encore envahi les foyers canadiens. On s'amuse gaiement mais en même temps innocemment; la fête de la grosse gerbe, le broyage du lin, l'épluchette de blé d'Inde, valent bien les « euchre » et les « five o'clock tea » d'aujourd'hui. Et la plantation du mai, le feu de la Saint-Jean-Baptiste, les réceptions au manoir seigneurial!

Quelles belles scènes de la vie d'autrefois à rappeler! et comme un éducateur qui a conscience de sa mission y puiserait d'utiles leçons qui ne manqueraient pas de s'imprimer profondément dans l'âme de ses jeunes auditeurs. Dans ce culte du passé, dirons-nous avec Mgr Pâquet, [1] « l'enfant apprend le prix du travail, la grandeur du devoir, la valeur du sacrifice. Le récit des hauts faits orne son intelligence, meuble sa mémoire, façonne sa volonté, stimule toutes ses forces d'action. Lorsque défilent sous ses regards ravis, et dans un rayonnement de gloire, les figures des grands ancêtres, quelque chose de leur foi robuste et de leur mâle ardeur passe mystérieusement dans son âme; et si son cœur n'a pas subi les atteintes des souffles pernicieux et desséchants, le jeune homme veut être ce qu'ont été ses pères. »

Commençons par bien imprégner l'esprit de nos enfants des fortes traditions d'honneur et de foi que nous ont léguées nos devanciers. Ces leçons de patriotisme ne seront pas perdues, de l'âme de l'enfant elles passeront dans l'âme de tout un peuple, et la féconderont.

---

1. *Études et appréciations, Mélanges canadiens. Québec, 1918*, p. 15.

« Une nation est comme une forêt, a dit un penseur. De même que les arbres qui composent celle-ci, vont chercher, par leurs racines, l'humus accumulé dans le sol par les générations de feuilles mortes, de même un peuple vit de l'humus moral qui a été formé par les vertus, les héroïsmes, les souffrances, les espérances des générations abattues, les unes après les autres, par les siècles ».

Cet « humus moral » de chez nous, « ce sont nos traditions, nos vieilles coutumes; produit de la foi et du bon sens chrétien, elles disent quelque chose et parlent au cœur; riches d'idées, débordantes de sentiments délicats, elles sont avec l'histoire écrite, un des plus énergiques moyens de formation nationale ».

Ivanhoë CARON, *ptre*

Notes de gérance

Nos abonnés qui changent d'adresse sont priés de nous en avertir avant le 10 du mois. Qu'ils veuillent bien nous envoyer en même temps la bande contenant leur ancienne adresse et la somme de 10 sous pour le changement.



Il nous manque les numéros de janvier et de février des années 1919 et 1920 pour compléter plusieurs collections. Ceux qui pourraient disposer de l'un ou de l'autre de ces numéros nous rendraient service en nous les adressant.



Les abonnés retardataires sont de nouveau invités à se mettre en règle le plus tôt possible. $1.00, c'est peu de chose pour chacun d'eux; mais quand ils sont cent, deux cents, trois cents, cinq cents, c'est beaucoup, c'est énorme pour nous.

Deux revues de chez nous

« PRENONS donc comme mot d'ordre: la guerre au magazine destructeur de nos mœurs et de nos aspirations. » C'est la conclusion d'un vigoureux article publié par la VIE NOUVELLE, en novembre dernier, et l'avertissement ne manque pas plus d'opportunité que d'énergie.

C'est que les périodiques illustrés — depuis la revue de grand luxe jusqu'à la feuille populaire — prennent une importance croissante dans la vie contemporaine. Beaucoup plus lus que le livre, autant que le journal et avec une attention plus marquée, ils peuvent faire énormément pour le relèvement ou la dégradation des mœurs d'un pays.

Or, sur ce terrain comme sur beaucoup d'autres, les fils des ténèbres ont été plus sages et plus expéditifs que les fils de lumière. Le périodique illustré positivement malfaisant nous envahit, nous inonde. C'est une marée aux eaux boueuses qui, venue des États-Unis ou de France, quand elle n'a pas sa source chez nous, recouvre notre pays jusque dans les coins les plus reculés et s'attaque, dans les profondeurs des consciences de tous les âges, mais surtout de la jeunesse, aux œuvres vives de notre race, lui préparant ainsi, si une prompte réaction ne se produit, un lamentable naufrage.

Le danger est là, visible, palpable. Comment y parer ? Il serait absurde de préconiser tel ou tel moyen comme spécifique unique et suffisant de cette lèpre envahissante. Une chose, pourtant, me paraît évidente, c'est que l'illustré malsain résistera victorieusement à tous les assauts de ses adversaires, tant que ceux-ci ne seront pas en mesure

d'offrir au public son équivalent, avec l'immoralité, l'impiété ou l'indifférence religieuse en moins. Et cela n'est pas impossible.

Il faut bien comprendre, en effet, que la partie malsaine de ce genre de publications n'en constitue pas le seul attrait. Je connais tel magazine américain, au tirage phénoménal, dont cependant la tenue morale est irréprochable. Il s'est assuré la fidélité d'une clientèle considérable par la multiplicité des services qu'il s'est mis en mesure de lui rendre, par le mérite de sa rédaction et de son illustration et par son prix modique.

C'est sur une publication de cette nature, adaptée à notre mentalité, non seulement respectueuse des traditions de la race, mais gardienne et servante du patrimoine national, que devrait s'appuyer chez nous, tout mouvement de défense contre les périodiques étrangers ou canadiens, qui menacent nos mœurs, notre foi, ou notre esprit français.



Ainsi du moins l'a compris la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, quand elle a décidé de transformer sa *Revue nationale* en un magazine de famille, déjà en marche vers la grande popularité. Elle s'est dit que pour agir efficacement sur le peuple, il fallait commencer par se faire écouter de lui; que les articles les plus convaincants, s'ils ne sont pas lus, restent sans influence et qu'il faut donc les présenter sous la forme susceptible de leur attirer le plus grand nombre de lecteurs.

Sous son nouveau format et sa nouvelle toilette, la *Revue nationale* reste donc, comme elle l'a toujours été, dévouée tout entière à la cause nationale, qui, ici plus qu'ailleurs encore peut-être, est si étroitement liée à la cause religieuse. Mais, afin de pénétrer dans les couches profondes de notre peuple, elle s'efforce de se rendre attrayante par la qualité du papier qu'elle emploie, par l'abondance et le choix de ses illustrations, par la variété

et la qualité de sa rédaction, qui aborde les sujets les plus divers pour captiver l'attention de toutes les catégories de lecteurs. Ceux qui lui font l'honneur de la lire depuis le début, lui rendront cependant ce témoignage qu'elle n'a jamais sacrifié sa dignité à la recherche de la popularité, que rien de grossier ou de simplement vulgaire n'a trouvé place dans ses pages et qu'elle mérite sans contredit le qualificatif de « distinguée », qu'une jeune Française, très distinguée elle-même, lui appliquait tout récemment.

La *Revue nationale*, donc, vise à intéresser tous les âges et toutes les conditions. Chaque mois, elle consacre l'équivalent de dix ou quinze pages d'une revue de format ordinaire, à l'étude des questions nationales ou sociales qui sont d'actualité. Les questions littéraires et artistiques: roman, contes, nouvelles, pièces de théâtre, chronique littéraire, musicale, d'arts plastiques, etc., y occupent une large place. Les pages féminines et la revue des événements du mois viennent compléter notre publication, qui n'a rien de disparate malgré la variété de ses rubriques, car un même esprit anime toute sa collaboration et imprègne tout ce qu'elle publie.

Le tout est abondamment illustré. Il convient de souligner d'une façon toute spéciale, l'illustration de notre page frontispice: elle reproduit chaque mois une œuvre d'art canadienne, qu'il est généralement impossible de se procurer ailleurs, de sorte que la collection de la *Revue nationale* est en train de devenir comme le musée de l'art national.

Nous avons eu, durant tout le cours de l'an dernier, une page d'enfants dans la *Revue*. Comme l'espace nous faisait défaut pour donner à cette partie de notre publication plus de développement, comme aussi, il n'existait pas encore d'illustré pour enfants dans notre pays et que cette situation offrait les plus graves dangers, la Société Saint-Jean-Baptiste a décidé de transformer la page de Marraine Odile, en une revue distincte de seize pages.

C'est l'*Oiseau bleu*, dont le premier numéro s'est déjà vendu à plus de 7,000 exemplaires et reste encore en grande demande.

Ainsi que nous l'avons fait pour la *Revue nationale*, nous nous sommes attachés à marquer cette nouvelle publication d'un caratcère nettement canadien, de façon qu'elle aussi, comme son ainée, développe chez ses lecteurs le sens patriotique et l'attachement à nos traditions. [1]

Ce sera donc pour les lecteurs de la VIE NOUVELLE répondre au mot d'ordre de leur directeur que de s'abonner et faire abonner leurs amis à ces deux revues.

Arthur SAINT-PIERRE
Directeur des revues de la Société Saint-Jean-Baptiste

La formation des Élites

C'est le titre de la dernière brochure à 5 sous publiée par l'Œuvre des Tracts. Elle a pour auteur le général de Castelnau lui-même, et montre la valeur de l'enseignement classique catholique. Il faut la lire et la répandre.

Nous avons adressé à ceux qui nous l'avaient demandée la brochure sur l'*Éducation de la pureté*. Comme il ne nous reste plus d'exemplaires et que l'édition est épuisée, nous ne pourrions répondre aux nouvelles demandes.

1. L'abonnement à la *Revue nationale* est de $2.00 par année pour le Canada, et de $2.50 pour l'étranger. L'*Oiseau bleu* coûte 75 sous au Canada et $1.00 à l'étranger. Les chèques (payables au pair à Montréal), les mandats postaux ou « d'express » doivent être faits à l'ordre de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal.

A travers le Droit canon[1]

DE L'ABSTINENCE ET DU JEÛNE

Les lois de l'abstinence et du jeûne: ce qu'elles défendent, prescrivent ou permettent; ceux qu'elles obligent.

CAN. 1250. — *La loi de l'***abstinence** *défend l'usage de la viande et du jus provenant de la viande, mais non pas des œufs, du laitage, ni de tous les assaisonnements, même faits avec la graisse des animaux.*

Note. — Ce dernier point est bon à retenir pour la préparation des aliments maigres.

CAN. 1251, §1. — *La loi du* **jeûne** *exige qu'on ne fasse qu'***un seul repas** *par jour; mais elle ne défend pas de prendre quelque nourriture le matin et le soir, en observant pour la quantité et la qualité des mets la coutume établie.*

§2. — *Il n'est pas non plus défendu de prendre au même repas de la* **viande** *et du* **poisson,** *ni d'échanger la collation du soir pour le dîner.*

CAN. 1252, §1. — *La loi de l'***abstinence** seule *doit être observée tous les vendredis.*

§2. — *La loi de l'***abstinence et du jeûne** *doit être observée le mercredi des Cendres, les vendredis et samedis du Carême, aux Quatre-Temps, aux vigiles de la Pentecôte, de l'Assomption, de la Toussaint et de Noël.*

§3. — *La loi du* **jeûne seul** *doit être observée tous les autres jours du Carême.*

§4. — *Les dimanches et les fêtes d'obligation, la loi de l'***abstinence** *ou de l'***abstinence et du jeûne** *ou du* **jeûne seul** *est suspendue (sauf un jour de fête pendant le Carême), et les vigiles ne sont pas anticipées; elle s'arrête aussi, le Samedi saint, à midi.*

Note. — Le 14 janvier 1919, un indult a été accordé à tous les évêques du Canada pour deux ans, permettant

---

1. Voir la VIE NOUVELLE, depuis août 1919, *passim.*

de remplacer, pendant le Carême, l'abstinence du samedi par celle du mercredi.

On remarquera que, la double loi du jeûne et de l'abstinence cessant le Samedi saint *à midi*, il est alors permis de faire un repas gras et complet le midi et le soir.

CAN. 1254, §1. — *A la loi de l'* **abstinence** *sont tenus tous ceux qui ont* **sept ans** *révolus.*

§2. — *La loi du* **jeûne** *oblige tout le monde depuis* **vingt et un ans** *accomplis jusqu'au début de la* **soixantième année.**

Éd. L.

Chronique des Retraites fermées

A LA VILLA SAINT-MARTIN

LE carême s'est terminé, comme il avait commencé, avec des groupes constamment nombreux. Le 17 mars, les Employés de chemin de fer envahissaient la maison suivant leur coutume. Il fallut en renvoyer, dont quelques-uns venus de très loin, de Charny et même d'Edmunston, N. B. Heureusement que la maison du Sault-au-Récollet put en recueillir un certain nombre. Puis ce fut la retraite générale de la Semaine sainte. Nos précautions, cette fois-ci, étaient prises, ce qui est plus facile lorsque chacun s'inscrit individuellement à la Villa, et non avec un groupe. Nous refusâmes une quarantaine de demandes. Le soir la maison se trouva remplie, et personne ne dût s'en retourner.

Notre année, comme on le sait, est divisée en trois parties. La semaine de Pâques inaugure la deuxième. Ce n'est pas une époque très favorable aux retraites. Il faut bien cependant l'utiliser devant le nombre croissant des groupes. L'important était d'en trouver un qui consentirait à accepter cette date, et surtout... à y venir avec un bon contingent. La *Société de Saint-Vincent de Paul*

n'hésita pas. Le bon Dieu a béni son dévouement. Nous n'eûmes pas assez de chambres cette année pour recevoir tous ceux qui se présentèrent. Le dernier jour, l'aumônier général, M. l'abbé Perrier, vint assister à la conférence. Il indiqua dans quel sens, à la fois traditionnel et progressif, s'inspirant de l'esprit d'Ozanam et adapté aux besoins actuels, les membres de la Société devaient de plus en plus orienter leur action. Le président du Conseil général, M. Julien, et deux autres officiers, M. Laramée et M. Champoux, tous les trois avocats de Montréal, exprimèrent des vues identiques sur le même sujet.

A la *Société de Saint-Vincent de Paul* succéda l'*Association catholique de la Jeunesse*. Quarante retraitants, dont le président général et deux membres du comité central, venus de différents cercles de Montréal, de Beauharnois et de Ste-Martine. Ici encore nous eûmes le plaisir de recevoir, pour la conférence du dernier jour, l'aumônier général, le R. P. Colclough, S. J. Pionniers des retraites fermées en notre pays, les membres de l'A. C. J. C. tiennent à en bénéficier le plus possible. Outre cette retraite générale, ils en ont, durant l'année, trois ou quatre autres organisées par des cercles locaux. Ils en voudraient bien encore quelques-unes... Malheureusement le nombre de nos groupes annuels est nécessairement limité. Enfin, le 14 avril, les employés de tramways nous arrivèrent. La retraite avait dû être avancée d'une journée, à deux jours d'avis. Il en vint quand même une trentaine. C'est l'avant-garde, car à l'automne deux autres retraites — en attendant de pouvoir faire plus — leur sont réservées.

LA VILLA MANRÈSE

C'est une nouvelle dont tous nos lecteurs se réjouiront: les retraitants de Québec n'auront bientôt plus rien à envier à ceux de Montréal. Jusqu'ici en effet ils étaient très à l'étroit dans la maison mise à leur disposition. Et cependant par des prodiges de zèle et de bonne volonté leur nombre augmentait toujours: 427 en 1918, 678 en 1919,

848 en 1920. Un changement s'imposait. Il vient de s'opérer. Une magnifique propriété située sur le chemin Ste-Foy, non loin de l'église de Notre-Dame du Chemin, la propriété Fortin, a été achetée. « Voisine du noviciat des Sœurs de St-Joseph, lisons-nous dans une circulaire, cette maison spacieuse où l'on pourra installer une chapelle, des salles de réunion et loger une trentaine de retraitants; cette solitude à l'ombre des grands arbres, ces avenues magnifiques se prolongeant jusqu'à la cime du cap, d'où l'œil embrasse un horizon splendide, n'est-ce pas un endroit idéalement propice au recueillement et à l'ascension des âmes ? » Quelques réparations étaient nécessaires. Elles se poursuivent rapidement. Et la nouvelle maison qui s'appellera *Villa Manrèse* s'ouvrira vers le 15 mai. Avec la bienveillante autorisation du cardinal archevêque de Québec et des évêques de Chicoutimi et de Rimouski, une souscription nécessitée par cet achat a été lancée. Un comité composé des membres suivants, la dirige: Membres honoraires: R. P. Th. Hudon, S. J., R. P. Lefebvre, S. J., Hon. Juge Rivard; *président:* M. Onésime Pouliot; *vice-président:* M. Jules Gauvin; *secrétaire général:* M. G.-E. Drouin; *trésorier:* M. J.-Ls Morency [1]; *secrétaire du comité exécutif:* M. J.-E. Renaud; *membres:* MM. S. Lefrançois, P.-E. Pelletier, A.-J. Gagné, L.-A. Trempe, J.-E. Théberge.

« Je loue votre initiative, a écrit le cardinal Bégin au secrétaire du comité, et vous souhaite un succès qui dépasse vos espérances. Vous aurez par là affermi une œuvre qui vient à son heure et qui est l'un des remèdes les plus efficaces aux maux dont souffre notre époque. »

A RIMOUSKI

Aux environs de Pâques deux retraites fermées furent données aux jeunes gens de Rimouski, par le R. P. Adélard

1. L'adresse de M. Morency est 104, rue St-Mathias, Québec. C'est à lui que toutes les souscriptions doivent être envoyées.

Dugré, S. J., professeur de théologie au scolasticat de l'Immaculée-Conception à Montréal. Le comité régional de l'A. C. J. C. avait organisé ces retraites. A chacune d'entre elles Mgr Léonard vint assister à la conférence d'œuvres du dernier jour. Il ne cacha pas aux retraitants sa joie de leur initiative, et son espoir de la voir devenir une institution permanente. Voici d'ailleurs quelques lignes de la belle lettre adressée par Sa Grandeur au secrétaire du comité de Québec: « Je suis heureux de profiter de l'occasion de votre demande d'avant-hier pour vous exprimer combien j'apprécie hautement l'œuvre de prospérité morale et sociale, poursuivie par les catholiques prévoyants qui élèvent « les forteresses du catholicisme. » C'est vous dire que je favoriserai de toute manière les initiatives et les activités des promoteurs et des ouvriers des retraites fermées, que je travaille moi-même activement à implanter et à développer dans mon diocèse. »

NOTRE RÉUNION MENSUELLE

Notre réunion d'avril a eu lieu le 10, dans les salles de l'Union catholique. Le nombre des assistants continue toujours à augmenter. Nous y avons causé cette fois de quelques-unes des œuvres dont s'occupent les retraitants: la souscription en faveur de la Villa Saint-Martin, le chemin de la croix pour les hommes, l'œuvre des Tracts, etc. Nous aurons l'occasion de revenir sur ces deux dernières. Disons seulement au sujet de la souscription que la comité a décidé de la tenir ouverte jusqu'à ce que chaque groupe aît fait son rapport. Aux dernières réunions nous avons reçu les listes, accompagnées de montants substantiels, des paroisses de Maisonneuve, d'Hochelaga et du Saint-Enfant-Jésus, des Employés de chemin de fer et des Employés de tramways (offices de St-Henri et d'Hochelaga). Ceux qui n'ont pas encore envoyé leur souscription peuvent donc le faire encore maintenant.

J.-P. A.

Glanes apologétiques et sociales

Le Pape et la St-Vincent de Paul

Aux hommages que lui avait adressés le président général de la Société de Saint-Vincent de Paul, le Souverain Pontife a répondu par une lettre très élogieuse dont nous détachons le passage suivant: « Ces progrès consolants témoignent de la vitalité de votre chère Société, du zèle inlassable de son digne Président, des membres de son Conseil général et de tous leurs coopérateurs. Ils nous prouvent surtout, à notre profonde satisfaction, que la charité de Jésus-Christ, loin de se refroidir, grandit dans les âmes, y suscite des élans merveilleux de dévouement pour rayonner dans le monde entier sous les formes les plus sublimes et les plus variées de l'apostolat catholique. C'est ainsi que le divin Maître, dans son infinie tendresse pour l'humanité, proportionne les remèdes aux immenses besoins de l'heure présente. Justement préoccupés de ces besoins, et pénétrés des enseignements du Saint-Siège, vous avez dirigé vos confrères vers les œuvres dont les temps actuels font apparaître la nécessité, telles les œuvres sociales sous leurs multiples aspects, les œuvres de jeunesse, l'introduction des habitudes de travail, d'économie et d'épargne au sein de la classe ouvrière. Nous avons relevé avec une vive satisfaction que vous rappelez avant tout à vos conférences « que le but suprême de nos efforts est la sanctification des âmes et le souci constant de restaurer dans les familles la pratique des vertus chrétiennes. »

Un Apôtre

L'Angleterre catholique vient de subir une grande perte par la mort du R. P. Plater, S. J. « son chef social le plus influent », comme on l'a appelé. Agé de quarante-cinq ans seulement, le P. Plater avait déjà accompli une

immense besogne et acquis une rare influence. C'est à lui que l'Angleterre doit l'établissement des retraites fermées collectives. Il en lança l'idée et en prépara la réalisation. Son livre: *Retreats for the people* contribua beaucoup à les populariser. Bien qu'il dut s'occuper dans la suite d'autres œuvres, les retraites gardèrent toujours ses préférences et il était heureux de leur apporter son concours aussi souvent que possible. « Elles fournissent, écrivait-il récemment, mieux que tout autre procédé, la force motrice si nécessaire à toute œuvre catholique. Elles créent des apôtres, hommes généreux et désintéressés, qui sont le sel d'une paroisse ou d'une organisation catholique. » Devenu supérieur d'une maison d'étudiants « Campion Hall » à Oxford, il y déploya ses belles qualités intellectuelles, et fit ainsi mieux apprécier, dans ce milieu protestant, l'Église et l'Ordre religieux auquel il appartenait. Les questions sociales l'avaient toujours attiré. Il fut l'un des principaux soutiens du *Catholic Social Guild* et s'efforça avec succès, par ses articles et ses discours d'intéresser les catholiques de son pays aux problèmes sociaux.

Semaines sociales

La prochaine Semaine sociale de France aura lieu à Toulouse du 24 au 31 juillet. Comme à celle de Caen, puis à celle de Rome, la Semaine sociale du Canada aura un représentant. C'est à ce titre en effet que le Supérieur du Collège canadien à Rome, M. l'abbé Lajoie, P. S. S., prit part à la semaine tenue en décembre dernier dans cette ville. « Vous me faites beaucoup d'honneur, écrivait-il le 16 octobre 1920 à l'un des membres de notre comité, en me confiant la mission de représenter la « Semaine sociale de Montréal », et je vous en remercie... J'ai vu ce matin même le directeur de la « Semaine » pour lui faire part de cette mission que je recevais de vous. Il en est enchanté et vous remercie de la bonne pensée que vous avez eue d'unir ainsi les deux « Semaines » de Rome et de Montréal. »

Éloge de nos études classiques

Les maisons d'enseignement secondaire du Canada ne manqueront pas d'apprécier le témoignage que le nouveau cardinal des États-Unis, Son Em. Mgr Denis Dougherty, archevêque de Philadelphie, rendait naguère à l'un de nos collèges et par le fait à tous nos collèges catholiques qui suivent le même programme d'études et observent la même discipline.

Alors que le Cardinal était l'hôte du collège Pio Latino Américano, à Rome, il rappela, en présence de plusieurs prélats et prêtres romains, les liens de reconnaissance qui l'unissaient à la Compagnie de Jésus. « J'ai été, dit-il, l'élève des Pères au collège Sainte-Marie, à Montréal; c'est là que j'ai appris tout ce que je sais en fait de lettres latines et grecques. Ils nous enseignaient de telle façon que, je ne sais comment, ils nous animaient d'une véritable passion pour les auteurs classiques. La discipline était sévère, mais s'harmonisait admirablement avec les forces et le caractère des enfants. J'eus soin d'y envoyer l'un de mes neveux et j'ai souvent conseillé à d'autres d'en faire autant pour leurs fils. »

Pour Dollard

Le 24 mai, c'est maintenant pour tout vrai Canadien français la fête de Dollard. Cette année, outre le pèlerinage annuel de l'*Action française* au « champ d'honneur » du Long Sault, il y aura, à Montréal, de grandes manifestations organisée par l'*Association catholique de la jeunesse.* Chaque centre devrait ainsi avoir sa fête particulière. Le culte de nos héros — de ceux qui comme Dollard incarnent le plus pur patriotisme — est presque essentiel à la survivance de notre nationalité. Il tient constamment sous nos yeux l'idéal ancestral; il nous attache à nos traditions catholiques et françaises; il groupe, pour une action commune, ceux qui veulent le maintien de la race, telle que l'ont conçue ses fondateurs.

Revue des revues

REVUES FRANÇAISES

Amitiés catholiques françaises (mars). — *La campagne allemande contre les noirs:* François VEUILLOT. — *Entre Étudiants catholiques:* J. PRUDHOMMEAUX, J. LÉVÈQUE. — *Les œuvres et les hommes:* Eugène GRISELLE.

Bulletin du Jubilé du Dante (janvier). — *La gloire de Dante Alighieri:* Henry COCHIN. — *Le silence de Dante sur saint Louis:* François DELABORDE. — *Un guide des âmes dans l'autre monde:* Paul MONCEAUX. — *Faux monnayeurs:* Jean BABELON.

Chronique sociale de France (février). — *Conséquences sociales des nouveaux impôts:* A. CRÉTINON. — *Problèmes sociaux du travail industriel:* Max TURMANN. — *La Semaine sociale de Dijon:* Maurice DESLANDRES. — *Le Socialisme, les Paysans et les Catholiques sociaux:* Jean TERREL.

Dossiers de l'Action populaire (25 février). — *Les Organisations socialistes en France.* — *Le Secrétariat social féminin de Bruxelles.* — *Les leçons et les directions sociales de l'Église.*

Études (5-20 mars). — *Le Catholicisme de saint Augustin:* Adhémar D'ALÉS. — *Les épreuves des « Moines d'Occident » et de leur auteur:* F. P. — *La Pologne à la veille du plébiscite de la Haute-Silésie:* Jules LEBRETON. — *Le Mouvement religieux hors de France:* Joseph BOUBÉE.

Réforme sociale (février). — *L'Enseignement technique:* G. OLPHE-GALLIARD. — *Les récents mouvements ouvriers en Italie:* Stéphane PIOT. — *Le mouvement économique et social:* F. LEPELLETIER.

Revue des Jeunes (25 mars). — *Le Catholicisme de saint Augustin:* M. JACQUIN. — *La vigilance sur soi-même:* A.-D.

SERTILLANGES. — *Mes préjugés contre le romanisme:* F.-J. KINSMAN. — *L'Église et la nouvelle Roumanie:* Prince Vladimir GHIKA.

Revue pratique d'apologétique (1er-15 mars). — *Une mission dans le Levant:* Mgr GRENTE. — *La Résurrection de Lazare:* J. LEBRETON. — *Causeries sociales:* J. VERDIER. —*Chronique d'Histoire des Origines chrétiennes:* G. BARDY.

Vie et les Arts liturgiques (La) (mars). — *La Passion:* Dom Bernard MARÉCHAUX. — *Le Cœur vulnéré du Sauveur:* Dom L. GOUGAUD. — *Messe des présanctifiés dans l'Église grecque:* R. P. Demère de Ser LÉO. — *A propos des jours sans liturgie:* Dom A. WILMART.

Notes bibliographiques

SAINT-PIERRE (Arthur). — *La Question ouvrière au Canada.* 50 sous.

Étude vraiment fouillée de la question ouvrière dans notre pays, présentée d'abord à la Semaine sociale de Montréal, couronnée au concours d'action intellectuelle organisée par l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française, et que l'auteur a eu la bonne idée de publier en brochure. Nous lui souhaitons de nombreux lecteurs, car elle les renseignera sur une question de première importance et dont plusieurs ignorent les principaux éléments. La place faite au syndicalisme catholique pourra paraître un peu mince. Ce n'est pas que l'auteur manque de sympathie pour ce mouvement: il en fut l'un des premiers artisans dans notre pays; mais il ne voulait pas empiéter sur le terrain d'un conférencier voisin lors de la Semaine sociale. Peut-être aurait-il pu, dans cette brochure, ajouter quelques pages qui auraient complété son étude.

VANIER (Guy). — *Vers le Peuple.* Le mouvement social catholique qui a précédé l'Encyclique *Rerum Novarum.* Montréal, École sociale populaire. 15 sous.

Un autre travail présenté à la Semaine sociale de Montréal et publié lui aussi en brochure. C'est un honneur en vérité que tous les cours professés à cette Semaine auraient mérité. La commission générale n'a pas osé — vu la modicité de ses ressources — publier autre chose qu'un compte rendu, très substantiel d'ailleurs. Heureusement que l'*École sociale populaire* s'est chargée d'en faire paraître un certain nombre dans sa collection. Celui de M. Vanier se recommandait par son intérêt, sa clarté, les leçons qui s'en dégagent. On y voit en effet le catholicisme à travers le monde prenant la défense des classes opprimées et s'efforçant de rétablir une juste paix sociale. Ce sont là des faits trop ignorés chez nous. Les faire connaître est une bonne action.

Les Jésuites morts pour la France (1914-1919). Tours, Mame et Fils. 12 fr.

Des noms, des dates, des faits; point de littérature, aucun artifice de présentation. Au surplus, quels développements égaleraient en pathétique cette simple nomenclature ? Sur chacun des 163 Jésuites français tués à l'ennemi (6 autres figurent à part, morts également pour la patrie), les indications essentielles: naissance, entrée dans l'Ordre, occupations principales, situation militaire, mort. Pareilles à ces tombes du front, où chaque petite croix de bois porte un nom, des notices brèves se ressemblent sans se répéter. Voici des maîtres de la pensée, docteurs ès lettres, docteurs en droit, professeurs d'université, érudits, écrivains déjà notoires: Pierre Rousselot, Louis Rivet, Frédéric Bouvier, Henri Auffroy, F.-X. Roiron. Voici des aumôniers militaires au prestige incomparable, blessés, chevronnés, décorés, cités trois, quatre, cinq fois à l'ordre, tués enfin: P. Soury-Lavergne, Louis Lenoir, Gabriel Raymond, Yves-Marie Gauthier. Voici des missionnaires

revenus pour servir la France, de Syrie et de Chine, d'Arménie et de Madagascar, du Brésil et de la Colombie. Voici des nouveaux prêtres: cinq ont été ordonnés le 2 août 1914, dont l'excellent écrivain Paul Dubrulle et Gilbert de Gironde, héros parmi les héros.

RICHÉ (Jules). — *Les Causeries de Lucien Roland* (2e série). Paris, Téqui [1]. 5 fr. 45.

Cette deuxième série aborde, comme la première, des sujets pleins d'actualité, et elle les traite d'aussi alerte façon. Aussi est-ce un véritable arsenal où les catholiques trouveront des armes solides pour défendre leur religion.

LUGAN (abbé A.) — *L'enseignement social de Jésus. VI. La loi social du travail.* Paris, 3 rue de Mezières, 3 fr.

Ce livre a pour objet de répondre à tous ceux, libres penseurs, rationalistes et socialistes qui soutiennent que Jésus, dans l'Évangile, est ennemi de la vie humaine parce qu'au nom d'intérêts supra-terrestres, il méprise ou dédaigne le travail qui peut l'orner et l'améliorer. Toutes les difficultés faites à ce propos, sont exposées et résolues à la lumière même de l'Évangile.

Almanach catholique français pour 1921. Paris, Bloud et Gay. 6 fr. 50.

C'est une vraie somme de la vie catholique en France que nous présente cette année l'Almanach du *Comité catholique de Propagande française.* On ne peut le lire sans être édifié de la vitalité religieuse dont il nous apporte tant de signes manifestes. Ainsi, par la simple exposition des faits, le catholicisme français s'impose à notre admiration. La partie étrangère ne contient que quelques pages. On est heureux de n'y pas retrouver certaines appréciations malheureuses qui s'étaient glissées dans l'Almanach précédent.

---

1 Les livres de la librairie sont en vente à Montréal chez Granger Frères et à la librairie Notre-Dame.

La lecture de l'Évangile

DANS son encyclique à l'occasion du XVe centenaire de la mort de saint Jérôme, le Souverain Pontife écrit: « Pour Nous, Vénérables Frères, à l'exemple de saint Jérôme, jamais Nous ne cesserons d'exhorter tous les chrétiens à faire leur lecture quotidienne principalement des très saints Évangiles de Notre-Seigneur, ainsi que des Actes des Apôtres et des Épîtres, de façon à se les assimiler complètement. »

Nous voudrions que chacun de nos lecteurs se pénétrât de l'opportunité de ce conseil et le mit en pratique. Pour cela, il n'est que de s'arrêter un peu aux raisons qu'en donne lui-même Benoît XV. Et d'abord la lecture de l'Évangile alimente la vie spirituelle. « C'est dans ce dessein, affirme le Souverain Pontife, que saint Jérôme s'accoutuma à méditer jour et nuit la loi du Seigneur et à se nourrir, dans les saintes Écritures, du pain descendu du ciel et de la manne céleste qui renferme en soi toutes les délices. Comment notre âme se passerait-elle de cet aliment? » Cette lecture, en second lieu, éclaire notre foi et nous aide à la défendre. Écoutons encore Benoît XV: « Il faut, suivant les besoins, puiser dans les Écritures des arguments par quoi éclairer, confirmer et défendre les dogmes de la foi. C'est ce qu'a merveilleusement fait saint Jérôme dans ses combats contre les hérétiques de son temps: quand il voulait les confondre, quelles armes bien aiguisées et solides, toutes ses œuvres en témoignent clairement, il a puisées dans les textes de l'Écriture! »

Vie spirituelle, connaissance de sa religion: ce sont les qualités mêmes que le Pape demandait dernièrement aux propagandistes catholiques, les éléments principaux qui doivent constituer l'élite dont l'Église a besoin de nos jours. Or c'est dans l'Évangile, nous affirme ici le Souverain Pontife, que se puisent et cette vie spirituelle et cette connaissance de sa religion.

Notre devoir est donc tout tracé. L'Évangile sera notre livre de chevet. [1] *Nous le lirons page par page, ligne par ligne, mot par mot; non par vaine curiosité, non pour tâcher d'y découvrir des sens nouveaux, mais bien pour nous pénétrer à fond des enseignements du divin Maître. Sa vie et sa doctrine s'étaleront ainsi constamment sous nos yeux. Elles seront vraiment un livre ouvert. Ne passons aucun jour, si possible, comme le recommande Benoît XV, sans en extraire quelque forte pensée, quelque trait édifiant. Nous les méditerons. Nos esprits s'en pénètreront. Ils deviendront la matière habituelle de nos réflexions.*

Faisons davantage encore. Constituons-nous les apôtres de l'Évangile. Travaillons à sa diffusion. Conseillons à nos amis de le lire. « Les plus précieux services, écrit enfin le Souverain Pontife, sont rendus à la cause catholique par ceux qui, en différents pays, ont mis et mettent encore le meilleur de leur zèle à éditer, sous un format commode et attrayant, et à répandre tous les livres du Nouveau Testament et un choix des livres de l'Ancien. Il est certain que cet apostolat a été singulièrement fécond pour l'Église de Dieu puisque, par cette œuvre, un grand nombre d'âmes s'approchent désormais de cette table de la doctrine céleste que Notre-Seigneur a fait dresser pour l'univers chrétien par ses prophètes, ses apôtres et ses docteurs. »

Nombreuses sont les occasions d'offrir un livre: jour de l'an, anniversaire de naissance, fête patronale, distribution de prix, etc. Que l'Évangile ait notre premier choix. Les éditions ne manquent pas. Il y en a pour toutes les bourses: depuis la simple brochure à dix ou quinze sous jusqu'aux volumes de luxe, et pour toutes les intelligences: depuis celles qui se contentent d'un texte sans notes, jusqu'à celles qui veulent des éclaircissements aux moindres obscurités. Rien ne peut arrêter notre zèle. Ne laissons donc aucun foyer ami sans ce livre divin.

LA RÉDACTION

---

1. Nous avons déjà recommandé les excellentes éditions de l'abbé Crampon: *Le Nouveau Testament* et du chanoine Weber: *Les Quatre Évangiles en un seul.*

Au service de l'Église

VI

LES OBLATS DE MARIE-IMMACULÉE

ALORS même qu'il s'en allait à Rome présenter *son appel aux Jésuites* [1], Mgr Bourget s'était providentiellement arrêté chez l'évêque de Marseille, Mgr de Mazenod, qui avait fondé les Missionnaires de Provence, devenus depuis 1826, date de leur approbation par Léon XIII, les Missionnaires Oblats de Marie Immaculée. Pieux et ardents pontifes l'un et l'autre, l'évêque canadien obtint bientôt du fondateur quelques religieux qui viendraient s'établir en son diocèse à l'effet d'y prêcher des retraites et des missions. En fait, les travaux les plus divers et les plus héroïques les attendaient au Canada, qu'ils étaient appelés à couvrir, d'un océan à l'autre, de leur apostolat.

L'institut n'avait que vingt-cinq ans d'existence, et il comptait une soixantaine de membres. Aucun établissement n'avait été fondé hors d'Europe, on venait à peine de traverser en Corse, on songeait à l'Angleterre. Les Oblats, à peu près tous Provençaux, étaient entrés dans la Congrégation pour y travailler aux alentours de leur diocèse d'origine. Mais le fondateur n'avait voulu dans sa société que des hommes *franchement saints*, des prêtres dont le zèle n'est pas satisfait qu'il n'ait enflammé l'univers. Consultés par leur supérieur général, ils répondirent d'une seule voix: *Ecce ego, mitte me*, [2]. Dignes fils de cet évêque

---

1. Voir LA VIE NOUVELLE. janvier 1920. p. 9.

2 « Me voici. envoyez-moi. » — ISAÏE. VI. 8.

dont l'ardeur apostolique faisait dire, au sortir d'un entretien, à l'un de ses collègues: *J'ai vu Paul!* [1]

Six d'entre eux arrivèrent à Montréal, le 2 décembre 1841: quatre Pères et deux Frères. Pendant que les Jésuites, revenus au printemps suivant, reprendraient au Canada leurs traditions glorieuses, les Oblats devaient trouver, dans l'Ouest canadien surtout, un champ d'apostolat qui rappellerait l'héroïsme des anciens missionnaires de la Nouvelle-France. Il serait inexact, voire même injuste, toutefois de passer sous silence les œuvres admirables dues aux disciples de Mgr de Mazenod dans la région dénommée alors le Bas et le Haut Canada, où ils travaillèrent en grand nombre, en y jetant l'éclat des plus admirables vertus.

A peine entrés dans le diocèse de Montréal, ils entreprennent, pour régénérer le sens chrétien qui menace de s'affaiblir dans les populations, des retraites dans presque toutes les paroisses; genre de ministère qui n'a pas chômé parmi eux depuis soixante-quinze ans. A l'heure présente, de leurs seules maisons de la province de Québec, une douzaine de missionnaires se consacrent à cette œuvre exclusivement, tandis que plusieurs autres s'y emploient occasionnellement, au temps du carême surtout.

Les diverses missions sauvages de la région de Chicoutimi et de la côte Nord jusqu'au Labrador, celles du Saint-Maurice, de l'Outaouais, de Maniwaki, de la Mattawan, du Témiscamingue et de la Baie d'Hudson, leur furent successivement confiées, et ils les desservent encore presque toutes. En même temps, chaque hiver, ils firent dans ces pays les rudes missions des chantiers, et ils ouvrirent des voies nouvelles à une colonisation active qu'ils favorisèrent de toutes façons. Ils fondèrent des paroisses, en préparèrent un plus grand nombre, et posèrent les assises de plusieurs diocèses, particulièrement de ceux de Chicoutimi, d'Ottawa, de Pembroke et de Haileybury.

1. Mgr Berteaud, évêque de Tulle.

Mais, dès lors (1844), avec le P. Aubert et le jeune Fr. Taché, plus tard archevêque de Saint-Boniface, ils auront entamé l'Ouest. On sait que depuis ils y ont porté l'Évangile à une vingtaine de tribus sauvages où ils ont établi de très nombreux postes jusqu'aux confins du pôle arctique. Au prix de quelles souffrances héroïques, de quels travaux incessants et de quel martyre, il n'est plus besoin de le dire [1]. Après les avoir vus à l'œuvre un protestant écrivait naguère: « Le siècle ne peut rien montrer de plus grand que la figure du missionnaire Oblat. »

En moins de soixante ans, ils formèrent graduellement une dizaine de vicariats apostoliques qui ont subséquemment fait place à l'Église actuelle d'outre-Ontario; elle compte maintenant douze diocèses et vicariats, auxquels la Congrégation a donné jusqu'ici presque tous leurs évêques.

« Les sauvages en majorité chrétiens, les métis convertis et conservés à la foi catholique, et l'Église établie dans ces immenses prairies sur un pied presque aussi parfait que dans la province de Québec, voilà quelques-uns de leurs gestes. » [2]

Lors de la dédicace de la cathédrale de Saint-Boniface, en 1912, Mgr Roy, auxiliaire du siège de Québec, résumait dans cette formule son éloquent tribut au zèle des missionnaires Oblats: « Leur œuvre là-bas est l'un des plus beaux ouvrages de l'apostolat catholique dans le monde. » En cette même circonstance Mgr Ireland, archevêque de St-Paul (Minesota), les avait proclamés *les sauveurs de l'Ouest canadien.*

Dans l'Est, entre-temps, quelques-unes de leurs œuvres

---

1. Voir le tableau succinct qu'en fait M. Henri Bourassa, dans son livre récent: *Le Canada apostolique*, au chapitre deuxième. On se rappelle qu'il y a quelques années à peine les PP. Leroux et Rouvière ont été assassinés en allant fonder une mission chez les Esquimaux.

2. L'*Action sociale*, 9 avril 1908, p. 4.

florissaient merveilleusement. Saint-Pierre de Montréal, Saint-Sauveur de Québec et Notre-Dame de Hull, devenaient des foyers d'œuvres paroissiales des plus fécondes. A Bytown, aujourd'hui Ottawa, capitale du Canada, ils furent officiellement chargés de créer un diocèse subdivisé depuis lors en cinq autres, et auquel ils fournirent l'évêque-fondateur, Mgr Guigues. Un collège qu'ils dirigent depuis 1848, et qui est devenu l'Université d'Ottawa, le Séminaire diocésain, la fondation de plusieurs paroisses dont quelques-unes encore restent confiées à leurs soins, des maisons de formation, des œuvres sociales, l'établissement de communautés religieuses, d'institutions d'enseignement et de charité, tels y ont été les fruits de leur ministère.

Depuis 1904, ils sont les desservants du sanctuaire national de Notre-Dame du Rosaire, au Cap-de-la-Madeleine.

Voilà une esquisse nécessairement trop rapide pour être complète des œuvres des Oblats au Canada. Ils ont actuellement dans notre pays cent quarante établissements, avec un personnel de plus de six cents religieux.

On sait que, du Canada, ils suivirent, au milieu du siècle dernier, divers groupes de nos émigrants aux États-Unis, chez lesquels ils ont formé plusieurs centres religieux. Auparavant, dans l'Orégon et au Texas, des Oblats étaient venus directement de France. De ces fondations sont nées deux grandes provinces américaines, où travaillent encore plusieurs religieux canadiens. Plus d'un millier d'Oblats se sont consacrés aux œuvres d'Amérique, depuis l'arrivée du contingent initial de 1841.

En dehors de l'Amérique, mentionnons seulement que leurs œuvres forment les provinces de France, des Iles Britanniques, d'Allemagne, de Belgique et d'Italie, avec en outre des maisons en Hollande, en Espagne, en Autriche; ils ont, en plus, trois vicariats en Asie et quatre vicariats

en Afrique. La Congrégation compte plus de deux milles membres. [1]

Voici enfin des citations qui caractérisent quelques-uns des mérites particuliers de cette petite Congrégation d'origine française:

« Au Canada, les Oblats ont prêché l'Évangile en toutes les langues aborigènes: ils ont baptisé, instruit..., des enfants de toutes les races de l'Amérique septentrionale » a écrit l'auteur du *Canada apostolique.* [2]

S. S. Benoît XV, le 23 décembre 1915, à la veille du centenaire de la fondation, daignait adresser à l'Institut un bref où il prononçait, entre autres louanges, ces bienveillantes paroles: « Dans ce laps de temps, votre Institut a réalisé de multiples et grandes œuvres pour l'utilité de l'Église, la bonté divine lui a donné l'étendue du monde comme province. »

Ainsi l'Institut de Mgr de Mazenod a-t-il réalisé son apostolique devise: *Evangelizare pauperibus misit me.* [3]

J.-M.-Rodrigue VILLENEUVE, O. M. I.

Notre pèlerinage

Le 12 juin prochain aura lieu notre pèlerinage annuel. Il se fera cette année à l'Oratoire St-Joseph. Tous les anciens retraitants et leurs amis sont priés de se rendre directement à l'Oratoire pour la messe, à 8.30. Ce pèlerinage remplacera notre réunion mensuelle.

1. Voir *Un siècle d'apostolat dans les deux hémisphères: Les Oblats de Marie Immaculée. 1816-1916*, par le R. P. Ortolan, O. M. I. L'ouvrage comprendra cinq volumes. A cause de la guerre, le premier seul a paru (Librairie Saint-Paul, Paris, 1914); le deuxième, actuellement sous presse, traitera des missions d'Amérique.

2. M. Henri BOURASSA, au chapitre cité.

3. S. LUC, IV, 18.

Le Coeur de Jésus dans l'Évangile

DIEU est amour, dit l'apôtre saint Jean, *Deus caritas est.* Jésus, Fils de Dieu, Dieu lui-même, « Dieu de Dieu, consubstantiel à son Père », est donc lui aussi amour. Et de fait l'Incarnation du Verbe ne se comprend pas sans l'amour, l'amour le plus ardent, le plus fort, le plus transcendant.

Or l'amour est essentiellement communicatif. On le voit bien d'abord, au-dessus de tout, dans les communications ineffables des personnes divines entre elles au sein de l'auguste Trinité. De ces hauteurs sublimes, quand la plénitude des temps fut venue, l'amour descendit parmi nous: il prit notre chair dans le sein d'une vierge, il naquit et reçut le nom de Jésus; et après trente ans de vie cachée, voici qu'il se montre aux foules, il parle, il enseigne, il guérit; saisi par ses envieux, traîné de tribunal en tribunal, condamné à mort, il monte et meurt sur la croix et est mis au tombeau; il en sort vivant, et, quarante jours plus tard, il s'élève au ciel, en nous laissant pour continuer son œuvre de rédemption l'Église et la très sainte Eucharistie.

Cette merveilleuse série d'actes divins produits par l'amour du Cœur de Jésus, c'est tout l'Évangile. Il fera bon, durant ce mois de juin, de nous appliquer à lire l'Évangile avec cette pensée qu'il est la révélation du Cœur de Jésus, avec ce désir de rencontrer partout le Cœur de Jésus, avec cette volonté de suivre de plus en plus près chaque jour le Cœur de Jésus. Pour nous encourager en cet exercice, rappelons-nous que Jésus étant Dieu et homme, il nous avait tous devant lui dans chacune de ses pensées et de ses actions, il avait un regard sur chacun de nous,

un battement de son Cœur pour chacun de nous; bien plus, ce regard et ce battement du Cœur ne nous ont jamais quittés, et en ce moment même, dans les splendeurs du ciel comme dans la solitude des tabernacles, ils nous poursuivent du même amour.

La naissance de Jésus avait projeté dans le ciel une vive lumière qui avait illuminé la campagne voisine de Bethléem et conduit les bergers à la crèche; elle avait de plus, par un astre extraordinaire, appelé de loin les rois mages de l'Orient. Puis la solitude s'était faite autour de la sainte Famille, une ombre discrète allait pendant trente ans dérober à tous les regards les aimables mystères de la vie cachée du Sauveur.

Par la contemplation, il nous est permis de soulever un coin du voile et de voir la scène ravissante de l'Enfant-Dieu sur les genoux de sa mère: elle, l'étreignant avec le respect et l'ardeur dus à l'adoration d'un Dieu et à l'amour d'un fils; lui, les yeux levés sur elle, réalisant le vœu du poète latin qui demandait d'avance à l'Enfant divin attendu, de reconnaître sa mère par un sourire, *risu cognoscere matrem;* pendant que Joseph, oubliant son rabot, s'arrête ému, captivé, absorbé dans cette vision anticipée du ciel.

Partout où Jésus entre, a-t-on dit, il entre avec sa croix et ses épines: la souffrance qu'il aime comme la rançon du monde, il la fait partager à ceux qu'il aime, selon la loi mystérieuse rappelée par saint Paul: « Le Seigneur châtie celui qu'il aime. » Après l'exil en Egypte et ses contretemps, ce fut la perte de Jésus au temple; mais elle apportait, avec la douleur des trois jours d'absence, l'annonce du parfait bonheur qui allait suivre et durer dix-huit années: la croissance du plus beau des enfants des hommes, son aimable soumission en toutes choses à Marie et à Joseph, son empressement au travail auprès de l'un et de l'autre, ses conversations où la gloire de son Père et le salut du monde formaient la trame, les consolations qu'il prodigua à son

père nourricier mourant entre ses bras. Mais qui dira celles qu'il versa dans le cœur de sa mère au moment où, lui annonçant son départ pour la vie publique, il la vit fondre en larmes! Avec quelle affection il la pressa sur son Cœur, quelles paroles il lui dit plus harmonieuses à l'oreille que le chant des anges de Bethléem, plus douces au goût que le miel des fleurs de Nazareth! C'étaient les adieux d'un fils divinement aimant à une mère divinement aimée.

La vie publique de Jésus a été, au dire de saint Pierre, une suite ininterrompue de marques de bonté. Nous en cueillerons quelques-unes, où se révèle bien l'amour de son Cœur.

Il parcourait les villes, les campagnes, prêchant le royaume de Dieu, guérissant toute maladie; sa renommée se répandait au loin, et voici qu'on accourait de la Galilée, de la Décapole, de la Judée et d'au delà du Jourdain, foule immense, abandonnée de ses chefs spirituels comme des brebis sans pasteur, avide de voir et d'entendre le jeune prophète, le Messie sans doute, le sauveur d'Israël. A cette vue, Jésus monte sur la montagne, il s'assied et, dominant la foule, il laisse tomber de sa bouche divine des paroles que le monde n'a pas encore entendues: elles proclament les béatitudes, de qui ? des riches ? des puissants ? des jouisseurs ?... Non, à ces simples, à ces indigents, à ces souffreteux, la voix disait: « Bienheureux les pauvres... bienheureux les doux... bienheureux les cœurs purs... bienheureux ceux qui pleurent... bienheureux ceux qui souffrent pour la justice... parce qu'à eux tous appartient le royaume des cieux! » Et ces divines sentences, jaillies du Cœur de Jésus, tombaient sur ses auditeurs ravis comme une pluie rafraîchissante sur l'herbe desséchée.

La compassion du Cœur de Jésus éclate partout. Une pauvre veuve, espérant échapper à tous les regards, dépose timidement ses deux petites pièces de monnaie dans

le trésor du temple. Mais le Sauveur l'a bien aperçue, il a sondé la richesse de ce cœur humble; alors, se tournant vers ses disciples et leur montrant les riches qui jetaient des poignées d'or et la pauvrette qui s'éloignait, du ton avec lequel il annonçait les béatitudes: « En vérité je vous le dis, cette pauvre veuve a mis plus que tous les autres, car c'est de son indigence même qu'elle a donné. »

Aux portes de Naïm, une autre veuve se présente à sa vue. Elle est riche, Jésus ne repousse pas les riches quand ils sont humbles et bons; elle pleure son fils unique que l'on porte au tombeau, et voilà ce qui touche le Cœur de Jésus. « Jeune homme, commande-t-il, lève-toi! » Et il le rend plein de vie à sa mère.

Voici encore des multitudes accourues auprès de lui; elles connaissent la bonté du thaumaturge, elles lui amènent des malades de toutes sortes, « des muets, des aveugles, des boiteux, des perclus, et les mettent à ses pieds. Il les guérit tous ». Bien plus, il va répéter en faveur de ces quatre à cinq mille personnes le miracle de la multiplication des pains. Et combien la réflexion du Sauveur rehausse la beauté de son geste: « J'ai compassion de cette foule, dit-il à ses apôtres; car voilà déjà trois jours qu'ils restent près de moi, et ils n'ont rien à manger. Je ne veux pas les renvoyer à jeun, de peur que les forces ne leur manquent en chemin! »

Deux pécheresses sont signalées dans l'Évangile. — L'une est Madeleine; elle est venue se jeter aux pieds de Jésus qu'elle arrose de ses larmes, qu'elle essuie de ses cheveux, qu'elle oint d'un riche parfum. Lui, à la stupéfaction de son hôte et des pharisiens qui l'entourent, la console: « Tes péchés te sont pardonnés. » Tous se récrient. Mais Jésus, calme et doux, ajoute: « Ta foi t'a sauvée, va en paix. » — L'autre est la femme surprise en adultère. Après avoir forcé ses accusateurs à s'esquiver les uns après les autres, en commençant par les plus âgés, le très doux Sauveur interroge la coupable, humiliée:

« Femme, où sont ceux qui vous accusaient ? Est-ce que personne ne vous a condamnée ? — Personne, Seigneur. — Je ne vous condamne pas non plus. Allez, et ne péchez plus. » Qui s'étonnerait d'une telle mansuétude chez l'auteur de la divine parabole de l'enfant prodigue ?

Cependant les jours, les mois s'écoulaient, les trois années de sa vie publique touchaient à sa fin. Il voulut les couronner par un de ses plus grands miracles, celui-là même qui devait amener les Juifs à décréter sa mort, la résurrection de Lazare. Il n'est pas de page de l'Évangile plus belle, plus poignante, il n'en est pas où paraît mieux le Cœur de Jésus avec sa magnifique sérénité, sa puissance surhumaine alliée à la plus exquise tendresse. Ce qui ne s'était produit encore dans aucun de ses prodiges, aucune de ses résurrections, on vit Jésus, devant le tombeau de Lazare son ami, entouré de ses deux sœurs et d'une foule en larmes, on le vit s'émouvoir profondément, frémir et pleurer. Les larmes du Cœur de Jésus!... recueillies sans doute par les anges, comme le sera bientôt le sang de son corps sacré et jusqu'aux dernières gouttes du sang de son Cœur transpercé d'une lance.

Dans ses *Exercices*, saint Ignace ouvre la semaine de la Passion par la dernière Cène, indiquant par là l'union intime de la sainte Eucharistie avec les souffrances et la mort du Sauveur. Saint Paul avait pris soin de noter cette liaison en écrivant aux Corinthiens: « Le Seigneur Jésus, dans la nuit où il fut livré, prit du pain, et après avoir rendu grâces... » Et l'Église en perpétua à jamais le souvenir, en insérant dans le canon de la messe, au moment où le prêtre prend en ses mains l'hostie pour la consacrer, ces mots si touchants: « La veille du jour où il souffrit, Jésus prit du pain dans ses mains saintes et vénérables... » C'est que de fait, en ce dernier soir de sa vie, Jésus instituait le Sacrifice adorable qui rappellerait jusqu'à la fin des siècles le sacrifice sanglant du lendemain; il instituait en même

temps le Sacrement de son Corps et de son Sang, sacrement d'amour par lequel il demeurerait parmi nous, pour mieux nous appliquer les fruits de sa Passion. Eucharistie et Passion ne se séparent donc point, et toutes deux sont sorties du Cœur de Jésus comme l'expression absolument divine de son amour pour les hommes.

C'est à genoux qu'il faudrait lire ces dernières pages de l'Évangile: à genoux près de Jésus au Cénacle, à genoux près de lui agonisant au Jardin des Olives, près de lui chez Caïphe, chez Pilate, chez Hérode, à la flagellation, au couronnement d'épines, au sommet du Calvaire, pardonnant à ses bourreaux, canonisant le bon larron, pensant toujours à nous jusque dans le paroxysme de ses tortures et nous donnant pour mère sa mère!...

La mort a passé; le sépulcre s'est refermé sur le divin corps séparé de son âme divine. Il se rouvre le troisième jour devant le Christ ressuscité. Et tout de suite, comme oubliant sa gloire, Jésus met sa joie à remplir, selon le beau mot de saint Ignace, « l'office de consolateur ». Il console sa mère en lui apparaissant avant toute autre; il console les héroïques femmes qui l'ont suivi jusqu'au Calvaire; il console ses apôtres qui l'ont abandonné mais sans cesser de l'aimer, et à qui sa première parole est une parole de pardon, d'apaisement et de consolation: « La paix soit avec vous!... C'est moi!... Ne craignez point! »...

Jésus avait dit à la Cène, dans ce discours sublime qui est comme le testament de son Cœur: « Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père... Je vais vous y préparer une place. » Quarante jours après sa résurrection, il monte en effet dans sa gloire. Il monte, mais il reste en même temps parmi nous, par la promesse solennelle récemment faite: « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles »; plus encore par sa présence réelle au saint tabernacle et jusque dans nos poitrines lorsque nous le recevons.

En vérité, après tant et de si grandes marques d'amour, ne pouvait-il dès lors déclarer au monde: « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes! » Il l'a dit à son apôtre de Paray-le-Monial. Sainte Marguerite-Marie a cru à l'amour du Cœur de Jésus.

Et nous aussi avec elle nous croyons à votre amour, ô Jésus, *et nos credidimus caritati:* nous voulons que ce mois surtout, par une lecture plus affectueuse de l'Evangile, nous rapproche plus personnellement de vous et réalise pleinement en nous cette pensée profonde d'un pieux et savant évêque de France: « Heureux le jour où Jésus-Christ devient *quelqu'un* pour nous! »

Édouard LECOMPTE, S. J.

Prochains Congrès catholiques

Les 25 et 26 juin, congrès des Voyageurs de commerce, à St-Hyacinthe, sur la bonne Presse.

Du 1er au 3 juillet, congrès du Tiers-Ordre, à Montréal.

Du 1er au 3 juillet, congrès de l'Association catholique de la Jeunesse, à Québec, sur notre Situation industrielle.

Du 29 août au 3 septembre, *Semaine sociale*, à Québec, sur le Syndicalisme.

En septembre, congrès des Syndicats ouvriers catholiques, à Hull.

LE 3 JUIN

Célébrez la fête du Sacré Coeur

ainsi que l'a demandé Notre-Seigneur

La lutte contre le paganisme des moeurs

L'*APOSTOLAT de la Prière* recommandait en avril dernier à ses nombreux associés de prier spécialement durant le mois pour qu'une réaction se fasse contre le « paganisme des mœurs ». Le Souverain Pontife a chaleureusement approuvé cette intention. En plusieurs occasions d'ailleurs il s'est élevé lui-même contre la renaissance païenne dont nous souffrons. Et l'épiscopat du monde entier — ce qui prouve combien le mal est général — a fait écho à la parole pontificale.

Ainsi dans son dernier mandement de carême, l'évêque de Bayonne, Mgr Gieure, écrivait: « Après cinq années de la plus effroyable guerre, on pouvait croire que les peuples se réfugieraient dans le recueillement et le travail pour consoler leur douleur et panser les plaies causées par l'horrible fléau. Il n'en est rien. Un vent de folie court sur le monde; on recherche avec frénésie distractions et plaisirs; on dépense éperdûment sans souci du lendemain; on bénéficie des gains immoraux qui affament les pauvres sans restaurer la fortune publique; les salaires des ouvriers atteignent des proportions fantastiques et la gêne grandit avec les salaires. Cette société que la faim guette perd le goût du travail; elle s'amuse. On parle de vague de paresse. La guerre a déchaîné sur le pays une vague plus dangereuse encore: la vague de corruption. »

Ce sont des constatations identiques qu'ont faites presque tous les évêques de notre pays. Nous sommes donc nous aussi atteints du même mal. Ici comme ailleurs, une réaction s'impose si nous ne voulons pas descendre au fond de l'abîme.

Prier est nécessaire. Ce n'est pas suffisant toutefois. Il faut, en outre, agir. On l'a heureusement compris. Des ligues se sont formées en différents diocèses. Il en est deux, entre autres, dont l'archevêque de Montréal louait

récemment l'activité et qui mènent une lutte vigoureuse dans notre métropole: la *Ligue des femmes chrétiennes* et la *Ligue des bonnes mœurs*.

Que les femmes soient pour une bonne part responsables de la décadence actuelle; qu'elles puissent, dans tous les cas, y remédier par une action ferme et constante: on l'admettra facilement. Aussi le devoir des vraies chrétiennes est-il nettement tracé. Elles ne sauraient rester indifférentes aux scandaleuses audaces du vice. Se contenter même de s'en garer ne suffit pas. Si l'immoralité monte toujours, leur foyer, aujourd'hui indemne, sera demain atteint. Il faut que, groupées ensemble, elles opposent à la marée immonde une digue infranchissable; il faut qu'elles repoussent ses flots boueux; il faut qu'elles leur arrachent les malheureuses victimes qui s'y débattent. Tâche rude, en vérité, mais que peut accomplir toute femme de cœur, vraiment soucieuse de l'avenir de ses enfants, et des hautes destinées de sa race. Les ligueuses montréalaises vont le prouver. Par un règlement en huit articles, elles se sont engagées à respecter les lois de la modestie et de la morale chrétienne dans les modes et les danses. Douze cents déjà ont pris cet engagement. Et leur influence s'affirme de jour en jour. Au dernier congrès de la *Fédération nationale St-Jean-Baptiste*, leur distinguée secrétaire a obtenu un vif succès. Celles même qui n'osent souscrire aux huit articles subissent l'action de la Ligue. Elle agit sur elles comme le levain qui transforme la masse.

D'un autre genre est la *Ligue des bonnes mœurs*. L'archevêque de Montréal l'a bien décrite dans sa lettre sur les *maux de l'heure présente*. « Elle ne groupe, écrit-il, que quelques hommes, quatre ou cinq par paroisse, mais actifs, déterminés. Ceux-là peuvent d'ailleurs compter sur l'aide des groupements nombreux dont ils font partie: Société de St-Vincent de Paul, Ligue du Sacré-Cœur, Tiers-Ordre et autres. Ces hommes s'intéressent person-

nellement à la moralité de leur quartier. Ils se rendent d'abord compte de son état; ils voient s'il existe des foyers de désordre et de quelle manière les autorités s'en occupent. Ils avisent ensuite aux mesures salutaires à prendre. » Ces comités paroissiaux sont dirigés par un comité central qui les réunit tous les mois. Nous venons d'assister à l'assemblée générale d'avril. Tous les curés de Montréal y avaient été convoqués. Le secrétaire a rappelé d'abord ce qu'avait fait jusqu'ici la Ligue. Et pour ceux qui, pour la première fois, venaient en contact avec elle, ce fut une révélation. Sa méthode d'ailleurs nous paraît la bonne. Elle préfère travailler habituellement dans l'ombre, discrètement. La nature même de son travail exige cette réserve. Il n'en est pas moins efficace. A leur tour les représentants des comités paroissiaux rendirent compte de leurs activités. Ils disent leurs difficultés ou leurs succès, interrogent ou renseignent, suivant les cas. Puis le président et le directeur ecclésiastique donnent les directions nécessaires. Ils indiquent les tâches les plus urgentes, stimulent les énergies qui s'endorment, coordonnent les forces éparses. On s'entend sur les démarches collectives, on se retrempe dans l'esprit surnaturel de l'œuvre. C'est bien là en effet son principal levier. Les promoteurs ont commencé sans autre mise de fonds. Ils n'ont pas, aujourd'hui encore, de meilleur capital. Plus on y puise, plus il se multiplie. Les initiatives qu'il suscite ou soutient ne risquent pas de s'effondrer ou de dévier. Lents peuvent être leurs développements, sûrs sont leurs résultats. Aussi, est-ce la conclusion qui vint clore ces délibérations. Si chaque paroisse voulait répondre au désir de leur premier pasteur, si ses chefs spirituels groupaient autour d'eux les quatre ou cinq hommes aptes au travail de la Ligue, si un véritable esprit surnaturel animait les efforts de ces ligueurs, les foyers de désordre diminueraient dans notre ville et les mœurs païennes en seraient peu à peu refoulées. Nous souhaitons vivement que ces désirs se réalisent.

Henri BEAUVAIS

Ce qu'il faut lire

XVI. — LA DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR

NOS lecteurs savent combien l'Église encourage la dévotion au Sacré Cœur, dévotion substantielle, virile, élevante. Cette dévotion répond en outre aux besoins particuliers de notre temps. Elle est l'un des meilleurs spécifiques contre les maux du jour. Aussi ne peut-on trop la recommander.

Mais toute dévotion peut dévier. C'est pourquoi il importe que ceux qui veulent honorer le Sacré Cœur sachent dans quel esprit ils doivent le faire, à quelles pratiques il leur faut s'adonner. Les livres que nous conseillons ici leur feront connaître cet esprit et ces pratiques.

BAINVEL (R. P., S. J.). — *La dévotion au Sacré Cœur de Jésus. Doctrine, histoire.* Paris, Beauchesne. 5 fr.

SAUVÉ (abbé, P. S. S.). — *Le culte du Cœur de Jésus.* Paris, Vic et Amat, 2 vol. 7 fr.

SUAU (R. P., S. J.). — *Le Sacré Cœur de Jésus. Ce qu'il est, ce qu'il demande, ce qu'il donne.* Toulouse, Apostolat de la Prière. 1 fr. 20.

VERMEERSCH (R. P., S. J.). — *Pratique et doctrine de la dévotion au Sacré Cœur.* Tournai, Casterman, 2 vol. 3 fr.

A ces livres de première importance, où la dévotion est considérée sous tous ces aspects et dont il faut lire, pour la bien connaître, l'un ou l'autre, ajoutons les ouvrages suivants consacrés à quelques points particuliers:

ARCHAMBAULT (R. P., S. J.). — *Les Familles au Sacré Cœur.* Montréal, l'Œuvre des Tracts. 5 sous.

TRUPTIN (abbé). — *Les Promesses du Sacré Cœur.* Paris, Téqui, 5 fr.

LEFEBVRE (R. P., S. J.). — *Mois du Sacré Cœur.* Paris, Beauchesne. 5 fr.

VASSAL (R. P., S. J.). — *L'Apostolat de la Prière.* Toulouse, Apostolat de la Prière. 0.40.

Chronique des Retraites fermées

A LA VILLA SAINT-MARTIN

SUIVANT une tradition établie il y a deux ans, les élèves finissants du Mont St-Louis ont maintenant leur retraite annuelle. Avant d'affronter les orages de la vie, ils viennent tremper leur âme dans un commerce intime avec Dieu. Trente-deux étaient présents cette année. Ils suivirent les exercices comme des hommes, recueillis aux heures de méditations, gais durant les récréations, fidèles à observer la discipline du premier au dernier instant.

Nous comptons beaucoup sur ces retraites de finissants pour orienter et maintenir la jeune génération dans le droit chemin. Force nous est malheureusement d'en limiter le nombre. Nous pourrions en avoir une dizaine durant l'année. Trois seulement jusqu'ici ont réussi à trouver place. Aussitôt après le Mont St-Louis, ce fut un groupe composé de finissants de l'École Normale, de l'Académie Querbes et de l'école St-Jean-de-la-Croix. Ils remplirent la maison. Même affluence deux semaines plus tard avec les collèges de Longueuil, de Saint-Jérôme et de Varennes. Deux ou trois Frères accompagnent habituellement les élèves. Leur présence contribue au maintien de l'ordre et à la bonne marche des exercices communs.

Entre ces retraites eurent lieu celle des dentistes dont le nombre, sans être encore considérable, marque un progrès

sur l'année précédente, puis celle de Joliette. A cette dernière, trente-trois prirent part. On y comptait plusieurs des principaux citoyens de la ville: le député provincial, deux avocats, le gérant de la banque d'Hochelaga, etc. C'était le rêve du premier évêque de Joliette, le regretté Mgr Archambeault, de faire faire ainsi une retraite fermée à un groupe d'élite de chacune de ses paroisses. Il se réalise aujourd'hui pour sa ville épiscopale, grâce aux chaleureux encouragements de son digne successeur Mgr Forbes, et au zèle du dévoué curé de la cathédrale. Puisse cet exemple être suivi!

AU CAP-DE-LA-MADELEINE

Après les cultivateurs du comté de Champlain dont nous avons signalé en avril l'excellente retraite, ceux des comtés de Saint-Maurice et de Maskinongé voulurent profiter de la solitude bienfaisante du Cap. Les vingt qui composaient le groupe revinrent enchantés de leur séjour au Monastère, décidés à y retourner l'an prochain, et désireux d'y envoyer leurs fils le plus tôt possible. Les Chevaliers de Colomb de Grand'Mère leur succédèrent. Ils étaient dix-sept dont cinq professionnels. Enfin, pendant la Semaine sainte, ce furent les Voyageurs de commerce. Divers empêchements survenus au dernier moment réduisirent leur nombre à quatorze. Mais la retraite agit sur eux comme elle agit sur tous les voyageurs. Elle en fit de vrais apôtres. Et quatorze apôtres de plus dans la société, quel apport à la cause du bien!

A SHERBROOKE

Notre groupe de Sherbrooke continue de donner l'exemple. Non seulement il est fidèle à ses récollections mensuelles, mais il trouve, en outre, le moyen d'organiser des retraites tout près de la ville, pour ceux qui ne peuvent aller facilement au loin. Deux viennent d'avoir lieu, au petit lac Magog, prêchées par les PP. Arcand et Lalande, S. J. de

Montréal. A la dernière réunion mensuelle, le conférencier n'était autre que notre ami le docteur Joseph Gauvreau, un des hôtes les plus assidus de la Broquerie, puis de la villa Saint-Martin. Il traita d'un de ses sujets favoris: le docteur Boissarie et Lourdes. Nous espérons que cet apôtre aura des imitateurs et que d'autres retraitants montréalais iront à Sherbrooke, à St-Hyacinthe, à Joliette, à Lachine, à St-Lambert, etc., partout où nous avons quelque groupe, semer la bonne parole et resserrer les liens qui doivent unir tous ceux auxquels la Providence a permis de suivre les exercices spirituels. Il peut résulter de ces relations mutuelles les meilleurs fruits. N'y a-t-il pas là, par exemple, le germe d'une organisation d'élite, comptant quelques hommes de valeur dans nos principaux centres et travaillant, d'après un même plan, au triomphe des bonnes causes ?

NOTRE RÉUNION MENSUELLE

Il convenait qu'en cette année qui marque le septième centenaire de la fondation du Tiers-Ordre, une de nos conférences lui fût consacrée. Le R. P. Théodoric, gardien du couvent des Franciscains, à Montréal, avait bien voulu s'en charger. Il nous parla donc, le 8 mai dernier, de l'Ordre fondé par saint François d'Assise pour les séculiers, du congrès montréalais et du pèlerinage européen qui commémoreront son septième centenaire. L'absence des Voyageurs de commerce retenus par les séances de leur Conseil fédéral et des membres de l'A. C. J. C., en congrès à Viauville, diminuait le nombre de nos assistants. Ils n'en goûtèrent pas moins l'intéressante conférence du révérend Père. C'est d'ailleurs notre intention de consacrer au Tiers-Ordre une bonne partie de notre prochaine livraison. Nous croyons répondre ainsi aux vues du Souverain Pontife dont la récente encyclique *Sacra propediem* exhorte si vivement les catholiques à devenir tertiaires.

J.-P. A.

Glanes apologétiques et sociales

Paroles épiscopales

D'une lettre de l'archevêque de Cambrai, Mgr Chollet, à son clergé, nous extrayons les lignes suivantes, bien opportunes à l'heure actuelle: « Saint Paul veut que tout sans exception soit confessionnel chez le chrétien, et même chez l'homme, parce que tout appartient à Dieu et doit porter la marque de la dépendance envers le Seigneur. Il faut donc que le sentiment religieux soit mêlé à tous nos actes, à nos actes collectifs comme aux actions intimes et privées, et qu'il y soit mêlé ostensiblement puisque ces actes doivent être faits « pour la gloire de Dieu » et « au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ ». Il ne suffit pas de penser intérieurement à Dieu dans les réunions d'un syndicat officiellement neutre. Ce serait faire deux parts dans la vie: celle des actes privés et celle des actes collectifs, sanctifier les premiers et soustraire les seconds au domaine de Dieu. C'est Dieu qui a fait l'homme sociable, il est le maître des actes émanés des associations humaines comme de ceux que l'homme solitaire réalise pour son compte personnel. »

Pour la Presse catholique

Les États-Unis viennent d'avoir leur *mois de la bonne presse*. Sous la direction du *Catholic Welfare Council* une vigoureuse campagne a été menée à travers tout le pays en faveur des journaux et revues catholiques. C'est une initiative semblable qui se poursuit avec succès dans le diocèse des Trois-Rivières. S'il n'est pas donné à toutes les régions d'organiser un tel mois, chacune ne pourrait-elle

avoir sa journée ? Le 29 juin prochain, fête des saints apôtres Pierre et Paul, ramène précisément la date choisie par les catholiques espagnols dans ce but. D'autres pays ont adopté cette heureuse initiative, approuvée et enrichie d'indulgences par le Souverain Pontife. Pourquoi le nôtre ne les imiterait-il pas ? Il suffit de quelques hommes déterminés pour faire réussir le projet dans leur milieu.

Revue d'exégèse pastorale

Les Jésuites de l'Institut biblique viennent d'ajouter à leurs deux périodiques *Biblica* et *Orientalia* une nouvelle revue *Verbum Domini*. Celle-ci est moins savante. Elle a surtout pour but d'offrir aux prêtres dans le ministère un moyen pratique de commenter les saintes Écritures à leurs fidèles. Elle sera cependant utile aussi aux laïques cultivés qui s'essayent à goûter les saintes Écritures. (20 fr. par an, 35, Piazza Pilotta, Rome).

Journée sociale ouvrière

Suivant leur habitude, les membres des syndicats catholiques de Montréal ont eu leur journée sociale annuelle à la Villa Saint-Martin. Ce fut le 24 avril dernier. Ouverte par la messe et la communion, clôturée par la bénédiction du très saint Sacrement, la journée comprit deux séances d'études, très pleines, où des questions théoriques et pratiques furent discutées. Connaître la doctrine sociale de l'Église, puis ensuite s'en faire les propagandistes actifs: tel est le double souci qui se manifeste actuellement chez un bon nombre de nos travailleurs. Ils veulent se pénétrer eux-mêmes des enseignements catholiques, puis en pénétrer à leur tour leurs camarades. Des journées comme celle du 24 leur sont éminemment utiles. C'est une élite qui se réunit, qui travaille, qui s'organise. Elle remportera des victoires décisives.

Semaine sociale de Québec

29 août au 3 septembre

LUNDI, LE 29 AOÛT

8 h. 30 Messe, Allocution par Mgr Omer CLOUTIER, V. G.

10 h. *Déclaration d'ouverture.* — R. P. ARCHAMBAULT, S. J., président des Semaines sociales.

4 h. 30 *Le Travail,* sa nature, sa nécessité, sa dignité. — Le Juge DORION de la Cour d'appel.

8 h. *Veillée religieuse. Méditation* par le R. P. JEAN-JOSEPH, O. F. M., provincial.

MARDI, LE 30 AOÛT

9 h. *L'Organisation du travail.* Pourquoi le travail doit-il être organisé ? Mgr PÂQUET, du séminaire de Québec.

10 h. 30 *L'Organisation du travail.* Autrefois: les corporations. Aujourd'hui: le syndicat. — Abbé DESRANLEAU, chancelier du diocèse de Saint-Hyacinthe.

4 h. 30 *Syndicalisme révolutionnaire ou neutre,* son esprit, ses méthodes. — M. Alfred CHARPENTIER, des Syndicats nationaux catholiques.

8 h. *Grande manifestation ouvrière.* Orateurs: MM. G. HÉBERT et C. HOGUE, des Syndicats nationaux catholiques, Dr Joseph GAUVREAU, Abbé FORTIN, Ernest LAPOINTE, député de Québec-Est.

MERCREDI, LE 31 AOÛT

9 h. *Syndicalisme catholique.* Ses principes, son esprit. —Abbé Edmour HÉBERT, directeur des œuvres sociales du diocèse de Montréal.

10 h. 30 *Services syndicaux.* — M. Arthur St- Pierre, directeur de la *Revue nationale.*

4 h. 30 *Syndicats patronaux.* — Abbé Émile Cloutier, curé de Grand'Mère.

8 h. *L'Organisation syndicale catholique:*
a) En Hollande. — M. Léon-Mercier Gouin, professeur à l'Université de Montréal.
b) Au Canada.—Mgr Lapointe, vicaire général de Chicoutimi.

Jeudi, le 1er septembre

9 h. *Contrat collectif du travail.* — M. J.-E. Grégoire, professeur à l'Université Laval.

10 h. 30 *Conseils d'usines et commissions mixtes.* — R. P. Georges, C. J. M.

4 h. 30 *Législation syndicale,* à l'étranger et au Canada. — M. Simon Lapointe, avocat à Québec.

8 h. *Formation sociale et syndicale.* — M. Antonio Perrault, professeur à l'Université de Montréal.

Vendredi, le 2 septembre

9 h. *Apprentissage.* — M. Amédée Buteau, professeur à l'École technique de Québec.

10 h. 30 *Syndicats féminins.* — Mlle Gérin Lajoie, de la Fédération Nationale St-Jean-Baptiste.

4 h. 30 *Syndicats agricoles.* — Abbé Bergeron, missionnaire agricole.

8 h. Séance de clôture sous la présidence de S. Em. le cardinal Bégin. Orateurs: MM. Guy Vanier, professeur à l'Université de Montréal; Édouard Montpetit, secrétaire de l'Université de Montréal; le sénateur Chapais, professeur à l'Université Laval.

Revue des revues

REVUES CANADIENNES

Action française (L') (mars). — *Les Imperfections de notre organisation économique:* Olivar ASSELIN. — *Dollard:* Joyberte SOULANGES. — *Préparons le recensement:* Joseph BRUCHARD. (Avril): *Notre avoir économique:* Émile MILLER. — *Un essai d'art dramatique:* Henri D'ARLES. — *Pierres d'attente:* François HERTEL. — *Par delà nos frontières:* Louis-D. DURAND.

Canada français (Le) (mars). — *Le séminaire de Québec et l'Université Laval:* Mgr David GOSSELIN. — *L'enseignement de la chimie:* Paul CARDINAUX. (Avril): *Émile Augier:* H.-Guillard DE CHAMPRIS. — *Les malheures de la Pologne:* M. TAMISIER. — *L'École forestière de Nancy:* Léopold LEAU.

Revue dominicaine (avril). — *La Transcendance de l'Église catholique:* R. P. Gonzalve PROULX, O. P. — *Le mariage:* R. P. Auguste LEDUC, O. P. — *La conversion de saint Paul:* R. P. D. LAFERRIÈRE, O. P. — *Dieu et l'agnosticisme contemporain:* R. P. A. BISSONNETTE, O. P. (Mai): *Propos d'éducation sacerdotale:* R. P. Georges SIMARD, O. M. I. — *Le théâtre au collège:* Abbé Joseph-G. GÉLINAS. — *L'ange en saint Thomas:* R. P. DÉZIEL, O. P.

Revue nationale (mai). — *Propos d'actualité:* Arthur SAINT-PIERRE. — *La vie littéraire:* Henri D'ARLES. — *Les écoles de colonisation:* Charles LEROUX.

Semeur (Le) (mai). — *Dollard:* Léon DEMERS. — *A propos d'associations:* Abbé Émile LAMBERT. — *La feuille d'érable:* R. P. CHICOINE, S. J.

Notes bibliographiques

VILLENEUVE (R. P. Rodrigue, O. M. I.)—*La Grève et l'enseignement catholique.* Montréal, École Sociale Populaire, 15 sous.

De tous les cours professés à la Semaine sociale de Montréal, celui-ci fut un des plus remarqués tant par ses considérations doctrinales que par ses applications pratiques. Prêtres, hommes publics, industriels, patrons, ouvriers, ont besoin sur ce sujet de notions claires et vraies. Qu'ils lisent cette brochure et ils seront satisfaits.

INGOLD (Dom A. M. P.). — *Général et Trappiste: le Père de Géramb.* Paris, Téqui. [1] 360 pages. 7 fr.

Général espagnol, dont la vie n'ignora pas les folles équipées, le baron Marie-Joseph de Géramb se convertit au donjon de Vincennes où Napoléon l'avait fait enfermer, puis devint un saint religieux, dévoué à l'Église et au salut des âmes. Sa biographie emprunte au personnage lui-même qu'elle raconte et qui fut mêlé à tant d'événements un vif intérêt. Ajoutons qu'elle a été faite en partie sur un manuscrit de 585 pages, dû à la plume d'un Trappiste canadien, le P. Irénée (Pierre-Azarie Ménard), bibliothécaire et archiviste de la Trappe du Port-du-Salut, décédé avant d'avoir pu revoir et publier son travail.

EMMERICH (Catherine). — *Vie de la sainte Vierge.* Paris, Téqui. 5 fr. 50, franco.

Des méditations de la Sœur Emmerich, l'abbé Cazalès a fait une vie de la sainte Vierge bien propre à alimenter dans les âmes la piété envers la Mère de Dieu et l'imitation

---

1 Les ouvrages de la Maison Téqui sont en vente à Montréal chez Granger Frères et à la librairie Notre-Dame.

de ses vertus. Il ne faudrait pas voir cependant, s'empresse de nous avertir l'éditeur, dans les paroles de la sœur Emmerich, un caractère historique, elles n'ont, comme tous ses écrits, qu'une valeur purement humaine.

BOUCHAGE (R. P., C. SS. R.). — *Catéchisme ascétique et pastoral des jeunes clercs.* 2 vols. Paris, Beauchesne, 4 fr. le volume.

La Sacrée Congrégation des Études et des Séminaires a décrété que l'enseignement didactique de l'ascétisme devait être régulièrement donné aux séminaristes. C'est pour aider cet enseignement oral que le R. P. Bouchage a publié ce livre. Aucun manuel d'ascétisme n'existait jusqu'ici. Cette publication comble donc une lacune.

MARIE-ARMAND DE ST-JOSEPH (R. P., O. C. D.). — *Vie du P. Firmin de la Nativité.* Lyon, Librairie catholique Emmanuel Vitte. 8 fr.

Il faut remercier l'auteur de cet ouvrage d'avoir tiré de l'obscurité la figure si douce et si édifiante de l'humble religieux Carme, mis à mort par la Révolution pour être demeuré fidèle à son devoir apostolique. L'exemple de ses vertus est une éloquente prédication. On ne peut les contempler sans se sentir porter à les imiter. Le R. P. Marie-Armand a écrit aussi une *Vie abrégée,* pour la propagande (prix 2 fr).

BRUN (abbé). — *Selecta Cantica.* Recueil de cent cantiques, avec une étude sur le cantique grégorien par Vincent d'Indy. Par's, Librairie de l'art catholique. Broché: 4 fr.; cartonné: 5 fr.

L'auteur a eu l'heureuse idée de choisir dans les éditions de la *Schola Cantorum* et de l'*Art catholique* les plus célèbres cantiques de Ch. Bordes, F. Brun, F. de la Tombelle, L. Perruchot, C. Boyer, Deodat de Séverac, P. Berthier, A. Bruneau, Dom Pothier, A. Lhoumeau, Dom David, etc. La nouveauté du livre consiste en l'union de l'art et de la piété selon le vœu de Pie X.

Soyez parfaits

CETTE parole extraordinaire dite par Jésus, à qui fut-elle adressée? Aux seuls apôtres? aux disciples? et par delà cette élite immédiate, seulement aux évêques de sa future Église, aux prêtres, aux religieux et aux religieuses? Non. Sur la montagne, aux pieds de Jésus, avec les apôtres se tenait une foule venue de la Galilée, de la Décapole, de Jérusalem, de la Judée et d'au delà du Jourdain; à cette multitude avide de l'entendre le Sauveur adressait son beau « Sermon sur la montagne », qui commence par les Béatitudes et se poursuit par cette exhortation pressante: « Vous donc, soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait » (MATTH., V, 48).

Contrairement au dicton populaire, la perfection est donc de ce monde. Elle est possible, puisque Jésus y invite; possible à tous, puisque tous y sont conviés. Perfection relative sans doute: comme *celle du Père céleste, non pas* autant que.

Pourquoi rappelons-nous cette forte sentence de l'Évangile? Pour faire écho à la parole du Pape dans son encyclique du 6 janvier dernier sur les fêtes du septième centenaire de la fondation du Tiers-Ordre de S. François. Tertiaire lui-même, il dit d'abord son admiration et son amour pour le grand Saint d'Assise; puis il établit que François, ayant fondé une double famille religieuse, l'une de Frères et l'autre de Sœurs, avec vœux solennels, pour imiter l'humilité de la croix, incapable au reste de recevoir dans le cloître tous ceux qui voulaient se mettre sous sa conduite, « résolut de procurer, même aux âmes vivant parmi les tourbillons du monde, le moyen de tendre à la perfection chrétienne ».

Voilà le but: tendre à la perfection, même dans le monde. Le moyen: la fondation d'un troisième Ordre, lequel n'ayant

point de vœux comme le premier et le deuxième, se caractériserait par la même simplicité de vie et le même esprit de pénitence. Le Tiers-Ordre de S. François était né, et né viable certes, puisque en cette année de grâce 1921, on fête dans le monde entier son septième centenaire!

Tendre à la perfection par les vertus chrétiennes portées haut et loin, c'est d'abord établir l'ordre en soi: les passions soumises à la raison, la raison soumise à Dieu. Ordre merveilleux, fruit de la grâce et de la force d'âme, gage d'une vie sensée, noble, heureuse en ce monde et d'une éternité de bonheur.

Deux passions surtout, fait remarquer le Saint-Père, sollicitent de nos jours le cœur de l'homme, l'amour des richesses, celui des plaisirs; c'est le retour au plus pur paganisme. On veut être riche à tout prix. Ceux qui réussissent se pavanent dans leurs richesses et se livrent à toutes les jouissances. Ceux, plus nombreux, qui n'y peuvent atteindre, se sentent envahis par l'aigreur, l'envie, une haine sourde, quelques fois ouverte, des classes élevées.

Saint François se présente au monde, avec les admirables exemples de sa vie pauvre et pénitente, lui, le Poverello *d'Assise, lui, le Stigmatisé de l'Alverne. Il se présente de plus avec son Tiers-Ordre et invite tous les fidèles, par la voix du Souverain Pontife, à combattre l'esprit du monde par l'esprit de Jésus-Christ: à la passion des richesses opposer la pauvreté du moins en esprit, par le détachement et la modération en toutes choses; à la passion des plaisirs opposer l'esprit de pénitence, de renoncement, d'acceptation joyeuse de toutes les croix.*

Hommes et femmes, les Tertiaires que S. S. Benoît XV voudrait voir se multiplier dans toutes les paroisses, ont donc le devoir très aimable de répandre autour d'eux la bonne odeur de Jésus-Christ, et par l'apostolat de l'exemple, de la prière et de l'action, « préparer au Seigneur un peuple parfait ».

LA RÉDACTION

Au service de l'Église

VII

L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS

(FRANCISCAINS)

EN 1209, un jeune Assisiate, fils du marchand Pierre Bernardone, et qu'Assise, peu de temps auparavant, considérait dans les charmes de sa personnalité chevaleresque comme « la fleur de sa jeunesse », arrive à pieds à Rome avec douze compagnons, — ses premiers, — volontairement pauvres comme lui de la plus stricte pauvreté évangélique. Il vient s'offrir à l'Église et solliciter de son chef suprême, le Pape Innocent III, en lui présentant quelques textes d'Évangile qu'il a choisis comme formule de vie, comme Règle, l'approbation de la voie nouvelle que son cœur, conquis depuis peu par le Christ, a résolu d'embrasser. C'est Jésus, le Jésus de l'Évangile, Jésus crucifié, qu'il veut vivre et prêcher pour la gloire de Dieu, sa sanctification personnelle, le bonheur et le salut des hommes ses frères. La sublimité de l'idéal effraie le Pape qui, connaissant bien la faiblesse humaine, n'ose d'abord encourager ces vaillants. Rassuré par une révélatrice vision — en songe — de la providentielle mission de ce « pauvre petit homme » et des siens dans l'Église de Dieu, il se rend aux désirs de la pieuse petite troupe. Il approuve oralement leur Règle, reçoit leurs vœux, et les renvoie avec sa bénédiction à leur pauvre cabane près de Ste-Marie de la Portioncule, leur premier abri, d'où leur apostolat devait rayonner sur l'humanité. C'était le 16 avril. L'Ordre des Frères Mineurs était fondé.

***

Sous l'action mystérieusement vivifiante du Christ, le mondain d'autrefois, « ardent, impétueux, libéral et magnifique, cœur aimant et passionné, avide de gloire et de plaisir », devient un puissant entraîneur d'âmes. Les disciples affluent d'Italie, de France, d'Espagne, d'Angleterre, d'Allemagne, de partout — comme le Seigneur le lui avait prédit — vers ce « nouvel athlète du Christ » vêtu d'une pauvre tunique, une corde aux reins, tête et pieds nus, prêchant l'amour de Dieu et du prochain, la pénitence et la paix. Ils se multiplièrent de suite par milliers. Lui les forme saintement sur les exemples du Christ à l'humilité de la Croix dont il leur communique son séraphique amour avec une ardente charité pour tous les rachetés. Néanmoins une Règle précise et définitive s'imposa. François avec l'aide du Pape en fît, dans la solitude de Fonte Colombo, sous l'inspiration du Christ, la dernière rédaction. Le 29 novembre 1223, Honorius III l'approuvait solennellement. Vie à la fois contemplative et active, c'est la vie apostolique du Sauveur que, charitablement et humblement, ses « Frères Mineurs » s'efforceront de reproduire sous la dépendance absolue du Pontife Romain auquel François, comme chef, promet, par un vœu spécial qui liera tous ses successeurs au gouvernement de l'Ordre, respect et obéissance. Dans cette Règle où François multiplie conseils et exhortations, toute possession de biens terrestres, en commun comme en particulier, est interdite; quant à l'argent, le simple usage même en est formellement proscrit. Solennellement voués à la chasteté, à la pauvreté, à l'obéissance, les frères vivront ensemble leur vie de prière, alimentée par l'Office divin et la sainte oraison, de pénitence et d'humilité, dans une atmosphère de fraternelle charité que François, « la plus délicieuse personne que le monde ait connue depuis Jésus », veut surnaturellement plus tendre que l'amour maternel. A l'autorité spirituellement pré-

voyante, suave, forte et miséricordieuse des supérieurs doit correspondre la plus filiale soumission des inférieurs dans une abdication absolue, par amour pour Dieu, de toute volonté propre. Prêtres, clercs, convers se livreront dans l'union à Dieu et sous la direction de leur Gardien, ceux-ci aux travaux manuels, ceux-là aux labeurs intellectuels, spirituels, apostoliques. Les uns et les autres, si l'esprit de Dieu les y attire véritablement, pourront aller chez les infidèles. Les couvents sont groupés en provinces relevant elles-mêmes du Ministre Général qui régit l'Ordre entier. Règle admirable, en ses douze petits chapitres, de sagesse, de prudence et de simplicité. Saint Vincent Ferrier, de l'Ordre de saint Dominique, émerveillé à sa lecture dira d'elle: « Quiconque l'observe fidèlement est un saint; s'il lui est fidèle jusqu'à la mort il peut être canonisé. »

François mourait à Assise, le 3 octobre 1226. Mystique crucifié de l'Alverne, depuis deux ans il portait dans sa chair virginale les stigmates sanglants de la passion de son Jésus. Une des dernières paternelles bénédictions de ses mains transpercées fut pour tous ses fils fidèles à vivre la Règle, présents nombreux, absents par milliers, futurs qu'il savait devoir se succéder jusqu'à la fin des temps. Elle fut prodigieusement fécondante cette bénédiction du Père mourant.

Le ménologe franciscain compte au cours des sept siècles de l'existence de l'Ordre environ sept mille confesseurs ou martyrs jouissant du titre de bienheureux dans l'Ordre. L'Église en a placé cent quarante-trois [1] comme saints ou bienheureux sur ses autels: saint Antoine de Padoue, saint Louis d'Anjou, saint Pierre d'Alcantara, saint Jean-Joseph de la Croix, les saints frères convers Didace d'Alcala, Pascal Baylon, etc., etc.

---

1. A ce nombre doivent s'ajouter seize autres saints ou bienheureux appartenant: deux aux Mineurs Conventuels et quatorze aux Mineurs Capucins, dont les deux branches se formèrent légitimement et officiellement dans l'Ordre séraphique au début du XVIe siècle, les premiers en 1517, les seconds en 1528.

L'Ordre donna aussi à l'Église des docteurs, des savants: Alexandre de Hales, saint Bonaventure, Duns Scott, Roger Bacon, Nicolas de Lyre, Ximénès, le célèbre homme d'État, Rciffenstuel, Sporer, Elbel, Ferraris, etc., etc.

Dans l'innombrable phalange des missionnaires franciscains nous trouvons saint Bernardin de Sienne, saint Jean de Capistran, saint Jacques de la Marche, saint Pierre Regalat, saint Léonard de Port Maurice, le bienheureux Bernardin de Feltre, le bienheureux Théophile de Certe, etc., etc.

Cinquante missions situées dans les cinq parties du monde, et particulièrement la « Terre-Sainte », — où environ trois mille franciscains au cours des sept derniers siècles ont donné leur sang pour la foi du Christ et la garde des Lieux saints, — sont confiées au zèle apostolique des Frères Mineurs; sept cent dix-neuf prêtres et frères convers s'y dépensent dans le traditionnel dévouement séraphique.

Dans le passé, environ trois cents nonces ou légats, deux mille évêques, cinq cents archevêques patriarches, soixante cardinaux, cinq papes ont été choisis dans l'Ordre des Frères Mineurs.

De nos jours l'Ordre compte soixante archevêques, trente et un évêques, quatorze vicaires apostoliques et trois préfets apostoliques.

Les Franciscains sont actuellement seize mille deux cent quarante-huit sous la juridiction immédiate du cent-dixième successeur direct de saint François, le R. P. Bernardin Klumper, « Ministre Général de tout l'Ordre des Frères Mineurs ».

***

Au Canada les Frères Mineurs (Récollets) [1] furent les premiers ouvriers évangéliques de l'Église canadienne. Dès 1615, à la demande de Champlain, des Franciscains français

1. Le nom de « Récollet » était porté alors par les Franciscains de l'une des familles de la branche des Frères Mineurs.

munis de pouvoirs concédés par le Pape Paul V, arrivaient, le 24 mai, à Tadousac. Bientôt, rendus à Québec, l'un d'eux, le Père Dolbeau, célébrait la première messe le 25 juin; ils construisirent près de l'« Habitation » un pauvre abri comme résidence et érigèrent une chapelle — la première au pays — qu'ils dédièrent à l'Immaculée Conception. Après avoir assuré une certaine organisation religieuse aux Français, missionnaires, ils divisèrent en trois missions l'immense champ ouvert à leur apostolat: Québec, les tribus Montagnaises et les pays inconnus de l'Ouest. Vers 1621 ils construisirent à Québec leur premier monastère franciscain avec église conventuelle et y joignirent le séminaire St-Charles. Pendant l'espace de quatorze ans ils évangélisèrent les Hurons, les Neutres, ouvrirent des missions en Acadie et parcoururent avec fruit plusieurs tribus sauvages des deux rives de la Baie Française. Lors de la reddition de Québec aux Anglais en 1629, les Récollets durent à regret quitter, pour retourner en France, le pays « où leur ministère n'avait pas été éclatant mais plein de mérite... caractère qui convenait aux humbles fils de saint François »[1]

La population canadienne leur garda un fidèle souvenir et désirait que des temps meilleurs les lui ramenassent. Mgr de Laval leur en donna un témoignage public lorsqu'en 1670 le saint évêque les accueillait de nouveau à Québec. Après une interruption de quarante ans ils reprenaient avec zèle leurs travaux apostoliques. A Québec, aux Trois-Rivières, à Ville Marie ils fondèrent des monastères où, au sein de leur vie conventuelle de pauvreté, de prières du jour et de la nuit, de pénitence, de piété fervente, fleurit la sainteté. De là, comme d'autant de centres, ils partirent pour la desserte de nombreuses paroisses où ils développèrent, avec la religion, l'instruction; de là ils se dirigèrent vers les missions, chez les sauvages de la rivière St-Jean, chez les Micmacs, les Illinois, les Ouatais, etc.

1. M. l'abbé Casgrain: *Les anciens Récollets.*

Aumôniers militaires des troupes de terre et de mer, aux forts en temps de paix, ils sont de presque toutes les expéditions depuis 1693. L'estime et l'affection qu'ils provoquent sont telles qu'un historien de cette période les appellera plus tard « les favoris du peuple canadien ». [1]

Après la conquête anglaise de 1769 d'injustes lois interdisent le recrutement des Ordres religieux; les Récollets, lentement, disparurent.

Pour la troisième fois en 1890 les Franciscains s'établirent au Canada. Humbles auxiliaires du clergé séculier, qui les accueillit fraternellement, ils s'efforcent de seconder le zèle des pasteurs de l'Église canadienne, par la prédication apostolique sous toutes ses formes et les différentes fonctions du saint ministère. Dans leur monastère, ils jouissent dans le silence, la prière, l'étude, la pratique des vertus monastiques, des avantages de la vie conventuelle séraphique. A l'extérieur, leur apostolat qui s'exerce dans les différentes langues en usage au pays, comprend surtout: retraites, missions, ministère paroissial, œuvre de la Tempérance, recrutement et développement du Tiers-Ordre. Leur action apostolique trouve son complément dans de nombreuses œuvres de presse: revues françaises et anglaises, livres, brochures, tracts, etc.

Nos missions franciscaines de Chine, du Japon, de Terre-Sainte ont déjà reçu du Canada un bon nombre de missionnaires.

En 1920 les couvents et résidences de Montréal, Québec, Trois-Rivières, Edmonton, Montréal-Est, Ottawa et Sherbrooke furent érigés en Commissariat Provincial canadien relevant directement du Ministre Général. La jeune province franciscaine placée sous le patronage de saint Joseph compte environ cent quatre-vingt-cinq Frères Mineurs, prêtres ou frères convers.

Dans les couvents d'étude une cinquantaine de clercs

1. Mgr A. Gosselin

profès canadiens se préparent à recevoir les saints Ordres et à leur futur apostolat franciscain.

Un « collège séraphique » ouvert aux jeunes aspirants à la vie franciscaine est annexé au couvent des Trois-Rivières. Une centaine d'élèves y font habituellement leurs humanités sous la direction des Pères. [1]



Daigne l'Esprit de Dieu attirer à François d'Assise, en Canada, de nombreuses âmes éprises de sa vie évangélique et accroître ainsi « cette grande famille tendre et austère des Frères Mineurs qui s'en va pieds-nus à travers le monde et à travers les temps, faire aimer et bénir Jésus-Christ ». [2]

Fr. Marie-Raymond DE LILLE, O. F. M.

Congrès du Tiers-Ordre

Le congrès organisé par les tertiaires de Montréal, à l'occasion du septième centenaire du Tiers-Ordre de saint François aura lieu dans cette ville du 30 juin au 3 juillet.

Semaine sociale de Québec

C'est du 29 août au 3 septembre que se tiendra à Québec la deuxième Semaine sociale du Canada. On peut s'inscrire dès maintenant au secrétariat des Semaines sociales, 90, rue St-Jacques, Montréal, ou au secrétariat de l'A. S. C., 100, rue Ste-Anne, Québec. La carte d'auditeur coûte $1.00.

---

1. Pour une étude plus approfondie de la vie franciscaine on peut lire les ouvrages suivants:

Les Franciscains. — Esquisse historique. Imprimerie Franciscaine Missionnaire, Québec 1917.

Les Frères Mineurs. Leur histoire, leur vie. *Revue du Tiers-Ordre*, Montréal 1915.

Vingt-cinq années de vie franciscaine au Canada. Revue du Tiers-Ordre, Montréal 1915.

Troisième centenaire de la foi au Canada. R. P. Odoric-Marie JOUVE. Québec, 1917.

2. Mgr de Ségur.

Le Tiers-Ordre de saint François

SAINT François d'Assise fonda en 1209 son grand Ordre des *Frères Mineurs* (Franciscains), basé sur l'esprit de pauvreté, pour l'évangélisation du peuple. Trois ans plus tard, il établit son second Ordre, celui des *Pauvres Dames*, ou *Clarisses*, leur donnant avec les livrées de la pauvreté une règle de perfection pour les vierges chrétiennes. Un autre projet ne tarda pas à hanter l'âme ardente de l'apôtre: celui de tracer aux chrétiens, forcés de demeurer dans le monde, une voie sûre pour arriver au ciel. De là surgit, en 1221, sa troisième fondation, son troisième Ordre, communément appelé *Tiers-Ordre*.

LE TIERS-ORDRE ET L'ÂME

La règle du Tiers-Ordre ne défend et n'ordonne sans doute que ce que défendent ou ordonnent les commandements de Dieu et de l'Église; mais elle en demande l'observation aussi parfaite que possible. Les prescriptions spéciales à l'Ordre n'obligent pas sous peine de péché, mais elles forment un code spirituel que le tertiaire prend l'engagement d'honneur de respecter.

Relevons, par exemple, les suivantes: dire, chaque jour, douze *Pater*, *Ave*, *Gloria*, ou le petit Office de la sainte Vierge; assister à la messe, si on le peut facilement; invoquer Dieu avant et après le repas; faire l'examen de conscience le soir; porter le scapulaire et la corde, insignes de la pénitence; se confesser et communier chaque mois, et pour les membres d'une Fraternité assister à la réunion mensuelle. En tout temps: éviter les paroles déshonnêtes,

les danses et les spectacles dangereux, le luxe et l'élégance mondaine dans les habits; observer la frugalité et la tempérance; ne point lire de mauvais livres ou de mauvais journaux; entretenir la paix et la charité avec tous; s'occuper des bonnes œuvres; donner en tout et partout le bon exemple.

Le champ est vaste et requiert de généreux efforts. Mais aussi promet-il la plus riche moisson: moisson de gloire pour Dieu dans ses saints, moisson d'âmes sauvées éternellement, moisson pour le tertiaire, d'indulgences presque sans nombre, de participation dans une large mesure aux prières et aux mérites de l'immense famille franciscaine dont il fait partie, de protection spéciale des saints des trois Ordres de saint François.

Et il y en a de ces protecteurs célestes! Le *premier* Ordre compte plus de cent quarante saints ou bienheureux dont on célèbre la fête, près de sept mille martyrs ou confesseurs ayant le titre de bienheureux dans l'Ordre. Le *deuxième* a vingt-deux saintes ou bienheureuses honorées d'un culte public. Le *troisième* Ordre lui-même peut se glorifier de quatre-vingt-dix saints ou bienheureux au calendrier, tels: saint Louis, roi de France, sainte Élisabeth de Hongrie, saint Ferdinand de Castille, saint Yves, saint Roch, sainte Jeanne d'Arc, etc.; de quarante-cinq martyrs; d'environ deux cents confesseurs, vierges ou veuves en possession du titre de bienheureux; d'un grand nombre de papes; de fondateurs d'ordres et de congrégations religieuses, un saint Ignace de Loyola, un saint Philippe de Néri, un saint François de Sales, un saint Vincent de Paul; de plus de cent trente rois ou reines; de grands écrivains et de personnages illustres, tels que Dante, Lope de Vega, le Tasse, Raphaël, Michel-Ange, Murillo, Palestrina, Galilée, Galvani, Volta, Christophe Colomb, Thomas More, Garcia Moreno, etc.

Il est aisé dès lors de comprendre ce que disait Léon XIII, tertiaire lui-même, dans son encyclique, *Misericors*,

du 30 mai 1883, où il modifiait la règle primitive pour mieux l'adapter aux besoins de la société actuelle: « Nous concevons de bien douces espérances en voyant que plus les sectes s'acharnent contre le Christ, s'efforcent d'arracher des cœurs les maximes de son Évangile divin, et plus aussi l'œuvre des tertiaires se fortifie, puisque les tertiaires veulent faire revivre en eux l'esprit éminemment évangélique de l'humble Pauvre d'Assise, soit par la mortification, soit par la prière, soit par l'amour de Dieu et du prochain, qui est la perfection. »

LE TIERS-ORDRE ET LES JEUNES

Le Tiers-Ordre sollicite les jeunes dès l'âge de quatorze ans. La sainte Écriture et la raison affirment à l'envi l'importance des premiers pas du jeune homme dans sa marche vers Dieu.

Voici, par exemple, deux sentences inspirées, qui se complètent l'une l'autre. Le livre des *Proverbes* nous dit: « Le jeune homme, une fois engagé dans sa voie, même lorsqu'il sera vieux, ne la quittera plus. » Et l'auteur des *Lamentations* ajoute: « Il est bon à l'homme de porter le joug dès sa jeunesse. »

Aussi l'auguste Tertiaire qui est assis aujourd'hui dans la chaire de saint Pierre, Benoît XV, donnait récemment saint François d'Assise pour patron à la jeunesse italienne et l'invitait en même temps à grossir les rangs du Tiers-Ordre franciscain.

LE TIERS-ORDRE ET LA PAROISSE

Le saint Curé d'Ars, proclamé patron du clergé paroissial, disait: « On ne saurait trop propager le Tiers-Ordre dans les paroisses; c'est un des plus puissants moyens de ranimer la charité dans les cœurs... La réapparition du Tiers-Ordre et sa propagation dans nos villes et nos campagnes, voilà le moyen choisi par la Providence pour notre résurrection morale et religieuse. »

« Qu'on en soit bien convaincu, dit Mgr de Ségur, car l'expérience le montre tous les jours, lorsqu'il est établi sur ses véritables bases, le Tiers-Ordre de saint François alimente la piété dans les paroisses, seconde puissamment le zèle des curés, féconde toutes les œuvres de foi et de charité, et contribue à la conversion d'un grand nombre d'âmes, sans autre moyen que la leçon persuasive, irrésistible, d'une vie mortifiée, pure et édifiante. »

Avant que d'être pape, Léon XIII, alors cardinal et archevêque de Pérouse, faisait déjà du Tiers-Ordre l'objet d'une sollicitude toute particulière: « Nous recommandons à tous les curés, écrivait-il dans une lettre pastorale, et avec toute l'ardeur dont nous sommes capables, de donner tous leurs soins à la diffusion du Tiers-Ordre. »

Une fois élevé au souverain pontificat, ce grand pape se plut à exciter le zèle du clergé pour l'expansion du Tiers-Ordre: « Que ceux qui ont charge d'âmes, disait-il, enseignent avec soin ce qu'il est, combien il est facilement accessible à chacun, quels grands privilèges lui sont attachés pour le salut des âmes, et combien il promet d'avantages aux particuliers et aux nations... Travailler à répandre le Tiers-Ordre, c'est accomplir l'œuvre même de Dieu, l'œuvre même de Jésus-Christ. »

Il disait encore aux prêtres, dans une audience:

« Parlez, parlez avec un zèle ardent aux fidèles, et ne négligez aucune occasion de leur dire et redire de s'éloigner des voies du siècle et de s'approcher de plus en plus de Dieu par la pratique de la vie franciscaine; ils y trouveront la pureté de la foi, l'honnêteté des mœurs, l'honneur de la famille, la paix et le salut... Par le Tiers-Ordre, saint François a renouvelé et sauvé son siècle; il faut aussi que le nôtre, qui a tant de ressemblance avec le XIIIe, soit sauvé par le même moyen. »

Nous sommes heureux de joindre à ces magnifiques témoignages, celui de Mgr l'Archevêque de Montréal. « L'expérience, affirmait-il, l'a démontré depuis longtemps:

le Tiers-Ordre est une source de bénédictions dans la paroisse, une école de bons exemples, un entraînement vers le bien. Il fournit au pasteur un groupe d'élite, zélé, soumis, humble et discret, toujours prêt à lui donner main forte dans toutes les œuvres. »

LE TIERS-ORDRE ET LA SOCIÉTÉ

La société sera ce que vaudra l'individu, comme la famille vaut ce que valent les membres qui la composent.

On juge de l'arbre par ses fruits. Quels ont été les fruits du Tiers-Ordre dans la vaste société chrétienne ? Il n'est sans doute, pour le savoir, que d'interroger les plus hautes autorités dans l'Église. Or, deux conciles généraux et plus de quarante papes ont constaté les merveilleux fruits de salut répandus par le Tiers-Ordre dans la société. Léon XIII n'y a pas consacré moins de quatre encycliques, sans parler de maintes lettres et allocutions.

Il disait: « Ma réforme sociale, à moi, c'est le Tiers-Ordre... Faites des tertiaires par milliers, par millions; c'est d'eux que viendra la réforme sociale. »

Et encore: « Le Tiers-Ordre, c'est l'armée qui triomphera de la franc-maçonnerie. »

Pie X ajoutait: « C'est par le Tiers-Ordre que se fera cette restauration dans le Christ qui me tient tant à cœur. »

Enfin S. S. Benoît XV, annonçant les fêtes du septième centenaire de la fondation du Tiers-Ordre franciscain, énonce ce grand espoir: « Or, c'est notre conviction, l'esprit du Tiers-Ordre, tout imprégné de la sagesse de l'Évangile, serait un puissant élément d'assainissement des mœurs privées et publiques, s'il se répandait de nouveau comme au temps où, par sa parole et ses exemples, François prêchait partout le royaume de Dieu. »

Que les papes soient écoutés, lisions-nous récemment, et le Tiers-Ordre fera pour l'avenir ce qu'il a fait pour le passé: des chrétiens parfaits, l'Église grande et forte, la société pacifique et prospère. Le Tiers-Ordre est la réponse de la Providence et de la Papauté à la question sociale.

LE TIERS-ORDRE ET LE CANADA

Le R. P. Odoric M: Jouve, O. F. M., expose brièvement dans la *Catholic Encyclopedia*, vol. XIV, l'origine et les progrès du Tiers-Ordre en terre canadienne.

Établi en 1671 par les Récollets, à Québec d'abord, puis aux Trois-Rivières et à Montréal, il s'éteignit peu à peu après la cession du Canada à l'Angleterre, privé qu'il était de ses directeurs, les Pères Récollets. Mgr Bourget le rétablit à Montréal, en 1840, organisa une Fraternité pour les femmes en 1863, une autre pour les hommes en 1866. — Vers le même temps, le Tiers-Ordre reprenait vie à Québec.

A Montréal, il fut successivement dirigé par les Sulpiciens, le chanoine Dufresne, les Jésuites, les Sulpiciens une seconde fois. En 1890, l'établissement des Franciscains à Montréal inaugura une ère nouvelle. Sous leur direction, le Tiers-Ordre a marché de progrès en progrès. Il revendique parmi ses œuvres la fondation de l'Adoration nocturne, deux maisons d'œuvres avec ouvroirs, des bibliothèques publiques, l'assistance des vieillards, une maison de protection pour les jeunes filles.

Il s'est rapidement répandu au Canada et aux États-Unis, surtout parmi les Canadiens français. Le Canada compte 200 Fraternités et environ 75,000 membres; les centres franco-canadiens des États-Unis possèdent 20 Fraternités et 5,000 membres. En leur ajoutant un grand nombre de tertiaires isolés, on arrive au chiffre global de 85,000 membres. Une belle phalange, certes, dans la grande armée des tertiaires du monde entier, dont le nombre s'élève à deux millions et demi.

C'est la « milice du Christ », pour les bons combats de la Foi et de la Charité.

G.-A.-Henri Dufresne, M. D.,
Président du Conseil supérieur du Tiers-Ordre

Un Industriel catholique

IL y a quelques années le Souverain Pontife rappelait aux membres du Tiers-Ordre qu'ils étaient groupés sous la règle de saint François pour travailler, non à l'établissement d'œuvres sociales si recommandables fussent-elles, mais à leur propre sanctification. Rien ne les empêchait cependant de s'occuper personnellement de ces œuvres, à titre de citoyens et de catholiques. Ils y étaient même invités.

Cette sage direction, le grand industriel du Val-des-Bois, M. Léon Harmel, l'avait depuis longtemps mise en pratique. Peu d'hommes se sont autant dévoués aux vrais intérêts de la classe ouvrière, au bien-être matériel et moral des travailleurs. Or, écrit l'auteur d'une monographie du Val-des-Bois, « c'est au sein des fraternités du Tiers-Ordre que le Bon Père Léon Harmel prit pleine conscience de sa vocation et de ses reponsabilités ».

L'occasion est donc excellente — à une époque où les industriels vraiment conscients de leurs devoirs professionnels sont aussi rares que nécessaires — de rappeler ce grand exemple, de montrer l'œuvre admirable accomplie par un patron catholique dans son usine, d'indiquer en particulier quelle fut sa méthode et sur quelle doctrine elle s'appuyait. D'autres théories peuvent être bonnes. Celle-ci a l'incontestable avantage d'avoir été pratiquée et d'avoir donné des fruits remarquables.

Cinq générations de patrons se sont succédé, dans la famille Harmel, à la tête des usines qui portent leur nom. Établies d'abord dans les Ardennes, puis, en 1840, dans la vallée de la Suippe, près de Reims, au Val-des-Bois, elles prirent réellement leur forme actuelle de « famille ouvrière » sous le patronat du père de M. Harmel.

Cet homme de bien avait fait sienne la devise que le saint pape Pie X devait ancrer plus tard si profondément dans les mœurs et les organisations catholiques: « Tout restaurer dans le Christ. » Comme patron, M. Harmel se reconnaissait des responsabilités, des devoirs spéciaux. L'œuvre de restauration qu'il désirait accomplir il la voulait exercer non seulement sur l'homme individuel, mais aussi sur l'homme social, sur l'homme ouvrier.

Quelle méthode employer pour atteindre ce but ? Ici — sans vouloir condamner des initiatives d'un autre genre — ce sera « le souci d'aider, de stimuler l'ascension de la classe ouvrière, de provoquer la causalité humaine à entrer en jeu, à s'exercer pour s'accroître et se perfectionner ».

Si M. Harmel, père, inaugura cette méthode, s'il en obtint d'excellents résultats, c'est cependant à son fils, à celui qui modestement s'appelait son « continuateur », que revient l'honneur de l'avoir pleinement pratiquée, de lui avoir fait donner toute sa valeur.

« Le bien de l'ouvrier par l'ouvrier et avec lui, jamais sans lui, à plus forte raison jamais malgré lui »: telles sont les paroles par lesquelles le nouveau chef d'usine voulut résumer sa pensée sociale, ce qui devait être, durant tant d'années, le principe de son action patronale. Toutes les œuvres qu'il créa s'en inspireraient.

Pour réussir, cette méthode exigeait une âme, une âme qui la comprendrait dans ses moindres détails et en dirigerait l'application, étapes par étapes, avec infiniment de prudence et de doigté. M. Harmel fut cette âme. Patron, il sera avant tout un père pour ses employés. Il leur témoignera des marques constantes de bienveillance, de confiance, d'amitié. Il tressera ainsi entre eux et lui, un lien moral, un lien familial presque infrangible.

Une fois cette œuvre primordiale accomplie, il se fera l'éducateur de « ses enfants ». Il tâchera de développer en eux le sentiment de la responsabilité, de « solliciter l'expansion de leurs libres initiatives de les habituer à

s'occuper eux-mêmes de leurs propres intérêts ». Les cercles d'études qu'il fonda dans son usine s'employèrent activement à cette tâche.

Quand cette éducation commença à donner ses fruits, un groupement — l'Association Saint-Joseph — fut établi à la suite d'une mission, pour les recueillir et les mettre en valeur. Exclusivement religieux, il tendait à « défendre les individus, contre les entraînements mauvais », à « constituer un milieu favorable au développement des meilleurs germes ».

Quelques années plus tard, ce milieu favorable créé, on put songer à une association à la fois religieuse et économique: la Corporation chrétienne du Val-des-Bois, que vient compléter dans la suite le Conseil d'usine.

Mixte à son origine, c'est-à-dire composé de patrons et d'ouvriers, ce syndicat — car c'en était vraiment un avant d'en porter le nom — devient, quand l'œuvre d'éducation est jugée assez avancée, exclusivement ouvrier. D'eux-mêmes les patrons se retirent. Ceux qui restent prennent en mains la direction du groupement. Ainsi se réalise, après plusieurs étapes, le programme tracé au début.

Mais cette disparition des patrons ne va-t-elle pas porter atteinte aux relations amicales qu'ils entretenaient avec les ouvriers ? ne va-t-elle pas les priver d'un instrument précieux de communication et d'entente ? Non, car le Conseil d'usine est là. C'est une des créations de M. Harmel, celui peut-être, de tous les rouages de son organisation, qui lui fut le plus cher. Il convient qu'il nous en explique lui-même la composition et le fonctionnement.

« Les membres du Conseil d'usine sont choisis par leurs pairs, parmi les simples ouvriers, surtout les plus habiles professionnels: dans chaque salle, au moins un, plusieurs, si les ouvriers sont nombreux; des délégués de chaque profession (fileurs en cardé et en peigné, rattacheurs, retordeurs, nouveauté, chauffeurs, mécaniciens, ajusteurs,

teinturiers, manœuvres). De cette façon toutes les catégories sont représentées. Aucun contremaître ni surveillant n'assiste aux séances.

« Les relations sont faciles entre camarades; un grief ne peut se produire sans être aussitôt soumis au conseiller qui l'étudie, parfois le liquide amicalement, et au cas contraire, le porte à la prochaine séance. Les conseillers sont convoqués chaque quinzaine par un billet remis le matin. Ils sont divisés en deux groupes qui alternent leurs séances de semaine en semaine, le vendredi, à la sortie du soir. Au fur et à mesure de son arrivée, chacun signe sur le registre des procès-verbaux. Un patron préside. Le procès-verbal est fait séance tenante, pour être ensuite liquidé et soumis à la réunion suivante. L'entretien porte d'abord sur les petits événements de la quinzaine écoulée, et sur les prévisions de la quinzaine à venir. La confiance affectueuse qui règne dans tous les cœurs met tout le monde à l'aise. On expose simplement, familièrement, les petits griefs, quand il y en a; on arrête ainsi les ferments de mécontentement qui pourraient s'envenimer et s'aggraver si on n'y prenait pas garde. Les ouvriers savent qu'ils ont des représentants, au besoin des avocats de leur cause.

« On y traite aussi de tout ce qui ressort des attributions du Conseil: accidents, hygiène, apprentissage, travail, primes, salaires, discipline. Le patron parle de l'usine, de la fabrication; il propose les mesures qui lui semblent utiles et les soumet à l'avis préalable du conseil. Il préfère renoncer à un projet plutôt que d'en poursuivre l'exécution quand il n'a pas pu se mettre d'accord avec les conseillers. Ceux-ci deviennent ainsi les coopérateurs du patron et contribuent à la prospérité de la maison. Pour être officieuse, leur participation à la direction n'en est pas moins réelle, et nous pouvons ajouter, salutaire. »

Sur cette organisation que nous avons brièvement esquissée, véritable armature de l'usine, se greffent quantité d'autres œuvres: sportives, économiques, sociales, morales,

religieuses qui font du Val-des-Bois une grande famille. Quand vous y pénétrez et à mesure que les différentes institutions défilent sous vos yeux, vous avez l'impression d'être dans un monde à part, dans un petit royaume où tous les sujets seraient des frères, gouvernés par le meilleur des pères, royaume du travail, mais d'un travail grandi, ennobli, surélevé, car patrons et ouvriers comprennent leurs devoirs respectifs et les appuient, ainsi que leurs droits, sur le fondement solide de la religion.

Voici des maisons ouvrières où chaque famille peut trouver à bon compte un logement spacieux; voici des écoles pour les enfants, un cours d'enseignement ménager pour les jeunes filles, une bibliothèque pour tous; voici des salles d'œuvres réservées aux associations artistiques et sportives (fanfare, gymnastique, chorale de jeunes gens, société dramatique, société de tir, préparation militaire), aux associations économiques et sociales (caisse de famille, société de secours mutuels, caisse de prêts gratuits, caisse de retraite, société coopérative de consommation), aux associations morales et religieuses (société de jeunesse, association des mères de famille, cercle d'hommes, conseil de diffusion de presse et de bonnes lectures, conférences de St-Vincent de Paul, Tiers-Ordre); voici une pharmacie et une boulangerie coopératives; voici enfin, dominant tous ces bâtiments et leurs œuvres, la spacieuse chapelle desservie par un aumônier, centre véritable de cette vie paisible et active, foyer de cette grande famille où chaque matin dans la messe et la communion, chaque dimanche dans d'impressionnantes cérémonies liturgiques, chaque jour de grandes fêtes dans des minifestations plus éclatantes, l'usine tout entière semble retremper son âme, affermir sa vitalité chrétienne.

M. Harmel est mort. Son œuvre devait, suivant toutes les prévisions, se survivre en son fils comme celle de son père s'était survécue en lui. Elle paraissait construite pour des siècles. La guerre l'a annihilée. Il nous reste

au moins le grand exemple donné par cet industriel catholique, l'enseignement que comporte son œuvre couronnée d'un si éclatant succès.

« Tout restaurer dans le Christ, écrit l'auteur que nous avons déjà cité au début de ces pages, l'homme individuel, l'homme social, l'homme-ouvrier, la société, l'usine. Telle fut la grande pensée de cet apostolat patronal conquérant. Pensée chrétienne intégralement, inspirée par le plus pur esprit franciscain. »

Henri BEAUVAIS

Chronique des Retraites fermées

A LA VILLA SAINT-MARTIN

Quelle meilleure manière de se préparer aux fêtes qui marqueront bientôt à Montréal le septième centenaire du Tiers-Ordre que de se retirer dans la solitude et d'y vaquer aux exercices spirituels ? C'est ce qu'ont compris plusieurs membres des fraternités franciscaines montréalaises. Au nombre de trente-quatre ils firent leur retraite fermée du 14 au 18 mai. Inutile d'ajouter que la piété et le recueillement n'ont pas manqué.

Ce fut ensuite un groupe paroissial: Saint-Pierre de Montréal auquel s'étaient joints quelques paroissiens de Sainte-Catherine. Le R. P. Guérin, O. M. I., aumônier du cercle qui avait organisé la retraite, voulut bien venir à la conférence d'œuvres du dernier jour et exhorter ses membres à être de vrais apôtres dans leur paroisse. Puis Lachine, fidèle à de vieilles traditions, nous arriva pour faire le pont entre mai et juin. Un cahier soigneusement tenu enregistre annuellement, — depuis la première retraite en 1913 à Boucherville, — avec les noms des retraitants les résolutions collectives prises à la conférence. De nouvelles se sont ajoutées cette année aux anciennes dont

bénéficieront les familles de Lachine et la paroisse elle-même.

Et sans nous laisser plus qu'une journée pour remettre un peu d'ordre dans la maison, les chorales de Montréal nous envoyèrent leurs membres. Bien que la date fut spécialement choisie, il fallut constater une fois de plus qu'il n'est pas facile de sortir les chantres de leurs églises. Mais ce n'est que la deuxième expérience, et le nombre d'ailleurs était plus élevé que l'an dernier, et enfin les organisateurs sont dévoués et constants. Allons! ce sera un succès l'an prochain! Et si nos amis des chorales en veulent un gage, qu'ils regardent ce que viennent de faire les notaires. Vingt-trois seulement avaient répondu à l'appel en 1920. Et pourtant ce n'était ni leur première, ni leur deuxième retraite. Un peu honteux de ce résultat, ils résolurent de se remuer pour de bon cette année et de frapper un grand coup. Ce qui fut dit fut fait. Et le 9 juin, nous avions le plaisir de recevoir quarante notaires, chose inouïe dans les annales de la profession! Encouragés par ce succès, on voudrait maintenant deux retraites par année. Comme quoi, un ou deux échecs loin d'abattre les courages peuvent les stimuler.

Le jour même où les notaires partaient, le lundi 13 juin, s'ouvrait à 2 h. de l'après-midi une retraite spéciale pour les élèves finissants des académies de Maisonneuve et de Lachine sous la direction des Frères des Écoles chrétiennes. Elle devait se terminer le jeudi midi pour faire place au Cercle Lasalle de l'A. C. J. C. qui nous arrivait le soir même. Cette retraite n'était pas au programme. Il a fallu céder à d'amicales mais vives instances. Chaque académie aurait même voulu avoir quarante chambres pour elle seule, pour ses finissants et quelques anciens. Elles durent se contenter de vingt, l'une et l'autre. Et ceci avive notre désir d'une deuxième maison de retraites, pour l'été du moins, où nous recevrions surtout les jeunes. La Providence

semble nous acheminer vers cet heureux dénouement. Prions le ciel qu'il se réalise bientôt!

A OTTAWA

La capitale du Canada devrait avoir comme Montréal et Québec sa maison permanente de retraites fermées. Les résultats obtenus durant l'été, depuis quelques années, au scolasticat des RR. PP. Oblats prouvent que le terrain est propice: l'œuvre y croîtra et donnera d'excellents fruits. Aussi un groupe de catholiques a-t-il entrepris de faire aboutir cet excellent projet. Un comité a été constitué, de hautes approbations obtenues, une souscription lancée. Nous formons les meilleurs vœux pour le succès de ce mouvement. Voici d'ailleurs la belle lettre que l'archevêque d'Ottawa, Mgr Gauthier, a adressée au secrétaire du comité, M. Alexandre Grenon:

« Je bénis volontiers l'*Œuvre des Retraites fermées* que je recommande au zèle et à la charité de mes prêtres et de mes diocésains. J'approuve aussi qu'on cherche les moyens de fonder une maison propre aux retraites, qui sera, comme on a dit, une forteresse du catholicisme dans notre diocèse. Ce sera l'une des consolations de mon épiscopat que d'avoir mis la main au succès d'un tel établissement, dont l'expérience prouve les fruits extraordinaires en mains pays, et au Canada en particulier, et qu'on considère justement de nos jours comme l'œuvre des œuvres. Enfin, j'autorise le Comité qui a été nommé pour venir en aide à la *Ligue des Retraites fermées*, qui a déjà mon approbation, à chercher des ressources aux fins de la fondation projetée. » De son côté, Son Excellence le Délégué apostolique, mis au courant du projet, en exprime sa joie en ces termes: « Je vois avec satisfaction la réalisation prochaine des espérances des Souverains Pontifes, car à l'instar de vos coreligionnaires de Montréal et de Québec, vous avez compris que c'est le propre de la retraite fermée de faire de grands chrétiens et partant des apôtres dont l'Église et la société ont tant besoin. »

Le Comité, sans exclure évidemment les dons plus considérables, demande à tous les amis des retraites fermées la somme d'au moins cinq piastres. Qui refuserait de répondre à cet appel ? [1]

A QUÉBEC

Québec aura bientôt, comme nous l'avons déjà annoncé, sa nouvelle forteresse du catholicisme. Celle-ci sera même probablement ouverte lorsque paraîtront ces lignes. En attendant, l'ancienne Villa Manrèse continue de recevoir ceux qui se présentent. Il y eut quatre retraites en avril avec un total de soixante-dix-huit retraitants et quatre aussi en mai avec un total de cinquante-six retraitants. Le Comité du Sacré-Cœur de la paroisse de Saint-Sauveur, sous la direction du dévoué P. Lelièvre, O. M. I., y a envoyé depuis un an plusieurs centaines d'ouvriers.

NOTRE PÈLERINAGE ANNUEL

Les retraitants ont profité de l'année jubilaire de la proclamation du patronage de saint Joseph pour faire leur pèlerinage annuel à l'Oratoire du Mont-Royal. La pluie torrentielle de la nuit en arrêta un certain nombre. Près de deux cents cependant gravirent ensemble les pentes de la montagne au chant de *Nous voulons Dieu*, puis entendirent la messe, célébrée par le directeur de la Villa Saint-Martin, et y communièrent. Le R. P. Montplaisir, C. S. C., un des Pères gardiens de l'Oratoire, fit un éloquent sermon sur l'union à Notre-Seigneur, puis eut lieu la bénédiction du très saint Sacrement pendant laquelle M. Arthur Laramée lut la consécration des retraitants à saint Joseph.

Durant les mois de juillet et d'août, nos réunions mensuelles sont suspendues. Elles reprendront en septembre, le 11, deuxième dimanche du mois.

J.-P. A.

---

1. Les souscriptions doivent être adressées au secrétaire, M. Alexandre Grenon, 103, rue Georges, Ottawa.

Glanes apologétiques et sociales

Fête du Sacré Cœur

La fête du Sacré Cœur a été dans la province de Québec un vrai triomphe pour Notre-Seigneur. Un grand nombre de villages et de villes ont proclamé publiquement son règne social. A Montréal c'est la paroisse St-Irénée qui avait pris l'initiative d'une grande démonstration. Des foules qu'on a évaluées jusqu'à soixante-quinze mille personnes accoururent de toutes les parties de la ville pour assister à la cérémonie qui se déroula à travers les rues de la paroisse puis devant l'église où avait été élevé un superbe reposoir. Son Excellence le Délégué apostolique, le député de la circonscription, le maire de Montréal accompagné de commissaires et d'échevins, participèrent à cette démonstration. Même triomphe à Québec dans la paroisse de Saint-Sauveur où le maire de la ville, le premier ministre de la province et d'autres personnalités importantes suivirent la procession. L'acte de consécration, lu à cette occasion par le président du comité du Sacré Cœur, le chevalier Émond, se terminait par ce souhait auquel tous nos lecteurs s'associeront: « Puissions-nous mériter de voir un jour notre pays tout entier se consacrer à votre Cœur infiniment miséricordieux. *Adveniat regnum tuum;* que votre règne arrive. Ainsi soit-il. »

Écrivains catholiques

Une semaine d'études, organisée par des écrivains catholiques français, vient d'avoir lieu à Paris du 16 au 21 mai. Parmi ceux qui prirent aux travaux une part active, signalons les RR. PP. Sertillanges et Barges, O. P.; de Grandmaison, de la Brière, Bessière et Jury, S. J., dom David, les abbés Beaupin, Calvet et Labourt, MM. René Bazin, Georges Goyau, René Johannet, Jean Guiraud, Henri Massis, Gaëtan Bernoville, etc. La *Croix* de Paris résume ainsi le rapport qui fut présenté à la séance d'ou-

verture par le R. P. de Grandmaison, S. J. sur la Vie intérieure: « Plus que tout autre chrétien, l'écrivain catholique, engagé en beaucoup de sociétés qui ne sont pas toutes édifiantes, emporté par l'inspiration, chargé de graves responsabilités a besoin de vie intérieure. Pour la développer en lui rien de mieux que de se pénétrer des sentiments mêmes de Jésus envers son Père, Dieu; et vis-à-vis de ses frères, les hommes: humilité infinie et confiance absolue, d'une part; immense charité, sympathie agissante pour ce qui est pur ou en voie de purification, d'autre part. « L'oraison fécondée par la lecture quotidienne », voilà les moyens pratiques pour l'écrivain catholique de s'imprégner profondément des sentiments du Christ. Mais pour autant, il ne saurait oublier le caractère social de sa mission. Afin de parfaire sa vie intérieure, il s'agrégera donc, soit à une famille religieuse, soit à l'une des confréries, union de prières, association spirituelle comme sont, par exemple, les Congrégations mariales, l'Apostolat de la Prière, la Ligue spirituelle des groupements professionnels de catholiques. Dans la douce effusion de sa prière individuelle, dans l'élan de la prière commune, il ne cessera d'offrir à Dieu ses désirs et ses espoirs, de lui consacrer ses travaux, afin qu'il lui permette de collaborer à « la naissance d'un monde nouveau, spirituel et chrétien, à l'avènement duquel tout écrivain catholique aspire de toute son âme et doit travailler de toutes ses forces ».

Honneurs pontificaux

Le Saint-Siège vient de nommer Commandeurs de l'Ordre de St-Grégoire le Grand deux médecins distingués de la ville des Trois-Rivières, les docteurs Louis-Philippe Normand et Charles de Blois. Il reconnaît ainsi les services que ces catholiques ont rendus à l'Église par la dignité de leur vie, la fermeté de leurs convictions religieuses et leur dévouement aux bonnes œuvres. Tous les deux sont des habitués de la Villa Saint-Martin. Qu'ils nous permettent de leur présenter ici nos meilleures félicitations.

Notes bibliographiques

ALEXIS (R. P., O. M. Cap.). — *Le Chrétien en retraite.* Paris, Téqui,[1] 5 fr.

Cet ouvrage de notre distingué collaborateur n'a pas besoin de recommandation. La réputation du P. Alexis est bien établie au Canada. Que de missions fructueuses il a données à travers notre pays! C'est la moelle de ses instructions nourries d'une forte doctrine et appuyées sur une vraie connaissance de l'âme humaine que nous livre dans ce volume le zélé missionnaire. Tous en tireront profit, les laïques, les prêtres et les religieux.

MARIE RAYMOND (R. P., O. F. M.). — *Essai d'aide à la cure du scrupule.* Montréal, Monastère des Franciscains.

Cet opuscule, dû à la plume d'un autre de nos collaborateurs, contient des conseils pratiques bien propres à aider les âmes inquiètes à retrouver la paix. L'auteur s'est inspiré, comme il le dit lui-même dans son avertissement, d'ouvrages plus considérables et fort reputés, entre autres le *Gouvernement de soi-même,* du P. Eymieu, S. J., et le *Guide des nerveux et des scrupuleux,* du P. Raymond, O.P.

SERTILLANGES (R. P., O. P.). — *La Vie intellectuelle,* son esprit, ses conditions, ses méthodes. Paris, Éditions de la *Revue des Jeunes,* 3, rue de Luynes. 8 fr.

Livre substantiel, profond, élevant; véritable guide pour les travailleurs de l'esprit qui y retrouveront les *Sources* du P. Gratry, mais considérablement enrichies et exprimées dans cette langue riche et prenante que manie l'éloquent dominicain.

BAUSSAN (Charles). — *Joseph de Maistre et l'idée de l'ordre.* Paris, Beauchesne. 4 fr.

A l'occasion du centenaire de la mort de Joseph de Maistre, M. Baussan publie une série de conférences qu'il

1. Les ouvrages de la librairie Téqui sont en vente à Montréal, chez Granger Frères et à la librairie Notre-Dame.

avait données durant la guerre à un groupe d'élite de jeunes filles françaises. Elles mettent en relief cette philosophie de l'ordre et de l'autorité qui est tout Joseph de Maistre et qui fait de lui un conseiller si utile à notre époque d'anarchie intellectuelle, politique et morale.

BARBIER (abbé Emmanuel). — *Histoire populaire de l'Église.* I. l'Antiquité chrétienne. Paris, Lethielleux. In-12 de 620 pages. 12 fr.; franco, 13,05.

Cette histoire populaire de l'Église fait suite à trois autres ouvrages: *Cours populaire de catéchisme, Cours populaire d'Histoire sainte, Vie populaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* Un même dessein a inspiré l'auteur: rendre la connaissance des vérités et de l'histoire de la religion accessible à la masse. C'est une œuvre de vulgarisation par conséquent, écrite dans un stye simple, et de nature non seulement à instruire mais encore à fortifier.

FLEURY (R. P., S. J.). — *Chants populaires de la messe et des vêpres.* Tours, Mame et Fils. In-16. Franco, 4 fr., toile.

Cette édition en notation musicale moderne avec signes rythmiques, contient des chants populaires simples et faciles, grégoriens ou autres, que tous les fidèles peuvent et doivent chanter: messes, hymnes, séquences, vêpres, chants de la Semaine sainte, motets et antiennes pour les saluts. Recueil assez complet et judicieusement composé.

GRIMAUD (abbé Charles). — *Futurs époux.* Paris, Téqui. 5 fr.

Le sous-titre de ce livre: *Aux grands jeunes gens* indique entre quelles mains il doit surtout être mis. Mais il sera utile aussi aux parents pour l'éducation de leurs enfants. C'est une préparation au mariage faite avec prudence, tact et esprit surnaturel.

Vers Québec

—

Nous voulions, aux premières pages de cette livraison, prier avec instances nos lecteurs d'assister à la prochaine Semaine sociale de Québec. La paternelle bienveillance de Son Éminence le cardinal Bégin a rendu notre tâche facile. La lettre suivante qu'Elle a daigné écrire vaudra mieux que les plus pressantes invitations.

ARCHEVÊCHÉ
DE
QUÉBEC

28 juin 1921

Au R. P. Joseph-Papin Archambault, S. J.,
Montréal.

MON RÉVÉREND PÈRE,

C'est à Québec que la Commission permanente des Semaines sociales du Canada français, dont vous êtes le dévoué président, a décidé de donner cet été, sous la haute direction de l'autorité diocésaine, la série de ses cours annuels. Je me réjouis de ce que ma ville épiscopale ait ainsi l'occasion d'ouvrir ses portes aux distingués conférenciers choisis pour discuter les très graves problèmes inscrits sur votre programme.

La sociologie catholique, de nos jours surtout, doit tenir une grande place dans nos préoccupations. L'Université Laval, je le constate avec plaisir, en fera bientôt l'objet d'un enseignement supérieur spécial. Mais il est

bon que chaque année, pendant quelques jours consacrés tout entiers aux choses sociales, cet enseignement rayonne sur un plus grand nombre d'esprits, dans des leçons complémentaires qui le prolongent, lui donnent plus d'extension, plus d'intérêt, plus de vie, et provoquent parmi les auditeurs les plus instructifs échanges de vue.

Les cours de cette année porteront sur un sujet extrêmement actuel: l'organisation sociale catholique. Vous savez, mon révérend Père, combien j'ai à cœur cette organisation de nos forces pour le bien, et au prix de quelles luttes et de quels efforts les premières tentatives en ont été faites dans mon diocèse.

J'ai la ferme confiance que les conférenciers dont vous vous êtes assuré le précieux concours, mettront à étudier les diverses questions qui leur ont été consignées toute leur intelligence de sociologues et toute leur âme de chrétiens.

Il y a là, personne ne l'ignore, des problèmes épineux et délicats. Il faut aborder ces problèmes avec tout le sérieux et en même temps toute la prudence que requiert une situation générale pleine de difficultés et de périls, mais sur laquelle la parole des trois derniers Papes a jeté de si bienfaisantes lumières. Scrutons religieusement, en tous ses replis, cette parole si riche et si féconde.

Je bénis d'avance les travaux annoncés, et je souhaite à la prochaine semaine Sociale de Québec les plus brillants succès.

Veuillez agréer, mon révérend Père, avec mes félicitations pour l'activité remarquable et généreuse dont vous faites preuve, l'expression de mes plus dévoués sentiments.

† L.-N. Card. Bégin, *arch. de Québec*

A tous donc nous disons: A Québec le 29 août prochain.

La Rédaction

Au service de l'Église

VIII

LA CONGRÉGATION DU T.-ST-RÉDEMPTEUR

En 1708, devant les tribunaux de la ville de Naples, un jeune et brillant avocat déployait toutes les ressources de son précoce génie pour assurer le succès d'une cause d'une extrême importance. Tous ceux qui l'écoutaient, les juges eux-mêmes admiraient la force de ses preuves, la clarté de son raisonnement et jusqu'au charme de sa parole. On se préparait à applaudir à son triomphe, lorsque le défenseur de la partie adverse se leva et produisit une pièce du procès, laquelle, par un inconcevable oubli, ou plutôt par une mystérieuse disposition de la Providence, avait échappé à la clairvoyance de son contradicteur. Du coup, ce document, capital en l'espèce, changea la victoire escomptée en une humiliante défaite. Écrasé sous le poids de cette immense humiliation, notre jeune avocat quitta la barre en disant en lui-même: « O monde, je te connais maintenant; tribunaux, vous ne me verrez plus ». Quelques jours plus tard, il déposait son épée de gentilhomme aux pieds d'une statue de Marie, dans l'église dédiée à Notre-Dame de la Merci, et faisait le vœu de ne plus travailler que pour la cause de Dieu, de l'Église et des âmes.

Cet homme qu'un rude coup de la Providence venait de terrasser, comme autrefois Saul sur le chemin de Damas, mais qui, transformé par la grâce divine, allait lui aussi devenir un vase d'élection, destiné à porter le nom de

Jésus-Christ aux nations de la terre, s'appelait Alphonse-Marie de Liguori.

Né à Marianella, près de Naples, le 27 septembre 1696, il mourut à Pagani, le 1er août 1787. Canonisé le 26 mai 1839, il fut déclaré Docteur de la Sainte Église par le Pape Pie IX, le 23 mars 1871.

Les annales de l'Église ne nous offrent que rarement le spectacle d'une carrière aussi longue et aussi exclusivement consacrée aux intérêts de Dieu et des âmes. Saint Alphonse fut à la fois missionnaire, écrivain, évêque et fondateur d'un ordre religieux.

Missionnaire zélé, sa voix se fit entendre, durant plus d'un demi-siècle, à toutes les classes des fidèles; mais, avec une préférence marquée, aux pâtres des campagnes et au menu peuple des villes; et sa parole d'apôtre, pénétrant selon le mot de saint Paul, jusqu'aux profondeurs des âmes, y opérait des merveilles de conversion.

Écrivain inlassable, il composa un grand nombre d'ouvrages de doctrine et de piété. Par ses œuvres dogmatiques il sut mettre à la portée de l'intelligence du peuple, la connaissance des plus hautes vérités de la foi. Sa théologie morale, également respectueuse de la loi divine et de la liberté de l'homme, trace, à travers le dédale de la casuistique, la voie droite et sûre entre le double écueil d'un rigorisme désespérant et d'une facilité trop bénigne. Ses écrits ascétiques, surtout ceux qui mettent dans tout son jour le rôle éminent de la prière dans l'économie de notre salut, ont grandement contribué à rallumer dans les âmes la vraie piété et la confiance chrétienne que le souffle glacé du jansénisme menaçait d'éteindre complètement.

Évêque de Ste-Agathe des Goths, saint Alphonse gouverna son diocèse avec autant de sagesse que de succès. Aussi, lorsque, prétextant ses infirmités et sa vieillesse, il supplia le Pape Clément XIV de le démettre de ses fonctions, celui-ci se contenta de répondre: « Qu'il gouverne

son diocèse de son lit, cela me suffit, son diocèse sera bien gouverné ».

Mais ce qui fait le plus grand mérite de saint Alphonse, c'est d'avoir doté l'Église d'un Institut religieux parfaitement adapté aux besoins actuels de la société chrétienne. Cet Institut est la Congrégation du Très-Saint-Rédempteur. Fondée en 1732, elle fut approuvée par Benoît XIV en 1749.

Avant de montrer la mission de cet Ordre et son action dans l'Église, il convient de dire quelques mots sur ce qu'on pourrait appeler sa vie intérieure.

La première fin du religieux rédemptoriste comme de tout religieux est l'acquisition progressive de la perfection évangélique, basée sur l'émission et la pratique des vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Mais pour le rédemptoriste, cette perfection se concentre dans une imitation plus spéciale de la vie et des vertus de Jésus-Christ, Rédempteur. Ce travail de perfection exige le double concours de la grâce divine et d'une volonté fortement résolue. La grâce s'obtient par la prière et la volonté, se fortifie dans de profondes réflexions et une oraison assidue. Voilà pourquoi saint Alphonse a voulu que dans son Institut une large part fût donnée à la prière, à l'oraison et aux pieuses lectures. A chaque jour, sont assignées trois oraisons mentales, une lecture spirituelle, une visite au Saint Sacrement, deux examens de conscience et la récitation du chapelet. De plus le religieux rédemptoriste doit faire un jour de récollection par mois et dix jours de retraite par année. Cette récollection mensuelle et cette retraite annuelle se passent dans le silence le plus rigoureux, en dehors de toute préoccupation du saint ministère. Voilà ce qui, avec le saint Sacrifice de la messe et la récitation du bréviaire, constitue la vie intérieure du religieux alphonsien. Cette vie de prière et de sérieuses réflexions est en même temps le soutien de son apostolat; plus que tous les moyens que l'industrie ou l'expérience peuvent

lui suggérer, elle reste sa grande force dans son laborieux ministère et comme un mystique arsenal où, vrai soldat de Jésus-Christ, il doit venir retremper l'ardeur de son zèle et puiser de nouvelles armes pour remporter ses glorieuses et incessantes victoires sur l'esprit du monde et les puissances de l'enfer.

La seconde fin de la Congrégation du Très-Saint-Rédempteur, celle qui constitue son caractère distinctif et spécifie son rôle dans l'Église, c'est de poursuivre, par le moyen de la prédication des missions et des retraites, la divine mission accomplie par Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est-à-dire, l'évangélisation des peuples. Cette congrégation religieuse est donc essentiellement apostolique. L'œuvre des paroisses lui a été ajoutée par surcroît et par la force des circonstances; cette œuvre plutôt surérogatoire n'existe d'ailleurs que dans les provinces des États-Unis et du Canada. Dans les nombreuses et florissantes provinces qu'il possède en Europe, l'Institut de Saint Alphonse a pu, conformément à ses Constitutions, ouvrir de larges églises à la libre piété des fidèles sans les restrictions et les servitudes qu'apporte tout organisme paroissial.

Attentifs aux leçons de leur Père, saint Alphonse, et gardant comme leur plus précieux héritage la voie et les méthodes qu'il a suivies lui-même, les Rédemptoristes sont missionnaires et ne sont que cela.

Cette unité de but et d'activité a créé chez eux l'uniformité de système.

Le fond de toute prédication est nécessairement l'Évangile; mais le missionnaire rédemptoriste s'applique à distribuer aux fidèles ce qu'on pourrait appeler la portion populaire, c'est-à-dire, cet ensemble des vérités dont la connaissance et la pratique s'imposent à tout homme venant en ce monde, quelque soit sa condition de vie ou de fortune. Ces vérités que notre divin Rédempteur a lui-même prêchées avec tant d'insistance sont l'importance du salut, la malice du péché, le danger de ses nombreuses occasions,

le drame de la mort aussi terrible aux pécheurs que consolante pour les justes, les rigueurs des jugements divins, les châtiments de l'enfer et le bonheur du ciel, la puissance de la grâce que nous confèrent les sacrements, l'efficacité de la prière, l'amour inépuisable du Cœur de Jésus et les miséricordieuses tendresses de la Vierge Marie.

Et ces grandes vérités du salut se succèdent, au cours d'une mission, dans un ordre rationnel qui fait passer le pécheur de la crainte à l'espérance du pardon et de l'espérance au retour parfait à Dieu par la charité et l'observation fidèle de ses commandements. En vérité le travail d'une mission s'adapte et s'identifie à l'œuvre intérieure de la grâce de Jésus-Christ dans la justification du pécheur, telle que décrite au Concile de Trente, en ces termes: « Les pécheurs sont justifiés de Dieu, par sa grâce, lorsque passant de la crainte de la justice divine qui d'abord a été utile pour les ébranler jusqu'à la considération de la miséricorde de Dieu, ils s'élèvent à l'espérance, se confiant que Dieu leur sera propice pour l'amour de Jésus-Christ, et ils commencent à l'aimer lui-même comme la source de toute justice; enfin lorsqu'ils prennent la résolution de commencer une nouvelle vie et de garder les commandements de Dieu... (Sess. vi, ch. 6.)

Invariable dans son enseignement, le missionnaire rédemptoriste l'est aussi dans sa prédication. La simplicité apostolique reste son modèle et son idéal. Au livre de ses Règles, il y a des menaces terribles à l'adresse de ceux qui tenteraient d'énerver la force surnaturelle de cette parole évangélique par les artifices et les émollients de la rhétorique mondaine. C'est d'ailleurs la conviction du grand Apôtre, et c'est en même temps un fait d'expérience que seule cette prédication simple et vivante, forte et persuasive, possède le secret d'arriver jusqu'aux profondeurs de l'âme, d'en mettre à nu les pensées les plus secrètes, d'en faire jaillir, mieux que les larmes d'une émotion passagère, les résolutions d'un sincère repentir.

Toutes les prédications qui s'éloignent complètement de l'œuvre des missions, comme les stations de l'Avent et du Carême, sont sévèrement interdites aux Rédemptoristes; mais il leur est bien permis d'assumer d'autres travaux qui se rapprochent des missions et en sont comme le prolongement, tels que les retraites ecclésiastiques et religieuses, les retraites aux collèges et aux pensionnats ainsi qu'aux pieuses associations.

La Congrégation du Très Saint Rédempteur compte environ 4,500 sujets, répartis en 20 provinces. Le Canada possède deux provinces pour les deux nationalités ,canadienne-française et irlandaise, qui se partagent la population. De plus, une vice-province existe dans l'Ouest canadien qui dessert les nombreux groupements ruthènes qui y sont fixés. Les sujets de cette vice-province, belges pour la plupart, ont embrassé le rite ruthène et en ont appris la langue, pour assurer une plus grande efficacité au dévouement presque héroïque dont ils font preuve à l'égard de ce peuple, exposé, à cause de son ignorance et de sa pauvreté, à toutes les séductions des sectes protestantes.

La province irlandaise, dont le siège est à Toronto, compte neuf maisons et une centaine de sujets.

La province canadienne-française, dite de Ste-Anne-de-Beaupré, compte cent cinquante-sept sujets. Outre le ministère des missions et des retraites et la desserte de quelques petites paroisses, elle a encore la charge du sanctuaire de Ste-Anne-de-Beaupré. C'est là, comme on le sait, que, durant les mois d'été, affluent chaque année plus de deux cents mille pèlerins et visiteurs. Aussi, durant la saison de pèlerinages, le sanctuaire de Ste-Anne-de-Beaupré présente-t-il, par le nombre de prédications qu'on y entend, par l'affluence des confessions et le concours immense de communions qu'on y reçoit, l'aspect d'une mission ininterrompue durant laquelle, par l'intercession de la Grande Thaumaturge, le ciel se montre prodigue de ses grâces et de ses bienfaits.

C'est aussi à Ste-Anne-de-Beaupré, à côté du monastère, que s'élève le juvénat de la Province, où une centaine de jeunes gens bien choisis se préparent, sous la protection de la bonne sainte Anne, à devenir plus tard apôtres et missionnaires du divin Rédempteur.

Le noviciat de la Province est à Sherbrooke, et la maison d'études philosophiques et théologiques est située à Ottawa. La Province de Ste-Anne a aussi un couvent à Youville, Montréal, et à Ste-Anne-des-Chênes, Manitoba.

Heureux, dit l'Esprit-Saint, celui qui a reçu du Ciel la vocation d'apôtre et de missionnaire, plus heureux celui qui y correspond avec fidélité et persévérance: celui-là possède dès ici-bas un gage de salut, et au ciel, il resplendira d'une gloire immortelle. *Qui ad iustitiam erudiunt multos quasi stellae in perpetuas aeternitates.*

Thomas PINTAL, C. SS. R.

Le troisième centenaire de saint Jean Berchmans

Le 13 août prochain marque le troisième centenaire de la mort de saint Jean Berchmans, l'un des patrons de la jeunesse. Des fêtes ont lieu à cette occasion dans presque tous les pays, particulièrement en Belgique. Ici elles sont remises au 26 novembre, date où l'Église célèbre maintenant la fête du jeune saint jésuite. L'*Œuvre des Tracts* publiera bientôt un abrégé de sa vie.

L'Assomption de la B. V. Marie

LE 15 août ramène l'une des plus grandes fêtes de la sainte Vierge, certainement la plus brillante: l'apothéose finale de Marie dans les fulgurantes splendeurs du ciel des cieux.

La fête de l'Assomption a pour objet précis de célébrer la translation au ciel de l'auguste Vierge en corps et en âme, son corps jouissant tout de suite des prérogatives des corps glorifiés, comme les corps des élus après le jugement général.

Il en est de cette fête comme d'un grand nombre d'autres dans l'Église: leur origine se perd dans la brume des siècles. L'Orient fut plus prompt que l'Occident à célébrer celle-ci. Il faut tout de même remonter au Ve siècle pour en saisir les premiers vestiges, et c'est comme de juste en Palestine, la « Terre Sainte », sanctifiée par l'aimable Trinité de la terre, Jésus, Marie, Joseph. Sa date est le 15 août. Quand elle passe en Occident vers le VIIe siècle, on la célèbre au milieu de janvier; ce n'est qu'au IXe siècle qu'elle est définitivement fixée au 15 août. En Italie, certaines villes ont un triduum de fêtes, consacrant un jour pour la Mort de la Sainte Vierge, un autre pour son Assomption, un troisième pour son Couronnement. L'Amérique Centrale a une fête spéciale pour le Couronnement, le 18 août.

La fête a porté chez les anciens différents noms: *Depositio*, qui se réfère plutôt à la mort, comme aussi le mot *Dormitio*, mais avec cette nuance délicate que la mort

de la Mère de Dieu fut comme un doux sommeil; *Transitus* est le passage de la terre au ciel; *Assumptio* enfin marque précisément le miraculeux enlèvement de la B. V. Marie.

Les arguments apportés pour édifier la thèse de la fête s'appuient difficilement sur la Sainte Écriture et même sur des témoignages explicites des premiers Pères de l'Église. La fête, avons-nous dit, n'apparut qu'au Ve siècle (Dict. Apolog., fasc. XIII, pp. 275, ss.) — Par contre, les arguments de convenance — que nous retrouverons au cours de cet article — acquirent peu à peu une telle force dans l'Église que, depuis Melchior Cano et Suarez, il serait *téméraire* de nier l'Assomption de Marie. Mais elle n'est pas encore *de foi*. Le sera-t-elle un jour ? Une proclamation de l'Église infaillible la rangera-t-elle parmi les vérités révélées ? C'est l'espoir de bien des âmes. Déjà au Concile du Vatican, près de deux cents évêques avaient posé la question. Depuis, des revues, des congrès l'ont ramenée à l'attention des fidèles, des suppliques continuent de cheminer vers Rome. L'Église, toujours prudente, attend sans doute l'heure de Dieu pour ajouter ce nouveau fleuron au diadème de la Reine du ciel et du monde.

En toute hypothèse, le fait est certain: Marie est au ciel en corps et en âme, et nous pouvons avec non moins de fruit que de joie méditer sur ce mystère qui constitue une véritable trilogie, à savoir, la Mort, l'Assomption, et le Couronnement de la Mère de Dieu, notre mère.

Au dire de graves théologiens, Marie n'était pas condamnée comme nous à la mort: *Stipendia enim peccati mors*, la rançon du péché c'est la mort. Or, l'Immaculée Mère de Dieu n'avait pas péché. Elle ne tombait donc point sous le coup de la sentence divine fulminée contre Adam et sa postérité pécheresse. Mais, fidèle à son rôle de Corédemptrice, elle tenait plus à imiter son divin Fils jusque dans la mort, qu'à jouir du privilège de l'immortalité.

Au reste, sa mort fut douce, sans souffrance; c'est l'enseignement traditionnel.

Quelle fut donc au juste la cause de sa mort ? Nous aimons à rappeler ici la belle sentence de la bienheureuse Sophie Barat: « Mourir dans l'amour de Dieu, c'est le partage de tous les élus; mourir pour son amour, c'est ce qu'ont fait tous les martyrs; mourir d'amour, c'est le privilège de la seule Vierge Marie ». Oui, l'amour de Dieu dans le Cœur de Marie croissant toujours, surtout depuis le départ de Jésus pour le ciel, finit par en briser les fibres et causer la mort. C'est que son amour était composé de deux amours, suivant une parole célèbre que rapporte Bossuet dans son sermon sur la fête de l'Assomption: « Marie rendait à son Fils l'amour qu'elle devait à Dieu, et elle rendait à son Dieu l'amour qu'elle devait à un Fils ». La nature et la grâce concouraient ainsi pour faire de l'amour de l'auguste Vierge, le sentiment le plus fort, le plus sublime, le plus véhément qui se puisse concevoir. Le miracle n'est pas qu'il ait fini par rompre tous les liens et dégager du corps la sainte âme de Marie, mais c'est qu'il ne l'ait pas fait plus tôt et qu'il ait prolongé le martyre de sa longue vie, aussi pénible pour elle que nécessaire à l'Église.

L'aimable saint François de Sales a tracé de sa plume gracieuse le tableau des derniers instants de Marie. Il la compare au phénix, qui ramasse sur le haut d'une montagne une quantité de bois aromatiques, sur lesquels, comme sur son lit d'honneur, il va finir ses jours. Pour augmenter l'action du soleil qui darde sur lui ses rayons, il ne cesse de battre des ailes jusqu'à ce qu'il lui ait fait prendre feu, et, brûlant avec son bûcher, il se consume et meurt entre ses flammes odorantes. Telle la Mère de Jésus ramassant en son cœur tous les souvenirs, tous les mystères de la vie et de la mort de son Fils et les exposant aux ardeurs du divin Soleil de justice, elle ne cessait d'y ajouter le mouvement de ses sublimes contemplations, jusqu'à ce

qu'un jour le feu de l'amour divin la consuma toute comme un holocauste de suavité.

L'âme de Marie jouissait de la vision béatifique. Son corps très pur fut transporté dans un sépulcre, que des opinions diverses placent à Jérusalem ou à Éphèse. On rapporte que pendant trois jours on entendit le chant des anges qui montaient la garde auprès du corps virginal de leur Reine et le défendaient des atteintes de la corruption. Le troisième jour, Jésus, qui est « la résurrection et la vie », ne voulut pas attendre plus longtemps pour en octroyer le magnifique privilège à sa divine Mère: à son commandement, l'âme et le corps de Marie se réunirent de nouveau dans une étreinte cette fois immortelle, et, comme Jésus, la Vierge sortit du tombeau parée de grâce, de gloire et de beauté. Les anges, après avoir rempli le sépulcre de roses, se mirent en marche dans un cortège splendide autour de leur souveraine; c'était proprement le triomphe de l'Assomption. Avant de pénétrer cette gloire, arrêtons-nous un instant pour en examiner les causes.

Les arguments de convenance se résument dans un parallèle classique fondé sur l'ensemble des rapports de Jésus et de Marie, Fils et Mère.

Le Christ a remporté une triple victoire: sur le péché par son impeccabilité, sur la concupiscence par son intégrité absolue, sur la mort par sa résurrection et sa glorieuse ascension. Pareillement et de par un don inestimable de son Fils, la B. Vierge a triomphé du péché par son immaculée conception, de la concupiscence par sa maternité virginale, de la mort par sa résurrection anticipée et son assomption dans le ciel. On appuie sur l'idée que Jésus ne pouvait sans doute abandonner le corps si pur de Marie à la corruption, d'autant que par le privilège qu'il lui conférait, — don du nouvel Adam à la nouvelle Eve, — en ressuscitant et glorifiant la chair de sa Mère, il ressuscitait et glorifiait sa propre chair.

Ces arguments et d'autres que nous ne saurions rappeler ici font de cette thèse une vérité que l'Église, par son approbation infaillible, rend absolument certaine et qu'il faut croire, mais dont elle n'a pas encore fait, nous le disions plus haut, un dogme de notre foi.

En voyant Marie, montant au ciel, s'avancer pleine de grâce et de majesté, on se prend à répéter le mot du poète latin: *Et vera incessu patuit dea*, on dirait une déesse en marche vraiment; mais bien vite on oublie cette note païenne, pour redire avec le Cantique des Cantiques:

> Qu'elle est celle-ci qui monte du désert,
> Appuyée sur son bien-aimé ?

Et quand on songe que ce bien-aimé est le propre Fils de Dieu, la splendeur du Père, le Roi immortel des siècles, et que celle qu'il conduit en triomphe est sa Mère, on reste interdit devant les magnificences que dut revêtir cette apothéose incomparable: le chant des Anges,... des Principautés,... des Séraphins; les acclamations des élus; les paroles divines du Père et de l'Esprit-Saint s'unissant au Fils pour accueillir l'auguste Vierge Mère et l'installer sur son trône...

De son côté, Marie rend hommage au Dieu trois fois saint qui « fait en elle de si grandes choses »; elle peut, mieux encore que sur la terre, glorifier Dieu par tout son être, par son corps et son âme enlevés dans la gloire; et si le *Magnificat* de sa visite à Élisabeth était déjà si beau, si sublime, qu'est-ce donc que le cantique échappé de ses lèvres en ce jour de son Assomption!... Les saints ont soupiré après le jour où il leur serait donné de contempler ce triomphe de leur mère. On sait que l'ange de la Pologne, saint Stanislas Kostka, obtint par la véhémence de ses désirs de mourir à l'aube même de la grande fête.

Le Couronnement de Marie ne se sépare sans doute point de son Assomption: *Veni de Libano, sponsa mea,*

veni, coronaberis, Venez du Liban, mon épouse, venez pour être couronnée (Cant. IV, 8). Celle que les anges vont saluer tout à l'heure Reine du ciel, est assise sur son trône, humble et douce, belle comme son Fils. Bossuet rappelle le mot sublime de Tertullien: « Quand Dieu façonna avec du limon le premier homme, il le façonna sur le Christ futur ». De même, poursuit-il, quand Dieu façonna celle qui devait être la Mère de son Fils, « il la tira, il la moula d'après Jésus qui remplissait sa pensée ». De sorte qu'on pouvait dès lors admirer en elle « un Jésus-Christ ébauché, si je puis parler de la sorte, un Jésus-Christ commencé par une expression vive et naturelle de ses perfections infinies ». Que dire alors de sa beauté souveraine dans les splendeurs de la gloire! Le Psalmiste l'a vue assise à la droite du Roi des cieux parée de l'or d'Ophir, et le Cantique des Cantiques nous représente le Roi comme émerveillé de la beauté de la Reine: « Que vous êtes belle, ô ma bien-aimée, que vous êtes belle! » Pour encadrer ce prodige de beauté sans lui faire rien perdre de son éclat, l'Écriture sainte, au dire encore de l'évêque de Meaux, « trouve à peine dans le monde assez de lumières, et il a fallu ramasser tout ce qu'il y a de lumineux dans la nature. Elle a mis la lune à ses pieds, les étoiles autour de sa tête; le soleil la pénètre toute et l'environne de ses rayons: tant il a fallu de gloire et d'éclat pour orner ce corps virginal ».

Marie a été couronnée Reine des anges et des hommes.

Jésus, Homme-Dieu, est assis à la droite de son Père « et par droit de naissance et par droit de conquête », il est Roi du monde angélique; Marie, assise à la droite de son Fils par amour et par grâce, est Reine des anges; l'Homme-Dieu doit son titre royal à sa nature divine, la Vierge Mère le doit à sa maternité divine.

Dante, ravi au ciel, vit le trône de Marie entouré d'anges, et l'un des plus brillants, l'archange Gabriel,

De ses deux ailes d'or déployant les splendeurs,
Par l'*Ave Maria* célébra ses grandeurs.
Et de tous les côtés de la cour bienheureuse
La réponse à ce chant divin partait joyeuse.

Jésus, Roi des anges, est encore plus, si l'on peut dire, Roi des hommes; ainsi en est-il de sa Mère. Elle est vraiment notre Reine comme elle est notre mère; et avec quel amour, quelle confiance ne lui redisons-nous pas la belle hymne de l'Église, *Salve Regina:* « Salut, ô Reine, Mère de miséricorde, notre vie, notre douceur et notre espérance, salut! » — « Notre espérance », avons-nous dit: c'est que si Jésus-Christ est l'unique médiateur de rédemption, Marie est la médiatrice d'intercession, toujours exaucée.

Au milieu des splendeurs de l'Assomption de la B. V. Marie, aiguisons en nous le désir de monter un jour dans ce sillage de gloire. La voie nous en est tracée de cette sorte: Nul ve va au Père que par son Fils, nul ne va au Fils que par sa Mère.

Édouard Lecompte, S. J.

Retraites fermées à la Villa Saint-Martin

Voyageurs de commerce	jeudi soir	28	juil.	au lundi	matin	1
Voyageurs de commerce	jeudi	»	4	août	» lundi	»	8
Voyageurs de commerce	jeudi	»	11	»	» lundi	»	15
Employés de chemin de fer	lundi	»	15	»	» vend.	»	19
Marchands, hommes d'affaires..	sam.	»	20	»	» merc.	»	24
Médecins	jeudi	»	25	»	» lundi	»	29

Semaine sociale de Québec

C'est du 29 août au 3 septembre qu'a lieu à Québec la deuxième Semaine sociale du Canada. Les cartes d'auditeurs se vendent $1.00. On peut se les procurer au Secrétariat de Montréal, (bureaux de l'A.C.J.C.), 70, rue St-Jacques, ou à celui de Québec, 103, rue Ste-Anne.

La Bonne Presse

L'*Association catholique des Voyageurs de commerce,* vient de tenir son quatrième congrès. Ce fut un succès. Comme jamais auparavant, semble-t-il, la puissance de ce groupement, encore jeune, s'est déployée au grand jour. A voir ces centaines d'hommes aussi recueillis aux cérémonies religieuses, aussi sérieux aux séances d'études que gais et éveillés aux heures de récréation, l'ardente ville mascoutaine sentit quels hommes de valeur elle recevait. Et ceux-ci ne tardèrent pas à s'en apercevoir. Ils n'auraient pu souhaiter accueil plus cordial: des autorités religieuses aux autorités politiques et civiles, ce fut un assaut de générosités. La date des 25 et 26 juin 1921 demeurera inscrite en lettres d'or dans les annales de l'A.C.V.

Mais plus encore que les manifestations extérieures — si éclatantes fussent-elles — le travail accompli dans l'intimité mérite d'être signalé. Qui l'aurait prédit, il y a sept ou huit ans, aurait passé pour un halluciné; et cependant les faits sont là: c'est bien du grave et important sujet de la presse catholique que l'élite des voyageurs de commerce canadiens-français s'est entretenue durant ces deux jours. Quelques-uns y sacrifiaient une partie de leurs maigres vacances annuelles; d'autres, venus de loin, grevaient leur budget d'assez lourdes dépenses. Qu'importe! tous étaient convaincus d'accomplir un devoir pressant, et les sacrifices eussent-ils été plus grands encore qu'ils les auraient volontiers consentis.

De la mentalité nouvelle de ces hommes, hier si indifférents aux graves dangers qui menacent notre société,

de leur volonté bien arrêtée de suivre sans dévier les directions de l'Église, non seulement à leur foyer, mais encore dans le domaine professionnel et social, nous avons là une preuve manifeste. Est-il en effet une arme humaine que les Papes ont recommandée en ces derniers temps comme le journal catholique ? est-il une cause sur laquelle ils ont attiré l'attention du clergé et des fidèles comme celle de la bonne presse ? Nous pourrions citer ici des paroles de Léon XIII, de Pie X et de Benoît XV. La plupart de nos lecteurs les connaissent probablement. Retenons seulement celles-ci du Souverain Pontife actuellement régnant. Aux évêques de la Colombie réunis pour traiter des intérêts religieux de leurs diocèses, il écrit, le 1er août 1916: « Les moyens, et certes les moyens les plus accommodés à nos temps, c'est de favoriser la force la plus éprouvée: les journaux catholiques. » Et à l'évêque de Genève, le 10 novembre 1920: « Avant de construire une seule église, assurez et développez votre journal. C'est l'œuvre la plus importante. »

Mais les directions de l'Église ont beau être claires et pressantes, elles ne sont pas toujours suivies par ceux à qui elles s'adressent. C'est trop souvent le cas quand elles heurtent des habitudes ou des intérêts. N'en est-il pas ainsi pour les directions concernant la bonne presse ? Au Canada, en particulier, les journaux vraiment catholiques sont de fondation récente. D'autres existaient depuis longtemps: journaux de parti, journaux d'affaires, journaux à nouvelles. Ils avaient une clientèle dont ils ménageaient les sentiments religieux. Ils l'avaient d'ailleurs formée peu à peu à leur manière. Ils lui avaient donné le goût des aliments qu'ils lui servaient. Ils avaient même fini par se rendre nécessaires. La plupart des lecteurs ne concevaient pas un journal rédigé, informé, voire plié et adressé, autrement que le leur.

Vint la réaction. Des esprits clairvoyants conscients du danger que recélait une telle situation s'appliquèrent à la modifier. Ils avaient pour eux la parole des Papes et les approbations de leurs évêques. Mais par contre leur entreprise allait nécessairement se heurter à une masse indifférente, réfractaire, voire hostile. Une mentalité façonnée par un travail quotidien de plusieurs années ne se change pas en un clin d'œil. Quelques-uns heureusement, qui ne l'avaient jamais subie complètement, s'en libérèrent assez vite. Nos voyageurs, avouons-le, n'en furent pas. Ils seraient même probablement restés parmi les adeptes de l'autre presse, si comme à Saul, le Christ ne leur eut, en quelque sorte, apparu. C'est dans la retraite fermée qu'ils trouvèrent leur chemin de Damas. Leur âme s'ouvrit alors à des lumières nouvelles. Et ils résolurent aussitôt de mener sur terre le bon combat, d'être des chevaliers du Christ, des soldats dévoués de son Église.

Un soldat ne discute pas les décisions de ses chefs. Il les accomplit. Telle ne cadre pas toujours avec ses idées. Telle autre lui demande d'assez durs sacrifices. Peu importe. Il pliera sa volonté. Il pliera même son intelligence, il l'adaptera à celle de son maître. Et ainsi triomphent les corps bien disciplinés.

N'est-ce pas ce que font aujourd'hui les voyageurs ? Et n'avons-nous pas là le secret de leur facilité, de leur enthousiasme à se débarrasser de préjugés tenaces, à sortir de leurs vieux errements, à se rallier à la bonne presse, alors que tant d'autres catholiques en semblent encore incapables. Les directions de l'Église sont leur suprême raison. Contre cela rien qui tienne: ni intérêts de parti, ni intérêts d'affaires.

Aussi voyez quelles résolutions pratiques, les membres de l'A. C. V. ont adoptées comme conclusion de leur congrès:

1° Faire pénétrer les journaux recommandés par l'Association dans tous les dépots de journaux, les hôtels et

maisons de pension, les trains de chemin de fer et, autant que possible, dans toutes les maisons d'affaires.

2° Recruter des abonnements et des annonces pour les journaux recommandés.

3° A l'occasion, recruter des souscriptions quand elles sont demandées par ces journaux.

4° Refuser d'acheter les journaux non recommandables et ne les encourager d'aucune manière.

5° Faire pour la bonne presse et contre la mauvaise une propagande de persuasion analogue à celle poursuivie pour promouvoir le culte du Sacré-Cœur et l'œuvre des retraites fermées et pour combattre le blasphème.

De tels apôtres la presse catholique recevra dans notre pays un vigoureux élan. Puissent-ils trouver de nombreux imitateurs!

Henri BEAUVAIS

Chronique des Retraites fermées

A LA VILLA SAINT-MARTIN

Du 16 au 20 juin, trente-huit membres de l'A. C. J. C. firent ensemble leur retraite à Saint-Martin. La plupart appartenaient aux cercles LaSalle de Longueuil et Savaria de Lachine. Ils étaient accompagnés de l'excellent Frère Victorin. Les autres venaient des cercles Eymard et Maisonneuve de Montréal, Labelle de St-Jérôme et St-Denis de St-Denis sur Richelieu. Ce dernier cercle était représenté par quatre membres dont trois jeunes cultivateurs, et l'aumônier, M. l'abbé Beauregard. Rien d'excellent pour pénétrer les jeunes de l'esprit de l'Association et rendre vivante la fraternité qui doit unir les cercles comme une retraite où se rencontrent des membres venus de différents endroits.

Du 23 au 27 juin ce furent les Voyageurs de commerce. La date coïncidait avec les Journées sociales de St-Hyacinthe. Une trentaine sacrifièrent cette réunion pour ne pas manquer leur retraite annuelle. Il y en a bien encore quatre autres, cet été, réservées aux voyageurs, mais l'expérience leur a appris qu'il était plus prudent de profiter des premières occasions. Combien ont dû s'en retourner, sans être admis, pour avoir attendu au dernier moment. Après les Voyageurs, les Instituteurs. Près de trente aussi. De tout âge, mais des jeunes surtout. Cette retraite est organisée maintenant par le cercle Jacques-Cartier de l'A. C. J. C. qui accomplit une si belle œuvre chez les membres de l'enseignement primaire. C'est dire qu'elle ira de succès en succès.

Du 7 au 11 juillet, période de chaleur intense où tout travail devenait si pénible, on croira peut-être que nous avons chômé. Mais non! Nous avions alors pour hôtes trois juges et vingt et un avocats! Qu'il fit chaud, personne n'y pourrait contredire; mais franchement on ne s'en serait pas douté à voir le recueillement et la fidélité aux différents exercices qui marquèrent cette retraite. Que d'espoirs de tels groupes font naître pour l'épanouissement dans notre pays d'une vie catholique vraiment profonde et rayonnante!

Enfin du 14 au 18 juillet le groupe Pie X nous amena quarante-quatre retraitants. A ses membres s'étaient joints quelques élèves des collèges classiques. Le directeur du groupe, le R. P. Bellavance, S. J. dirigea lui-même la retraite et présida le dernier jour la conférence d'œuvres à laquelle vinrent assister ceux qui n'avaient pu suivre la retraite.

LA VILLA MANRÈSE

La nouvelle maison de retraites, désirée depuis si longtemps par les catholiques québécois, est enfin ouverte. Ce n'est plus douze ou quinze hommes seulement qui

pourront vaquer ensemble aux exercices spirituels mais bien une trentaine. Rendons grâces à Dieu de cet heureux événement.

Voici comment le chroniqueur de l'*Action catholique* résumait la fête, dans ses notes de l'*Information*, le lendemain de la bénédiction de la maison: « Ce fut une impressionnante démonstration que la cérémonie de l'inauguration officielle et de la bénédiction de la nouvelle Villa Manrèse, maison de retraites fermées, organisée par les RR. Pères de la Compagnie de Jésus, au Chemin Ste-Foy, paroisse de N.-D. du Chemin, Québec. Hier matin, messe de ralliement et communion générale des retraitants, anciens et actuels (ceux-ci au nombre de 28), avec éloquent sermon du R. P. Waddel, directeur de l'œuvre, et chants de circonstance, très pieux. L'après-midi, à 3 heures, en présence de plusieurs centaines de personnes, bénédiction de la maison, du monument à St-Ignace et du Calvaire, entouré du chemin de la croix, dans le magnifique parc de l'institution. Mgr L.-A. Paquet présidait. Son Excellence le Lieutenant Gouverneur, de nombreux membres du clergé et plusieurs citoyens notables faisaient partie de l'assistance. Le sermon, prononcé par le R. P. J.-P. Archambault, directeur de la Villa St-Martin à Montréal et soulignant la nécessité des élites catholiques, telles que les forment les retraites fermées, fut une pièce de vigoureuse éloquence. Ce ne sont point les gros bataillons qui remportent les victoires essentielles, mais bien les groupes de combattants choisis à qui Dieu communique de sa force triomphante: tel fut le thème de ce sermon. Avec le concours des zouaves, de l'Harmonie de Québec, de la chorale de N.-D. du Chemin et des gracieux enfants de chœur de la même paroisse, ce fut une fête brillante, dont le souvenir restera. En somme, une œuvre excellente, s'épanouissant sous les plus heureux auspices. »

POUR LES PATRONAGES

Les RR. PP. de St-Vincent de Paul, qui dirigent avec un si grand dévouement plusieurs patronages dans notre province, ont eu la bonne inspiration de leur donner comme complément les retraites fermées. Couronnée de succès l'an dernier, l'initiative est maintenant établie sur des bases solides. Deux retraites ont eu lieu cette année en juin, l'une à Lévis, l'autre à la Villa Notre-Dame des Bois, groupant une quarantaine de jeunes gens. Une troisième sera donnée en septembre. « Institution à maintenir à tout prix, écrivait au sortir de la retraite de Lévis, le prédicateur, le R. P. Stanislas; je la trouve plus qu'utile, je la crois nécessaire pour lancer ou soutenir ces jeunes collégiens, capables, j'en ai de plus en plus la conviction ferme, de bien profiter des avantages d'une retraite fermée. »

J.-P. A.

Glanes apologétiques et sociales

« Nos Voyageurs »

Le cardinal Gasparri a remercié dans les termes suivants le président de l'Association catholique des Voyageurs de commerce qui lui avait adressé pour le Souverain Pontife et lui-même des exemplaires de l'ouvrage du R. P. Lecompte: *Nos Voyageurs:*

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

« Je me suis fait un devoir de remettre aussitôt à sa haute destination l'exemplaire de l'historique de votre jeune société, que vous m'avez demandé de déposer aux pieds de Sa Sainteté, en témoignage de la vénération profonde et de la soumission que les membres de l'Association catholique des Voyageurs de commerce du Canada nourissent

à l'égard de Son Auguste Personne. L'*Osservatore Romano*, en mettant ses lecteurs au courant de cette démarche, n'a pas manqué de faire ressortir avec quelle foi et quel dévouement les membres de votre Association travaillent pour la cause de Dieu et le bien des âmes; et je veux espérer que les intéressants détails qui viennent d'être publiés trouveront non seulement des admirateurs sincères, mais aussi des courageux imitateurs.

« Je m'empresse de vous assurer que le Saint-Père, daignant agréer cet hommage avec une particulière bienveillance, m'a chargé de vous en remercier et vous accorde bien volontiers, pour vous et tous les membres de l'Association, comme gage de l'abondance des faveurs divines sur vos personnes et sur vos familles, la Bénédiction apostolique que vous avez implorée.

« Veuillez recevoir en même temps, M. le Président, mes remerciements personnels pour l'exemplaire que vous avez voulu me destiner, avec l'expression de mes sentiments distingués les meilleurs. »

La législation belge

Les « réformistes » de chez nous essaient souvent de couvrir leur marchandise, pour la faire mieux passer, des faits et gestes de catholiques d'autres pays. C'est ainsi que lors des débats sur l'instruction obligatoire, on nous a répété sur tous les tons: le gouvernement catholique de la Belgique a bien voté cette mesure. — Comme il a dû voter d'autres mesures, avons-nous alors répondu, pour éviter un plus grand mal, à contre-cœur par conséquent et la main forcée. Or voici un jugement porté par un religieux belge et qui confirme singulièrement cette réponse. « Il serait odieux, lisons-nous dans la *Terre Wallonne*, sous la signature du P. Franz Charlier, de diminuer les mérites du parti politique belge qui porte le nom de catholique, de méconnaître les inappréciables services qu'il a rendus à la religion en la défendant contre

les assauts du libéralisme sectaire ou du socialisme impie. Mais malgré sa bonne volonté, il n'a pu travailler positivement à la diffusion de l'idée chrétienne, ni inspirer sa législation des principes de l'Évangile. Ses chefs ont dû compter, à contre-cœur, avec le libéralisme politique dont est pénétrée notre Constitution, et bon nombre d'entre eux adhèrent, consciemment ou non, aux principes de l'économie libérale. »

Semaine sociale de Toulouse

La XIII session des Semaines sociales de France a lieu cette année, comme nous l'avons déjà annoncé, à Toulouse du 25 au 31 juillet. Parmi les conférenciers nous relevons les noms des personnes suivantes: Mgr Julien, évêque d'Arras, le chanoine Desgranges, l'abbé Thellier de Poncheville, les RR. PP. Gillet et Rutten, O. P., Desbuquois, Cavallera, Dubruel, et Valensin, S. J., le général de Castelnau, MM. Bellet, Schumann, Boissard et Chabrun, députés, Eugène Duthoit, Georges Goyau, Max Turmann, Étienne Martin Saint-Léon, Maurice Deslandres, Jean Lerolle, Alexandre Souriac, etc. M. Édouard Montpetit, secrétaire de l'Université de Montréal, y représentera les Semaines sociales du Canada dont il est l'un des directeurs.

Religieuses du Bon-Pasteur

Les journaux annonçaient récemment la réélection, pour la troisième fois, d'une Canadienne française de Montréal, Mère Marie de Ste-Domitille Larose, comme supérieure générale des Religieuses du Bon-Pasteur. Celle qui devait parvenir ainsi au plus haut poste de sa Congrégation quittait Montréal, le 15 août 1871, âgée seulement de vingt ans, pour aller fonder avec six de ses compagnes une maison au Pérou. Ce petit groupe avait été précédé, de quelques mois, dans l'Amérique du Sud par un premier contingent de religieuses canadiennes du Bon Pasteur, qui s'établit à Quito. De ces deux ruches initiales essai-

mèrent dix maisons. La Congrégation du Bon-Pasteur compte actuellement 282 établissements et 8,995 religieuses. La province canadienne possède pour sa part 9 maisons et 509 religieuses. On sait le bien que fait cette communauté dans notre pays, en particulier à Montréal. Consacrée à une œuvre des plus difficiles, elle s'y emploie avec une compétence, un dévouement et un tact remarquables. Peu d'institutions méritent autant notre admiration, et notre aide, car ses ressources — en ces temps de crise économique — sont loin d'égaler son zèle.

Notes bibliographiques

BONCOMPAIN (R. P., S. J.). — *Le P. Almire Pichon, S. J., un directeur d'âmes.* In-12 de 47 pages. Montréal, Imprimerie du Messager, 1921.

Le P. Almire Pichon, né en France en 1843, entré dans la Compagnie de Jésus en 1863, a passé vingt et un ans de sa vie au Canada, de 1884 à 1886 et de 1888 à 1907. Il a prêché des missions au peuple, des retraites aux communautés d'hommes et de femmes, d'autres retraites plus relevées encore aux prêtres; il a dirigé des âmes en très grand nombre dans ces trois catégories que nous venons de mentionner; il l'a fait de vive voix et par lettres et il l'a fait de telle sorte que le P. Boncompain a très bien pu choisir comme sous-titre ces mots: « Un directeur d'âmes ».

Le biographe a su nous tracer, en un beau style limpide, délicatement nuancé, un portrait vivant du P. Pichon: son physique plein d'aménité et de distinction, où l'on croyait retrouver du P. de Ravignan; son intelligence élevée, lucide, admirablement cultivée; son zèle si ardent à la fois et si pur, où passait tout son amour pour les âmes puisé au Cœur Sacré de Jésus.

Éd. L.

CERCEAU (R. P., S. J.). — *Du collège au mariage.* Extraits des œuvres de Louis Veuillot. Paris, Lethielleux. 4 fr.; franco, 4.45.

On connait la prédilection du P. Cerceau pour Louis Veuillot. C'est son compagnon de chaque jour. Il vit constamment avec lui et tire de ses œuvres des recueils intéressants et utiles. Le dernier s'adresse aux jeunes gens. Il contient un choix des meilleures pages où le grand journaliste catholique donne à la jeunesse, dans des lettres et des entretiens variés, les plus judicieux conseils. Grâce à un habile classement, ce volume qui accompagne l'enfant depuis sa première communion jusqu'à son mariage sera pour le jeune homme un guide sûr et aimé.

DE LA PORTE (Mgr). — La prière *Anima Christi* paraphrasée. Lethielleux, brochure in-8 cour. 2 fr.

DEL NENTE (O. P.) et DE LA FIGUERA (S. J.). — *Deux dialogues sur l'oraison.* Lethielleux. 1 brochure in-8 cour. 1 fr. 25.

Sous le titre de *Collection des Retraites spirituelles*, la librairie Lethielleux publie sous la direction des PP. Watrigant et Debuchy, S. J., une série de livres et de brochures utiles à la pratique de la retraite. Les deux dernières dont l'une est une nouveauté et l'autre une réédition, aideront dans leur travail ceux qui sont appelés à diriger les âmes.

DELEHAYE (R. P., S. J.). — *Saint Jean Berchmans.* Paris, Lecoffre.

Cette année marque le troisième centenaire de la mort d'un des patrons de la jeunesse catholique, saint Jean-Berchmans de la Compagnie de Jésus. Pour honorer sa mémoire, le célèbre bollandiste, le P. Delehaye vient de consacrer, à celui dont il est à la fois le compatriote et le frère en religion, une biographie écrite à la prison de Saint-Gilles de Bruxelles, pendant l'occupation allemande. Le livre est à recommander non seulement aux jeunes, mais à tous ceux qui veulent marcher sur les traces des saints.

VAUDON (chanoine Jean). — *Retraites de communion solennelle, I. L'Agneau de Dieu.* Paris, Téqui,[1] 3 fr. 50.

Parler ou écrire pour des enfants n'est pas chose facile. De rares hommes y sont vraiment aptes. Le chanoine Vaudon, son livre le prouve, est un de ceux-là. C'est aux enfants qu'il parle véritablement, c'est leurs jeunes âmes qu'il éclaire et élève. Un autre mérite de ce livre, c'est de préparer à la vie eucharistique plus encore qu'à la première communion. L'auteur entre ainsi pleinement dans les vues de l'Église et fait œuvre durable et féconde.

VESCO DE KEREVEN (Mlle E.) et MARTIN (J.). — *La Famille Aubert.* Lyon, Emmanuel Vitte, 1 vol. in-16, de 354 pages, illustré de 210 gravures, portraits et cartes, cartonné 4 fr. 50 avec majoration temporaire de 40%.

Dans ce livre de lecture à l'usage des écoles et des familles, les auteurs ont voulu décrire la famille française. « Le tableau, écrit Mgr Baudrillart, qui a préfacé le livre, n'est pas le tableau de la France totale, mais il est vrai, profondément vrai; l'exemple n'est pas chimérique, il est réel; la leçon a ses racines dans les faits. »

1. Les livres de la maison Téqui sont en vente à Montréal chez Granger Frères et à la librairie Notre Dame.

Le « sentiment » de l'Église

C'EST le mot que S. S. Benoît XV a souligné dans son discours du 9 mars dernier aux nouveaux cardinaux. « Un vrai chrétien, disait-il, ne doit pas se tenir pour content de professer toutes les vérités que la sainte Église enseigne; mais il doit aussi conformer sa vie, en théorie comme en pratique, au « sentiment » propre de l'Église, qui, pour ne point constituer un nouveau dogme, exprime néanmoins le vrai caractère, la vraie extension, les vraies conséquences des doctrines dogmatiques. »

Parole lumineuse, comme tous les traits qui partent du phare élevé sur l'une des sept collines de Rome pour éclairer la Ville et le monde. Combien parmi les chrétiens, parmi même nos catholiques bien intentionnés, estiment que leur devoir de fils de l'Église s'arrête aux dogmes, et qu'ils peuvent en conséquence passer outre aux directions de l'Église dans les questions morales, économiques, sociales, liturgiques et autres! Et combien encore ne se contentent pas d'écarter ces directions, mais les dédaignent, les critiquent, les raillent, les discutent avec âpreté! Est-ce là se conduire, je ne dirai pas en fils aimants de l'Église, mais simplement, comme le demande le Pape, en « vrais chrétiens »?

Nos lecteurs, habitués aux Exercices de S. Ignace, seront heureux de retrouver sous la plume de ce maître de la vie spirituelle l'exacte doctrine si opportunément rappelée par le Saint-Père. Il s'agit des célèbres « règles d'orthodoxie » qui terminent le livre des Exercices. Notons d'abord que le saint les promulguait au temps de la prétendue réforme protestante, menée par Luther, Calvin et Henri VIII. A l'esprit d'indépendance et de révolte du protestantisme il opposa ses dix-huit règles, destinées à rallier les « vrais chrétiens » et à les serrer autour du Pontife de Rome.

Dès le titre on voit clairement sa pensée, et l'on trouve le mot même de S. S. Benoît XV: Regulae ad sentiendum

vere, sicut debemus, cum Ecclesia, *Règles pour avoir les vrais « sentiments » de l'Église, comme c'est notre devoir. Et aussitôt, la première règle pose le grand principe de la soumission totale à l'Église de Jésus-Christ: « Après avoir déposé tout jugement propre (coup droit porté au* libre examen *du protestantisme), nous devons tenir notre âme prête et prompte à obéir en toutes choses (lisez bien: en toutes choses) à la véritable Épouse de Notre-Seigneur Jésus-Christ, laquelle est notre sainte Mère l'Église hiérarchique ».*

Il énumère ensuite plusieurs points que l'hérésie nouvelle rejetait, puis il conclut la première partie des règles par celle-ci qui est la neuvième: « Enfin louer toutes les prescriptions de l'Église, gardant une âme toujours prompte à chercher des raisons pour les défendre, et jamais pour les critiquer. » C'est là exactement ce qu'on appelle le bon esprit, *esprit très noble, esprit filial pour l'Église, venant d'une âme toujours prête à la défendre et jamais à l'attaquer, esprit qui est de toute évidence un « don de Dieu ». Par contre, qui ne voit que l'esprit contraire, l'esprit de critique, est un esprit mesquin, faux, déloyal, évidemment inspiré par le premier des rebelles avec son cri: « Je n'obéirai pas! » Ce cri a été répété d'âge en âge par tous les hérésiarques et leurs adeptes, par tous les brouillons, par tous les frondeurs impatients du joug, croyant parfois se grandir en marchant les premiers sur les directions de l'Église, d'autres fois suivant en bons moutons de Panurge et bêlant avec les autres.*

Comme il est loin de cet état d'âme, l'esprit de noble soumission qui suggérait à un George Ward cette boutade: « Je serais ravi de recevoir chaque matin, avec ma tasse de chocolat, une nouvelle bulle du Pape », et à Louis Veuillot ce mot profond: « L'homme n'est jamais si grand que lorsqu'il est à genoux. »

L'humilité, fondement de toute obéissance, fait prendre en tout et sans peine le « sentiment » de l'Église.

La Rédaction

Au service de l'Église

IX

LA CONGRÉGATION DE SAINTE-CROIX

LA Congrégation de Sainte-Croix se compose de Prêtres et de Frères, tous constitués dans l'état religieux par les vœux simples de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, sous le nom de Religieux de Sainte-Croix.

Elle est sous la protection spéciale du Sacré Cœur de Jésus, de Notre-Dame des Sept Douleurs et de saint Joseph, chef de la sainte Famille.

Elle a pour but: 1° la perfection de ses membres par la pratique des conseils évangéliques; 2° la sanctification du prochain par la prédication de la parole de Dieu et l'administration des sacrements, spécialement dans les missions des pays infidèles; 3° l'instruction et l'éducation chrétienne de la jeunesse dans les collèges, séminaires, écoles diverses, asiles, orphelinats et autres établissements de charité.

Les prêtres, livrés à l'enseignement, s'occupent surtout de l'instruction se rapportant au cours classique, et les Frères, de l'instruction dite commerciale, dans les deux langues française et anglaise.

Quelques-uns des Frères sont employés aux travaux manuels, aux soins du ménage, à l'agriculture et à l'horticulture. L'humble et pieux dévouement de ces bons religieux est pour nos œuvres une aide si efficace qu'elle fait désirer et demander à Dieu qu'il daigne nous les envoyer toujours plus nombreux.

***

C'est en l'année 1820 que la société des Frères a été fondée en France par le très pieux et zélé abbé Jacques-

François Dujarié, curé de Ruillé-sur-Loir, au diocèse du Mans. Cette fondation prit nom de « Société de Saint-Joseph ». Le vénérable curé étant devenu, à cause de son âge et de ses infirmités, incapable de diriger son œuvre, Mgr Bouvier, évêque du Mans, le remplaça en 1835, par M. l'abbé Antoine-Basile Moreau, chanoine de sa cathédrale. La fondation, dans les mains de son nouveau supérieur, subit de profondes modifications. De Ruillé, les Frères furent transférés au Mans, ville épiscopale et chef-lieu de la Sarthe. En cette même année, 1835, M. le chanoine Moreau, avec l'assentiment de son Ordinaire, s'adjoignit des prêtres dans le but de former une société distincte de celle des Frères, de telle sorte, cependant, que les deux sociétés réunies ne formeraient qu'une seule association, dite « Congrégation de Sainte-Croix ». Ainsi constituée, la nouvelle Congrégation fut définitivement approuvée le 13 mai 1857.

Ce double institut venait à point, il semble bien, pour répondre au désir du clergé et des âmes chrétiennes parmi le public. De là, sans doute, son rapide accroissement; car, à peine la Congrégation de Sainte-Croix avait-elle vingt ans d'existence, que déjà elle dirigeait grand nombre d'écoles, des collèges, des missions paroissiales, elle envoyait des colonies de religieux prêtres et frères en Algérie, aux États-Unis, au Canada, et fondait, de plus, ses missions du Bengale.

C'est en l'année 1847 que les Religieux de Sainte-Croix arrivaient au Canada sur l'appel de Mgr Bourget, le saint évêque de Montréal. M. J.-B. Saint-Germain, vénérable curé de Saint-Laurent, leur avait préparé une bien modeste demeure avec un local de classes bien pauvre et bien étroit, mais des âmes dévouées et habituées à se contenter de peu sont facilement satisfaites.

La Congrégation compte environ trois cent cinquante membres dans la province de Québec et au Nouveau-Brunswick. Ils y dirigent deux collèges classiques, quel-

ques paroisses et missions, plus une dizaine d'écoles et collèges au cours académique. Mais il faudrait que leur nombre fût trois ou quatre fois multiplié pour leur permettre de répondre aux pressantes sollicitations adressées, chaque années, à leur religieux dévouement.

La Règle permet de recevoir des sujets de quinze à quarante-cinq ans, mais on préfère évidemment ceux que leur âge, leur vertu, leur dégré d'instruction et des aptitudes spéciales rendent capables de travailler utilement et ptomptement à l'œuvre commune. Les candidats à la prêtrise ne sont admis à faire leur noviciat qu'après leur rhétorique. Ceux qui ne sont pas majeurs ont besoin du consentement écrit de leurs parents ou tuteurs. Tous doivent présenter d'excellents témoignages sur leur piété, leurs mœurs, leur caractère, et même leur santé. [1]

Deux ans sont requis par nos Constitutions pour le noviciat. La première année entière doit être passée dans la maison du Noviciat; pendant la deuxième année, le novice peut être appelé à la maison du Scolasticat pour y continuer l'œuvre de sa formation religieuse et commencer ses études complémentaires. Après quoi, il est admis à faire ses vœux temporaires, qui devront durer trois ans, et précéder ainsi sa profession religieuse définitive.

Le vœu des missions étrangères n'est imposé à personne; par conséquent, aucun sujet ne peut être envoyé à l'étranger sans son agrément; mais tous sont tenus d'accepter les emplois qui leur sont assignés par l'obéissance, et de se soumettre à leurs supérieurs avec un cœur détaché et vraiment humble.

Le besoin pressant de bons sujets pour nos œuvres nous a portés, comme plusieurs institutions religieuses du pays, à ouvrir deux juvénats pour les jeunes aspirants à notre vie religieuse: l'un à Saint-Laurent à proximité de notre collège classique, pour les candidats à la prêtrise, l'autre

---

1. Il convient de s'adresser au T. R. P. Provincial, Oratoire Saint-Joseph, Côte-des-Neiges ou au Père Maître des Novices Sainte-Geneviève, Ile de Montréal.

aux portes de notre collège commercial de Saint-Césaire, comté de Rouville, pour les candidats à la vie de nos Frères instituteurs.

MISSIONS DU BENGALE DANS LES INDES ORIENTALES

C'est surtout sur cette œuvre apostolique par excellence que nous désirons attirer l'attention et exciter l'ardeur du zèle des pieux jeunes gens que la grâce d'une vocation spéciale dirigerait vers notre famille religieuse.

Parmi les vastes contrées où règne encore l'idolâtrie, et où quelques fidèles sont comme perdus au milieu des païens, il en est une où s'exerce, depuis au-delà de cinquante ans, le zèle des missionnaires de la Congrégation de Sainte-Croix. Cette mission, si importante, si belle aux yeux de la foi, le grand et saint Pontife Pie IX la confia aux religieux de Sainte-Croix, au moment où il approuva leurs Constitutions. Il estimait qu'en l'acceptant la jeune Congrégation donnait une marque suprême d'attachement au Saint-Siège et une preuve de zèle pour l'extension du règne de Notre-Seigneur.

Ce champ d'apostolat comprend le Bengale Oriental et une partie de la Birmanie occidentale. L'étendue en est d'environ trois cents lieues et ne compte guère plus qu'une vingtaine de mille catholiques, sur vingt-cinq millions d'habitants. Le pays, sillonné en majeure partie par les affluents du Gange, est splendide et d'une fertilité merveilleuse; les chaleurs y sont excessives; les orages, assez fréquents et d'une violence extrême. La saison brûlante est aussi celle des fièvres, mais peu de malades en meurent; et le retour des pluies, qui tombent pendant plusieurs mois, ramène la fraîcheur et la santé. Quant aux quatre mois d'hiver, ils constituent une saison vraiment idéale, qu'on ne trouve peut-être nulle part ailleurs.

Les catholiques, généralement pauvres, sont groupés par petites chrétientés, que souvent le missionnaire ne peut atteindre qu'en parcourant de longues distances.

La foi et la piété du grand nombre de ces catholiques sont vraiment édifiantes: ni les difficultés, ni les longueurs de la route ne les effraient, quand ils doivent se rendre à leurs églises, et ils aiment à y passer de longues heures à prier et à écouter les instructions. Le prêtre, pour eux, est vraiment le représentant de Dieu, et ils ont une entière confiance en lui.

Mais, on le comprend, l'attention et le zèle du missionnaire ne doivent pas se concentrer exclusivement au soin de ces heureuses brebis du bercail; il lui faut aller à la conquête des pauvres âmes, plongées par millions en ces malheureuses contrées, dans les erreurs du paganisme.

Du reste, les Indous ne sont pas hostiles à la religion catholique; ils aiment l'éclat de ses fêtes extérieures; ils admirent même la beauté et la sublimité de sa doctrine, et ils respectent le missionnaire. Cependant, pour les amener à la foi et aux pratiques de la vie chrétienne, le missionnaire a à lutter contre de bien grandes difficultés, dont une des principales est l'esprit de caste, qui règne en maître parmi les païens. Éclairer les esprits et lutter contre des préjugés si profondément enracinés, demande patience, dévouement infatigable, prières et mortifications continuelles. Mais quelle joie, quelle ineffable consolation quand le missionnaire voit ses efforts couronnés de succès!

Sentir en son cœur un appel divin à coopérer à un si bel apostolat, n'est-ce pas là une des plus grandes grâces dont une âme puisse être favorisée? Combien sublime est cette vocation! Il est vrai qu'elle est placée sur les hauteurs de l'abnégation et du sacrifice, mais combien est heureux celui qui a entendu le Seigneur lui adresser l'invitation d'y monter comme lui, avec lui, près de lui!

C'est à ces ambassadeurs de Dieu, qui se sentent au fond du cœur le vif désir d'aller porter la bonne nouvelle dans les Indes, à tous ceux que la charité du Christ presse, comme s'exprime l'Apôtre, que nous adressons un religieux appel, en même temps que nous recommandons ces voca-

tions naissantes à la charité de ceux à qui la Providence a confié la charge des âmes.

Plusieurs de nos Pères et de nos Frères de la province du Canada ont généreusement répondu aux pressants et touchants appels de notre Supérieur Général et de Mgr de Dacca, et sont passés au Bengale, où, joints à nos autres missionnaires de France et des États-Unis, ils se dévouent généreusement et joyeusement à l'œuvre de l'évangélisation de ces malheureuses peuplades plongées dans l'idolâtrie.

Puissent ces lignes, que nous adressons aux jeunes gens à qui Dieu a donné la santé, une éducation chrétienne, des talents, un cœur généreux et du zèle pour le salut de leurs frères, attirer leur attention et toucher leur cœur à la vue des besoins si pressants d'âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ et que Dieu veut sauver par les œuvres de miséricorde à la coopération desquelles il les appelle.

Amédée Guy, C.S.C.

Dante Alighieri

La Vie nouvelle a déjà publié deux articles sur le sixième centenaire de la mort de Dante (janvier et février 1921). Elle a exposé brièvement la vie, l'œuvre et l'influence mondiale du grand poète florentin; elle a rappelé le mot de Léon XIII répété par Benoît XV et revendiquant pour l'Église cette gloire littéraire sans rivale: « *Dante noster est,* Dante est à nous. »

Le quatorzième jour de septembre ramène l'anniversaire précis de la mort du poète. De magnifiques célébrations ont déjà eu lieu en divers pays, notamment en Italie et en France. Elles atteindront leur apogée en ce mois de septembre.

Les dépêches d'Europe, les journaux, les revues vont nous tenir au courant de l'apothéose dantesque. En nous joignant, par la pensée, à ces fêtes splendides, nous aimerons à songer que le génie de Dante n'a été si grand que parce qu'il s'est alimenté aux deux plus hautes sources de notre foi: les saints Livres et la théologie catholique.

Questions d'apologétique

Y a-t-il un Dieu?

CETTE question ne surprendrait pas dans la bouche d'une personne imaginaire, réduite à la seule perception des sens. Venant d'un homme, doué en plus d'une intelligence capable de remonter aux causes et de comprendre l'immatériel, elle détonne pour le moins. Un poète allemand du XIXe siècle, Henri Heine, chaque fois qu'il entendait discuter l'existence de Dieu, se sentait saisi d'inquiétude et d'un malaise indéfinissable, « à peu près comme à Londres », disait-il, « où un jour visitant New Bedlam, je me vis seul et abandonné par mon guide au milieu d'une foule de fous ». [1]

L'univers a toujours été le grand livre ouvert à tous les hommes, dans lequel les illettrés eux-mêmes ont su lire la démonstration de l'existence de Dieu. Trois affirmations y sont contenues: l'existence de l'univers, l'ordre de l'univers, le mouvement de l'univers prouvent l'existence de Dieu. Trois affirmations et simultanément trois preuves distinctes de la vérité que nous cherchons, s'enchaînant l'une avec l'autre, la première appelant la deuxième, la deuxième conduisant à la troisième. Malheur à qui n'en voit pas la force, car il refuse d'être raisonnable.

I

L'EXISTENCE DE L'UNIVERS PROUVE L'EXISTENCE DE DIEU

L'athée mérite cette question: Avez-vous lu Robinson Crusoë ? — Oui, répondrait-il probablement, car qui n'a pas lu Robinson Crusoë ? — Vous devez alors vous souvenir

1. Parole citée par *La Réponse*, revue d'Apologétique.

du célèbre chapitre où le héros raconte son épouvante en découvrant un jour sur le sable la trace d'un pied humain. Comme vous, des millions de lecteurs ont partagé l'émotion de Robinson, son saisissement, sa terreur. Ni vous, ni aucun de ces millions n'a pensé: Pauvre fou, pourquoi t'épouvantes-tu de ce vestige plus que de la cavité laissée par le déplacement d'une pierre ? Non, pas un n'a ainsi pensé; au contraire, tous sans exception ont songé à l'inconnu, à l'ennemi sans doute, qui avait marqué là son empreinte. Un animal l'eût vue et il aurait passé son chemin; un homme la voit et aussitôt il monte de l'effet à la cause.

Autour de moi je promène mes yeux et j'admire bois et forêts, ruisseaux et fleuves, montagnes et collines, plantes et animaux, quelles magnifiques traces du passage de Dieu et de son action créatrice! Même admiration allant jusqu'au ravissement, si je sais regarder et comprendre, quand je contemple le ciel, essayant d'en sonder les insondables espaces et d'en compter les étoiles. Où est l'homme raisonnable niant que ces merveilles ont un auteur ?

L'incroyable n'est plus incroyable! Il faut bien l'avouer, il existe des hommes, d'incontestables savants même, qui vous traiteraient d'insensé si vous souteniez qu'une charrue n'est pas l'œuvre d'une intelligence, et qui, eux, affirment sans sourciller que l'univers s'explique sans Dieu. C'est tout simple, il est le résultat d'une combinaison ou d'une évolution des éléments de la matière!

II

L'ORDRE DE L'UNIVERS PROUVE L'EXISTENCE DE DIEU

Soyons bons garçons. C'est entendu: plantes, animaux, astres, terre, pierres, âmes et vie, tout cela, c'est le produit de la matière inerte diversement combinée. Mais, monsieur l'athée, permettez-moi de vous montrer l'impasse dans laquelle votre système vous jette, me jette moi-même, puisque je veux devenir votre disciple. Comme il

n'y a pas de Dieu, c'est maintenant notre commune hypothèse, je cherche qui a mis dans l'univers l'ordre admirable que mon intelligence y lit. Deux exemples illustreront ma difficulté.

Au début de l'année 1918, un canon habilement dissimulé près de Laon, croit-on, arrosait Paris de ses obus toutes les quatre ou cinq heures. Le vendredi saint, un de ces obus s'abat sur une église, brise la toiture qui s'effondre et fait cent victimes. Personne dans la grande ville n'a vu le monstre homicide qui a lancé le projectile, mais unanimement croyants et incroyants attribuent le forfait aux Allemands. Une intelligence a réglé et pointé la pièce, a voulu la destruction des édifices et la mort des innocents. Or, voici qu'à l'horizon un astre se lève, tantôt sous la forme d'un croissant, tantôt avec l'apparence d'une sphère partielle ou complète. C'est la lune, immense projectile qui parcourt le ciel dans son entier. On connaît sa marche, on sait qu'à tel jour et à telle heure elle apparaît ou se couche, se balance au-dessus de nos têtes... Aussitôt croyants et incroyants, tout à l'heure unis dans une même conviction, de se diviser. Ce projectile, infiniment plus régulier que l'obus du gros canon allemand, a besoin d'une intelligence pour régler toutes ses phases, affirment ceux-là. Il n'en a pas besoin, ripostent ceux-ci. Hé! messieurs, entendez-vous.

Autre exemple. Chaque jour pendant une semaine, un homme se place à un point marqué d'une ligne de chemin de fer. Aux mêmes heures passent devant lui des trains de passagers, allant dans les directions opposées. Lui persuaderez-vous jamais que la matière inerte, et non une intelligence humaine, est la cause de cette régularité ? Et vous voulez me forcer de croire que nulle intelligence, nulle volonté ne dirige la terre dans sa révolution autour du soleil en 365 jours, dans le tour complet qu'elle fait en 24 heures sur elle-même; que ces éclipses de soleil et de lune, survenant avec une régularité si parfaite qu'on

peut les annoncer toutes d'avance, à la minute près, sont l'effet du hasard ou de la matière; que la durée des jours et des nuits, calculée par les savants sans erreur possible et d'après des lois invariables, n'est pas fixée par un être supérieur au bois de ma chaise ou à la terre que je foule en marchant ?

Voilà ma difficulté et l'impasse où votre système m'a placé en votre campagnie. Restez-y, si bon vous semble; moi, je vous dis bonjour. S'il faut abdiquer sa raison pour se débarrasser de Dieu, sera qui voudra athée et matérialiste!

III

LE MOUVEMENT DE L'UNIVERS PROUVE L'EXISTENCE DE DIEU

Plus haut encore élevons-nous, portés par la raison humaine. S'il nous est impossible d'attribuer à la matière inorganique l'ordre dont la nature entière nous offre le ravissant spectacle, encore moins peut-elle expliquer le mouvement auquel rien n'échappe dans la création. L'univers, a-t-on dit depuis bien longtemps, est une montre immense et parfaite. Or, une montre ne marche pas seule. Les aiguilles avancent, les pièces intérieures pivotent, se balancent, se contractent, se détendent, tournent sans fin, parce qu'elle est munie d'un ressort. Le ressort de l'univers, c'est Dieu, et lui seul peut l'être. Ressort bien supérieur toutefois à celui de la montre: ce dernier a besoin d'être remonté par l'homme; Dieu, nous le démontrerons tout à l'heure, puise en lui-même la motion qu'il communique à toute créature.

Jetez un regard sur le mécanisme de votre montre. Les aiguilles marchent, parce qu'elles sont fixées à des pivots mobiles. Ces pivots reçoivent leur mouvement d'une première roue, cette première d'une deuxième, cette deuxième d'une troisième. Bref, passez d'un engrenage à un autre, des aiguilles extérieures jusqu'à la dernière

transmission du mouvement, par l'intermédiaire d'une multitude de pièces habilement disposées, vous arriverez enfin au ressort, duquel chaque mouvement reçoit en définitive, directement ou indirectement, son impulsion.

Portez maintenant vos yeux sur l'univers. Comme dans la montre, vous apercevrez partout des pièces ou des êtres en mouvement, c'est-à-dire, suivant la définition étendue de ce terme, des êtres qui changent non seulement de lieu, mais encore de forme, d'état, d'espèce, de quantité, de qualité, etc. Tout, en effet, dans l'univers est en mouvement: le grain de blé déposé en terre et devenant épi doré; l'animal croissant jusqu'à sa maturité et circulant à son gré; la barre de métal se dilatant ou se rétrécissant sous l'influence des différentes températures. Comme dans la montre aussi, tout dans l'univers est mis en mouvement par un moteur. Interrogez le sens commun, la philosophie ou la science, tous vous répondront que rien ne se meut sans moteur, que le bras humain reste pendant, si vous en coupez les nerfs et les muscles. Comme dans la montre enfin, où les mouvements multiples et variés sont mus par l'indispensable ressort, tout, absolument tout dans l'univers, reçoit à chaque instant son mouvement de Dieu.

L'athée concède les deux premières vérités, il nie la troisième. Dieu n'est pas le ressort du monde, selon lui. Montrons-lui son tort, à l'aide d'un exemple soigneusement expliqué et facilement applicable à n'importe quel être.

Il est un arbuste de votre jardin dont les fleurs s'épanouissent au soleil de juin: c'est le rosier. Il vit, grandit et se développe, grâce à son principe vivant ou âme végétative, qui maintient dans l'équilibre ses substances composantes. A cette première cause de mouvement et de vie s'ajoutent des influences extérieures, causes elles-mêmes de la vie végétative que nous avons aperçue dans le rosier, par exemple la chaleur.

L'âme de la plante explique sa vie: c'est comme la première roue de l'engrenage. Mais l'âme n'est elle-même

qu'un effet; nous venons de mentionner la chaleur, deuxième pièce du mécanisme, sans laquelle pas de vie végétative, pas de rosier.

Poursuivons. A son tour la chaleur est causée, elle est donc un effet. C'est du soleil qu'elle provient, du soleil troisième pièce du même mécanisme. Et le soleil, nouvelle cause nécessaire à l'existence du rosier, avant de transmettre la chaleur, la reçoit lui-même; il n'est donc qu'une autre pièce, un nouvel effet. Comment la reçoit-il, demandez-vous ? Peut-être, hasardent les savants, désireux de diminuer le nombre des énigmes qui peuplent nos connaissances, de la contraction lente mais ininterrompue de sa masse.

Voulez-vous remonter plus haut ? Il le faut bien, puisque la contraction solaire a besoin, elle aussi d'une cause. Mais nous avons atteint les limites de la science humaine! Qu'il faille assigner encore cinq, six causes secondes, ou davantage, force nous sera d'arriver à une cause première et actuelle, premier moteur tirant de lui-même et de nul autre son énergie causale. Ce moteur immobile, source première de la vie qui passe d'une cause intermédiaire à la suivante pour descendre jusqu'au rosier, c'est le ressort, c'est Dieu.

La conclusion à laquelle nous sommes parvenus, laisse-t-elle place à quelques doutes dans vos esprits ? Vous demandez: pourquoi ne pas multiplier à l'infini les causes intermédiaires de la vie et du mouvement dans le rosier ? Toutes leurs énergies réunies ne seraient-elles pas capables de cette vie et de ce mouvement ? — Non, pas plus que mille roues ou pièces ajoutées au mécanisme de votre montre, ne le feront marcher. Il faudra toujours y mettre un ressort! — Pourquoi, dites-vous encore, faut-il que Dieu, premier moteur et cause première, ne puise qu'en lui seul et non dans un autre la vie et le mouvement dont il transmet le bienfait aux créatures ? — La raison, celle que la philosophie appelle la raison ultime, celle qui convainc absolument et n'a pas besoin d'une explication ultérieure, la

voici. Si Dieu ne possédait pas la source de l'être et du mouvement, il ne serait plus alors qu'un effet, comme les autres causes intermédiaires de la vie dans le rosier, et puisque la nécessité nous a contraint de trouver une cause première dans la série des causes, Dieu serait un effet non causé. Dans l'ordre des idées comme dans l'ordre des faits, un tel effet est une absurde contradiction, car il serait à la fois repos et mouvement, néant et vie, il n'aurait rien à donner et cependant il donnerait !

Arrêtons-nous. Cette dernière preuve de l'existence de Dieu mérite bien d'être appelée le triomphe de la vraie philosophie. Elle a défié tous les assauts.

Plaignons les athées, qu'ils s'appellent matérialistes, évolutionnistes, et que sais-je encore. D'un mot, l'Esprit-Saint les a jugés : « L'insensé a dit dans son cœur : il n'y a pas de Dieu. » Expression profonde de sens, en vérité. Ce n'est pas dans sa raison, dans la lumière de cette noble faculté, que l'impie trouve le motif de sa négation ; c'est dans son cœur, à savoir, dans sa volonté, étourdie et égarée par le cri des passions mauvaises.

L'APOLOGISTE

Retraites fermées à la Villa Saint-Martin

St-Lambert et Longueuil	vend. soir	2	sept.	au	mardi	matin	6
Employés de tramways	jeudi	» 8	»	»	lundi	»	12
Paroisse d'Hochelaga	lundi	» 12	»	»	vend.	»	16
Paroisse de Maisonneuve	dim.	» 18	»	»	jeudi	»	22
Paroisse d'Hochelaga	jeudi	» 22	»	»	lundi	»	26
Syndicats catholiques	jeudi	» 29	»	»	lundi	»	3
Étudiants en médecine	jeudi	» 6	oct.	»	lundi	»	10

Réflexions d'un retraitant

L'HOMME a été créé pour servir Dieu, l'auteur de tout bien.

Dieu dans son omnipotence créa l'homme et de son souffle divin lui donna l'intelligence, afin que, comme la goutte de rosée venue du ciel, il puisse y remonter.

Le Créateur qui, dans son amour incommensurable pour sa créature, permit l'immolation de son divin Fils pour le rachat du genre humain veut, et doit être, le point d'attraction, vers lequel nous devons tendre, si nous voulons atteindre le but pour lequel nous avons été créés: le salut éternel.

Notre volonté, aidée de notre intelligence, doit donc nous porter à éliminer de notre vie, quelqu'attrayantes qu'elles soient, toutes les choses qui ne tendent pas à nous ramener au Créateur.

L'homme qui invente ou crée une œuvre dans le monde n'est-il pas le maître de cette œuvre ?

Comment Dieu, qui a créé l'univers, ne serait-il pas le Maître de l'homme, le chef-d'œuvre de la création ?

C'est pourquoi, lorsque nous sommes assaillis de tout côté par les tentations et les épreuves de la vie qui, au point de vue du monde, nous paraissent insupportables, nous devons considérer ces dernières comme venant de Dieu. A l'or le plus pur ne faut-il pas le creuset ? Il en est ainsi des souffrances que nous devons endurer, pour arriver à faire en tout la volonté de Dieu et parvenir ainsi à notre fin.

Soyons fermes en face des épreuves, car c'est Dieu, toujours, qui nous éprouve afin de nous attirer à lui. L'Homme-Dieu, souffleté, bafoué et mis à mort par les Juifs, ne proféra jamais une plainte contre eux.

Que sont les petites misères de la vie comparées au sacrifice suprême de la croix ? Que sont-elles comparées aux souffrances des martyrs, entrant dans la fournaise ou succombant sous la dent des bêtes fauves ?

Serions-nous lâches au point de reculer devant elles ?

***

Le premier des péchés fut commis par les anges dans le ciel, péché de révolte contre Dieu. Si Dieu exerça une si terrible vengeance contre ceux qui, les premiers, outragèrent sa divinité en refusant de le servir, quel châtiment n'infligera-t-il pas à ceux qui commettent constamment le péché mortel ?

Depuis le péché de nos premiers parents, notre pauvre humanité s'en va s'acheminant sur la route empierrée des âges, traînant avec elle, comme le forçat, le boulet de ses iniquités, qu'elle rivait à sa chair au sortir du paradis terrestre.

Les conséquences funestes du péché, en vue de notre salut et qui ravalent l'homme au niveau de l'être sans raison, devraient suffire pour nous mettre en garde contre elles.

Que dis-je, n'y aurait-il que notre dignité d'homme et d'être intelligent en jeu, cela devrait nous arrêter sur la pente où nous glissons à l'abîme.

Comparons la grandeur du Créateur à la petitesse de celui qu'il a créé pour être l'instrument de sa gloire.

Depuis de nombreuses années peut-être, nous marchons dans l'âpre et rude sentier de la vie, sans nous arrêter un seul instant pour y déposer le lourd fardeau de nos iniquités.

Cette retraite fermée sera, je l'espère, l'oasis où notre pauvre âme s'abreuvera aux sources limpides et rafraîchissantes où nous invite, pour une dernière fois peut-être, Celui qui nous a donné l'existence et tout ce que nous possédons, intelligence, talents, fortune, etc.

Arrivé au seuil de la vieillesse, à cette époque de la vie que l'on pourrait appeler la mélancolie du déclin, soyez loué et béni, ô mon Dieu, de m'avoir fait la grâce de cette retraite! Comme dans une vision, j'ai entrevu la voie où vous nous conviez dans votre miséricorde divine, afin de nous faire partager, quand il vous plaira de nous rappeler à vous, le bonheur et les joies éternelles du paradis que vous réservez à ceux qui vous auront été fidèles.

Je vous rends grâce, ô mon Dieu, de m'avoir conduit dans la retraite, où seule avec elle-même, mon âme sourde bien souvent aux appels de la grâce, a vu s'ouvrir devant elle de nouveaux horizons où plane l'espérance qui réconforte et vivifie.

Par la bouche de notre vénéré directeur, j'ai eu une vision plus nette et plus claire des devoirs de la créature envers son Créateur.

Fasse le ciel que d'autres, comme nous, s'acheminent vers ce lieu de retraite où tout nous parle de Dieu. Le bruissement des feuilles dans la forêt, le gazouillement des oiseaux chantent à leur manière un hymne de reconnaissance au Créateur. Que dis-je, les hôtes de cet asile mystérieux de la Trappe qui, nuit et jour, font s'envoler vers le ciel des cris d'espérance; tout dans ce coin béni de la terre manitobaine est fait pour nous élever vers le ciel. Pour beaucoup, c'est la barrière qui nous sépare du monde et en y pénétrant on se sent plus près de Dieu.

Ernest Cyr

— *Saint-Boniface*

Le spiritisme

Nous rappelons qu'un décret de la Congrégation du St-Office en date du 24 avril 1917, défend à tout catholique d'assister à des séances de spiritisme sous quelque prétexte que ce soit.

A travers le Droit canon[1]

DU CULTE DIVIN

Le culte de la très sainte Trinité, de la sainte Vierge et des saints; la dévotion aux reliques et aux images; le soin d'éviter les pratiques superstitieuses, etc. — Tenue des hommes et des femmes à l'église. — La musique sacrée. — L'assistance à la messe et les visites au saint Sacrement.

CAN. 1255, §1. — *A la très sainte Trinité, à chacune de ses Personnes, au Christ Jésus, même sous les espèces sacramentelles, est dû un culte de* **latrie;** *à la bienheureuse Vierge Marie, un culte d'***hyperdulie;** *aux autres qui règnent dans le ciel avec le Christ, un culte de* **dulie.**

§2. — *Aux saintes* **reliques** *et* **images** *sont également dûs un respect et un culte relatifs à la personne à laquelle se rapportent les reliques et les images.*

Note. — Culte de *latrie*, c'est-à-dire d'adoration; d'*hyperdulie*, hommage supérieur à celui que l'on rend aux anges et aux saints; de *dulie*, cet hommage aux anges et aux saints.

CAN. 1261, §1. — *Que les Ordinaires veillent à ce que les prescriptions des saints canons au sujet du culte divin soient exactement observées, et surtout à ce qu'on ne mêle aucune* **pratique superstitieuse** *au culte divin soit public soit privé ou dans la vie quotidienne des fidèles, ou encore qu'on ne se permette rien de contraire à la foi ou en désaccord avec la tradition ecclésiastique ou présentant une apparence de gain sordide.*

1. Voir la VIE NOUVELLE, depuis août 1919, *passim*,

CAN. 1262, §2. — *Les* **hommes** *dans l'église ou hors de l'église, assistant aux offices divins, doivent être* **tête nue,** *à moins que les coutumes approuvées du pays ou des circonstances particulières n'obligent à agir autrement; quant aux* **femmes,** *qu'elles aient la tête couverte et soient* **modestement vêtues,** *surtout lorsqu'elles s'approchent de la sainte Table.*

CAN. 1264, §1. — *Qu'on proscrive absolument des églises les morceaux de musique auxquels l'orgue ou d'autres instruments ou la voix mêleraient quelque chose de leste ou d'impur; et que l'on observe les* **règles liturgiques** *touchant la* **musique sacrée.**

CAN. 1273. — *Ceux qui travaillent à la formation religieuse des fidèles, ne doivent rien omettre de ce qui peut exciter dans les âmes la dévotion envers la très sainte Eucharistie; qu'ils les exhortent surtout à* **assister** *aussi fréquemment que possible au saint sacrifice de la* **Messe** *et à* **visiter** *le très* **saint Sacrement,** *non seulement les dimanches et jours de fêtes d'obligation, mais aussi les autres jours de la semaine.*

Note. — Il n'est ici question que de l'assistance à la messe et des visites au saint Sacrement. Le canon 863, on s'en souvient, nous a déjà recommandé « d'exciter les fidèles à se nourrir *souvent et même chaque jour* du Pain eucharistique ».

Ed. L.



Réunion mensuelle

La prochaine réunion des anciens retraitants aura lieu dans la salle de l'Union catholique, rue Bleury, le dimanche 11 septembre. A 8 h. 30, messe; à 9.30, déjeuner; à 10 h. conférence. Tous sont instamment priés d'y assister.

Chronique des Retraites fermées

A LA VILLA SAINT-MARTIN

NOUS sommes dans la période des Voyageurs. C'est dire que ça ne chôme pas. Saint-Hyacinthe donnait le branle du 21 au 25 juillet. Quarante-deux présents. On ne pouvait en recevoir plus sans inconvénients. Tous sont repartis renouvelés, retrempés pour les luttes ardentes qui les attendent. La forteresse qu'ils se sont engagés à conquérir il y a cinq ans est rude à emporter. Mais déjà, ils sont dans la place. Ils en sont pratiquement les maîtres. Ils ne se reposeront pas qu'ils n'en aient chassé définitivement tous les ennemis de l'ordre et de l'Église.

Puis trois groupes, organisés par le cercle de Montréal, se succédèrent de semaine en semaine. Le nombre des retraitants varia peu: trente sept, trente-neuf, trente-neuf. Et ce fut, chaque fois, le même recueillement, la même discipline, le même entrain. A la conférence du dernier jour, en présence de l'aumônier et des officiers généraux de l'Association, on se stimula mutuellement à exercer un constant apostolat, à servir de mieux en mieux les grandes causes nationales et religieuses. La question de la bonne presse revint fréquemment sur le tapis. Elle a, dans les Voyageurs, d'ardents apôtres.

A OTTAWA

En attendant la maison qui leur permettra d'avoir des retraites tout le long de l'année, les catholiques de la région d'Ottawa profitent, durant les mois d'été, de la généreuse hospitalité des RR. PP. Oblats. Le scolasticat leur est

ouvert. Ils l'occupent à plusieurs reprises. Cette année surtout, grâce sans doute pour une bonne part à la réputation du prédicateur, le R. P. Lelièvre, O. M. I., ils l'ont rempli à déborder. Ainsi du 22 au 26 juillet, cinquante retraitants, hommes d'affaires et voyageurs de commerce, s'y trouvaient réunis. « Leur foi ou leur soif de la vérité qui rend libres, lisons-nous dans le *Devoir* du 30 juillet, en a transporté quelques-uns de Plantagenet, de Deux-Montagnes, de Hull, de la Rivière-Joseph, de Maniwaki et de Montcerf. Elle en a forcé d'autres à fermer leurs magasins et à subir des pertes sensibles. Ils les ont subies avec générosité pour ne pas perdre leur âme; car ils ont compris « qu'il ne sert à rien pour l'homme de gagner l'univers entier s'il vient à perdre son âme ».

« Nous les avons vus, à l'arrivée, vendredi soir. Parmi ce groupe d'hommes, d'entraîneurs et d'entraînés, il s'en trouvait quelques-uns dont la physionomie anxieuse, craintive, exprimait bien les peines intérieures et l'incertitude au sujet de l'existence qu'ils auraient à mener durant ces jours.

« Après ces trois jours de paix, de silence et de prières, aux pieds du Sacré Cœur et de l'Hostie, on ne voyait plus sur la figure de ces hommes, que le reflet de la pureté et de labonne conscience. Tous ont exprimé leur joie profonde.

« Ils ont quitté, mardi, le scolasticat. Leurs résolutions, leur attitude, leur joie, la ferveur de leurs chants; tout en eux a permis de croire que c'étaient bien cinquante apôtres: Apôtres de la religion, apôtres de la langue, apôtres de la race, qui laissaient la maison de retraite pour une croisade d'un an. »

Après les hommes, ce furent les jeunes gens, les membres de l'A. C. J. C. Quarante-cinq firent leur retraite du 29 juillet au 2 août. Et comme leurs prédécesseurs, ils sortirent de cette solitude, débordant d'amour pour Notre-Seigneur et brûlant de la flamme de l'apostolat.

A SAINT-BONIFACE

Quelles bonnes nouvelles nous apportent les journaux de l'Ouest: les retraites fermées implantées en terre manitobaine, prenant aussitôt fortement racine, et donnant déjà d'excellents fruits. L'œuvre est due à un apôtre, préfet au collège de Saint-Boniface, le R. P. Onésime Lacouture, S. J. Pour se reposer des fatigues scolaires... il entreprit cette organisation. Son zèle et son entrain eurent raison de toutes les difficultés. La première retraite eut lieu à l'Hôtellerie des Pères Trappistes de Saint-Norbert, à une dizaine de milles de Saint-Boniface, du 30 juin au 4 juillet. Elle groupa dix-sept jeunes gens. La deuxième, du 14 au 18 juillet, fut suivie par dix-neuf hommes, dont plusieurs des dirigeants de la ville: juge, député, avocats, médecins, etc. La troisième, du 4 au 8 août, en compta dix-sept. Et quatre autres sont annoncées d'ici à septembre. Sur les résultats de ces retraites, les témoignages sont des plus consolants. On a lu plus haut les réflexions d'un des premiers retraitants, ancien député. La *Liberté* et le *Manitoba* en ont publié de semblables, venant de hautes personnalités. C'est la même joie éprouvée, la même volonté de mieux servir Dieu, la même flamme d'apostolat. Puisse cette œuvre vraiment providentielle, suivant l'expression de Pie X, former là-bas comme ici les catholiques d'élite dont notre pays a tant besoin.

La longueur de cette chronique nous oblige à remettre à une prochaine livraison les renseignements que nous avons reçus sur quelques autres retraites.

J.-P.A.

Nous sommes déjà en septembre et plusieurs de nos abonnés n'ont pas encore payé leur réabonnement pour cette année. Ils nous rendraient service en soldant ce petit compte le plus tôt possible.

Glanes apologétiques et sociales

Les Œuvres interconfessionnelles

En réponse à une demande du cardinal Andrieu, le cardinal Merry del Val vient de déclarer que les catholiques ne peuvent assister au Congrès national « de la natalité et de la population » qui doit se tenir à Bordeaux.

« Les Éminentissimes et Révérendissimes cardinaux, inquisiteurs généraux, ont fait observer, écrit-il, qu'on ne peut traiter des questions de cette nature que si l'on admet comme principes tout à fait indiscutables la sainteté et l'indissolubilité du mariage. C'est là seulement qu'il faut chercher un remède efficace au mal que l'on déplore.

« En conséquence, les Éminentissimes Pères, rendant hommage au zèle de Votre Éminence, ont approuvé la décision que vous signalez et qui a été prise dans la réunion du 1er mars de la présente année, pour refuser l'approbation aux œuvres interconfessionnelles. Il n'est pas permis aux catholiques de faire partie de ces œuvres, qui pourraient leur être une occasion de tomber dans l'indifférentisme religieux. »

La Semaine religieuse de Tours ajoute à cet important document la note suivante: « Cette exclusion formelle concernant les œuvres *interconfessionnelles*, — c'est-à-dire celles qui admettent des adhérents de toute religion, — s'applique à bien plus forte raison, aux œuvres *neutres*, qui ne veulent pas connaître les croyances religieuses de leurs adhérents. »

Un homme d'État catholique

La Hongrie célébrait récemment le 75e anniversaire de naissance de son plus grand homme d'État actuel, le comte Albert Apponyi et le 50e anniversaire de son entrée dans les luttes de la vie politique. On ne lira pas sans

intérêt ces quelques lignes extraites du compte rendu des fêtes qui furent un événement national.

Après les cérémonies religieuses, le comte Albert Apponyi se rendit dans la grande salle de la Redoute, et les délégations de tout le pays vinrent le saluer, entre autres celle de la circonscription de Jaszberény qui, depuis quarante années, l'a toujours élu député, cas peut-être unique dans l'histoire parlementaire de la Hongrie. Lorsqu'elles eurent toutes défilé devant le « sage de la nation », lorsque, au nom du gouvernement, le comte Bethlen, au nom des assistants, le journaliste Rakosi, etc., l'eurent salué, le noble vieillard prit la parole à son tour et prononça peut-être le plus beau discours de sa longue carrière politique, si riche en succès oratoires. Nous regrettons que le manque de place nous empêche d'en donner l'analyse exacte. C'est toute sa vie, toute son activité, toute l'histoire de son pays durant trois générations qu'il a ramassées là en paroles émues et sincères.

« Je remercie avant tout mon Dieu qui a mis dans mon âme les plus forts soutiens de la vie : la foi chrétienne et catholique et l'amour inaltérable pour la patrie. »

Puis il rappelle ce qu'il doit aux Jésuites de Kalksbourg qui l'ont élevé, ainsi qu'à ses amis et à ses adversaires politiques qu'il a respectés.

« Je n'ai jamais fait de différence entre la morale individuelle et la morale publique. J'ai mis dans ma carrière politique toute ma personnalité, mes croyances, mes principes, mes idées, ma foi. »

Puis, après avoir dit son amour pour sa chère Hongrie mutilée, le vaillant jubilaire termine par ces belles paroles : « Conscients de la tâche immense qui nous attend, nous devons purifier notre âme de tout ce qu'elle a d'impur. Elle ne devra plus contenir que deux idéals : Dieu et la patrie ! »

Revue des revues

REVUES FRANÇAISES

Amitiés catholiques françaises (juillet). — *Discours sur les Canadiens français:* Athanase DAVID. — *Notes de voyage en Pologne:* Jean DESGRANGES. — *Les Étudiants catholiques étrangers:* Jean PRUDHOMMEAUX.

Annales de la Jeunesse catholique (juillet). — *La Vie surnaturelle:* R. P. CORBILLÉ. — *Mgr Freppel:* Victor BUCAILLE. — *Il faut savoir écrire:* E. LANGEVIN.

Bulletin de la société générale d'Éducation (mai-juin). — *Discours à l'assemblée annuelle:* Colonel KELLER, Joseph-Lucien BRUN, le cardinal DUBOIS. — *Les livres de prix:* Chanoine QUÉNARD. — *La rétribution scolaire:* Abbé DESLOIRE. — *Le Recrutement sacerdotal:* Chanoine MARTIN.

Chronique sociale de France (juin). — *La Semaine sociale de Toulouse:* Mgr GERMAIN. — *La lutte contre l'immoralité chez les protestants français:* L. CHRISTIANI. — *Les Conseils des Professions:* Paul VERSCHAVE. — *Les idées et les faits:* Eugène BEAUPIN.

Dossiers de l'Action populaire (25 juillet). — *La charité organisée à Strasbourg.* — *Les Écoles syndicales sont-elles tenues à la déclaration ?* — *Comment fonder une bibliothèque pour tous.*

Études (20 juillet). — *Avant la réforme de l'enseignement secondaire:* François DATIN. — *La légende dorée en Chine:* Pierre MERTENS. — *Dante et son œuvre:* Ferdinand CAVALLERA. — *Chez nos cousins les Canadiens français:* Joseph DASSONVILLE.

Lettres (Les) (juin). — *Après la Semaine des Écrivains catholiques:* Gaétan BERNOVILLE. — *La religion de Jean-*

Jacques Rousseau: O. HABERT. — *Pour la Justice scolaire:* Albert BESSIÈRES.

Nouvelles religieuses (Les) (août). — *Catholicisme social et socialisme protestant:* B. C. P. — *Chronique romaine.* — *L'Union d'études des catholiques sociaux.* — *L'Organisation catholique des étudiants tchéco-slovaques.*

Réforme sociale (juin). — *Les conflits de tendance du socialisme français:* Ed. LASKINE. — *Faut-il créer des coopératives agricoles:* R. DE BOYER-MONTÉGUT. — *Sainte-Beuve:* Ernest SEILLIÈRE.

Regnabit (juillet). — *Les Révélations privées:* R. P. ESTEVÉ, O. M. I. — *La société du Règne social de Jésus-Christ:* M. DE NOAILLAT. — *La Russie catholique au Sacré Cœur:* Dom P. S., O. S. B.

Revue des Jeunes (juillet). — *La double vie:* SENEX. — *Les Confessions de saint Augustin:* Mgr BATTIFFOL. — *Ma Prière:* Georges DUMESNIL. — *Activités syndicales chrétiennes:* Gaston TESSIER. — *L'autre danger:* Robert VALLERY-RADOT.

Revue des Lectures (juillet). — *Les Livres d'art:* Noël CHRISTÊME. — *Échos de la République des lettres:* Victor DELILLE. — *Des livres pour nos enfants.*

Revue pratique d'apologétique (juillet). — *A la recherche de l'origine des religions:* Mgr LE ROY. — *L'idée impérialiste dans l'œuvre de Dante:* A. LEMAN. — *Causeries sociales:* J. VERDIER.

Union (L') (juin). — *Le congrès des œuvres à Poitiers:* Mgr POTERAT. — *Le Recrutement syndical:* G. TESSIER. — *Chronique sociale:* P. DOIN. — *Pour les colonies de vacances:* A. M.

Vie et Arts liturgiques (août). — *La très sainte Vierge Marie, Mère de Dieu:* Dom Bernard MARÉCHAUX. — *La piété de saint Louis de France:* Dom Ch. POULET. — *La douceur envers les animaux:* Dom CABROL.

Notes bibliographiques

COUTURE (R. P., O. P.). — *Les Bontés de Marie.* Récits d'un missionnaire dominicain et d'un apôtre de la sainte Vierge. Montréal, Monastère des Dominicains, Notre-Dame-de-Grâces. 75 sous.

Sous une forme vivante et pittoresque, le R. P. Couture raconte les bontés de la Vierge. Ce sont des choses vues ou entendues, des faits auxquels il a été souvent mêlé lui-même, qui se sont déroulés non à cent lieues de notre pays, mais ici-même, que le missionnaire dominicain narre à ses lecteurs. On le suit avec intérêt, avec émotion, avec un amour croissant pour la Vierge Marie. Bon et beau livre que tous gagneront à lire.

BESSIÈRES (R. P., S. J.). — *Louis Manoha* (1904-1914), *Plaidoyer pour les tout petits.* Prix: franco, 2 fr. 50. *Livietto* (1910-1917): *Carnet eucharistique d'une mère. — Comment il leur parle. — Les petits croisés de l'Eucharistie.* Prix: franco, 2 fr. 50. Apostolat de la Prière, 8, rue Montplaisir, Toulouse.

On demande souvent des biographies d'enfants qui puissent intéresser et édifier les petits. En voici deux qui donneront pleine satisfaction à ce désir. L'auteur de *Parvuli*, de *l'Heure du sang* et d'*Ames nouvelles*, le R. P. Bessières, les a écrites avec le talent que son nom représente et avec le zèle qu'il a consacré à la sanctification de l'enfance par la sainte Eucharistie. Mais il ne les a écrites que sur des documents rigoureusement historiques.

VAN DER MEER DE WALCHEREN (Pierre). — *Journal d'un converti.* Paris, Téqui. In-12. Prix: 5 fr.; franco, 5 fr. 50.

Ce livre nous raconte les pérégrinations douloureuses d'une âme d'artiste qui s'achemine à travers les ténèbres du doute vers la certitude libératrice de la foi. Histoire très simple et très belle, qui réconfortera tous ceux qui la liront.

Le Rosaire

DANS l'encyclique qu'il publiait récemment à l'occasion du septième centenaire de saint Dominique, le Souverain Pontife rappelait aux fidèles l'influence sanctifiante de la dévotion au Rosaire. « Aimant d'un très tendre et filial amour la sainte Vierge, dit-il, notre Saint mit en elle particulièrement toute sa confiance, quand il entreprit de défendre la cause catholique... Avec quelle bonté la Reine du ciel répondit à la piété de son serviteur. On peut facilement le comprendre par ce fait, qu'Elle se servit de lui pour enseigner à l'Église le saint Rosaire, cette prière suave, en même temps vocale et mentale, par la méditation de ses principaux mystères pendant la récitation d'un certain nombre de Pater *et* d'Ave, *prière si propre à exciter et à maintenir chez le peuple la flamme de la piété, avec la pratique des vertus chrétiennes. »*

Ces paroles du Souverain Pontife ne manqueront pas de nous faire estimer davantage une dévotion qui nous est chère. La récitation du chapelet, la dévotion au saint Rosaire, tiennent une place considérable dans la piété canadienne. Avec les formules de nos prières du soir et du matin, le Rosaire constitue l'oraison ordinaire des fidèles. On ne conçoit guère, chez nous, un catholiaue pratiquant qui n'ait pas son chapelet. Inconsciemment on le prend en main dès qu'on se met en prière.

Marie semble agréer avec faveur cette forme de notre dévotion. En effet, le sanctuaire de la sainte Vierge qui a chez nous la renommée la plus universelle est le sanctuaire de Notre-Dame du très saint-Rosaire, au Cap-de-la-Madeleine. La Reine du ciel semble prendre plaisir à se montrer à nous

sous les traits que nous lui prêtons le plus souvent, à se faire invoquer sous la forme populaire et facile que nos gens ont toujours préférée.

Les lecteurs de la VIE NOUVELLE *voudront se distinguer parmi les dévôts du Rosaire. Ils le feront en récitant fidèlement leur chapelet, surtout en le récitant de mieux en mieux. « Prière suave, en même temps vocale et mentale », dit le Souverain Pontife: c'est ce que feront du Rosaire nos retraitants, eux qui connaissent mieux le prix et l'essence de la prière. Ils chercheront dans la récitation du chapelet un doux et tranquille repos parmi le tracas de la vie; ils y trouveront une forme de prière parfaite, se servant des mots pour fixer leur pensée en Dieu, songeant aux mystères pour mieux connaître Notre-Seigneur afin de l'imiter plus fidèlement, déterminant un fruit spécial à chaque dizaine afin d'exciter leurs saints désirs pour leur sanctification personnelle et pour la gloire de Dieu.*

Ils ne sont pas rares les chrétiens qui, dans les allées et venues que nécessitent les affaires, trouvent moyen d'égrener des Ave *et de refaire ainsi constamment leurs forces spirituelles. L'essentiel, c'est que ces prières restent des prières et ne dégénèrent pas en jeu des lèvres où l'esprit n'a point de part. Il faut donc réciter son chapelet lentement et posément: la précipitation tue la dévotion, disait Lacordaire. Qu'on fasse des paroles saintes le véhicule de ses préoccupations, de ses regrets, de ses aspirations; qu'on en fasse un chant de louanges en l'honneur de la Vierge pleine de grâce, un cri de détresse en faveur de notre misère présente et future. Ainsi nous trouverons dans cette prière si simple, si populaire, l'expression de tous nos besoins et de tous nos états d'âme.*

Ceux qui sauront comprendre ainsi la récitation du chapelet y trouveront une pratique vraiment sanctifiante, un moyen de s'élever aux formes d'oraison les plus désirables pour les chrétiens ordinaires.

LA RÉDACTION

Au service de l'Église

X

LES CLERCS DE SAINT-VIATEUR

LE P. Louis-Marie-Joseph Querbes, fondateur de l'Institut des Clercs de Saint-Viateur, naquit à Lyon, le 25 août 1793, d'une famille pauvre, mais profondément chrétienne. Il fréquenta l'école cléricale de la paroisse de Saint-Nizier et fit à l'âge de onze ans le vœu de chasteté perpétuelle. Après avoir suivi les leçons d'un maître habile, M. Deplace, il alla compléter ses études au Séminaire de Saint-Irénée. Le 23 juin 1815, il était admis au sous-diaconat en compagnie du bienheureux Jean Vianney, curé d'Ars, et le 17 décembre 1816, il était ordonné prêtre. Vicaire à Saint-Nizier pendant quelques années, il fut provisoirement chargé du service religieux de la chapelle de Saint-Éloi, puis en 1829, il passa à la cure de Vourles. C'est là qu'ému par l'esprit révolutionnaire de son siècle et par la difficulté de trouver des instituteurs capables d'aider à la restauration catholique de la France, il conçut l'idée et le projet d'une association de maîtres pieux et instruits qui seraient de véritables auxiliaires aux curés des paroisses. Encouragé par son évêque et stimulé par ses confrères dans le sacerdoce, il ouvrit dans son presbytère même, une certaine école normale qui fut la souche première de sa Congrégation.

Au début, son ambition était modeste, mais la Providence bénit cette œuvre apostolique, et bientôt il crut devoir solliciter l'approbation du Gouvernement. Il obtint une ordonnance royale en date du 10 janvier 1830. Régulièrement constituée avec les trois vœux de religion en 1835, la petite Congrégation reçut l'existence canonique en 1838, sous le nom d'« Institut des Clercs paroissiaux ou Catéchistes de Saint-Viateur ». Ce jeune saint, Lecteur de Lyon et disciple de saint Just au IXe siècle, avait été

désigné par Rome comme patron de la Société dont le but est « l'enseignement de la doctrine chrétienne, soit en public, soit en particulier, et le service du saint autel, suivant l'intention du Concile de Trente ».

***

Le P. Querbes rédigea lui-même les statuts de son Association. La règle n'a rien d'austère, elle prescrit seulement une vie régulière et pieuse. L'Institut se compose de Pères et de Frères, mais il n'y a que deux classes: les Catéchistes et les Aides-temporels. Ces derniers s'occupent des travaux manuels, mais sont religieux aux mêmes titres que les autres. Les Pères portent le costume du clergé séculier en ajoutant un chapelet passé dans la ceinture, les Frères remplacent la ceinture par un cordon noir. Les Catéchistes qui ne sont pas soumis à l'office divin ont, deux fois par jour, une lecture obligée tirée de l'Écriture sainte, de l'Imitation et du Catéchisme du Concile de Trente. Pour la formation de ses sujets, la Société a des établissements principaux de deux sortes, un noviciat destiné à l'année de probation des novices, et une maison d'étude qui est double: un juvénat où sont instruits ceux qui n'ont pas encore les connaissances suffisantes pour entrer au noviciat, un scolasticat où des profès appelés au sacerdoce suivent un cours régulier de théologie, et où les autres Frères se perfectionnent dans les lettres et les sciences. Tous les supérieurs majeurs sont des prêtres. A la tête de l'Institut est le Père Général élu pour dix ans qui gouverne assisté d'un vicaire et d'un discrétoire ou conseil. Il est représenté dans chaque province par un Père Provincial nommé pour cinq ans, qui dirige à l'aide d'un Conseil au sein duquel il peut aussi se choisir un Vicaire.

***

Cette sage organisation favorisa un développement rapide. En dépit des difficultés inhérentes à tous débuts,

la Congrégation prit vite un essor remarquable, favorisé d'ailleurs par des circonstances providentielles. A la province-mère de Vourles s'ajouta la province des Ternes par l'affiliation des Frères de Saint-Odilon fondés à Saint-Flour par Mgr Marguerite. Bientôt l'affiliation des Frères de Saint-Jean provoqua la création d'une nouvelle province dite de Rodez. En 1847, répondant à la demande de Mgr Bourget, le P. Querbes envoya au Canada trois de ses religieux, le F. Étienne Champagneur qui devint prêtre, le F. Augustin Fayard et le F. Louis Chrétien. Ils s'établirent à l'Industrie, sous la protection du seigneur Barthélemy Joliette qui leur donna la direction de son collège récemment fondé. C'est de cette jeune famille que naîtra la province de Chicago en 1865, quand l'Illinois, désolé par les ravages de l'apostat Chiniquy, demandera du secours au clergé canadien.

Le P. Querbes mourut à Vourles, le 1er septembre 1859. Mais son œuvre était déjà consolidée et pouvait affronter l'avenir avec une pleine assurance. Parmi ses successeurs, le Canada a l'honneur de compter l'un des siens, le P. Pascal-D. Lajoie, qui gouverna l'Institut pendant vingt-neuf ans. Le Général actuel est le T. R. P. Pierre Robert, son vicaire est le R. P. Michel Roberge, ancien supérieur du Séminaire de Joliette, et un des assistants est le F. Bruno Gareau, autrefois de la province de Montréal.

La Congrégation ne connut pas que des succès et des faveurs. En France surtout elle a été, comme toutes les autres, douloureusement éprouvée par la loi spoliatirce de 1903. La Maison Générale qui avait été transportée à Paris en 1896, dut passer en Belgique où elle est encore, à Jette-Saint-Pierre (près Bruxelles). La province des Ternes, incapable de subsister par elle-même, se rattacha à la province de Vourles qui s'élargit vers la Belgique; la province de Rodez trouva un asile en Espagne où elle possède actuellement des fondations très florissantes.

***

Si la province canadienne eut des débuts plus modestes, elle compte aujourd'hui parmi les plus prospères. Le Père Étienne Champagneur était un homme d'une grande énergie et d'une grande sainteté. Il s'imposa un travail inouï pour la réussite de son œuvre. Dans le petit noviciat qu'il installa à côté du collège Joliette, il habitait lui-même un bout de corridor, ayant pour fauteuil, un billot, pour table et bibliothèque, un vieux contrevent appuyé par derrière sur la cimaise et par devant sur un chevalet boîteux. En 1860, il reconstruisit la maison, maniant lui-même la scie et le rabot. Ses successeurs, le P. Cyrille Beaudry, le grand apôtre de la communion fréquente, qui pressentit les décisions de l'Église; le P. Charles Ducharme, dont la longue et fructueuse administration l'a fait regarder comme un second fondateur; le P. J.-Émile Foucher, le P. Olympe Joly, le P. Joseph Charlebois, provincial actuel, ont complété l'organisation. Aujourd'hui les Clercs de Saint-Viateur dirigent vingt-huit établissements dans le Québec et un orphelinat dans le Manitoba, à Otterburne, près de Saint-Boniface.

La variété de leurs œuvres offre un champ d'action à toutes les aptitudes. Ils donnent l'enseignement à tous les degrés. Un des leurs, le P. Joseph Morin, est doyen de la faculté des sciences à l'Université de Montréal. Ils sont à la tête du Séminaire de Joliette dont un des élèves remportait l'an dernier le prix du prince de Galles en rhétorique, et aussi du collège classique de Rigaud, qui voit le nombre de ses élèves s'augmenter à tel point qu'il lui faudra bientôt agrandir ses murs.[1] L'Institution des Sourds-Muets, actuellement en reconstruction au nord de la rue St-Laurent à Montréal, est sous leur direction ainsi que le

---

1. Cette année, le collège de Rigaud brilla, à son tour, au premier rang. Il remporta le prix du prince de Galles en philosophie, et deux autres de ses élèves se classèrent seconds en philosophie et en rhétorique,

N. D. L. R.

collège Saint-Joseph, à Berthierville, le collège Saint-Louis, à Terrebonne, le collège Saint-Joseph, à Lauzon, etc. Ils ont eux-mêmes fondé la paroisse de Saint-Viateur d'Outremont qu'ils continuent à desservir.

La formation pédagogique de leurs sujets a reçu depuis quelques années une attention toute spéciale. Le noviciat, toujours à Joliette, a été complètement restauré en 1912; d'une architecture élégante. il est situé au milieu d'un vaste jardin que des visiteurs ont maintes fois proclamé comme l'un des plus beaux du pays. Le juvénat, nouvellement reconstruit sur les rives du fleuve Saint-Laurent, à Berthierville, et le scolasticat, complètement réorganisé en 1914, est attaché à la direction provinciale, à Outremont. La Communauté envoie en Europe, dans les universités ou les écoles normales, ses membres les mieux doués, Pères ou Frères, pour leur permettre de compléter leurs études scientifiques, littéraires ou théologiques; plusieurs d'entre eux y ont déjà obtenu des grades.

L'enseignement primaire ou intermédiaire doit à cette Congrégation plusieurs manuels de classe. La grammaire Robert est universellement connue. Son histoire du Canada et son arithmétique ont été adoptées par la Commission scolaire de Montréal. On se rappelle quel retentissement eurent les expositions anti-alcooliques organisées dans leurs écoles, il y a une couple d'années. Avec l'encouragement de S. G. Mgr Bruchési et l'approbation de nos meilleurs médecins, des tableaux ont été édités pour aider à cet enseignement; le Conseil de l'Instruction publique a exprimé le désir de les voir se répandre dans toute notre province. A Fontaines-sur-Saône, en France, les Clercs de Saint-Viateur publient une revue, *l'École et la Famille* qui est très estimée de tous ceux qui s'occupent de pédagogie; non moins connue est la revue pieuse de l'*Ange-Gardien,* organe d'une confrérie dont la propagation a été spécialement confiée par Rome à la Communauté.

C.-S. VIATOR

Saint Luc[1]

SAINT LUC est l'un des quatre écrivains qui composèrent le livre sacré de l'Évangile. En réalité quatre livres, mais qui semblent n'en faire qu'un, tellement les récits se fondent, se combinent, s'éclairent, se complètent les uns les autres, pour nous donner finalement la vie du Maître adoré, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Comme saint Marc, l'auteur du troisième évangile n'était pas un apôtre. Grec d'origine, né dans le paganisme à Antioche, capitale de la Syrie, très versé dans les sciences et les lettres, estimé de toute la ville pour ses belles qualités, il fit la rencontre du grand Apôtre des Gentils, fut vite gagné par lui à Jésus-Christ et devint son fils spirituel, son disciple bien-aimé, le fidèle compagnon de ses voyages et de ses travaux.

De Troade il passa avec saint Paul en Macédoine, fut poursuivi avec lui à Philippes par la pythonisse qui criait: « Ces hommes sont les serviteurs du Dieu très-haut, ils vous annoncent la voie du salut », jusqu'à ce que l'apôtre, la prenant un jour en pitié, se retourna et dit au démon qui la possédait: « Je te commande, au nom de Jésus-Christ, de sortir de cette fille. » Et il sortit à l'heure même. Avec Paul, Luc parcourut les villes de la Grèce, puis revint en Macédoine, à Philippes, pour consolider les Églises établies en ces lieux. Pendant ce temps, saint Paul faisait un autre voyage d'apostolat en Asie. Lorsqu'il revint à Philippes, il y trouva son compagnon que toutes les Églises

1. Saint Luc, Patron des médecins; fête, le 18 octobre.

louaient à l'envi pour son zèle, la pureté de ses mœurs et l'éclat de ses hautes vertus. C'est de là que l'apôtre écrivit sa seconde épître aux Corinthiens. Il y recommande Luc, « le frère dont toutes les Églises font l'éloge pour sa prédication de l'Évangile, et qui, de plus, a été désigné par le suffrage des Églises pour être notre compagnon de voyage, dans cette œuvre de charité que nous accomplissons à la gloire du Seigneur ». Luc et Tite portèrent cette lettre à Corinthe. Ils y travaillèrent ensemble. Après un temps, saint Paul vint les y rejoindre.

De la Grèce Paul et Luc se rendirent en Asie. visitèrent toutes les villes du littoral et remontèrent enfin à Jérusalem. L'apôtre saint Jacques les reçut chez lui, convoqua les Anciens, et tous ensemble glorifièrent le Seigneur de ce que sa loi sainte avait pénétré les peuples de la gentilité. Mais bientôt Paul était arrêté par le tribun Lysias et envoyé à Félix, gouverneur de la Judée, qui le retint prisonnier pendant deux ans à Césarée. Saint Luc, sans pouvoir partager les chaînes de son maître, lui resta fidèle et ne voulut point s'éloigner de lui. On présume que c'est à cette époque qu'il écrivit l'évangile que l'Apôtre approuva et qu'il fit *son* évangile. Nous y reviendrons tout à l'heure.

Saint Paul avait interjeté appel à César. Il fut placé avec son compagnon sur un navire qui faisait voile vers Rome. Les péripéties du voyage ont été merveilleusement racontées dans les Actes des Apôtres. A Rome, Paul fut gardé en prison, avec toutefois une certaine liberté de ses mouvements. On croit que c'est pendant les deux années de cette première captivité de l'apôtre à Rome, que Luc, toujours fidèle à son bien-aimé maître, composa son deuxième ouvrage, les *Actes des Apôtres*. Il resta près de saint Paul dans son dernier emprisonnement, ainsi que le témoigne ce passage de la seconde épître à Timothée: « Tâche de me rejoindre au plus tôt; car Démas m'a quitté par amour pour le siècle présent... Luc seul est avec moi ».

Saint Épiphane dit qu'après le martyre des deux grands apôtres Pierre et Paul, l'évangéliste Luc, animé de leur esprit et héritier de leur zèle, annonça Jésus-Christ avec un extraordinaire succès en Italie, dans les Gaules, dans la Dalmatie et en Macédoine. Après avoir beaucoup souffert pour la confession de sa foi, il aurait été mis à mort par les idolâtres de l'Achaïe. En 357, sous l'empereur Constance, ses reliques, avec celles de saint Andrée, furent transportées à Constantinople.

Luc était médecin. Saint Paul écrivant aux Colossiens leur dit: « Luc, le médecin bien-aimé vous salue ». Saint Jérôme ajoute qu'il était très habile dans son art. Il peut avoir étudié la médecine à la fameuse école de Tarse, la rivale d'Athènes et d'Alexandrie, et c'est là que Paul l'aurait rencontré. Les médecins catholiques ont donc été bien inspirés de prendre pour Patron ce maître en médecine et en sainteté.

Il est sûr que l'évangéliste se plaît à rapporter les guérisons du Sauveur Jésus. Il note pour la belle-mère de Simon, malade au lit, qu'elle était atteinte d'une grosse fièvre. A la prière des apôtres, Jésus « se penchant sur la malade commanda à la fièvre et la fièvre la quitta ». Ce fut le signal d'une course vers le divin Guérisseur: « Lorsque le soleil fut couché, tous ceux qui avaient chez eux des malades les lui amenèrent; et Jésus, imposant la main à chacun d'eux, les guérit (Luc. V, 38, ss.).

Pour la gloire du Maître adoré il ne craint pas de mettre en cause le bon renom de la médecine. Comme Jésus était pressé par la foule, une femme affligée d'un flux de sang depuis douze ans, « et qui avait dépensé tout son bien en médecins, sans qu'aucun eût pu la guérir », s'approcha de lui par derrière et toucha la frange de son manteau. — Voyez la suite de ce beau drame émouvant et la manière du narrateur. — Et Jésus dit: « Qui m'a touché ? » Tous s'en défendant, Pierre et ceux qui étaient avec lui,

dirent: « Maître, la foule vous entoure et vous presse, et vous demandez: Qui m'a touché ? » Mais Jésus dit: « Quelqu'un m'a touché, car j'ai senti qu'une force était sortie de moi. » Se voyant découverte, la femme vint toute tremblante se jeter à ses pieds, et raconta devant tout le peuple pourquoi elle l'avait touché, et comment elle avait été guérie à l'instant. Et Jésus lui dit: « Ma fille, ta foi t'a sauvée, va en paix. »

Dans ces passages et les autres analogues de l'Évangile et des Actes, les commentateurs observent que l'écrivain emploie beaucoup de termes médicaux, dont un certain nombre se rencontrent presque exclusivement dans les traités de médecine anciens, connus de son temps. Voici un exemple qu'ils signalent, aux Actes des Apôtres.

Paul, Luc et plus de deux cents autres passagers sont sur un navire à destination de Rome. Ils font naufrage en vue de l'île de Malte; ils y abordent tant bien que mal, sont accueillis avec bienveillance par les indigènes qui font un grand feu sur le rivage. Paul ayant ramassé quelques groussailles et les ayant jetées dans le brasier, une vipère, que la chaleur a fait sortir, s'attache à sa main. En voyant ce reptile qui pend à la main du naufragé, les barbares se disent les uns aux autres: « Sans aucun doute, cet homme est un meurtrier; car après qu'il a été sauvé de la mer, la Justice divine n'a pas voulu le laisser vivre. » Lui, cependant, secoue la vipère dans le feu et n'en ressent aucun mal. Mais les barbares s'attendent à le voir enfler ou tomber mort subitement. Après avoir longtemps attendu, voyant qu'il ne lui arrive aucun mal, ils changent de sentiment et disent: « C'est un dieu! »

A la profession médicale que Luc avait exercée avec éclat, il joignait, d'après la tradition, l'art de la peinture. On lui attribue plusieurs images de la sainte Vierge; la plus célèbre est celle qu'on voit à Rome dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, précieusement conservée dans la chapelle

Borghèse que le pape Paul V fit embellir avec tant de magnificence.

Que saint Luc fût un artiste il n'y a pas lieu d'en douter, n'aurait-on de lui que ses descriptions graphiques de l'Annonciation, de la Visitation, de la Nativité, des Bergers, de la Présentation, du bon Pasteur et de la brebis perdue, de l'Enfant prodigue, etc.; scènes vivantes qui ont fourni aux plus grands peintres leurs plus belles inspirations.

Ceci nous amène à dire un mot de la composition de ses deux livres.

Le troisième évangile, écrit en grec, dans une langue très pure qu'émaillent des hébraïsmes alors en vogue, est le plus littéraire des livres du Nouveau Testament. Nous venons de faire allusion à la beauté de ses descriptions. Disciple de saint Paul, l'évangéliste en a l'abondance et la facilité, comme saint Marc, disciple de saint Pierre, en reflète la concision et la force. Pour les sources de ses récits, outre les écrits de ses deux devanciers Matthieu et Marc, Luc avait joui des entretiens et de la prédication de Paul; il s'en était si parfaitement pénétré et en exprimait si bien la doctrine, que l'on est porté à croire que lorsque l'apôtre dit: « Mon évangile » (Rom. 2, 16.—2 Tim. 2, 8), c'est l'évangile de son disciple qu'il entend; il avait de plus souvent rencontré dans ses pérégrinations les autres apôtres et les disciples, et causé longuement avec eux; il avait eu enfin des rapports fréquents avec les parents de saint Jean-Baptiste, mais surtout avec la Bienheureuse Vierge Marie. C'est d'elle vraisemblablement qu'il apprit les événements qui précédèrent et suivirent la naissance du Sauveur, et dont il a fait une relation si belle, si délicate, si attachante. L'Église en a formé les mystères joyeux du Rosaire.

Saint Luc, écrivait saint Jérôme, composa son Évangile d'après ce qu'il avait entendu, les Actes des Apôtres suivant ce qu'il avait vu. En effet, l'inséparable compagnon du grand Apôtre dans toutes ses courses par terre et par

mer avait été le témoin de ses gigantesques travaux, il avait également vu à l'œuvre plusieurs des autres apôtres et au-dessus d'eux tous, l'apôtre Pierre. Sa narration fait suite aux quatre Évangiles, et tout en les complétant par le récit de la fondation de l'Église, elle en rappelle si bien les principaux traits que, advenant la disparition de l'Évangile, on pourrait le reconstituer, au moins en substance, à l'aide des Actes des Apôtres, tandis que sans les Actes, l'œuvre des évangélistes resterait inachevée. D'où l'on peut inférer la très grande importance de cet ouvrage.

Par la sainteté de sa vie, par sa vive intelligence, et notamment par l'étendue et la beauté de ses deux écrits, saint Luc se range immédiatement à la suite de l'Apôtre des Nations et balance « le Disciple que Jésus aimait ».

Édouard LECOMPTE, S. J.

Réunion des Retraitants

Notre prochaine réunion aura lieu dans la salle de l'Union catholique, rue Bleury, le dimanche 9 octobre. A 8 h. 30 messe, à 9 h. 30 déjeuner, à 10 h. causerie. On y traitera d'un sujet important. Tous les anciens retraitants sont priés d'assister à cette réunion.

Retraites fermées à la Villa St-Martin

Étudiants en médecine	jeudi	soir	6 oct.	au	lundi	matin	10
Employés de tramways	jeudi	»	13 »	»	lundi	»	17
Voyageurs de commerce	jeudi	»	20 »	»	lundi	»	24
Marchands et hommes d'affaires ..	samedi	»	29 »	»	mer.	»	2
Épiciers	dim.	»	6 nov.	»	jeudi	»	10
Comptables, employés de banque .	vend.	»	11 »	»	mardi	»	15
Officiers et hommes de police	jeudi	»	17 »	»	lundi	»	21
Voyageurs et Cantons de l'Est ...	jeudi	»	24 »	»	lundi	»	28
Ingén., archit., constructeurs	jeudi	»	1 déc.	»	lundi	»	5
Chevaliers de Colomb (Verdun) ..	mardi	»	6 »	»	samedi	»	10
Prêtres	lundi	»	12 »	»	vend.	soir	16
Société des Artisans	samedi	»	17 »	»	mer.	matin	21

La Semaine sociale de Québec

LA deuxième session des Semaines sociales du Canada s'est déroulée à Québec du 29 août au 3 septembre, suivant les traditions établies l'année précédente à Montréal. Elles étaient calquées d'ailleurs pour une bonne part sur celles des Semaines de France. Moins de réunions peut-être en dehors des cours, moins surtout de repas en commun agrémentés de nombreux discours. Nous n'avons pas sur ce point l'exubérance française. Seuls les conférenciers et ceux qui prirent part à l'organisation eurent l'occasion de se rencontrer quelquefois à une table hospitalière. Mentionnons la réception officielle du lieutenant-gouverneur à Spencerwood, et celle des RR. PP. Jésuites à leur nouvelle et splendide Villa Manrèse.

Pour le reste, c'est bien l'austère mais fécond programme des Semaines sociales de France. Chaque jour les cours se succèdent sans répit, chargés de substance et dépouillés, autant que possible, de tout ornement oratoire. On prendra haleine... quand ce sera fini. Professeurs et auditeurs, il est vrai, sont allés, avant d'entreprendre cette rude besogne, puiser des forces au pied des autels. La messe d'ouverture est un des événements les plus importants de la Semaine. C'est comme la réception officielle des semainiers par les autorités ecclésiastiques. Cette année, la cérémonie revêtait un caractère de solennité particulière. Le célébrant n'était autre en effet que Son Excellence Mgr Pietro di Maria, délégué apostolique au Canada, cependant qu'au trône, drapé dans son manteau de pourpre et accompagné de hauts dignitaires, Son Éminence le cardinal Bégin présidait.

Une fâcheuse indisposition, survenue ce matin-là à l'un des vicaires généraux du diocèse, nous priva du sermon annoncé, mais la Providence nous réservait un dédommagement aussi heureux qu'imprévu. Ce fut au Délégué apostolique lui-même que revint l'honneur de dire les premières paroles. A la séance d'ouverture, aussitôt après la prière récitée par Son Éminence le Cardinal, Son Excellence daigna monter sur l'estrade et nous lire une brève et touchante allocution. Au nom du Souverain Pontife, Mgr di Maria félicite les promoteurs de cette Semaine, il dit la joie personnelle qu'il éprouve de prendre part à cette réunion, le bien qu'il en attend parce que ses adhérents s'inspirent de la doctrine de l'Église, les vœux enfin qu'il forme pour la paix sociale de notre pays.

Et ainsi magistralement inaugurés, les cours se succédèrent durant cinq jours, couronnés chaque soir par une grande conférence publique où se pressait l'élite de la ville de Québec. Son Éminence le Cardinal, Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur, le premier Ministre de la province, l'Évêque de Rimouski et son vicaire général, les vicaires généraux de Québec et de Chicoutimi, les principaux dignitaires ecclésiastiques du diocèse, l'assistant recteur de l'Université Laval, des juges, des sénateurs et des députés, des hommes de profession et des industriels, des chefs ouvriers, assistèrent à ces conférences.

Moins nombreux, l'auditoire des cours était cependant non moins choisi. Les conférenciers sentaient que leurs paroles tombaient en bonne terre, que des intelligences cultivées s'imprégnaient de la doctrine catholique, que des volontés énergiques se tendaient pour l'action. Que désirer de plus ? Ce n'est pas le nombre que les Semaines sociales veulent directement atteindre. C'est l'élite. Celle-ci se chargera à son tour de la masse. Elle l'éclairera et l'entraînera.

Le sujet mis à l'étude cette année était des plus actuels. On traitait de l'organisation professionnelle catholique.

Comme le démontra dans son discours d'ouverture le président général des Semaines sociales, ce sujet se rattachait intimement à celui de l'an dernier. On y avait alors étudié l'Encyclique *Rerum Novarum*. Base solide et nécessaire. Les différents conférenciers s'étaient efforcés de mettre en relief l'idée mère du mémorable document, d'en dégager les grandes lignes, de montrer ses aboutissements dans la vie réelle, de tirer les conclusions qui s'imposaient à notre situation particulière.

Cette vue d'ensemble prise, il importait de revenir sur quelques points principaux, sur les remèdes, par exemple, indiqués par Léon XIII pour résoudre la question sociale. Le syndicalisme catholique en est un. Aussi n'était-ce pas trop de cinq jours pour l'étudier à fond, pour exposer la conception que s'en fait l'Église, pour mettre en garde contre les doctrines adverses, pour montrer son application dans différents pays et particulièrement au Canada. Ce fut la tâche des conférenciers réunis à la Semaine sociale de Québec. Le seul fait d'avoir amené un tel groupe d'hommes à s'occuper spécialement d'une question aussi vitale, à l'approfondir, à la retourner sous toutes ses faces, à en montrer les tenants et les aboutissants, est déjà un grand bienfait. C'en est un second que d'avoir pu donner à leur enseignement, par le groupement d'auditeurs d'élite et la large publicité des journaux, un si profond retentissement. C'en sera un troisième que la publication du texte complet de chaque cours. Des obstacles d'ordre financier s'opposent quelque peu, dit-on, à ce projet. Nous souhaitons vivement qu'ils puissent être surmontés. Son exécution est une nécessité. Et elle sera tout à l'honneur de notre race.

Henri BEAUVAIS

Ce qu'il faut lire

XVI. — LE SPIRITISME

SOUS la poussée de circonstances diverses, le spiritisme s'est emparé, dans ces derniers temps, de l'opinion. Sa vogue est actuellement très grande. Il comporte cependant de graves dangers pour la foi et les mœurs. Aussi l'Église a-t-elle cru devoir intervenir. Par un décret du 17 avril 1917, le Saint-Office défend aux catholiques de prendre part à des entretiens ou à des manifestations spirites, de quelque nature qu'ils soient.

Pour quelques-uns il sera utile de se renseigner sur cette religion nouvelle. Ils pourront ainsi défendre la position de l'Église et éclairer les âmes égarées. Qu'ils lisent donc :

BERTRAND (I.). — *La Religion spirite, son dogme, sa morale et ses pratiques.* Paris, Bloud, collection *Science et Religion.*

GRASSET (Dr). — *Le Spiritisme devant la science.* Paris, Masson. In-12.

MAINAGE (R. P., O. P.). — *La Vie spirite.* Paris, Revue des Jeunes.

MATIGNON (R. P., S. J.). — *L'Évocation des morts,* Paris, Bloud, collection *Science et Religion.*

ROURE (R. P., S. J.). — *Le merveilleux spirite.* Paris, Beauchesne.

Nous recommandons particulièrement ce dernier ouvrage, exact, intéressant, bien documenté.

Chronique des Retraites fermées

A LA VILLA SAINT-MARTIN

COMME l'ont annoncé les journaux, des changements viennent d'avoir lieu dans le personnel de la Villa Saint-Martin. Le R. P. Napoléon Paré, qui occupait depuis six ans le poste de recteur au collège de Sudbury, Ontario, devient supérieur de la maison de retraites.

Les retraitants de 1912, à la villa La Broquerie, se rappellent sans doute l'avoir eu alors comme directeur. Le R. P. Paré fut un des pionniers de l'œuvre des retraites au Canada. Il y revient avec un zèle qui ne s'est pas refroidi et une grande expérience acquise dans les fonctions importantes qu'il a remplies. Le P. Vandandaigue quitte la Villa Saint-Martin — où il s'est dépensé sans compter durant les derniers douze mois — pour Québec. Il s'occupera encore des retraitants à la Villa Manrèse, dont le nouveau directeur est l'ancien recteur du Collège Sainte-Marie de Montréal, le R. P. Louis Arcand. Le P. Archambault reste attaché à la Villa Saint-Martin. Il demeure directeur de l'œuvre des retraites fermées.

Ces changements n'ont pas ralenti le mouvement des retraites pendant l'été. Le 15 août au matin, quarante et un voyageurs nous avaient laissé; le même soir trente-cinq employés de chemin de fer les remplaçaient. Ceux-ci finissaient leur retraite le vendredi matin; le samedi soir nous arrivaient trente-huit marchands et hommes d'affaires. Puis le lendemain de leur départ c'était le tour des médecins. Ici nous eûmes une petite déception. L'an dernier nos quarante-deux chambres n'avaient pas suffi pour cette retraite. Cette année, quelques-unes restèrent inoccupées.

S'était-on trop fié au succès de l'an dernier ? Il se pourrait bien. Mais les médecins sont des optimistes. Habitués à relever le moral de leurs patients, ils savent se tenir eux-mêmes dans des sphères sereines. Cet échec partiel n'a pas abattu leur enthousiasme. Ils retrouveront leur quarantaine l'an prochain.

Septembre débuta par un beau groupe de quarante retraitants, groupe un peu mêlé dont les deux principaux contingents venaient de Saint-Lambert et de Longueuil. Les paroissiens de Saint-Lambert comptent parmi nos plus anciens clients. Ils sont fidèles, chaque année, au rendez-vous spirituel. Ceux de Longueuil n'avaient envoyé jusqu'ci que des groupes de jeunes et quelques unités dispersées. Cette fois, grâce en grande partie au zèle de l'un des vicaires, l'abbé Chagnon, c'est un bon noyau d'hommes solides que nous avons reçu. Bientôt sans doute, Longueuil aura sa retraite spéciale.

Ce furent ensuite les employés de tramways — le deuxième groupe de l'année, ils en ont trois — au nombre de plus d'une trentaine, disciplinés, recueillis et pleins d'ardeur apostolique, puis le premier contingent d'Hochelaga auquel s'étaient joints, désireux de s'édifier, deux prêtres des États-Unis. Mgr LePailleur, le nouveau curé de la paroisse, voulut conduire lui-même ses ouailles. Et le dernier jour, l'abbé Champoux, vicaire et directeur de la Ligue du Sacré Cœur, vint assister à la conférence où s'échangèrent des vues intéressantes sur l'apostolat.

RETRAITES VARIÉES

Plusieurs retraites fermées ont eu lieu durant les mois d'été à différents endroits de la province: à *Ste-Marie-de-Beauce* où trois groupes ont réuni quatre-vingt-onze retraitants; à *Danville*, dans le comté de Richmond, pour les paroissiens de Danville et d'Asbestos — les uns et les autres étaient accompagnés de leurs curés —; à *Nicolet* pour le conseil local des Chevaliers de Colomb; à *Saint-*

Hyacinthe, chez les Pères Dominicains, pour les élèves des collèges classiques; à *Chicoutimi* pour les membres de l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française, etc., etc.

Ces retraites régionales, installées dans un séminaire ou un collège, sont appelées, croyons-nous, à d'assez grands développements. Nous avons encore peu de maisons permanentes. Quelques hommes peuvent bien entreprendre, pour s'y rendre, d'assez longs voyages. Ils seront toujours peu nombreux. Et comme ils désirent faire profiter leurs amis des mêmes bienfaits dont ils ont joui, l'idée leur vient d'appeler des Pères et d'avoir une retraite dans leur milieu. Il faut cependant se mettre ici en garde contre un danger. Les retraites fermées ne donnent leurs pleins résultats que si elles se font suivant les conditions requises. Ainsi chaque retraitant doit avoir sa chambre, ou au moins une petite cellule où il puisse se retirer pour méditer et prier seul. Quelques livres lui sont nécessaires. Un silence parfait est de rigueur, en dehors des récréations, et des mesures énergiques doivent être prises pour qu'il soit observé. Là où ces conditions ne peuvent être remplies, il vaut mieux ne pas avoir de retraites. C'est gâter une œuvre que de la faire mal ou à moitié. Citons comme modèle ce qui s'est fait chez nos amis de Danville. C'est l'un d'eux qui nous écrit les lignes suivantes: « Les Pères qui sont venus vous ont peut-être raconté comment nous sommes installés dans nos chambres de papier. Nous avons 84 cadres en bois mesurant 3 pieds de largeur par 6 pieds de hauteur, recouvert d'un gros papier gris très résistable et avec cela nous formons de petites cellules un peu partout dans le collège des Frères du Sacré-Cœur, aux dortoirs, dans les classes, dans la salle d'études, et même cette année, faute d'espace, dans la grande salle de récréation. Une jolie chapelle, un petit bosquet au bout du jardin, et la belle nature qui nous entoure font de cet endroit un lieu idéal.

Ceux qui viennent une fois se promettent bien d'y revenir. »

Ces cellules « en papier » ne sont-elles pas vraiment ingénieuses ? Et ne pourrait-on pas en installer de semblables là où les chambres font défaut ?

Nous avons raconté, le mois dernier, le succès obtenu à Saint-Boniface, Manitoba, avec les retraites de cet été. Une carte du recteur du collège Campion de Régina nous apprend que les institutrices laïques du diocèse viennent d'avoir leur retraite, la première retraite fermée dans la Saskatchewan. Puisse cette initiative en susciter d'autres!

J.-P. A.

Glanes apologétiques et sociales

Retraite épiscopale

Quelques membres de l'épiscopat français: l'archevêque de Tours, les évêques d'Angers, Laval, Poitiers, Nantes, Luçon, LeMans et Enos se sont réunis au sanctuaire de Notre Dame du Chêne pour y faire une retraite fermée. Les exercices spirituels de saint Ignace leur ont été donnés par le R. P. Barret, S. J. Heureux de cet évènement, le souverain Pontife a envoyé aux vénérables retraitants ses félicitations et la bénédiction apostolique.

Cité universitaire catholique

Un projet des plus importants, auquel s'intéressent depuis longtemps maints personnages de la France et des autres pays, va enfin se réaliser: c'est la fondation à Paris d'un vaste Foyer où les étudiants catholiques trouveront « avec la sauvegarde de leur foi et de leur vertu, les conseils qui dirigent et les amitiés qui réconfortent ». Une

société immobilière au capital de 500,000 francs a été constituée. Le cardinal Dubois et le maréchal Foch en sont les présidents d'honneur, le général de Castelnau le président actif, et MM. Guy de Wendel, député de la Moselle, et Pélégry industriel, vice-présidents. Dès ce mois-ci, l'œuvre située à un endroit magnifique — Bécon les Bruyères — aux abords de Paris, mettra deux maisons à la disposition des étudiants. Il est à souhaiter que de nombreux Canadiens profitent de cette aubaine. On peut avoir tous les renseignements nécessaires en s'adressant à M. le Supérieur de l'École Montalembetr, 238, boulevard St-Denis, Bécon (Seine).

Les Jésuites à la Sorbonne

Sous ce titre, *la Croix* de Paris publie l'information suivante: « Il y a un an, à pareille époque, nous signalions la brillante soutenance de thèse du R. P. André Arnou, de la Compagnie de Jésus, à qui le titre de docteur en droit était conféré pour un savant livre plein de documentation et d'idées neuves sur la « participation des travailleurs à la gestion des entreprises ».

« Hier, un autre Jésuite, frère de celui-là, le R. P. René Arnou, soutenait avec éclat ses thèses de doctorat ès lettres devant un jury, présidé par M. Puech, et composé de MM. Bréhier, Brunshvig, Méridier, Robin, Guignebert et Delacroix. La première de ses thèses était intitulée: « *Praxis* et *Théoria*, étude de détail sur le vocabulaire et la pensée des Enniades de Plotin »; la seconde: « Le désir de Dieu dans Plotin. » Après cinq heures d'une discussion très vive et fort ardue, les maîtres de Sorbonne, ayant proclamé à diverses reprises sa science et son talent, conférèrent au R. P. Arnou, le titre de docteur ès lettres avec mention *très honorable*. » Ajoutons que presque en même temps le R. P. de la Brière, le chroniqueur bien connu des *Études*, obtenait lui aussi le titre de docteur à la Faculté de Droit de Paris.

La gratuité scolaire

On lira sans doute avec intérêt ces paroles d'un sénateur français radical, M. Lucien Cornet, citées dans le dernier numéro du *Bulletin de la Société générale d'Éducation*. Il est assez rare d'entendre un tel son de cloche dans les milieux radicaux: « Il ne faut pas du tout habituer les citoyens à compter sur les autres pour fournir à leurs enfants les choses essentielles. S'ils considèrent trop comme un droit absolu de profiter de la gratuité pour l'école, ils compteront aussi sur autrui pour leur fournir vêtement et nourriture. Quelle sorte de respect voulez-vous qu'ait l'enfant pour un père qui, à l'imitation du coucou, aura mis ses petits dans le nid d'autrui ? Ce n'est que dans un cas d'extrême misère que pareille mesure devrait être prise, et discrètement, pour que l'enfant ne se souvienne pas de cela plus tard. Mais faire de la gratuité une règle, c'est proprement une erreur monstrueuse. Combien de familles on peut citer, dans les grandes villes, où les femmes préfèrent se couvrir de plumes et de bijoux, où les pères préfèrent ne se priver d'aucun « apéro » que de payer une quinzaine de francs par mois à celui qui donne à leur enfant le bienfait le plus estimable après la vie, l'instruction! Quelles sortes de citoyens veut-on obtenir avec des hommes qui ne seraient stimulés par rien à éviter tout ce qui ressemble, même de loin, à la mendicité ? Un homme de cœur ne recourt à l'aide d'autrui que pour pouvoir ensuite s'acquitter et se suffire à lui-même. Voilà l'éducation virile qu'il faut donner au peuple. Une nation où chacun reçoit tout de la masse, c'est la Russie actuelle; il y est entendu que, en revanche, chacun doit tout à la masse. Mais, dans de telles sociétés, ce n'est pas seulement le raisonnement, maintenant c'est l'expérience qui nous montre que chacun cherche à recevoir le plus possible et à donner le moins possible. »

Revue des revues

REVUES CANADIENNES

Action française (L') (août). — *Mot d'ordre: La Semaine sociale de Québec.* — *Les Institutions de crédit:* Beaudry LEMAN. — *A la coulée Jean Grou:* Gustave BAUDOUIN. — *Faisons-nous connaître en Europe:* Joseph BRUCHARD. — *L'Église catholique au Nord-Ouest:* P. ALEXIS, O.M. Cap.

Bonne Parole (La) (septembre). — *En marge de la Semaine sociale:* Marie-J. GÉRIN-LAJOIE. — *La sauvegarde de l'enfance:* Dr E.-M.-A. SAVARD. — *Un rêve:* Marcelle ANDRÉE. — *L'indigente:* Andrée JARRET.

Canada français (Le) (juin). — *Essai sur les contes canadiens:* F. ROBERT. — *J.-Henri Fabre:* Abbé Georges MAHEUX. — *La Presse franco-canadienne en 1877:* Chanoine V.-A. HUARD. — *Poésies:* PAYSE. — *Vie et salaire des classes ouvrières au XVe siècle:* P. ALEXIS, O.M. Cap.

Revue dominicaine (septembre). — *Lettre encyclique (septième centenaire de la mort de saint Dominique):* Sa Sainteté BENOÎT XV. — *L'Évolution de l'autorité:* R. P. GAUDRAULT, O.P. — *Spiritisme sans esprits:* R. P. FOREST, O.P. — *Dans l'Ordre:* Fra DOMENICO.

Revue trimestrielle (juin). — *La Race canadienne-française:* Chanoine Emile CHARTIER. — *Les Études classiques:* Abbé L. PINEAULT. — *De la moralité en économie politique:* Alphonse SENAY. — *Des Phéniciens aux Américains:* Pierre STE-MARIE.

Semeur (Le) (septembre). — *A l'œuvre:* Jean-Chrysostome MARTINEAU. — *Rapport du 17e conseil fédéral:* Wilfrid GUÉRIN. — *Rapport du Sécretaire général:* Wilfrid GUÉRIN. — *Notes brèves:* LA RÉDACTION.

Notes bibliographiques

Baillargé (abbé F.). — *Abrégé d'Histoire sainte.* Chez l'auteur à Verchères et chez les principaux libraires. 40 sous.

Ce nouvel ouvrage du laborieux curé de Verchères, est destiné aux élèves du cours élémentaire intermédiaire. Composé d'après le nouveau programme, il a reçu l'approbation nécessaire des autorités. C'est la méthode du *récit suivi* qu'a adoptée cette fois l'auteur. Elle est complétée par un questionnaire placé à la fin de chaque chapitre. L'ouvrage devient ainsi un excellent livre de classe. Il faut louer, en outre, les belles et nombreuses gravures, l'heureuse variété des caractères typographiques et les utiles canavas de devoir.

Gibbons (cardinal). — *La Foi de nos Pères.* Traduit de l'anglais par l'abbé Adolphe Saurel. Paris, Téqui.[1] in-12. Prix: 7 fr. 50.

Le livre de l'éminent cardinal américain est bien connu au Canada. Écrit principalement pour éclairer les protestants, il a fortifié la foi dans bien des âmes catholiques. L'édition canadienne était épuisée depuis quelque temps. Celle-ci rendra comme les précédentes de grands services. On ne saurait trop la conseiller à qui désire un exposé complet de la doctrine chrétienne.

Debuchy (R. P. Paul, S. J.). — *Guide marial du chrétien militant.* Wetteren (Belgique). Librairie de Meester et Fils. In-16 carré de 260 pages. Prix: 5 fr.

C'est pour les congrégations de la très sainte Vierge que ce *Guide*, avec ses quatre parties: grandeurs de Marie, dévotion mariale, vertus privées, action sociale, fut écrit principalement. D'après le titre, il s'adresse au *chrétien*

1. Les livres de la librairie Téqui sont en vente à Montréal chez Granger Frères et à la librairie Notre Dame.

militant, parce que tel doit être le vrai congréganiste, dans la vie privée et publique. Le but de l'auteur a été de fournir aux sodalités d'hommes et de jeunes gens un texte doctrinal, une sorte de *liber textus*, que le Directeur pourrait développer dans ses instructions et les membres relire en méditant.

CLÉRISSAC (R. P., O. P.). — *Le mystère de l'Église.* Paris, Téqui. In-12 de 370 pages. Prix: 6 fr.; franco, 6 fr. 50.

Cet ouvrage n'est pas un traité de l'Église, ce sont comme des chapitres détachés, des méditations, des contemplations plutôt, écrites dans une langue d'une rare vigueur. Personne ne poursuivra cette lecture sans se sentir le cœur embrasé.

FLICHE (Mme Paul). — *Une Française d'Alsace: Mlle Louise Humann.* Paris, Téqui. 1 vol. in-12. Prix: 3 fr. 40; franco, 4 fr.

La vie de Mlle Humann, peu connue du grand public, s'est déroulée avant et après la Révolution, à Strasbourg. Elle y joua un rôle important auprès de l'abbé Bautain et de ses disciples. Elle contribua même de façon prépondérante à la conversion du R. Théodore Ratisbonne. C'est une page d'histoire qui ne pouvait rester dans l'oubli. Mme Fliche a eu raison de l'en tirer.

COCART (abbé). — *Enfant, que feras-tu plus tard?* Paris, Téqui. In-12 de 69 pages. Prix: 1 fr. 25.

Tous ceux qui s'intéressent au recrutement sacerdotal — question moins angoissante dans notre catholique province qu'en d'autres pays, mais importante quand même — liront avec intérêt cette brochure où l'auteur s'adresse aux enfants et leur dit la grandeur du prêtre et la beauté de sa mission. Ils voudront ensuite la propager autour d'eux en particulier dans les groupes de jeunesse où elle fera lever la semence de la vocation.

GIBIER (Mgr). — *Les Reconstructions nécessaires.* Paris, Téqui. 1 vol in-12. Prix: 6 fr.; franco, 6 fr. 60.

Les âmes, la famille, l'école, la profession. la paroisse, la cité, l'humanité: tels sont les titres des sept chapitres qui se partagent ce livre. C'est dire où l'auteur — le vaillant évêque de Versailles — veut surtout faire porter les reconstructions urgentes. Il faut, écrit-il dans son introduction, reconstruire la France sur des bases religieuses traditionnelles; il faut la reconstruire sur la pierre angulaire et fondamentale de la religion chrétienne; c'est l'œuvre également de chacun en particulier, intégralement chrétien dans son âme, dans sa vie et dans son foyer.

MORICE (abbé Henri). — *Retraite d'Enfants.* Paris, Téqui. Nouvelle édition. In-12. Prix: 5 fr.; franco, 5 fr. 50.

Riche série d'instructions sur la mort, le péché, la tentation, le scandale, la force, la sauvegarde de l'innocence la prière du matin, la nourriture de nos âmes, l'esprit moutonnier, la rentrée des classes, le progrès, l'obéissance, la crèche, la messe, les vacances, etc., etc. Ces allocutions n'ont pas la forme oratoire des grands sermonnaires, trop au-dessus de l'intelligence des enfants. Elles sont familières comme une causerie et entremêlées d'historiettes, de dialogues, de traits historiques confirmant la doctrine et propres à la fixer dans l'esprit de jeunes auditeurs de douze ans.

VANDEPITTE (Charles). *Conférences à la jeunesse des Écoles.*
1° Grandes vérités du salut et devoirs d'état, 3 fr. 50.
2° Devoirs envers Dieu et envers le prochain, 3 fr. 50.
3° Devoirs envers soi-même. 3 fr. 50.
Paris, Téqui.

Soixante-dix conférences où sont expliquées dans un style clair et attrayant les grandes vérités révélées par Dieu, puis ses droits sur nous et les devoirs qui en découlent. Afin de rendre ces pages plus captivantes pour la jeunesse à laquelle elles s'adressent, l'auteur y a prodigué

les épisodes et les allégories, les études de caractère et les peintures de mœurs. Chaque conférence est suivie de quelques *Réflexions et Pratiques*.

PERREYVE (abbé). — *Lettres du P. Lacordaire à des jeunes gens*. 19e édit. 1 vol. in-12 de 468 pages. Paris, Téqui, Prix: franco, 5 fr.

L'abbé Perreyve a fait dans les nombreuses lettres de l'illustre dominicain un choix judicieux qui prolonge son apostolat auprès de la jeunesse. Riche mine de leçons personnelles et d'exhortations tendres et élevées.

PERREYVE (abbé). — *Lettres à un ami d'enfance*. — Paris, Téqui, 11e édition. 1 vol. in-12. Prix, franco: 5 fr.

Cette nouvelle édition d'un ouvrage qui en eut déjà dix prouve que le public a su goûter ces pages d'une variété si attrayante où se rencontrent la franche gaîté de l'étudiant, la poésie de l'artiste, la pénétration précoce du penseur et la foi ardente du prêtre.

PETITOT (R. P., O. P.). — *Sainte Jeanne d'Arc*. Paris, Beauchesne, in-12, 12 fr., franco 12.75.

Comme il le dit dans son Avant-Propos, l'auteur s'est soigneusement gardé du genre déclamatoire dans lequel tombent trop souvent les écrivains qui parlent de la sainte héroïne. C'est « la simple et nue vérité », puisée aux meilleures sources, qu'il nous donne. Aussi cet ouvrage sera-t-il particulièrement goûté de tous les esprits sérieux.

L'efficacité du saint Sacrifice

AVEC le mois de novembre s'annonce le deuil de la nature: elle se couvrira bientôt de son grand linceul blanc. Le temps est aux pensées graves. Le souvenir de la mort se présente de lui-même, et tout de suite se pose la question: Comment mourrai-je? non pas tant au point de vue du corps et du mal qui le terrasse, que de l'état de l'âme à cet instant suprême. Instant redoutable, unique, puisque de lui dépend l'éternité.

*Assurer à l'âme l'état de grâce pour ce moment décisif est donc une affaire de toute première importance, on peut dire en vérité que c'est la grande affaire, voire la seule affaire qui vaille vraiment la peine, l'*unum necessarium.

Nous avons dit: « Assurer à l'âme ». Cela s'entend pour autant que la chose est possible. Car la grâce d'une bonne mort, autrement dit la pénitence finale, est un don essentiellement gratuit de Dieu. Nous pouvons toutefois, dit S. Augustin, la mériter par nos prières, par nos supplications, pourvu que ces prières et ces supplications passent par le divin Médiateur Jésus-Christ pour arriver au Père qui est dans les cieux. Or, où trouver mieux cette médiation nécessaire que dans l'auguste sacrifice de nos autels?

C'est ce que S. S. Benoît XV rappelle opportunément dans une récente lettre apostolique sur l'efficacité du saint Sacrifice pour obtenir une bonne mort.

La puissance d'une prière provient de son excellence. La prière de Jésus étant d'une excellence infinie, est donc d'une puissance sans bornes. Eh bien, c'est dans l'acte de religion le plus élevé qui est le sacrifice, et dans le Sacrifice le plus sublime qui est la sainte messe, que le Christ, Prêtre et Médiateur, « toujours vivant pour intercéder en notre faveur », fait monter à son Père ses supplications les plus ardentes.

« Pourquoi donc, dès lors, se demande le Souverain Pontife, les fidèles qui veulent s'assurer une mort précieuse en toute garantie ne font-ils pas célébrer le saint Sacrifice à cette intention? » Ils y trouveraient, outre le don de la pénitence et la rémission des péchés et des peines temporelles qui restent à expier, les secours nécessaires et opportuns pour persévérer dans la grâce et dans l'amitié de Dieu, et obtenir ainsi de mourir de la mort des justes.

Le Saint-Père présente ici une autre considération, elle aussi très importante. Et c'est que les fruits du Sacrifice de la messe sont d'une bien plus grande efficacité pendant la vie qu'après la mort: parce que l'application qui en est faite aux vivants bien disposés est plus directe, plus abondante, plus certaine; d'où il suit que, en plus de la persévérance finale, la messe a la vertu d'apaiser la justice de Dieu et d'abréger d'avance, sinon de supprimer, les peines du purgatoire.

La conclusion évidente de ce qui précède est donc que les fidèles doivent, au lieu d'en remettre le soin aux héritiers, faire célébrer souvent, très souvent le saint Sacrifice pour eux-mêmes, pour leur famille, pour les personnes qui leur sont chères, et, agrandissant le cercle de leur charité à la mesure du Cœur de Jésus, pour les indifférents, les impies, les infidèles, comme le Sauveur Jésus est mort pour tous sans exception.

Certes, nous n'oublions point les chères âmes des trépassés, surtout en ce mois de novembre qui est leur mois, le « mois des âmes ». Que le Sang Précieux de l'adorable Victime descende abondamment et chaque jour comme une rosée céleste sur les flammes qui les torturent!

Mais, encore une fois et suivant le message du Souverain Pontife, ayons soin de faire dire de nombreuses messes pour obtenir la grâce des grâces, celle de la persévérance finale.

C'est la persévérance que Dieu couronne.

La Rédaction

Au service de l'Église

XI

LES JÉSUITES

LA Compagnie de Jésus fut fondée par saint Ignace de Loyola. Ce jeune gentilhomme était officier dans les armées d'Espagne, quand, au siège de Pampelune, en 1521, il fut frappé par un boulet qui lui cassa la jambe et l'obligea à garder le lit pendant plusieurs mois. C'est durant ce repos forcé qu'il se convertit et résolut de devenir un saint

Au mois de mars 1522, Ignace, âgé de trente ans, quittait la maison paternelle, apparemment pour faire un pèlerinage à Notre-Dame de Montserrat, en réalité avec l'intention de n'y pas revenir De Montserrat il se rendit dans une grotte, près de la petite ville de Manrèse, et y passa près d'un an dans la prière et la mortification. Il y fit, sous la direction particulière de la sainte Vierge, cette suite de réflexions sur la destinée de l'homme et l'œuvre du salut qu'il voulut plus tard rédiger et mettre en ordre pour le bénéfice des autres âmes. Ce fut l'origine du petit livre si connu sous le titre d'*Exercices spirituels*, qui sert de manuel et de guide aux Jésuites dans les missions populaires qu'ils prêchent et les retraites fermées qu'ils dirigent.

Après un pèlerinage en Terre-Sainte, Ignace de Loyola résolut de faire des études et de devenir prêtre pour aller évangéliser les Mahométans. Après quelques années passées dans les universités de Barcelone et d'Alcala, il vint à Paris, en 1528, et se prépara au doctorat en théologie qu'il obtint en 1535. Durant son stage universitaire, il ne négligea pas d'exercer son zèle auprès des étudiants. C'est à Paris qu'il recruta ses premiers compagnons pour exécuter

ses projets d'évangélisation des infidèles. Ils étaient sept quand, le 15 août 1534, ils firent ensemble les vœux de pauvreté et de chasteté au sanctuaire de Montmartre. Parmi eux étaient saint François Xavier, le bienheureux Pierre Lefebvre et Jacques Laynez, futur théologien du Souverain Pontife au concile de Trente.

Ne pouvant traverser en Palestine, comme ils le voulaient, les nouveaux apôtres résolurent d'aller à Rome et de se mettre à la disposition du chef suprême de l'Église. Celui-ci les accueillit avec effusion, fit ordonner prêtres ceux qui ne l'étaient pas encore et les envoya prêcher dans diverses villes d'Italie. Peu à peu leurs projets d'avenir prirent une forme définitive et l'on résolut de constituer un ordre religieux. Des constitutions furent rédigées, soumises au pape et approuvées le 29 septembre 1540. La Compagnie de Jésus était fondée.



Le but que saint Ignace se proposait et qu'il rappelle sans cesse dans les *Constitutions* de son Ordre, c'est la gloire de Dieu, la plus grande gloire de Dieu. Ses fils doivent la procurer en se sanctifiant eux-mêmes et en travaillant au salut du prochain. Le saint fondateur ne refuse aucun des moyens mis à la disposition des ouvriers évangéliques; il choisit, selon les temps et les milieux, ceux qui paraissent les plus aptes à atteindre le but proposé. L'éducation chrétienne de la jeunesse et l'enseignement du catéchisme par la prédication populaire lui paraissaient particulièrement nécessaires à l'époque où il vivait: c'est à cela qu'il donne ses premiers soins. Depuis vingt ans le protestantisme exerçait ses ravages dans le nord de l'Europe et se répandait avec une extrême rapidité. Ignace entreprend de l'endiguer et de lui arracher les victimes qu'il a déjà faites. Il envoie l'un ou l'autre de ses compagnons dans tous les pays d'Europe et détache François Xavier pour conquérir à la foi les Indes, le Japon, la Chine. Le grand

apôtre disparu, ses frères le remplacent et plusieurs cueillent la palme du martyre. Plus tard, d'autres œuvres surgiront et les successeurs de saint Ignace verront se multiplier par les soins de leurs sujets, les collèges, les chaires de haut enseignement, les publications d'ouvrages de piété et de controverse, les congrégations de la sainte Vierge et toute cette floraison d'initiatives nouvelles qui caractérisent l'apostolat moderne. Les Jésuites auront la consolation de pouvoir présenter à leurs élèves trois purs modèles de jeunes gens, saint Stanislas Kostka, saint Louis de Gonzague et saint Jean Berchmans. A côté des éducateurs universellement connus et recherchés, la Compagnie produira des théologiens comme Suarez, Bellarmin, Lessius, Vasquez, Molina et les grands auteurs de théologie morale; des prédicateurs comme Bourdaloue, Skarga, Seigneri, Vieyra, puis Ravignan et Félix; des savants comme Petau, les Bollandistes et tant d'autres en divers domaines.

Dans son entreprise gigantesque, saint Ignace ne voulait pas procéder au hasard. Il établit la hiérarchie des ministères. Il veut qu'on aille d'abord au plus pressé, qu'on fasse œuvre durable, qu'on s'attache aux entreprises qui ont une portée considérable, qui atteignent beaucoup de monde ou des personnages influents. Il veut aussi qu'on se livre de préférence aux travaux que d'autres ne peuvent pas faire. Soldat, il envisage la lutte du bien contre le mal comme une opération militaire. Il veut s'emparer des points stratégiques, fortifier les endroits faibles, s'attaquer aux parties vulnérables de l'adversaire.

Pour accomplir ce dessein, il voulait avoir en main un corps d'élite, instruit et discipliné. Cela nécessitait une longue formation: il impose donc à ses sujets deux années de noviciat, deux années de lettres et de préparation à l'enseignement, trois années de philosophie, quatre années de théologie. Enfin, après le sacerdoce et avant l'entrée définitive dans la carrière apostolique, il réserve à ses religieux une année de solitude consacrée tout entière à la

prière et à l'ascétisme. Là, il veut fortifier ces habitudes d'oraison et de renoncement, cette union intime de l'instrument humain à la main divine, qu'il regarde comme nécessaires à l'homme de Dieu. Il veut, en outre, que ses sujets soient facilement maniables. Le nom même qu'il a donné à son institut indique l'idée qu'il s'en faisait. C'est un corps d'armée, c'est une « compagnie » de soldats qu'il rêvait de mettre à la disposition du Souverain Pontife, corps restreint et mobile, que le pape lancerait ici et là aux endroits les plus exposés. Pour mieux assurer leur soumission au pape, saint Ignace veut que les profès de son Ordre ajoutent, aux trois vœux de religion, un vœu spécial d'obéissance au Pontife romain, pour toutes les missions que celui-ci voudrait leur confier.

L'obéissance joue donc un rôle prépondérant dans la Compagnie de Jésus. D'après son fondateur, c'est cette vertu qui donne à l'institut toute sa souplesse et toute sa force, c'est elle qui doit le caractériser. « Souffrons, j'y consens, dit-il, que d'autres ordres religieux nous surpassent en jeûnes, en veilles et autres austérités du corps, que chacun d'eux pratique saintement selon l'esprit de sa règle; mais pour ce qui regarde la perfection de l'obéissance, le renoncement entier à la volonté et au jugement propre, je désire ardemment que tous ceux qui servent le Seigneur notre Dieu dans cette Compagnie ne le cèdent à qui que ce soit, et que cette vertu devienne comme la marque qui distingue les vrais et légitimes enfants de la Compagnie de ceux qui ne le sont pas. »

Saint Ignace voulait que ses fils se tinssent dans l'indifférence à l'égard de tout, également prêts à entreprendre ou à laisser n'importe quelle œuvre, selon que les supérieurs le jugeraient à propos pour la plus grande gloire de Dieu. La Compagnie de Jésus, en effet, a toujours attaché beaucoup plus d'importance à son action collective qu'aux succès personnels de ses membres. Il peut arriver même que des individus soient apparemment sacrifiés à l'action

de l'ensemble; on s'est parfois étonné que la longue formation des Jésuites n'ait pas produit plus de personnalités éclatantes. Quelques-uns ont même prétendu que leur obéissance nuisait à leur initiative. D'autres ont remarqué, tout au contraire, que ces religieux obéissants étaient dans l'Église, les ouvriers les plus entreprenants, les plus originaux, les plus libres dans leur action. Il est certain que, dans la Compagnie de Jésus, l'autorité est distribuée de telle sorte que personne ne peut imposer longtemps ses idées propres et que les supérieurs cherchent à tirer parti de tous les talents, à mettre en valeur toutes les ressources. En fait, les Jésuites eux-mêmes reconnaissent que l'obéissance est pour eux une sauvegarde et un aiguillon, beaucoup plus qu'une entrave. Des laïques clairvoyants ont plus d'une fois constaté cette vérité. Voici, par exemple, le jugement qu'Édouard Drumont, d'esprit si indépendant, porta sur la formation jésuitique: « Ce qui m'a frappé chez les Jésuites, écrit-il, c'est la plus-value que la discipline de vie, la culture morale méthodique, la formation intellectuelle, la Règle ,en un mot, peuvent donner à l'être humain... On sent que ces hommes sont équilibrés, tout à fait en dehors des trépidations et des nervosités de l'époque, assurés de la vérité. Ce sont de beaux exemplaires de l'humanité, mais d'une humanité cultivée et perfectionnée. »



L'audace entreprenante de la Compagnie de Jésus et sa puissance d'action devaient lui attirer bien des jalousies et des oppositions. Il y eut parfois contre elle un véritable déchaînement d'animosité, même de la part des catholiques. Au dix-huitième siècle, elle eut à subir un tel assaut qu'elle dût se résigner à disparaître. Devant la coalition de ses adversaires, qui l'avaient déjà chassée de presque tous les royaumes de l'Europe, Clément XIV crut que le bien de l'Église exigeait la dissolution de la Compagnie de Jésus. Celle-ci se soumit à la mort comme à tout autre

ordre venant du Souverain Pontife. Supprimée en 1774, elle fut rétablie en 1814 par le pape Pie VII. Malgré bien des difficultés, elle se développa constamment au dix-neuvième siècle et reprit la plupart de ses travaux. Au début de 1920, elle comptait 17,245 membres dont 8,454 prêtres, 4,809 scolastiques et 3,982 frères coadjuteurs. Elle est divisée en 31 provinces réparties entre 6 assistances, celle d'Italie, de Germanie, de France, d'Espagne, d'Angleterre et d'Amérique. Presque chaque province a un champ d'opération dans les missions lointaines, où douze cents Pères et plus de cinq cents Frères travaillent à la conversion des infidèles.

L'opinion publique se fait aujourd'hui plus équitable et plus calme à l'égard de la Compagnie de Jésus. Les accusations ridicules si longtemps colportées contre les Jésuites n'ont plus chance de succès que chez des adversaires particulièrement ignorants ou entêtés. On cesse d'attribuer à la Compagnie de Jésus, dans l'Église, le rôle important et redoutable qu'elle n'a jamais ambitionné ni exercé; on ne lui prête plus les noirs desseins et la fourberie, ou les gaucheries et la simplicité, dont ses accusateurs l'affublèrent tour à tour. Une opinion plus saine s'accorde à reconnaître dans les Jésuites des serviteurs de l'Église dévoués et fidèles, qui restent encore loin, sans doute, de la perfection, mais qu'une formation sérieuse et des traditions éprouvées rendent d'une efficacité considérable.



Au Canada, on sait quel rôle jouèrent les Jésuites sous le régime français. A partir de 1633, ils sont les grands missionnaires, les grands découvreurs, les grands ambassadeurs de la Nouvelle-France auprès des sauvages. Leurs martyrs conquirent la vénération des Canadiens, leurs apôtres deviennent presque légendaires. D'autres, dans un rôle plus effacé mais non moins civilisateur, ouvrirent en 1635 ce collège de Québec qui devait assurer à la colonie

le recrutement du clergé et la formation intellectuelle de ses fils de seigneurs et de ses futurs officiers.

Après la conquête, empêchés par l'autorité civile de recevoir des novices, ils s'éteignirent les uns après les autres. Le P. Casot mourut le dernier, en 1800. C'est Mgr Bourget qui, en 1842, demanda aux Jésuites de France de venir reprendre au Canada l'œuvre de leurs devanciers. Les travaux de prédication les sollicitèrent d'abord et ils débutèrent par ces missions paroissiales où ils sont encore si heureux de se dévouer. Bientôt, ils ouvrirent le collège Sainte-Marie, fondé en 1848; puis les missions sauvages des grands lacs, et des travaux qui se multiplient constamment accaparèrent toutes leurs forces

Aujourd'hui, les Jésuites canadiens sont près de cinq cents, dont environ 160 prêtres, 220 scolastiques et 120 frères coadjuteurs. Depuis 1907, ils forment une province faisant partie de l'Assistance d'Angleterre. Ils ont plus de trente maisons dont deux noviciats (au Sault-au-Récollet et à Guelph, Ont.), le scolasticat de l'Immaculée-Conception à Montréal, et six collèges: Sainte-Marie et Loyola à Montréal, les collèges de Saint-Boniface, de Sudbury, d'Edmonton, de Regina. Ils continuent leur apostolat dans les missions sauvages, soit sur les bords du lac Huron, où ils dirigent l'importante école industrielle de Spanish, soit dans le nord de l'Ontario et jusqu'au delà de la rivière Albany.

Une œuvre nouvelle, l'œuvre des retraites fermées, si féconde en fruits précieux et durables, est venue s'ajouter à leur ministère déjà lourd. Des maisons de retraites se sont ouvertes à Montréal et à Québec, d'autres s'ouvriront ailleurs, semble-t-il, dans un avenir prochain. La direction d'œuvres ou de groupements de grande importance comme l'Apostolat de la Prière et la Ligue du Sacré-Cœur, l'Association catholique de la Jeunesse et celle des Voyageurs de commerce, l'Action paroissiale, l'École sociale populaire, le Catholic Social Guild, le Catholic Sailors' Club, d'autres

encore qui, pour la plupart, prirent naissance dans des retraites fermées, tout cela ajoute un fardeau considérable à la tâche ordinaire. Les Jésuites au Canada partagent avec le clergé séculier et les autres congrégations religieuses la surcharge d'entreprises trop vastes pour leur nombre. Comme les autres, ils ont cru que, dans un pays en construction, on aurait tort de s'assurer des loisirs et de s'attarder à perfectionner les détails avant d'avoir solidifié l'édifice. Déjà, cependant, ils peuvent accorder à quelques-uns de leurs sujets, dans les séminaires et les universités d'Europe, les études complémentaires que requiert la spécialisation et qui permettront au clergé canadien de suivre les progrès rapides accomplis récemment dans les diverses branches de l'enseignement supérieur au Canada. Déjà aussi ils voient de nouveaux champs d'apostolat s'ouvrir devant leur zèle: quelques-uns de leurs religieux travaillent actuellement dans les missions de Chine, à côté de leurs frères de France. L'ambition des Jésuites canadiens, désormais presque uniquement laissés à leurs propres forces, est de n'être pas indignes de leurs glorieux émules des pays d'Europe et des siècles passés, dans la poursuite active et constante de la plus grande gloire de Dieu.

Adélard DUGRÉ, S. J.



Réunion des retraitants

Notre prochaine réunion aura lieu dans les salles de l'Union catholique, rue Bleury, le dimanche 13 novembre. A 8. h 30 messe, à 9 h. 30 déjeuner, à 10 h. causerie. Tous les anciens retraitants sont priés d'assister à cette réunion.

Le Travail[1]

SA NATURE, SA NÉCESSITÉ, SA DIGNITÉ, SA FIN

LE premier aspect que prend le travail aux yeux de l'homme, dès son enfance, est celui de l'effort pénible. Presque toujours, dans le monde civilisé, c'est l'effort intellectuel qu'on lui demande, le plus difficile de tous pour un esprit encore incapable de discipline, encore sous l'empire de l'instinct et de l'égoïsme inconscient. Dès qu'il entre à l'école, on le met en face d'une tâche qui lui répugne d'autant plus qu'elle contrarie son besoin de mouvement et qu'il ignore le but de la contrainte qu'on lui impose.

Il ne sort de l'école que pour tomber dans la nécessité qui le talonne et le force au travail, et il se traîne ainsi jusqu'à la fin de sa vie, qui est le terme de son labeur.

Évidemment, la loi du travail est une loi fondamentale de la vie. Le travail est l'activité propre de l'homme, la manifestation de sa vie, l'exercice de ses facultés physiques et de son intelligence; activité supérieure à celle de l'animal, autant que la raison est au-dessus de l'instinct. L'animal, il est vrai, est capable de travail et d'organisation: l'abeille et la fourmi nous étonnent par l'efficacité de leurs efforts et plus encore par l'ordre qui préside à leurs opérations.

Mais cet ordre et cette efficacité ne viennent pas de leur volonté, et l'instinct qui les dirige échappe à leur contrôle. Parfait dans son espèce, leur travail est toujours le même, et le progrès leur est interdit par l'absence de toute liberté. Cependant, conforme à leur nature, il s'accomplit sans répugnance et sans douleur, dans l'épanousisement de l'être et dans la joie de vivre.

---

1. Cette étude a été lue à la Semaine sociale de Québec, en août dernier.

L'animal jouit du fruit de son travail sans chercher plus ou mieux. Il est heureux, si l'on peut dire qu'il est susceptible de bonheur; mais ce terme est trop grand pour exprimer la satisfaction de l'instinct qui limite ses jouissances. Il jouit pleinement de sa vie dans les bornes de son évolution; il savoure le moment présent sans inquiétude du lendemain et sans qu'aucun espoir en augmente ou en atténue la saveur.

Chez l'homme, au contraire, l'intelligence préside à l'activité de l'être, et sa loi est celle du progrès. Dès qu'il ouvre les yeux à la lumière, il entre dans une voie où se révèlent à chaque pas des perspectives nouvelles. Tandis que l'animal, surtout celui d'espèce inférieure, entre dans la vie muni de tous ses moyens et n'a besoin d'aucun apprentissage, ou ne requiert qu'une initiation très rudimentaire, l'homme n'atteint le plein usage de ses facultés qu'avec l'âge. Parvenu à la pleine croissance de tous ses organes, il n'a pas épuisé toute la puissance de ses moyens; il n'est pas lié à la matière: il étend la portée de son bras en fabriquant des instruments et des armes; il ajoute à la force de ses membres la puissance que Dieu a répandue dans la nature entière. Il en a scruté les secrets, il la domine, et rien ne fait prévoir l'existence de limites où s'arrêteraient ses conquêtes.

Il va plus loin: il développe son intelligence, qui est la cause de son progrès et qui dépasse le monde présent et visible; il apprend, il compare, il pénètre dans l'infini, et son esprit n'y trouve aucune borne, comme il n'a point trouvé de limites à ses conquêtes matérielles.

Le travail de l'homme, qui lui ouvre des horizons sans fin, qui lui permet d'étendre indéfiniment son action, d'intensifier sa vie et d'atteindre des jouissances nouvelles, doit donc être pour lui la source du bonheur. Sans faire abstraction même de la peine que suppose l'effort, ne trouve-t-il pas dans le fruit de son labeur une récompense adéquate et une satisfaction complète de tous les désirs dont il a

atteint l'objet ? N'a-t-il pas, en un mot, réalisé tout ce que la vie peut donner, et goûté, lui aussi, la joie de vivre ?

Ce serait une illusion de le croire, et pareille illusion n'est donnée à personne. Ce que l'homme cherche dans le travail, c'est le repos, c'est le moment où, ayant pourvu à tous ses désirs, il cessera de produire. Créé à l'image de Dieu, il doit, comme lui, s'arrêter quand son œuvre est consommée, pour en goûter l'objet, comme Dieu jouit de la création dans la louange qu'elle lui rend et dans le témoignage de sa bonté répandue sur les choses. L'homme aspire donc au moment où il pourra dire: maintenant, mon âme, repose-toi. Mais son oreille entend toujours l'écho de cette parole qui retentit dans les siècles: Insensé, cette nuit même on va te redemander ton âme.

Même s'il réussit à échapper par l'oubli à l'appréhension de cette sentence, son âme est incapable de repos, car elle conçoit au-delà, et cette vision l'absorbe et la distrait du présent; elle enlève son prix à ce qui n'est pas tout, et le but, qui semblait atteint, s'éloigne de nouveau. Ainsi, « le bonheur que l'on veut avoir gâte celui qu'on a », et « le désir tient toujours sa distance ».

***

Examinons la carrière de l'homme au cours des siècles, et voyons le résultat de tous les travaux dans lesquels il se consume sous le soleil.

Guidé par la promesse du salut, il commence son long pèlerinage sur la terre. Placé en face de la nature hostile, il n'est cependant pas dépourvu de ressources, car son intelligence lui donne la supériorité sur tout ce qui l'entoure. La chasse, la vie pastorale, l'agriculture lui fournissent abondamment de quoi subvenir à ses besoins, que l'art n'a pas encore multipliés et compliqués. Cette simplicité de moyens et de besoins furent longtemps un rempart contre la corruption de sa nature. La tradition de l'origine

divine de la race humaine et l'impression profonde de la loi naturelle dans sa conscience le guidèrent longtemps et lui permirent de conserver sa vigueur jusque dans un âge avancé. Le patriarche gouverne avec sa longue expérience une postérité nombreuse dans une communauté de vie et de travail.

Ainsi l'homme est essentiellement sociable, et tout en lui participe de cette disposition. La vie de famille, condition ordinaire de tous les hommes, s'alimente à la source commune, et non seulement les produits sont mis en commun, mais le travail lui-même se fait sous l'œil du chef, et, pour ainsi parler, dans l'usine familiale, loin des sollicitations du lucre, en vue seulement des besoins de la famille. C'est encore à cette communauté de vie que l'homme retourne chaque fois qu'il se rapproche de la nature.

La vie patriarcale, cependant, n'a pas tardé à faire place, pour une grande partie de l'humanité, à des occupations différentes. L'homme est avide de nouveauté: il y est attiré à la fois par les légitimes aspirations de sa nature et par son inconstance. Sa prévoyance le porte à accumuler les produits de son travail, et l'attrait du luxe et le désir de varier par l'échange les objets de consommation le portent à se grouper dans les villes. Là se concentrent les artisans qui fabriquent pour vendre, et ceux que tentent les profits du commerce et qui s'offrent comme intermédiaires dans les échanges.

Le travail manuel se transforme et les métiers naissent. Ce changement comporte déjà toute une révolution dans les conditions du travail. L'artisan ne produit plus directement pour lui-même, il ne dépend plus seulement de la nature, et son œuvre est subordonnée au besoin du consommateur. La condition de l'homme des villes est, par cela même, plus précaire que celle de l'homme des champs, d'autant plus qu'il produit non seulement les objets de nécessité, mais aussi les objets de luxe. L'artisan devient moins indépendant: en aliénant le produit de son travail,

il aliène sa liberté. Que sera-ce donc quand il en viendra à aliéner son travail même ? Ainsi, sans parler de l'esclavage, condition anormale, les efforts de l'homme pour améliorer son sort l'acheminent, dès les premiers pas, vers une condition moins libre; et nous pouvons entrevoir au début de cette évolution les germes de la révolte actuelle du prolétariat. Un phénomène aussi général et aussi constant ne peut être que l'effet d'une cause profonde et lointaine.

Cependant, les métiers et le travail individuel laissaient à l'ouvrier une indépendance suffisante. Seul dans son atelier, l'artisan restait libre de la disposition de son temps, de la méthode et de l'intensité de son travail; il était maître chez lui. C'est un de ces métiers que le Sauveur du monde, voulant honorer le travail et ne tirer aucun éclat d'un vain appareil extérieur, a choisi pour lui-même, alliant ainsi à la dignité de sa personne l'humilité d'une condition qui fait le lot ordinaire de ceux qu'il a proclamés bienheureux. Ainsi le travail manuel, que le paganisme avait fait œuvre servile, a été rendu à sa noblesse originaire par Celui qui, apportant à l'homme la vérité, l'a délivré de la servitude morale et de la servitude matérielle.

Nous voyons encore de nos jours des petits métiers, survivances du travail libre: ceux qui les exercent ne relèvent ni du patron, ni du syndicat; ils travaillent à domicile, auprès du foyer domestique; leurs chômages sont moins fréquents que ceux de l'ouvrier des usines, parce qu'ils sont moins liés aux conditions générales du commerce. Bienheureux ceux dont l'usine n'a pas absorbé le métier! Mais un mouvement se dessine qui pourrait bien être un commencement de retour vers l'émancipation du travail de l'usine; celle-ci trouve parfois son intérêt dans le travail individuel à domicile. C'est une indication de la nature. Espérons que le travail agricole conservera, par la propriété individuelle, son indépendance déjà menacée par les grandes exploitations.

Personne, sans doute, ne songe à retourner vers le passé et à renoncer aux avantages du progrès industriel, dont l'abus seul est à craindre. Mais dans l'organisation et la marche du progrès, il ne faut pas perdre de vue l'ordre naturel: la prééminence de l'élément humain et le bien de l'individu, seule fin de la société.

***

L'homme, usant des restes de son empire sur la nature, avait associé les animaux à son travail. Ainsi, pour labourer et porter des fardeaux, il employa les bêtes de somme. Sans connaître encore les lois naturelles, il utilisa les forces des éléments qu'il voyait agir chaque jour, comme le vent et l'eau, pour mettre en opération des moulins.

Un jour il pénétra plus avant dans la connaissance des lois de la nature: il réussit à déchiffrer le cours des astres dans le ciel et à saisir les lois du mouvement; il analysa les forces des éléments et dompta leur puissance mécanique; il ravit le feu du ciel et fit jaillir la lumière du fluide impondérable.

Alors il vit s'ouvrir à ses yeux émerveillés des horizons si vastes et conçut de si grandes espérances qu'il crut avoir conquis l'empire de la nature entière. Il se dit: la nature m'écrasait par sa puissance, elle m'échappait par son immensité, elle m'imposait par son mystère, elle était Dieu. J'ai dompté ses forces, j'ai mesuré son étendue, je lui ai ravi son secret. Il se dit: la nature sera mon instrument, elle fera mon travail, je serai sa pensée, j'aurai du repos: je serai roi; j'irai plus loin: affranchissant ma raison, je pénétrerai le secret de mon être: je serai Dieu.

Il créa la machine et y attela la force accumulée par les siècles dans les entrailles de la terre, celle qui précipite le torrent du haut des montagnes, celle qui lance la foudre; il fit mouvoir des bras d'acier et travailler des chevaux-vapeur.

Il fit ce rêve: la nature domptée travaillant pour l'homme, multipliant les produits, créant l'abondance, capable de satisfaire à tous ses besoins, à toutes ses fantaisies. Elle lui épargnerait la fatigue et lui donnerait le loisir.

En effet, l'homme, par l'emploi des machines, a multiplié ses ressources et augmenté le rendement de son travail; il s'est procuré l'abondance des biens matériels, et, dans les conditions normales de la vie moderne, les hommes de toutes classes peuvent espérer d'atteindre à une égalité relative dans la jouissance des choses essentielles. Devant la nature, les distinctions qui séparent les hommes sont si peu de chose! Comme dit Shakespeare: *One touch of nature makes the world akin.*

En somme, la grande industrie a procuré à l'homme ce qu'elle pouvait donner, l'abondance des biens matériels. Mais, étrange déception, elle a vu naître le paupérisme. Le pays classique de l'industrie manufacturière, la Grande-Bretagne, a reconnu dans ses lois la permanence du mal, et sans chercher ailleurs les preuves d'un fait évident, la Province de Québec a connu la plaie du chômage depuis que ses villes ont grandi à l'ombre des cheminées d'usine.

Prenons garde cependant d'exagérer le mal et d'attribuer à la coexistence de ces deux faits un rapport nécessaire de causalité.

Le fait si naturel de l'application du génie de l'homme à la production des choses nécessaires à ses besoins, et de son recours aux forces de la nature, créée pour lui, ne peut être la cause fatale de son malheur. Il suffit d'examiner les circonstances qui ont accompagné l'exploitation de la grande industrie pour y discerner les causes ordinaires des maux dont l'homme souffre partout sur la terre, partout où sa nature imparfaite s'affirme, dans tous ses actes, dans toutes ses œuvres.

La cause profonde du paupérisme n'est pas l'emploi des machines, ni la surproduction, ni le chômage: c'est l'oubli de la loi de Dieu, loi ordonnée en vue de la gloire

de Dieu, mais aussi en vue du bonheur de l'homme, et qui reçoit fatalement la sanction qu'elle comporte. Celui qui, absorbé par la poursuite exclusive de la richesse, oublie ce qui, comme nous le verrons, doit être la fin du travail, n'agit pas avec sagesse. Or, « la richesse est une couronne pour les sages », dit l'Écriture.

L'homme a créé des machines pour augmenter sa production et sa richesse, mais il n'a fait que rendre son fardeau plus lourd, car il a reculé les limites de ses besoins, et le luxe qui lui est devenu nécessaire est une charge: le luxe augmente le coût de la vie et, par conséquent, le travail. Bien plus, la machine, mise au service de la pensée, lui permet de multiplier ses affaires et d'accomplir en une journée l'ouvrage de plusieurs jours, et, par là, d'imposer à son cerveau une tâche accablante. Ainsi le travailleur de la pensée et l'ouvrier sont également asservis à la machine qui commande leur travail tout le jour et même le dimanche. Mais la nature outragée se venge: elle force le riche à fuir le bureau et l'ouvrier à diminuer les heures de travail.

Ce n'est pas là le repos que l'homme avait rêvé, et c'est en vain qu'il renonce au repos du jour du Seigneur pour le travail, ou pour le plaisir, plus lourd que le travail.



Mais l'industrie manufacturière a produit dans le monde du travail et dans la société universelle des changements plus radicaux encore.

On sait comment l'emploi des machines et la grande industrie, par le besoin de capitaux et les risques de leurs entreprises, ont fait naître les grandes compagnies commerciales, comment celles-ci ont créé les monopoles, et comment ces derniers, — nouvelle aristocratie, — sont devenus des puissances dans l'État. L'État leur prête sa bureaucratie, son crédit, son influence et sa diplomatie; il leur ouvre des colonies, des protectorats, des zones d'influence et des *mandats*. Enfin, il les soutient dans la con-

currence internationale par la guerre, dont l'industrie et le capital fournissent les armes. Ils sont les dispensateurs de la fortune publique et, sans eux, sans l'industrie devenue en quelque sorte usine nationale, la vie économique de l'État et le bien-être de l'individu, soumis aux exigences du confort moderne, seraient impossibles. Sans eux, la sécurité même de la patrie serait compromise en face des concurrents étrangers, qui convoitent les richesses naturelles autant qu'ils redoutent la lutte industrielle.

Dans ce vaste engrenage que devient l'ouvrier, celui qui s'appelle lui-même le travailleur, comme s'il était le seul rouage de l'usine mondiale ?

Par instinct l'ouvrier s'est d'abord opposé au travail des machines, et aussi par crainte du chômage; mais l'appel toujours plus grand de la machine au travail des bras, et la force des choses, l'ont obligé de subir ces conditions nouvelles. Par instinct encore il redoute la puissance du capital et son influence dans la société internationale: il est volontiers socialiste et pacifiste. Il sait que:

...De tout temps
Les petits ont souffert des querelles des grands.

Aussi, les prolétaires, rapprochés par la promiscuité de l'usine et des villes, se sont unis pour marchander leur concours au capital dans la société industrielle, et pour conquérir par le droit et par la violence une part collective dans l'usine, une rédistribution de la propriété, une influence prépondérante dans l'Etat et dans les affaires internationales. C'est la guerre sociale, et c'est ainsi que la société moderne, encore instable dans les conditions nouvelles que les phénomènes économiques lui ont faites, cherche son équilibre, oubliant que toute cité divisée contre elle-même périra.

C'est la conséquence de la contradiction foncière qui se trouve dans la nature humaine viciée. L'homme ne peut rien faire seul, il lui faut la société de son semblable, et

cependant, il trouve partout dans son semblable l'antogonisme et la lutte. C'est l'égoïsme de l'homme qui est en contradiction avec son instinct social: chacun veut obtenir par l'association la satisfaction de son propre désir.

Non, ce n'est pas l'organisation de la société, ni le progrès moderne, ni l'industrie, ni le travail qui sont les causes de la guerre mondiale, ou de la guerre sociale, c'est l'homme. C'est en Dieu et dans la conscience qu'il faut chercher la paix: le royaume de Dieu est en nous-mêmes.

Remarquons, à travers toutes les vicissitudes de l'humanité, le fait constant du travail, son importance, son influence prépondérante sur la vie et sur la société, sa nécessité, puisque l'avenir du monde est suspendu au sort du travailleur.

Charles-Édouard DORION
Juge à la Cour d'Appel

(*A suivre*)

NOTES BRÈVES

Plusieurs de nos abonnés retardataires ont reçu un avis. Nous les prions de le bien accueillir et de se mettre en règle le plus tôt possible avec l'administration

Une erreur s'est glissée sur quelques-uns de ces avis. Le prix de l'abonnement pour 1920 était réclamé, alors qu'il s'agissait de 1921. Nos abonnés auront sans doute corrigé eux-mêmes cette faute.

L'administration n'envoie pas de reçus. Le chiffre à la droite du nom sur la bande de la revue indique l'année payée.

Saint Jean Berchmans[1]

1621-1921

JEAN BERCHMANS est un jeune saint belge de la Compagnie de Jésus. Né à Diest, le 13 mars 1599, il meurt vingt-deux ans plus tard, le 13 août 1621.

Une vie si courte et qui brille pourtant comme un astre au firmament de l'Église dut être remplie de merveilles. Il n'en est rien. Sa lumière n'est point de celles qui éblouissent. C'est le guide du voyageur en route pour l'éternité, une étoile qu'il peut fixer, dont il peut même égaler la clarté: c'est la sainteté pure et simple à laquelle tous les hommes sont conviés.

Rien d'extraordinaire dans cette vie, si ce n'est l'exceptionnelle simplicité des moyens pour atteindre à une si haute perfection: l'irréprochable régularité dans le devoir de chaque instant. Un prodige avait prédestiné Stanislas dès le sein de sa mère; la piété, la docilité seules signalèrent l'enfance de Berchmans. Dieu même voila ses desseins sur lui. Il le voulait jésuite. Il ne lui mit d'abord au cœur que l'idéal un peu vague du sacerdoce.

Pauvres, mais profondément chrétiens, ses parents n'hésitèrent pas à s'imposer privations et dépenses pour donner un fils aux autels. On le plaça au collège de Diest. Tout allait bien, quand au bout de quatre ans, les ressources venant à manquer, on se vit dans l'impossibilité de payer sa pension. C'était l'épreuve, Jean l'envisagea sans faiblir. « Père, dussé-je la gagner moi-même: j'irai jusqu'au bout. » Un brave homme, le chanoine de Froymont s'offre alors de l'entretenir comme externe au petit séminaire de Malines, moyennant ses services: Jean accepte. Mais... la tâche est absorbante parfois, il faut manquer les cours. Il se rattrape la nuit.

---

1. Fête le 26 novembre.

Seigneur, votre serviteur est généreux, ne l'appellerez-vous pas à l'holocauste parfait ?

Les Jésuites tiennent un collège à Malines. Berchmans y est admis en rhétorique. L'heure est venue: « Jean. suis-moi, entre dans ma Compagnie. » Notre petit saint chérissait ses parents; il lui coûtait comme à tous de les quitter; leur propre désolation ajoutait à sa peine; leur opposition même le fit souffrir. Hélas! les préjugés sur la vie religieuse: oubli de la famille, insensibilité qu'on y croit de rigueur se glissent si facilement dans les cœurs les plus croyants! Jean tint bon. Il finit par obtenir leur consentement et s'immola sans réserve au Maître de sa vie.

De sa fidélité à l'appel du Christ dépendait sa sainteté. Combien faiblissent à ce tournant de la vie, combien seraient saints s'ils étaient alors plus généreux, combien, semblables au jeune homme de l'Évangile, s'attristent à l'appel divin, trahissent leur vocation et, du même coup, leur sainteté.

Jean avait fait son sacrifice, il ne rétracta jamais sa volonté. Sur le point de prononcer ses vœux, il écrivait à son père: « ...Le 25 de ce mois, il y a lieu de l'espérer, le 25 septembre votre fils mourra. Il mourra ? Oui, mais de la mort des justes. Mais où mourra-t-il, votre fils, et par quelle supplice ? Il mourra sur la croix de Jésus, avec Jésus; il mourra pour Jésus, cloué à la croix par la pauvreté, la chasteté et l'obéissance. Oh! qu'il est doux de mourir dans la compagnie, dans les bras de Jésus! » Il voulait être saint.

— Soit! suggère le démon, mais pas maintenant, attends... la prêtrise: aux études, il faut se ménager. — Si je ne deviens pas un saint maintenant que je suis jeune, je ne le deviendrai, jamais. — Mais... pourras-tu bien persévérer ? Vois quel avenir austère tu te crées: souffrir aujourd'hui, souffrir demain, souffrir toujours! — Je vivrai au jour le jour, sans m'inquiéter du lendemain.

Berchmans voit dans ses règles, dans ses devoirs d'état,

dans la vie commune parfaitement pratiqués une réelle sainteté: il y tiendra plus qu'à sa propre vie: « Plutôt être mis en pièces que de violer la plus petite règle. »

Tout mène à la sainteté. L'étude couvre une large par de la vie du Jésuite: c'est par elle que Jean allait se sanctifier. Sans doute, il fit plus de cas des choses spirituelles et de la vertu, que de la science et des autres dons naturels et humains; jamais pourtant il ne négligea ses devoirs d'étudiant. Nous l'avons vu dans le monde retrancher au sommeil pour se courber sur ses livres; dans la Compagnie, ses éminentes qualités intellectuelles porteront ses supérieurs, son noviciat terminé, à l'envoyer étudier au collège romain. Là, par son travail tenace, sa parfaite docilité à suivre la direction de ses maîtres, il deviendra un des plus brillants élèves. « Dieu le veut » était son mot d'ordre: il ne s'illustra pas moins aux tournois scientifiques que dans l'arène de la sainteté.

En passant des brumes de Brabant sous le ciel lumineux et chaud de l'Italie, la vertu de Berchmans, si aimable déjà, s'épanouit encore. On eût pu craindre qu'au milieu des préoccupations multiples d'une vie d'études, la prière ne lui devint moins aisée. Il n'en fut rien. Pour lui Dieu était partout, dans les études, dans les délassements même que la règle permet. Chaque promenade à Rome lui rappelait, avec les héroïques triomphes des martyrs, le souvenir du Maître pour lequel ils avaient combattu. Les temples ruinés lui criaient le néant de la terre, la majesté des églises lui chantait les splendeurs infinies du ciel. Bref, sa prière se prolongeait pendant toute la durée du jour, c'était une eau pure qui sans bruit, suivant sa pente, rafraîchissait tout sur son parcours.

Les saints soupirent après la mort. Leur cœur ne battant que pour Dieu, comment n'auraient-ils pas hâte de s'unir à lui pour toujours ? Jamais elle ne les surprend. Ils l'acceptent avec joie comme une délivrance. Depuis quelques jours Jean se montre plus heureux que jamais. Il vient

de recevoir avec son patron du mois cette parole du Sauveur comme pensée à méditer: « Veillez et priez, car vous ne savez pas quand viendra votre heure ». Il est persuadé que la sienne est venue. Dieu ne l'abusait pas. Une inflammation soudaine aux poumons, progrès rapides, mal sans remède. L'infirmier en larmes l'avertit de sa mort prochaine. « Eh! quoi, Frère, vous pleurez ? lui dit Berchmans, en l'embrassant avec tendresse. Réjouissez-vous plutôt avec moi. C'est une excellente nouvelle. Le temps presse: préparons-nous donc joyeusement. O mon Jésus, vous avez toujours été mon seul trésor, ne m'abandonnez point à mes derniers moments. »

Le lendemain, à l'aube, Jean communie en Viatique. C'est couché sur le sol, par esprit d'humilité, qu'il a voulu recevoir son Dieu. Le moment venu, le moribond se dresse vivement, se met à genoux sur son matelas et, pendant qu'on le soutient, il s'unit à son bien-aimé Jésus.

Mais la communauté désolée fait des promesses pour l'arracher à la mort. Le Père Recteur ne peut se résoudre à voir partir l'ange de sa maison; au saint Sacrifice, il supplie le Seigneur de ne le lui pas enlever. Berchmans sent qu'on lui fait violence: il s'en plaint à l'infirmier: « Le Père Recteur me fait la guerre, il voudrait me retenir en cette vie, mais il ne l'emportera pas: il lutte pour moi comme Jacob. »

Avant de couronner son enfant, Dieu permit au démon de déchaîner sur lui un dernier orage. La tempête fut terrible. Le mourant paraissait sommeiller, quand tout-à-coup il se retourne précipitamment dans son lit, s'y débat, haletant avec angoisse, protestant de sa haine du péché. La tentation redouble: va-t-elle, comme le flot montant à la marée, submerger Berchmans sur les rivages mêmes de l'éternité ? — « Arrière, Satan, je ne te crains pas. » Le calme revient: serrant contre son cœur son crucifix, son chapelet et son livre de règles, il ajoute: « Ces objets me sont chers, avec eux je mourrai volontiers. » Quelques instants après il rendait l'âme.

***

Crucifix, chapelet, règles furent ses amours, sa sainteté. Qui ne le pourrait imiter ? Combattants de la plaine, pour nous stimuler et nous encourager, nous contemplons le ciel et les héros couronnés sur ces hauteurs, mais quels modèles s'offrent à notre imitation! C'est un saint Paul, ravi au troisième ciel, un Stanislas auprès duquel le ciel lui-même s'incline, c'est l'austère Louis de Gonzague. Nous admirons, mais avec eux la sainteté nous paraît impossible. Chez Berchmans, c'est autre chose: pas de visions célestes, pas d'extases, pas même de disciplines sanglantes.

Héroïque, il le fut. Je vois sur son cœur l'emblème de sa sainteté: un crucifix, et c'est l'abnégation quotidienne jusqu'à la mort complète du « moi »; un chapelet, et c'est la prière, la prière parfois pénible, parce qu'elle doit être continuelle, qu'elle doit germer de l'aridité même du cœur quand Dieu retire ses consolations, s'épanouir dans le désarroi de l'âme quand Satan y jette le trouble de ses tentations; je vois encore un livre de règle et c'est le martyre du devoir, lent martyre à coups d'épingle, mais le plus méritoire peut-être parce qu'il est de tous les instants.

Héroïque, Berchmans le fut, mais sans éclat, sans aucune singularité, dans les actions ordinaires de la vie, dans cette lutte intérieure où le cœur pour rester pur tranche, déchire les attaches dangereuses, où la conscience pour être sans reproche sacrifie au devoir tout intérêt temporel. C'est là de l'héroïsme et de la sainteté. Jean Berchmans était l'homme de la règle; en le canonisant c'étaient autant les règles de la Compagnie de Jésus que Rome visait, je dirai plus: les devoirs d'état de chacun. Voilà un modèle à la portée de tous.

Honorius RAYMOND, S. J.

— *Sault-au-Récollet*

Chronique des Retraites fermées

A LA VILLA SAINT-MARTIN

LA paroisse de *Maisonneuve* voulait depuis longtemps remplir la Villa Saint-Martin. Ses désirs se sont réalisés. Il fallut même renvoyer quelques étrangers qui s'étaient joints au contingent paroissial. Mais celui-ci put placer tous ses membres au nombre de quarante-trois. Le zélé directeur de la congrégation des hommes, M. l'abbé Cloutier vint le dernier jour féliciter ses ouailles et leur tracer un beau programme d'action catholique. Le soir même de la clôture de cette retraite nous arrivait le deuxième groupe d'*Hochelaga*, tous des jeunes, cette fois. Groupe nombreux et quelque peu... tumultueux. Quand on a dix-huit ou vingt ans! Et puis il y avait de quoi. Ils étaient environ soixante dans la grande salle: tous ne pouvaient rester, quelques-uns devaient s'en retourner, mais lesquels ? Chacun se disait: J'en ai plus besoin que mon voisin, ou, J'y ai plus de droit! Et ainsi le groupe maintenait ses cadres trop larges. Il fallut cependant les rétrécir. Une prudente élimination eut lieu: les anciens d'abord, puis ceux qui n'avaient donné leurs noms qu'au dernier moment. Bref nous restâmes, mais après quelle bataille, quarante-trois. Qui veut demander à la jeunesse autant de recueillement qu'à l'âge mûr se montre trop exigeant. C'est pourquoi cette retraite, sans être aussi calme que les précédentes, opéra d'heureux fruits. Le nouvel aumônier du cercle Langevin, M. l'abbé Carbonneau, profita de la conférence d'œuvres pour inviter tous ces jeunes à s'enrôler dans l'A. C. J. C.

Pour la première fois nous avions, cette année, une retraite réservée aux *Syndicats catholiques*. Elle commençait le lendemain même du congrès de Hull, ce qui lui fut quelque peu nuisible. S'absenter deux fois de suite durant plusieurs jours n'est pas facile pour des ouvriers. Nous eûmes quand même un bon noyau qui grossira l'an prochain si chacun fait de la propagande dans son syndicat, ainsi que le conseillait, à la conférence du dernier jour, un de leurs aumôniers, l'abbé Lacroix.

Le groupe suivant devait être plus nombreux. L'an dernier il fallut renvoyer une vingtaine d'*étudiants*, faute de chambres pour les loger. La retraite était alors ouverte à toutes les facultés. La médecine qui avait trente-cinq représentants demanda pour cette année, une retraite spéciale. Elle vient de la faire. Quarante et un étaient présents, de 5e, de 4e, de 3e, de 2e et de 1ère année. Ce fut réellement une de nos belles retraites de 1921. Elle portera comme celle de 1920, des fruits précieux. Elle aidera à former dans le corps médical l'élite catholique nécessaire. Depuis leur retraite de l'an dernier, ces jeunes ont fondé un cercle, le cercle Laennec. Ils y étudient les problèmes moraux qui se posent dans l'exercice de leur profession, ils s'instruisent de leurs devoirs, ils se soutiennent mutuellement. La retraite de cette année amènera au cercle de nouvelles recrues et lui donnera un regain d'activité. Enfin du 13 au 17 octobre ce fut le troisième groupe des *employés de tramways*. Plus de trente avaient répondu à l'appel. Ils venaient des différentes sections de Montréal. Et ils sont retournés à leur besogne, heureux, retrempés, brûlant d'un beau zèle. Ils seront parmi leurs nombreux camarades — la ville de Montréal compte trois mille employés de tramways — le ferment qui fait lever la masse.[1]

J.-P. A.

1. Le manque d'espace nous oblige à remettre au mois prochain la suite de cette chronique.

Glanes apologétiques et sociales

Le catholicisme en France

D'une étude du vicomte d'Avenel parue dans la *Revue des Deux-Mondes* sur l'état du catholicisme en France après quinze ans de séparation, nous détachons les chiffres suivants qui en forment la conclusion:

« On peut donc estimer que, pour l'ensemble du territoire — Paris et les trois départements d'Alsace et de Lorraine mis à part, — sur les 34 millions d'individus des deux sexes qui peuplent notre République, 10 millions environ sont des catholiques pratiquants, 16 à 17 millions s'acquittent plus ou moins des devoirs imposés par l'Église, mais en remplissent cependant une partie, comme l'assistance intermittente à la messe du dimanche; et 7 à 8 millions seulement, parmi lesquels un petit groupe nettement hostile, vivent sans souci d'aucun culte et bien que baptisés, ne sont chrétiens que de nom. »

Notes bibliographiques

GROULX (abbé Lionel). — *Vers l'Émancipation.* Montréal, Bibliothèque de l'Action française. $1.00.

Avec ce nouvel ouvrage, digne de ceux qui l'ont précédé et dont nous avons dit ici le rare mérite, l'abbé Groulx ajoute un nouveau chapitre à son histoire de la race française au Canada On y retrouve les qualités maîtresses qui font de l'auteur un historien de premier ordre, « l'historien, suivant le jugement d'Henri d'Arles, le plus complet et le plus sûr de notre génération, l'un des meilleurs aussi, sinon le meilleur, que nous ayons eus ».

Pour grandir

*L*A VIE NOUVELLE *commencera, en janvier prochain, sa cinquième année. Grâce à Dieu, elle a bonne envie de vivre, de continuer son œuvre salutaire. La seule difficulté réelle qu'elle ait jusqu'ici éprouvée lui est venue du nombre restreint de ses pages. Presque chaque mois elle se trouve à l'étroit. Dans cette livraison, par exemple, il lui faut remettre des articles et écourter des notes.*

Cet ennui est d'autant plus considérable que nous nous proposions d'ajouter bientôt de nouvelles rubriques: une méditation mensuelle, un calendrier liturgique, etc. Le seul moyen d'en sortir serait d'augmenter nos pages. Comment le faire en maintenant, comme nous y sommes décidé pour de graves raisons, notre prix d'abonnement à une piastre?

Il y aurait cependant une solution. Elle dépend de nos abonnés. Nous allons la leur exposer bien franchement, en deux phrases:

1° Que les retardataires soldent aussitôt leur dû;

2° Que tous renouvellent au plus tôt, ce mois-ci si c'est possible, leur abonnement de 1922.

Ce simple mouvement amènerait du coup dans notre caisse plusieurs milliers de piastres et nous faciliterait les développements désirés.

Nous comptons aussi sur nos annonceurs. Ce sont eux, il faut bien l'avouer, qui fournissent à la revue ses principales ressources. Qu'ils nous restent fidèles! Que d'autres se joignent à eux! Et pour cela que tous nos lecteurs se fassent un devoir de les encourager!

Ainsi, non seulement nous vivrons, mais nous grandirons, nous développerons une œuvre que des juges compétents s'accordent à reconnaître comme profondément bienfaisante.

LA RÉDACTION

Au service de l'Église

XII

CONGRÉGATION DU TRÈS SAINT SACREMENT

L'HISTOIRE du moyen-âge nous a gardé le souvenir de plusieurs tentatives de fondations d'instituts dévoués aux intérêts de la sainte Eucharistie, cependant il était réservé à notre époque, qu'on a appelée les « temps eucharistiques », de voir une société de prêtres définitivement approuvée par l'Église pour travailler à la glorification du Christ sacramentel. Le fondateur de ce nouvel institut c'est celui qui devait écrire un jour: « Certes je crois à une atmosphère de grâce autour du très saint Sacrement. » Tout entier plongé dans cette atmosphère bénie, le vénérable Pierre-Julien Eymard y a puisé ces trésors de vie intérieure et d'apostolat fécond qui ont trouvé leur épanouissement dans une institution qui fut la grande œuvre de son existence: la Congrégation des prêtres du Très Saint Sacrement.

Les débuts furent des plus humbles. Pendant de longs mois, le P. Eymard n'eut pour compagnon qu'un seul religieux, le P. de Cuers; mais il avait confiance en l'avenir, parce qu'il était fort de l'appel d'en haut qui s'était fait entendre clairement, impérieusement même. Le saint Pape Pie IX ne lui avait-il pas dit, la veille de la fondation: « Cette pensée vient de Dieu, j'en suis convaincu. L'Église a besoin de cela. Qu'on prenne tous les moyens pour faire connaître la divine Eucharistie. »

Consulté sur le même sujet, le bienheureux Curé d'Ars répondit: « Qu'elle est belle cette œuvre, qu'elle est grande! l'adoration par les prêtres, oh! que c'est beau! Oui, oui,

elle réussira, elle fera beaucoup de bien dans l'Église, et procurera beaucoup de gloire à Notre-Seigneur. »

Enfin le jour de l'Épiphanie 1857, dans une modeste chapelle de Paris, le Vénérable eut le bonheur de placer pour la première fois l'hostie sainte sur le trône de l'exposition d'où elle ne devait plus descendre. S'adressant aux membres de l'adoration nocturne et aux représentants des grandes familles religieuses accourus pour témoigner leur joie à la naissance de leur jeune sœur, le saint fondateur leur dit: « Un jour Jean-Baptiste reçut une députation des princes des Juifs qui lui dirent: *Tu quis es?* Il me semble, Messieurs, que votre présence ici nous pose la même question: Qui êtes-vous? Qu'est-ce que cette œuvre nouvelle?

« A la première question nous répondons: Rien; puissions-nous être de vrais néants dans les mains de Dieu... Nous avançons munis de la bénédiction de l'Église.

« Quelle est cette œuvre? C'est la Société du Très Saint Sacrement — Religieux du Très Saint Sacrement, c'est le nom de ses enfants; son but est de glorifier la sainte Eucharistie; son moyen l'exposition perpétuelle de l'auguste Sacrement. Elle ne se refuse pas tout apostolat au dehors; elle le borne aux ministères qui se rattachent plus directement à sa noble fin. »

Depuis lors, le petit arbre a étendu ses rameaux sur l'ancien et le nouveau continent. La Congrégation compte actuellement (outre les monastères français que la Révolution a fermés) vingt-cinq maisons distribuées en Italie, en Belgique, au Canada, aux États-Unis, en Hollande, en Espagne, en Allemagne, en Autriche, au Chili, en Argentine et en Suisse.

La première fondation sur le sol d'Amérique a été faite à Montréal, en 1890, par le regretté P. Tesnière, et depuis, elle a été la mère de nombreux rejetons transplantés à New-York, à Terrebonne, à Suffern, à Chicago et à Québec. Ces centres de piété et d'apostolat eucharistique toujours appréciés du clergé et des pieux fidèles sont presque exclu-

sivement desservis par des Canadiens français, de sorte que l'élément canadien constitue actuellement, au sein de la Congrégation, un groupe assez important.

Le but premier de l'Institut étant l'exposition strictement perpétuelle du très saint Sacrement, les religieux se succèdent et le jour et la nuit au pied de l'ostensoir et, à certaines heures fixes, psalmodient au chœur l'Office divin en entier [1]. Sur cette œuvre de l'adoration qui existe dans nos sanctuaires on a greffé des associations permettant à tous ceux qui le désirent de s'affilier à la Congrégation pour travailler avec elle à l'extension du règne eucharistique de Jésus dans les âmes. C'est ainsi qu'au Canada 2500 prêtres, ayant à leur tête son Éminence le cardinal Bégin et presque tous les évêques sont enrôlés dans l'*Association des Prêtres-Adorateurs* et de la *Ligue sacerdotale de la communion*. L'œuvre a prouvé sa vitalité en tenant à Montréal en 1915 un magnifique Congrès sacerdotal eucharistique qui a mérité d'être cité en Europe comme un modèle du genre.

L'Agrégation du Très Saint Sacrement est devenue comme un vaste réseau qui enlace la majorité de nos paroisses canadiennes où, grâce à l'érection de l'Archiconfrérie du Très Saint Sacrement dont le centre est à notre maison-mère, à Rome, des milliers de fidèles s'engagent à faire une heure d'adoration par mois. De plus, à chacune de nos maisons sont attachés des ouvroirs florissants qui fournissent aux personnes pieuses l'occasion d'un généreux dévouement en les invitant à confectionner des ornements sacrés et des linges d'autel dont une part est distribuée aux églises pauvres.

Mais l'Institut exerce l'apostolat eucharistique sur un terrain plus vaste par l'œuvre de la *Librairie Eucharistique*

---

1. Outre les prêtres on admet aussi des *frères convers* qui pourvoient à l'entretien du culte et des monastères. Une brochure explicative est envoyée gratuitement sur demande. S'adresser au Noviciat, Chemin Ste Foy, Québec, ou à Montréal, 368, Ave Mont-Royal est.

établie à Montréal. C'est un centre de publicité destiné à répandre aux quatre coins du pays toute littérature qui concerne la doctrine et la piété eucharistique. Une imprimerie y est installée qui par son outillage perfectionné permet l'impression rapide et soignée de volumes, revues, tracts, etc. C'est de cet atelier que sortent les périodiques suivants dont le tirage global dépasse 60,000 exemplaires par mois: *Les Annales des Prêtres-Adorateurs, Le Messager du Très Saint Sacrement, le Bulletin Eucharistique* et la revue anglaise *The Sentinel of the Blessed Sacrament.* L'étage supérieur de l'immeuble est occupé par la librairie proprement dite qui tient à la disposition du public tous les principaux ouvrages traitant de l'Eucharistie, publiés tant en Europe qu'au Canada. Au magasin sont attenants les bureaux des directeurs et administrateurs des différentes œuvres mentionnées ci-dessus, ce qui porte à vingt, religieux et laïques compris, le chiffre du personnel attaché au service de la librairie.

La Congrégation poursuit encore son but par l'attention toute spéciale qu'elle donne à la prédication eucharistique telle que demandée par les Souverains Pontifes. Elle se fait un devoir de répondre autant que faire se peut aux demandes qui lui sont faites d'aller prêcher la doctrine eucharistique surtout durant les exercices des Quarante-Heures, les triduums eucharistiques, les retraites de collèges, les retraites de première communion, etc.

L'Institut donne aussi sans compter son appui à l'organisation et à la célébration des Congrès eucharistiques paroissiaux, régionaux et nationaux qui ont lieu sur la terre canadienne; si bien que des voix autorisées lui en ont déjà publiquement manifesté leur reconnaissance en des circonstances solennelles.

Enfin, pour répondre à un désir exprès que le vénérable P. Eymard a inséré dans ses Constitutions, nos cénacles recoivent volontiers les prêtres et les pieux laïques qui désirent venir passer quelques jours de recueillement aux

pieds de Jésus-Hostie. Ils pourront jouir plus facilement de cet avantage à notre maison de Québec où le local destiné aux messieurs de l'adoration nocturne est gracieusement mis à leur disposition.

Et voilà que cette œuvre toute consacrée à la glorification de Jésus-Hostie vient de recevoir une confirmation ostensible et autorisée. Une nouvelle de Rome nous apprend que le 23 novembre dernier les Consulteurs de la Congrégation des Rites ont terminé par un vote favorable la discussion de l'héroïcité des vertus du vénérable Pierre-Julien Eymard. Comment ne pas voir dans ce fait une approbation indirecte mais réelle de l'esprit et de l'opportunité de l'Institut fondé par le serviteur de Dieu ?

Aussi c'est sans vaine jactance que nous citerons ces paroles que le R. P. Cros, S. J., l'apôtre des jeunes si universellement apprécié, écrivait à l'un de nos Pères: « C'est de votre Institut qu'il faut attendre le maintien et l'accélération du mouvement provoqué par les bienheureux décrets. Notre-Seigneur et Notre-Dame vous ont suscité pour cela dans l'Église, et c'est de vous que tout ce bien est venu depuis un demi-siècle; c'est par vous que ce bien grandira parce que vous êtes les hommes d'une seule idée: la communion fréquente... Bénissons Notre-Seigneur qui vous a donné la meilleure part, celle qui vivifie toutes les autres. »

Puisse le Dieu de l'hostie bénir ces saints espoirs, et fournir de plus en plus à l'œuvre du P. Eymard le moyen de « faire le beau règne de Jésus sur la terre » en semant des hosties dans les cœurs. Ce sera en même temps répondre à l'un des besoins les plus pressants des âmes contemporaines.

Léo BOISMENU, S. S. S.

Voulez-vous un calendrier utile et édifiant: achetez celui du Bon Pasteur.

Garcia Moreno

DE très beaux centenaires ont projeté leur éclat sur cette année 1921. Il en est un encore qui ne le cède en aucune manière à ceux qui l'ont précédé.

Le 24 décembre 1821 naquit à Guayaquil, Équateur, celui qui devait libérer, réformer, transformer sa patrie et la poser devant les regards ébahis de l'univers comme un État modèle, un État vraiment chrétien: c'était don Gabriel Garcia Moreno.

Rien ne lui manqua: piété, savoir, éloquence, don du gouvernement, facilité pour tout apprendre et tout retenir alliée à une vraie passion de travail, noblesse de cœur, distinction des manières, mais surtout une force, une incomparable énergie de caractère qu'il mit au service de Jésus-Christ et de son Église, et que Dieu récompensa par la grâce insigne du martyre.

En lisant la vie de ce grand homme et si grand chrétien, — telle qu'on la trouve, par exemple, sous la plume du P. Berthe, C. SS. R., auquel nous empruntons la matière de cet article, — il semble que l'on monte sur les hauteurs et que là on respire le grand air salubre, vivifiant des montagnes. On domine, on jouit des perspectives infinies, on amasse des forces, et on se promet que, redescendu dans la plaine, c'est-à-dire le livre fermé, on fera passer dans ses actes les admirables leçons d'une telle vie.

Le père de Garcia, don Gabriel Garcia Gomez, descendait d'une famille noble de la Vieille-Castille. Établi plus tard à Guayaquil, il y avait épousé la senora Mercedes Moreno. Ils étaient dignes l'un et l'autre de la famille

que Dieu leur donna, et surtout du fils qui en devint la plus pure gloire. Celui-ci montra dès l'enfance une soif incroyable de tout savoir. Grâce à sa merveilleuse mémoire, il acquit en dix mois une connaissance approfondie de toutes les règles de la langue latine. A quinze ans, il fut dirigé vers la capitale, Quito. Il entra à l'université où, après avoir complété ses études littéraires, il se jeta avec acharnement sur la philosophie, les mathématiques, les sciences naturelles, les arcanes les plus abscons de la jurisprudence; vivant comme un reclus, sans congés, ni fêtes, ni sociétés, se reposant d'un travail par un autre, passant de l'étude du droit à celle de l'éloquence et de la poésie.

Reçu dans l'ordre des avocats, il donna peu de temps à sa profession. Les affaires publiques, allant de mal en pis, l'appelaient déjà à leur aide. — Il épousa en 1846 une noble jeune fille, dona Rosa Ascasubi, qui lui apporta avec les biens de la fortune et une belle intelligence une entière conformité d'idées, de sentiments et de caractère. — Pendant ce temps, la réputation de Garcia d'homme lettré, érudit, éloquent, se répandait de plus en plus. On le pressa un jour d'écrire l'histoire de l'Équateur. « Il vaut mieux la faire », répondit-il en souriant; et de fait celle qu'il rêvait pour sa patrie était encore à faire. Il la fit. Nous allons voir avec quel succès.

L'Équateur et le Vénézuela s'étaient séparés en 1830 de la république de Colombie, pour devenir des États indépendants. Les présidents qui avaient jusque-là gouverné le pays, imbus des idées du *Contrat social* et de l'*Esprit des Lois*, avaient fait de l'Équateur une république libérale, de ce libéralisme qui ostracise Dieu de l'État, des lois, de l'enseignement, de toute manifestation nationale. Florès, Roccafuerte, Florès de nouveau, puis Roca, parurent tour à tour sur la scène.

Dès 1846, Garcia Moreno se met à flageller ce dernier et ses partisans avec son journal humoristique le *Fouet;*

plus tard c'est le *Vengeur*; et enfin *El Diablo*. Il réussit à faire rentrer à Quito les Jésuites, autrefois exilés de cette ville, et tout récemment expulsés de la Colombie. Mais Urbina, l'homme néfaste, vendu à l'impiété la plus radicale, vient de monter au fauteuil de la présidence. Tout aussitôt Garcia lance son nouveau journal la *Nation*, 15 mars 1853, qui lui vaut, deux heures après, d'être arrêté puis déporté par Urbina. C'était providentiel.

L'exilé de Quito se retira à Paris, et là, âgé de trente-trois ans, se remit à fréquenter les cours de sciences de l'Université. Il se délassait en suivant le mouvement politique, littéraire, industriel et militaire de la France, en étudiant les collèges, les lycées, les écoles primaires. La fréquentation des sacrements, la sainte messe le matin, le chapelet le soir lui étaient familiers. Acharné au travail, il s'abstenait des théâtres et des rendez-vous; il alla jusqu'à sacrifier le plaisir de fumer, pour n'avoir pas à perdre son temps, disait-il, à allumer ces malheureux cigares. L'histoire de l'Église l'attirait. Il n'hésita point à s'attaquer aux vingt-neuf tomes de Rohrbacher; il les lut trois fois avec une admiration croissante. « Il comprit dès lors que le peuple du Christ a le droit d'être gouverné chrétiennement, et qu'on ne peut le déposséder de l'Église sans lui ravir la liberté, le progrès, la civilisation. »

Après deux ans de cette vie si pleine, Moreno était prêt pour le grand rôle qu'il allait jouer à l'Équateur. La Providence l'y rappela.

Roblez venait de succéder à Urbina. Comme don de joyeux avènement, il amnistia l'exilé de Quito. Rentré dans la capitale aux applaudissements de tout le peuple, Moreno fut tout de suite nommé *Alcade* ou juge en première instance, puis recteur de l'Université. Il commençait déjà à y introduire les réformes nécessaires, lorsque les élections de 1857 le forcèrent à se jeter encore une fois dans la mêlée,

pour renverser du pouvoir les deux bandits Robletz et Urbina qui tenaient tout en mains.

Élu sénateur avec plusieurs de ses partisans, il harcèle le Gouvernement, l'exaspère, encourt l'exil une seconde fois. Les événements se précipitent. Le Gouvernement quitte la capitale et se retire à Guayaquil, les patriotes s'emparent de Quito, rappellent l'exilé et le nomment chef de l'État en attendant l'élection d'un nouveau président. Mais voici que Franco, sauvage comparse de Robletz et d'Urbina, les saisit tous deux, les jette en exil et se fait proclamer à Guayaquil président de la république. Il s'agit maintenant d'aller débusquer ce nouveau despote. Il n'y a pas d'armée, Moreno en forme une lui-même; il n'y a pas d'armes, il crée de toutes pièces une fabrique d'armes. Il met à la tête de l'armée le général Florès, réconcilié. Ils descendent à Guayaquil qu'ils prennent par un fait d'armes prodigieux, pendant que Franco s'enfuit honteusement au Pérou.

La libération de l'Équateur fut saluée par les acclamations enthousiastes de toutes les provinces. C'était le 24 septembre 1860, fête de Notre-Dame de la Merci. La douce et puissante Madone fut proclamée protectrice spéciale de la république et le 24 septembre déclaré fête nationale.

Quelques mois après, au début de 1861, avait lieu l'élection du président. A l'unanimité des voix moins une, l'assemblée choisit Garcia Moreno.

L'Équateur avait enfin à sa tête un homme, vraiment homme dans toute la force, la beauté, la grandeur du terme. L'homme complet est nécessairement et avant tout religieux. Pour lui les droits de Dieu priment ceux de l'homme. Il ne néglige pas pour autant les intérêts humains.

Ainsi voyons-nous Moreno s'appliquer à réorganiser l'armée, les finances, l'instruction publique. Voulant donner l'exemple de l'économie et du désintéressement, il remet

à l'État la moitié de son traitement et consacre l'autre à des œuvres de charité.

Mais ce qui le préoccupait surtout c'était d'assurer à sa patrie une base solide pour sa reconstruction. Jusque-là, l'Église avait été asservie à l'État. Le premier grand acte du président fut de transmettre au Souverain Pontife Pie IX une formule de concordat, où tous les droits de l'Église étaient reconnus: nominations des évêques et des curés, tribunaux ecclésiastiques, surveillance de l'enseignement à tous les degrés, administration libre de ses biens. Le concordat, signé définitivement à Quito, fut solennellement promulgué dans la capitale et dans toutes les villes, le 22 août 1863. La joie fut immense parmi le peuple équatorien. On chanta des *Te Deum*, on arbora partout les couleurs pontificales avec le drapeau de l'Équateur. Heureux peuple qui voyait à sa tête un autre Charlemagne, un autre saint Louis!

Cet acte de simple justice et de haute civilisation ne pouvait plaire naturellement à la radicaille et à la franc-maçonnerie. Ce fut de leur part une suite d'agissements sournois, de complots, de révoltes ouvertes, où le président dut exercer la plus implacable justice.

Le terme de ses quatre années de gouvernement était arrivé.

Le pouvoir passa aux mains de Carrion, bon mais faible. Radicaux et franc-maçons se démenèrent si bien que le pauvre homme dut se retirer. Le même sort échut à son successeur, autre mollusque, l'honnête et faible Espinosa.

Malgré ses répugnances à reprendre le fardeau, Garcia dut obéir à l'assemblée nationale qui, encore une fos, le nommait à l'unanimité moins une voix, président de l'Équateur, 29 juillet 1869.

Garcia Moreno, au cours de sa première présidence, n'avait pu que jeter les bases du monument qu'il méditait d'élever à sa patrie et à l'Église de Dieu. Il résolut cette

fois de lui donner toute sa force, toute son ampleur, toute sa magnificence. Et ce fut une merveille de voir cet homme par la puissance de sa foi et de son génie régénérer absolument l'Équateur et, en six ans, en faire à jamais le plus parfait modèle des États chrétiens.

Évidemment nous ne saurions suivre ici dans le détail cette œuvre encyclopédique du président. Nous ne pouvons qu'énumérer les travaux qui changèrent matériellement et moralement le pays, au point que les étrangers ne reconnaissaient plus le triste et pauvre Équateur d'autrefois. Capitale transformée et autres villes embellies; des écoles dans les moindres villages, des collèges et des pensionnats dans les centres populeux; une Université munie de quatre facultés, une École polytechnique, des musées, des laboratoires, un conservatoire des beaux-arts, un observatoire astronomique. La charité partout: des hôpitaux pour les pauvres, les malades, les lépreux, des asiles pour les orphelins, des ouvroirs pour les jeunes ouvriers. Les missions de l'Est de l'Équateur, au Napo. étaient derechef confiées aux Jésuites; à l'intérieur dans les villes et les campagnes les Rédemptoristes, les Dominicains, les Jésuites encore relevaient partout la foi et procuraient à la religion une splendeur nouvelle.

Garcia Moreno était le premier à donner l'exemple de la soumission à toutes les lois, et d'abord à celles de Dieu et de l'Église. Chaque jour, une demi-heure d'oraison, le chapelet, la lecture de l'Évangile et de l'Imitation, souvent de longues heures devant le saint Sacrement, examen particulier et examen général, la prière du soir en famille; chaque semaine, confession et communion. Il était de la congrégation de Notre-Dame de la Merci, dans la section des ouvriers. Aux fêtes solennelles, il entendait la messe en grande pompe avec les autorités, suivait les processions, portait le dais ou les flambeaux.

Tel il était dans la vie privée, tel il apparut dans sa vie publique. Nous l'avons vu signer avec le Pape un

concordat de tout point excellent. Jugeant que Notre-Seigneur Jésus-Christ, Roi immortel des siècles, non seulement doit régner privément dans les cœurs mais socialement sur les peuples, il résolut de consacrer sa patrie au Sacré Cœur de Jésus. La consécration fut décrétée à l'unanimité par le congrès, et la fête du Sacré-Cœur déclarée fête civile de première classe. — En ce temps-là, le Vicaire de Jésus-Christ voyait ses États envahis et Rome prise d'assaut par l'armée sacrilège du Piémont. Seul de tous les souverains, le président de l'Équateur eut le courage de protester solennellement contre cet abominable attentat. Le Souverain Pontife, ému jusqu'aux larmes, lui adressa un bref de félicitations et des lettres qui le créaient grand chevalier de l'Ordre de Pie IX.

L'élection présidentielle de 1875 approchait. Le peuple ne voulait point d'autre chef que Garcia Moreno. Il fut en effet réélu au mois de mai. Mais en même temps la franc-maçonnerie, qui dès 1873 l'avait décrété de mort, résolut de ne plus attendre. Garcia avait eu plusieurs fois le pressentiment d'une mort violente; elle ne l'effrayait point. Il disait: « Je crains Dieu, mais je ne crains que Dieu. » Annonçant à Pie IX sa réélection, il terminait par ces mots: « Mais quel bonheur plus grand encore si votre bénédiction m'obtenait du ciel la grâce de verser mon sang pour celui, qui étant Dieu, a voulu verser le sien pour nous sur la croix! »

Le 4 août (1875), averti du complot, il écrivit à l'un de ses amis qui partait pour l'Europe: « Je vais être assassiné; je suis heureux de mourir pour la foi; nous nous reverrons au ciel. »

Le 6 du même mois était un vendredi, premier vendredi du mois et fête de la Transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le saint Sacrement était exposé dans la cathédrale. Moreno, qui avait communié le matin même, voulut l'adorer avant de se rendre au palais législatif, situé

près de là. Les conspirateurs, cachés derrière les colonnes du péristyle, attendaient leur victime. Garcia sort de la cathédrale, monte les degrés du palais, avance de quelques pas. Soudain, l'un des conjurés qui le suit, tirant de son manteau un énorme coutelas, lui en assène un coup terrible sur l'épaule. « Vil assassin! » s'écrie Moreno, en faisant des efforts pour dégager son révolver; mais une double décharge des autres conjurés fait chanceler le président qui s'appuyait contre la balustrade et tomber sur la place d'une hauteur de plusieurs pieds. Il respirait encore. Le chef des meurtriers se jette sur lui et le frappant de son poignard: « Meurs, hurle-t-il, bourreau de la liberté! » L'héroïque victime put encore prononcer le mot sublime qu'il affectionnait: « *Dios no muere!* Dieu ne meurt pas! »

Le deuil dans tout l'Équateur fut inexprimable. On ne parvenait pas à se consoler de la perte d'un tel homme. Le Congrès fit l'éloge du héros et immédiatement décréta l'érection d'un monument, avec cette inscription: « A Garcia Moreno, le plus noble des enfants de l'Équateur, mort pour la religion et la patrie, la République reconnaissante. »

Le monde entier s'associa au deuil de l'Équateur. Mieux encore: le pape Pie IX vit dans la mort de Moreno la mort d'un martyr: « Il est tombé, disait-il, victime de sa foi et de sa charité. » Dix ans plus tard, Léon XIII appliquait à Garcia Moreno « les paroles dont l'Église se sert pour célébrer la mémoire des saints martyrs Thomas de Cantorbéry et Stanislas de Pologne: « *Pro Ecclesia gladiis impiorum occubuit,* il est tombé pour l'Église sous le glaive des impies. »

Est-il, aujourd'hui, pour les hommes de tout âge et de toute condition, de leçon plus opportune que cette vie et cette mort de l'immortel Président de l'Équateur?

Édouard Lecompte, S. J.

Le Travail

SA NATURE, SA NÉCESSITÉ, SA DIGNITÉ, SA FIN

(*Suite*)

POURQUOI la vie n'est-elle qu'un mirage, et pourquoi le travail, manifestation de la vie, n'est-il qu'un vain effort pour en réaliser les promesses ?

La condition de l'homme sur la terre provoque toujours la même question: Pourquoi l'homme est-il malheureux ? L'Écriture sainte nous révèle le mystère de la destinée de l'homme, et c'est à sa lumière qu'il faut chercher la solution des problèmes qui le tourmentent. Elle nous enseigne que l'homme n'est pas sur la terre dans une situation normale. Il a quitté sa voie et perdu la vie surnaturelle, faculté supérieure qui maintenait l'ordre dans son être complexe, et, à la fois, dans son royaume terrestre.

Dieu, en créant l'homme, lui donna la terre à cultiver pour qu'il en recueillît les fruits nécessaire à sa nourriture. Il lui prescrivit donc le travail dès l'origine au milieu du véritable paradis que devait être pour lui le séjour sur la terre. Mais le travail n'est pas, de sa nature, une peine, et il ne fut pas imposé comme tel. On ne conçoit pas que l'homme, ayant des membres et la faculté de se mouvoir et d'agir sur le monde extérieur, dût vivre sans faire usage de ses membres et sans exercer par ses facultés diverses son empire sur la nature. Dans l'acception la plus étendue du travail, on peut dire que tout acte physique ou intellectuel de l'homme est un travail. Les définitions qu'on en donne au point de vue industriel, économique, social, ou populaire, ne comprennent que des aspects particuliers de l'activité de l'homme.

L'homme, avant la faute originelle, était dans l'intégrité de son être et de sa puissance, et aucune faiblesse ne s'était encore manifestée dans son intelligence, dans sa volonté, ou dans son corps. La nature était dans la fraîcheur de son printemps, et elle offrait spontanément le tribut de ses produits au roi de la terre. L'homme sortait des mains du Créateur, couronné de gloire et d'honneur, apportant au milieu de la matière la lumière de l'intelligence. Pour lui dont la force et la grâce imposaient à tout être vivant sur la terre, le travail n'eût été que le couronnement du travail de la nature, et il eût été producteur dans une proportion parfaite avec l'activité déployée.

Ainsi l'enfant, dans ses jeux, fait spontanément les mouvements dont ses membres ont besoin pour se développer; ainsi l'homme lui-même recherche sans effort tout ce qui lui présente une détente au labeur de chaque jour, ou une diversion au repos prolongé.

Bien plus, l'homme, communiquant avec Dieu et possédant par cette union avec le Créateur une vie intense, capable de maintenir dans l'immortalité son être tout entier, l'homme agissant dans la parfaite harmonie de toutes ses facultés, n'eût jamais senti la fatigue du travail. Qu'est-ce que le travail accompli par amour ? Le livre de l'Imitation nous décrit les admirables effets de l'amour divin: — « Il n'est pas de fardeau pour l'amour, pour lui l'effort ne compte pas, et rien ne lui est impossible... »

Quelle jouissance, en effet, devait jaillir de l'activité spirituelle de son âme ? Quelle lumière devait en recevoir son intelligence, quelle impulsion dans sa volonté ? Avec quelle rapidité l'acte ne devait-il pas répondre à l'ordre parti de si haut et reçu dans une si vive clarté ? Nous ne pouvons pas le concevoir nous en qui la loi des membres combat contre l'esprit, et chez qui la grâce doit vaincre à la fois les ténèbres de l'intelligence, les résistances de la volonté et la faiblesse du corps. . . . .

Ainsi, accomplissant les conditions posées par la volonté du créateur, « la loi de sa vie », participant à l'harmonie universelle des œuvres de Dieu, dans la convenance et la beauté du plan divin, l'homme était roi. Il maintenait son domaine dans la conformité à la volonté suprême. Il gouvernait son esprit, d'accord avec Dieu, et par là manifestait sa vie spirituelle et l'âme communiquait au corps une vie dont rien ne troublait l'ordonnance primitive. La terre entière lui était soumise, la paix régnait dans son domaine, et. dans ces conditions, la paix eût régné dans la famille humaine par la satisfaction de toute aspiration légitime et l'absence de toute convoitise désordonnée. Le travail de l'homme eût complété l'œuvre de Dieu qui lui laissait à exploiter les forces latentes de la nature, et il en eût tiré parti dans la mesure exacte de ses besoins et sans abus. Il eût un jour, ayant accompli son œuvre, trouvé son repos dans l'éternelle possession de l'objet de ses vœux, comme Dieu, après l'œuvre des six jours, entra dans son mystérieux repos.

Rien ne peut donner une plus haute idée de la dignité de l'homme que cette participation à l'œuvre de Dieu et cette association qui constituait le plus haut degré de sa vie. Dans la société ainsi formée entre Dieu et lui, l'apport de l'homme, le travail, tenait à la fois de la dignité de l'homme et de la grandeur de Dieu qui en donnait un si haut prix.

Pourtant, le travail répugne à l'homme; ce n'est pas sous l'aspect de sa grandeur et de sa dignité qu'il le considère, mais il le subit comme une humiliation souvent, comme un fardeau toujours. Ce n'est pas que le travail soit entièrement dépourvu de charme, car il reste toujours essentiellement humain. Beaucoup d'occupations sont recherchées pour le plaisir qu'elles donnent, et le travail ardu, lui-même, apporte une satisfaction qui s'accroit avec l'habitude et qui remplace souvent la vaine poursuite du

plaisir. Mais la recherche du travail, comme la poursuite du plaisir, ne sont en réalité que la fuite de l'ennui.



Si le travail est dans la nature de l'homme, s'il est l'expression de sa vie et la condition de son bonheur, et qu'il l'ignore et n'en ait pas le sentiment, c'est qu'il a perdu le sens du surnaturel et la véritable notion des choses. Il est comme l'enfant sur les bancs de l'école, qui peine sur l'alphabet et la grammaire sans savoir pourquoi. Ayant perdu la vie surnaturelle, il a rompu l'équilibre de son être et détruit la hiérarchie dans son empire. Il est livré aux faibles lumières de sa raison et aux impulsions de son instinct. Il a perdu la sagesse qui est le goût du bien, et la sainteté, qui est l'amour de l'ordre.

De l'homme, l'anarchie a gagné le reste du monde. Ennemi de Dieu, qui est la source de l'amour, il devient ennemi de son semblable. Son empire sur les animaux lui échappe; ceux-ci ne reconnaissent plus dans son regard le reflet de l'autorité divine qu'il a rejetée: ils le fuient ou l'attaquent, et pour rétablir son pouvoir sur eux il lui faut employer la force. La terre lui refuse ses produits, et, sans connaître par quelle disposition elle fut un jour un jardin de délices, nous voyons assez qu'elle est devenue avare de ses trésors et que l'homme doit les lui arracher à la sueur de son front. Il n'est plus que le roi détrôné de la nature.

Voilà donc l'homme réduit à la dure servitude de son corps: le travail manuel absorbera son temps et ses forces, et il ne pourra consacrer à la vie de son âme que le résidu de ses efforts. Le travail est devenu une peine, et la vie humaine une tâche ingrate qui doit aboutir à la mort.

Le travail a-t-il donc changé de nature, et le lien qui le rattachait à Dieu est-il rompu pour toujours ?

Non, le travail n'a pas changé de nature, et, par la miséricorde de Dieu, sa fin reste la même. Dieu va le réformer et le réhabiliter, comme il a réformé et réhabilité la

nature humaine. En revêtant lui-même cette nature, il va reprendre l'homme dans une société plus intime et accepter de nouveau sa collaboration non seulement dans l'œuvre des sept jours, mais aussi dans l'œuvre plus admirable encore de la rédemption. Il va lui demander de compléter par son propre sacrifice « ce qui manque aux souffrances du Christ » ; et, parmi ses souffrances, ne voyons-nous pas le travail manuel, le plus humble, le lot ordinaire de la plupart des hommes. Exemple digne du Créateur, qui, dans l'œuvre de la réparation, ne devait rejeter aucun des éléments primitifs de la création dont le plan contenait dès l'origine le travail, effigie de l'œuvre de Dieu et qui devient la rançon du monde.

Qu'est-ce, en effet, que le travail sinon un sacrifice qui, volontairement accepté, marque la soumission de l'homme qui se range de nouveau sous la loi de Dieu ? Qu'est-ce, sinon l'œuvre qui mérite la récompense éternelle aux ouvriers de la onzième heure, ainsi qu'au bon et fidèle serviteur ?

Le travail ainsi compris, c'est la recherche des biens éternels. « Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. » C'est du fruit de ce travail qu'il est dit au sujet des justes dans l'éternité : leurs œuvres les suivent.

Le travail ainsi compris, c'est la loi du progrès. La loi du progrès n'est pas une tendance permanente de l'humanité vers le mieux. L'histoire démontre, au contraire, que l'humanité se détériore et suit une voie descendante, interrompue par des réactions sporadiques et de courte durée, dues à des efforts prolongés, ou au hasard du génie. Quels sont les grands siècles dans l'histoire ? En quoi ont-ils contribué au bonheur de l'humanité ? Les siècles de Périclès, d'Auguste et de Louis XIV ont apporté à quelques hommes des plaisirs intellectuels dont un petit nombre jouissent encore. Les progrès de la science ont procuré à l'homme un bien-être matériel toujours croissant, mais

la science ne lui a pas appris à en régler l'usage; et il a manqué à la science, pour faire le bonheur de l'homme, ce qui pourrait lui donner le bonheur sans elle.

Le travail est donc maintenant pour l'homme une réaction constante contre les conditions où sa faute l'a placé. Mais il garde toute sa grandeur et sa dignité. Il n'a d'humiliant que le souvenir de la faute originelle, par laquelle l'homme est devenu à lui-même un fardeau.

Charles-Édouard Dorion
Juge à la Cour d'Appel

(*A suivre*)

Réunion mensuelle

Notre prochaine réunion aura lieu le dimanche 11 décembre, dans les salles de l'Union catholique, rue Bleury. A 8 h. 30 messe, à 9 h. 30 déjeuner, à 10 h. conférence.

Retraites à la Villa Saint-Martin

Ingén., archit., constructeurs	jeudi	soir	1 déc.	au	lundi	matin	5
Chev. de Colomb, (Verdun)...	mardi	»	6 »	»	samedi	»	10
Prêtres......................	lundi	»	12 »	»	vendredi	soir	16
Société des Artisans..........	samedi	»	17 »	»	mercredi	matin	21
St-Hyacinthe.................	jeudi	»	5 jan.	»	lundi	»	9
Voyageurs de commerce......	jeudi	»	12 »	»	lundi	»	16

Avis important

Tous nos abonnements partent de janvier. Nous considérons comme désirant recevoir la Vie nouvelle pour 1922 tous nos abonnés actuels qui ne nous donneront pas un avis contraire. Ils voudront bien solder au plus tôt ce nouvel abonnement. Le chiffre 22 que nous inscrivons à droite de leur nom, sur la bande de la revue, leur servira de reçu.

Chronique des Retraites fermées

A LA VILLA SAINT-MARTIN

Soyons bref cette fois, malgré l'abondance de la matière, si nous ne voulons pas laisser de côté, comme le mois dernier, d'intéressantes relations venues d'ailleurs. Des *Voyageurs* — nous recevions leur septième groupe pour 1921 du 20 au 24 octobre — c'est toujours le même refrain qui monte aux lèvres: ils remplirent la maison, ils firent la retraite de façon très édifiante, ils s'en retournèrent animés d'un grand zèle pour la gloire de Dieu. Ce groupe comptait un contingent de la ville de Shawinigan venu en auto et accompagné d'un vicaire, contingent qui réclame une retraite spéciale pour l'an prochain. Fasse le ciel que nous puissions répondre à ces généreuses ambitions! Vinrent ensuite les *Marchands et hommes d'affaires*, très nombreux eux aussi. Il fallut en refuser plusieurs le jour d'ouverture. La grande majorité était de Montréal, quelques-uns d'endroits assez éloignés: St-Jean, St-Liboire, St-Jovite, Buckingham, Nominingue, etc. Puis ce fut le tour des *Comptables et employés de banque*. Trois ou quatre durent s'en retourner, faute de chambres. Sept banques étaient représentées. Enfin les *Épiciers* nous arrivèrent le 13 novembre au soir. Ils étaient trente-cinq, de toutes les parties de la ville.

DANS LA GASPÉSIE

Sous ce titre nous recevons d'un notaire montréalais, ancien retraitant de la Villa St-Martin et établi maintenant à Chandler les notes suivantes: « Oui dans cette région qui vous semble si loin et qui n'est qu'à vingt-deux heures de Montréal, on fait comme dans les grands centres, on se met à la mode, on va même jusqu'à se payer le luxe d'une retraite fermée! Sans bruit, quatorze ont répondu à l'appel du Seigneur dont treize allaient vers l'inconnu, n'ayant jamais fait de retraite fermée. En toute justice

il faut avouer que beaucoup d'autres bonnes volontés étaient prêtes, mais faute d'espace dans le cloître transformé en maison de retraites, et pour asseoir sur des fondements solides cette œuvre naissante, aucune annonce tapageuse n'avait été faite, aucune pression exercée. Il est à remarquer qu'à cette première retraite fermée sur la Côte gaspésienne toutes les professions et métiers étaient représentés et bien que les retraitants ne fussent venus que de trois paroisses, quelques-uns avaient dû parcourir jusqu'à soixante milles pour goûter les douceurs de ces jours de réflexion. Bref, c'est la Gaspésie toute entière qui, par ses représentants variés, a fait sa retraite fermée. Il y avait là un marchand, un cultivateur, deux contremaîtres, un ingénieur forestier, un entrepreneur de pompes funèbres, un restaurateur, un commerçant de bois, un rentier, un surintendant, un voyageur de commerce, un paie-maître, un gérant d'assurances, un notaire. Cette retraite a été bénie du ciel. A qui en revient le mérite ? A Dieu d'abord. Aux hommes ensuite. Et parmi ceux-ci mon devoir est de mentionner notre zélé prédicateur, le R. P. de Mangeleere, S. J. de Montréal, et le digne curé de Grande-Rivière, M. l'abbé Plourde, vicaire forain, qui organisa cette retraite et ne négligea rien pour la faire réussir, jusqu'à aller demander à Son Éminence le cardinal Bégin, la permission de se servir du cloître des Rvdes SS. du Bon-Pasteur. Notre retraite aura un lendemain vivace: l'Œuvre des Retraites fermées de la Gaspésie existe maintenant, car les retraitants ont décidé de se former en association: 1° pour favoriser le développement de cette œuvre; 2° pour seconder le dévouement du clergé dans chaque paroisse. Cette association a reçu l'approbation et les encouragements de notre éminent évêque, Mgr Léonard. Les retraites fermées feront lever sur nous, comme sur tont d'autres, une ère nouvelle de paix et d'apostolat. »

Cette lettre édifiante était accompagnée de douze abonnements à la VIE NOUVELLE.

NOS RÉUNIONS MENSUELLES

Notre réunion d'octobre fut consacrée à une causerie générale sur quelques-unes de nos œuvres: Ligue des bonnes mœurs, chemin de la croix pour les hommes, lutte contre le mauvais cinéma, etc. On nomma aussi des chefs de groupe qui serviront de traits d'union entre le comité général de notre Ligue et les retraitants dispersés dans les différentes paroisses de la ville.

A la réunion de novembre, dont les exercices de piété se rattachèrent plus spécialement au souvenir des morts, les nombreux assistants purent entendre une magnifique étude de Mgr Lapointe, vicaire général du diocèse de Chicoutimi, sur l'organisation syndicaliste catholique au Canada. Mgr Lapointe ne put venir lire lui-même son travail. Il fut remplacé par M. Laramée qui sut en faire valoir les précieux enseignements.

RETRAITES VARIÉES

Réservons pour le mois prochain quelques notes sur les retraites au Cap-de-la-Madeleine et nos vaillants groupes de Sherbrooke et de St-Hyacinthe.

J.-P. A.

Glanes apologétiques et sociales

Bel anniversaire

Un des voyageurs de la maison Vrau de Lille célébrait récemment le soixantième anniversaire de son entrée dans cette maison. Ses patrons en firent l'occasion d'une fête de famille: Le voyageur voulut qu'elle commençât par une retraite fermée qui fut suivie par tous ses collègues, un des chefs de la maison et plusieurs employés. Voilà

un voyageur qui s'entendrait bien avec ceux de notre province.

Le cinéma

Les délégués des syndicats nationaux catholiques, réunis à Hull en septembre dernier, ont adopté la résolution suivante: « Considérant que le cinéma est pour la jeunesse une école d'immoralité telle que, d'après les rapports des cours juvéniles, les jeunes délinquants sont presque tous des habitués du cinéma, le congrès demande aux autorités provinciales d'interdire par une loi ou règlement l'entrée du cinéma aux enfants âgés de moins de seize ans, qu'ils soient ou non accompagnés de leurs parents. »

Il est à souhaiter que cette résolution soit vigoureusement appuyée par d'autres associations importantes et bien accueillie par le gouvernement de notre province.

L'Organisation professionnelle

C'est le titre d'une brochure, due à la plume de l'éminent professeur de l'Université Laval, Mgr Louis-Adolphe Pâquet, que publie l'*École Sociale Populaire.* [1] On y trouvera, sur cette importante question, un exposé clair et ferme des principes catholiques. Un haut personnage politique, frappé de la justesse de ces pages, s'est hâté d'en retenir une centaine d'exemplaires pour les distribuer à ses amis; un industriel a fait le même geste pour ses employés. On ne saurait mieux contribuer à diffuser la doctrine de l'Église, la doctrine de l'ordre et de la paix sociale.

1. A l'École Sociale Populaire, 1300, rue Bordeaux, Montréal. 15 sous l'exemplaire; $10.00 le cent.

Table du Tome IV

ANNÉE 1921

Janvier

Février

Mars

AVRIL

MAI

JUIN

Juillet

Août

Septembre

OCTOBRE

NOVEMBRE

DÉCEMBRE

